

ACADÉMIE DES SCIENCES SOCIALES ET POLITIQUES
INSTITUT D'ÉTUDES SUD-EST EUROPÉENNES

**REVUE
DES ÉTUDES
SUD-EST
EUROPEENNES**

TOME X — 1972 • N° 2

**CONTACTS CULTURELS
AUX
XVII^e — XIX^e SIÈCLES**

I

ÉDITIONS DE L'ACADÉMIE
DE LA RÉPUBLIQUE SOCIALISTE DE ROUMANIE
www.dacoromanica.ro

La REVUE DES ÉTUDES SUD-EST EUROPÉENNES paraît 4 fois par an. Toute commande à l'étranger (fascicules ou abonnements) sera adressée à «ROMPRES-FILATELIA», Boîte postale 2001, Telex 011631, Bucarest — Roumanie, ou à ses représentants à l'étranger.

La correspondance, les manuscrits et les publications (livres, revues, etc.) envoyés pour comptes rendus seront adressés à l'INSTITUT D'ÉTUDES SUD-EST EUROPÉENNES, Bucarest, sectorul 1, str. I. C. Frimu 9, pour la REVUE DES ÉTUDES SUD-EST EUROPÉENNES.

Les articles seront remis dactylographiés en trois exemplaires. Les collaborateurs sont priés de ne pas dépasser les limites de 25—30 pages dactylographiées pour les articles, et de 5 à 8 pages pour les comptes rendus.

**REVUE
DES ÉTUDES
SUD-EST
EUROPÉENNES**

TOME X—1972

N° 2

ÉDITIONS DE L'ACADÉMIE
DE LA RÉPUBLIQUE SOCIALISTE DE ROUMANIE

Comité de rédaction

M. BERZA, membre correspondant de l'Académie de la République Socialiste de Roumanie — *rédacteur en chef*; EM. CONDURACHI, A. ROSETTI, membres de l'Académie de la République Socialiste de Roumanie; H. MIHĂESCU, COSTIN MURGESCU, D. M. PIPPIDI, membres correspondants de l'Académie de la République Socialiste de Roumanie; AL. ELIAN, VALENTIN GEORGESCU, FR. PALL, MIHAI POP, EUGEN STĂNESCU; AL. DUȚU — *secrétaire de la rédaction*.

CONTACTS CULTURELS AUX XVII^e—XIX^e SIÈCLES

I

SOMMAIRE

	<u>Page</u>
MARIA ANA MUSICESCU (Bucarest), Etapes du langage pictural aux XVI ^e —XVIII ^e siècles. Réflexions sur la relation entre la forme artistique et l'œuvre témoin,	173
MACHIEL KIEL (Wormerveer-Holland), Notes on the Medieval Architecture of the Danubian Lowlands and their Historical Background. Gothic architecture in Sylvania and Bačka.	191
DENNIS DELETANT (London), A copy of the original Greek version of John Caleca's homily for Easter Sunday in the British Museum	219
ANDREI PIPPIDI (Bucarest), Quelques drogmans de Constantinople au XVII ^e siècle	227
GIORGIO PLUMIDIS (Venezia), Gli scolari «oltramariani» a Padova nei secoli XVI e XVII	257
CORNELIU DIMA-DRĂGAN (Bucarest), L'album héraldique des étudiants d'outre-mer de l'Université de Padoue (XVII ^e —XVIII ^e siècles)	271
ION MATEI (Bucarest), Le maître de langue turque de Dimitrie Cantemir: Es'ad Efendi	281
MATE ZORIĆ (Zagreb), Croati e altri Slavi del Sud nella letteratura italiana del '700	289
C. BOROIANU (Bucarest), Les sources de l'Histoire de Del Chiaro	323
JEAN-LOUIS VISSIÈRE (Aix-en-Provence), Des bons sauvages d'Europe: les Dalmates. Contribution à l'étude du mythe du Bon Sauvage au XVIII ^e siècle . . .	335
VIRGIL CÂNDEA (Bucarest), La diffusion de l'œuvre de Dimitrie Cantemir en Europe du Sud-Est et au Proche-Orient	345
ROXANE D. ARGYROPOULOS (Athènes), Traductions en grec moderne d'ouvrages philosophiques (1760—1821)	363
WALTER MARKOV (Leipzig), Die Brücke der Aufklärung	373
E. WINTER (Berlin, DDR), Zur Geschichte der rumänischen Aufklärung in der Donaumonarchie	385
ALEXANDRU DUȚU (Bucarest), Vie des œuvres et vie des hommes dans la société roumaine (1650—1848). Contacts culturels et structures mentales.	393

ÉTAPES DU LANGAGE PICTURAL AUX XVI^e—XVIII^e SIÈCLES. RÉFLEXIONS SUR LA RELATION ENTRE LA FORME ARTISTIQUE ET «L'ŒUVRE TÉMOIN»

MARIA ANA MUSICESCU
Bucarest

En 1953, M. Chatzidakis notait, non sans humour, à la fin du premier essai de synthèse sur la peinture postbyzantine, que : « L'histoire de la peinture postbyzantine n'a pas encore été écrite »¹. Quelques années plus tard (1957) paraissait l'ample étude, désormais classique, sur la peinture grecque après la chute de Constantinople, que le Prof. A. Xyngopoulos intitulait modestement « Esquisse »². Il n'est pas sans intérêt pour l'historiographie du problème de rappeler que c'est au cours de la même année que paraissait à Moscou l'œuvre monumentale du Prof. V. N. Lazarev³, qui considérait la peinture postbyzantine : « Fredda di contenuto, asciutte di forma, esse rappresentano l'arte incolore degli epigoni, che si chiudono nello stretto cerchio delle formule standardizzate. Il punto di partenza di queste opere fu l'accademismo tardopaleologo che subisce gradualmente un involgarimento e una schematizzazione notevoli fino a cristallizzarsi verso il XVI secolo in forme stagnanti e pietrificate. Tale è il carattere della maggior parte dei dipinti dei monasteri atoniti e delle tarde chiese georgiano, serbe et bulgare. E simili sono le opere della scuola cretese che il caso volle divenisse la principale depositaria dell'eredità constantinopolitana »⁴. Cette négation de toute valeur esthétique des œuvres peintes durant les trois siècles qu'on attribue à

¹ M. Chatzidakis, *Contributions à l'étude de la peinture postbyzantine*, Extrait de « l'Hellénisme contemporain », Athènes, 1953.

² A. Xyngopoulos, *Esquisse d'une histoire de la peinture religieuse après la prise de Constantinople*, (en grec), Athènes, 1957.

³ V. N. Lazarev, *Histoire de la peinture byzantine* (en russe), Moscou, 1957.

⁴ *Ibid*, cité d'après l'édition italienne, *Storia della pittura bizantina*, Turin, 1967.

l'existence d'une peinture postbyzantine ne demeure plus une condamnation sans appel si l'on prend en considération un autre aspect, celui que E. Panofsky appelle « aesthetic significance » (« But a work of art always has aesthetic significance (not to be confused with aesthetic value) »⁵. L'horizon s'ouvre ainsi sur une autre perspective, multilatérale, et qui, en fin de compte tend à intégrer le vocabulaire de l'art dans celui de l'histoire de la culture. Pour l'art post-byzantin des pays du sud-est de l'Europe ceci demeure encore un desideratum. Les rapports de la Section « Art » du Congrès de Sofia — 1966 offrent un bilan des recherches dans ce domaine. La richesse des détails informatifs offrait une vue d'ensemble de la peinture grecque, serbe, bulgare, roumaine, albanaise, à partir du XVI^e siècle et jusqu'aux temps modernes. Les lignes de force de cet art qui hérite, à des degrés différents, directement ou indirectement, à côté de ses propres traditions, Byzance ont été plus ou moins explorées pour chaque pays ; on a tracé les grandes étapes d'évolution de la peinture ; on a mis en lumière les centres de plus intense activité artistique, l'étendue et la puissance de leur rayonnement, etc.⁶

A la lumière de ces récents acquis le problème se pose sous un double aspect. Peut-on saisir, au-delà des distinctions régionales ou locales qui évoquent toujours, au premier plan, des échos précis du passé national, une configuration d'ensemble, de la peinture postbyzantine sur toute l'aire du Sud-Est européen ? Il ne s'agit pas de cette apparente parenté stylistique, si facile à saisir si l'on se contente de contempler à vol d'oiseau les très nombreux ensembles peints figurant de nos jours sur la carte artistique de cette zone. Le témoignage de cette parenté — d'ailleurs trompeuse elle aussi si l'on y regarde de plus près — est infiniment moins expressif que les accents, souvent difficilement saisissables, dans la structure iconographique de certains thèmes, ou même dans l'enrichissement du répertoire des thèmes traditionnels. La configuration du paysage de la peinture postbyzantine dans le sud-est de l'Europe se compose — comme on l'a d'ailleurs souvent affirmé — d'alternances (à teneur variable dans l'espace comme dans le temps) entre unité et diversité, entre tradition et innovation. Nous nous demanderons, avec le Prof. Ch. Dimaras, si « ces deux concepts sont contradictoires » et conclure de même qu'« il existe, sans aucun doute, une tradition ininterrompue, qui, transmise durant des siècles... n'a pas cessé de s'enrichir et de se nuancer jusqu'à nos jours »⁷. En ce qui concerne l'art, la peinture en premier lieu,

⁵ E. Panofsky, *Meaning in the visual arts*, 1970, p. 34.

⁶ V. Actes du premier Congrès international des études balkaniques et sud-est européennes. II, Sofia, 1969.

⁷ G. Th. Dimaras, *L'évolution des idées du XVI^e au XIX^e siècle*, dans *Tradition et innovation dans la culture des pays du Sud-Est européen*, Bucarest, 1969, p. 49.

il est devenu nécessaire d'établir le rôle de référence que cet art joue dans le développement de la culture des peuples chrétiens dans le sud-est de l'Europe. Il y a dans cet art, qui manque généralement de chefs d'œuvres (dans le sens justement de valeur purement esthétique), un témoignage d'une force étonnante de l'autorité exemplaire qu'exerçait la tradition nationale, de la puissance toujours actuelle des survivances dans un monde vivant de souvenirs qui l'aidaient à justifier et à soutenir son rêve de délivrance. Mais, qu'est-ce qui est héritage actif et qu'est-ce qui est simple survivance ; où s'arrête ce qu'on pourrait qualifier de « répétition » (notion qui, par rapport à « l'imitation », sous-entend une attitude active envers la mise en œuvre d'un objet d'art) et où commence l'influence ; en quoi consiste l'innovation et quelle est la mesure dans laquelle elle est capable de définir le caractère proprement national d'une œuvre d'art à un moment donné de la vie historique d'un peuple ? Et enfin, qu'est-ce qui est, au-delà des formes et des innovations iconographiques, purement postbyzantin ? Même pour la Grèce (même après Théophane) il n'est pas facile de distinguer ce qui dans la peinture demeure purement byzantin et ce qui pourrait témoigner non pas d'une rupture d'avec le passé (il nous faut avancer d'environ deux siècles pour qu'une rupture devienne agissante dans toutes les contrées sud-est européennes), mais d'une discontinuité qui permettrait de saisir d'abord la pénétration et puis l'instauration d'aspects réellement novateurs dans un art dont la structure demeurerait immuable comme la foi qu'il illustrait.

Il y a deux voies pour aborder ces problèmes : en partant de *l'intérieur vers l'extérieur*, c'est-à-dire de l'analyse artistique seule et en tirer des conclusions s'appuyant sur la stylistique, se confiner donc dans le domaine strictement esthétique et en partant de *l'extérieur vers l'intérieur* afin de contourner une image qui aboutirait à des conclusions d'ordre général dans le sens que P. Francastel entend par : « Le signe n'est pas le reflet d'une chose, il est le reflet d'une opinion »⁸. Car nous avons à tenir compte de deux plans qui s'interpénètrent : *la forme artistique* et sa vie à elle, considérée hors du temps et de l'espace (ce que H. Focillon appelle « la vie des formes ») et ce que toujours Francastel appelle « *l'œuvre témoin* », dans le sens que « . . . l'œuvre d'art est un „lieu” où s'affrontent diverses tendances d'une époque »⁹, d'un moment dans la vie des civilisations et des cultures. Nous prendrons comme point de départ cette seconde voie, notamment regarder de l'extérieur cet art qu'on appelle postbyzantin, afin de mettre en lumière la diversité de la peinture sud-est européenne durant les siècles de la domination ottomane.

⁸ P. Francastel, *Etudes de sociologie de l'art*, Paris, 1970, p. 26.

⁹ *Ibid.*, p. 78.



On pourrait esquisser, en lignes très larges, trois stades d'évolution au cours des XVI^e — XVIII^e siècles, notamment : 1. *adaptation* de la double tradition artistique — byzantine et nationale — aux nouvelles conditions politiques, économiques et sociales (XVI^e siècle) ; 2. *multiplication* en direction divergente de l'expression picturale selon l'assimilation ou non de l'influence vénitienne, par voie directe ou par l'intermédiaire de la Grèce (XVII^e siècle) ; 3. *séparation* définitive entre les survivances byzantines et les éléments novateurs occidentaux (XVIII^e siècle). Ce schéma comporte de nombreuses nuances, parfois essentielles, qui différencient une zone (plus ou moins étendue) ou un centre artistique de l'autre et témoigne en même temps de la continuité des prototypes byzantins — mais sous des aspects purements folkloriques — jusqu'aux temps modernes.

1. Le point de départ chronologique pour l'étape postbyzantine n'est, comme on le sait, pas le même dans tous les pays. Il faut presque un demi-siècle pour que, après une lente adaptation de l'art aux conditions spécifiques à chacun des pays, l'innovation — due soit à un grand artiste (comme c'est le cas de Théophane le Crétois pour la Grèce ou d'Onuphre pour l'Albanie), soit à l'activité d'un important centre spirituel (comme la Patriarchie de Pécs), soit même à un événement d'importance locale mais à large écho international (comme l'inauguration de l'église du monastère d'Argeş) — s'instaure pour de bon et marque de son propre sceau l'expression picturale des peuples du Sud-Est européen. Nous avons donc, au moins trois dates, à portée différente : 1527 (peinture, par Théophane de l'église Saint Nicolas Anapavsas des Météores), 1557 (date de la réorganisation de la Patriarchie de Pécs), 1517, date de l'inauguration de Curtea de Argeş (la peinture a été finie en 1525). Cette dernière précède donc celle généralement considérée comme point de départ de la peinture postbyzantine : 1527. Toutefois, le peu qui nous reste de la peinture qui avait décoré le plus somptueux monument de la chrétienté orientale à l'époque de la domination ottomane, témoigne d'un art à caractère nettement postbyzantin, avec, pour la Valachie du moins, une innovation importante (appelée à un avenir très particulier dans la peinture valaque des XVII^e — XVIII^e siècles) : la représentation de quelques voievodes, prédécesseurs de Neagoe Basarab, sur le trône de la Valachie. Il est probable qu'il s'agisse d'une suggestion venue de la Serbie, (où ce procédé avait trois siècles d'existence) pays avec lequel la Valachie entretenait d'étroites relations (la femme du prince était elle-même serbe, de la famille des Branković). Ceci paraît d'autant plus vraisemblable que c'est toujours à Curtea de Argeş que se trouve représenté

— fait unique dans toute la peinture sud-est européenne — un personnage devenu depuis longtemps un symbole de la lutte pour la liberté : le cnèze Lazar, héros de Kossovo (1389). Sa belle figure nimbée (gardée de nos jours à l'archevêché de Rîmnicu Vilcea) est aussi l'un des plus émouvants portraits de la peinture de l'époque. La signification de sa présence dans une église fondée par un prince qui était à la fois l'un des rares intellectuels du Sud-Est de l'Europe, est la même, sur un plan politique, que la représentation à Tismana de St. Jean de Ryla et, après 1557, de la représentation dans les églises serbes des saints nationaux balkaniques : St. Jean de Ryla, Gabriel de Lesnovo, Georges de Kratovo, etc. Tout ceci témoigne d'un enrichissement du répertoire iconographique et dans un sens très précis, résultat de l'adaptation à la nouvelle perspective nationale et internationale à la fois. C'est, d'une part, la preuve d'une communauté d'expériences et de pensée, mais c'est en même temps la preuve d'une diversification d'accents dans les différentes zones artistiques, accents qui mettent en lumière les traits particuliers au développement culturel de chaque peuple. Vision historique (en Valachie), normale chez le prince auteur des « Préceptes », vision monastique (byzantine) en Grèce et (balkanique) en Serbie.

Un autre aspect de l'adaptation au XVI^e siècle et qui donne naissance à l'une des plus remarquables innovations du point de vue artistique et symbolique à la fois, c'est la peinture extérieure moldave¹⁰. Il est certainement justifié de considérer la date de 1530 (premier ensemble de peinture extérieure à Saint-Georges de Hîrlău)¹¹ comme tout aussi importante que les autres mentionnées plus haut. Cette peinture, si innovatrice qu'elle soit, est le résultat d'une brillante évolution locale ininterrompue depuis la seconde moitié du XV^e siècle (règne d'Etienne le Grand, 1457—1504). Peut-on qualifier cet art, tellement unitaire dans toutes ses manifestations, depuis l'architecture et jusqu'aux arts somptuaires, de simplement « postbyzantin » ? Il ne l'est que dans la mesure où les thèmes dont il se sert proviennent de la Grèce athonite. Mais il est en essence l'aboutissement d'une lente évolution locale et qui s'adapte, par degrés qu'on peut suivre, aux réalités historiques du pays. Dans l'histoire de la peinture postbyzantine l'apparition de la peinture extérieure moldave représente une date également significative et spectaculaire.

La peinture bulgare marque à son tour une remarquable continuité, à l'instar de celle moldave (sur d'autres prémisses stylistiques), dans le sens qu'il n'y a presque pas d'interruption entre la peinture du XV^e

¹⁰ S. Ulea, *L'origine et la signification idéologique de la peinture extérieure moldave*, I, dans « Revue roumaine d'histoire », 1, 1963, p. 29—71.

¹¹ *Ibid.*,

et celle du XVI^e siècle. Elle s'attache au passé comme à un programme d'existence, car « les peintres à l'époque de la domination ottomane assument la responsabilité de sauvegarder la force agissante des anciens modèles et de rappeler par eux que la Bulgarie a droit à la liberté . . . »¹²

Il y a un autre aspect à prendre en considération : celui des influences et des relations artistiques entre les différentes zones dans le Sud-Est de l'Europe. Si dans la peinture de Théophane¹³ l'influence de Venise est à peine saisissable, chez d'autres peintres grecs de la fin du siècle cette influence devient de plus en plus agissante. A l'autre bout des Balkans, dans les zones Nord-Ouest de l'actuelle Yougoslavie, la peinture religieuse est à cette époque déjà fortement sous l'emprise stylistique (iconographique aussi, dans une moindre mesure) de l'Occident, à travers Venise et surtout Dubrovnik¹⁴.

Enfin, à l'orée du XVII^e siècle, en Moldavie, à Sucevița, une certaine empreinte de la peinture russe devient sensible.

Quel est donc le paysage de la peinture du Sud-Est de l'Europe au cours du XVI^e siècle ? D'un côté, lente pénétration d'innovations iconographiques et stylistiques en Grèce, en Serbie, en Moldavie, en Valachie, adaptées aux réalités propres à chaque peuple. D'autre part, au-delà de ces îlots d'innovation, qui n'ont pas acquis de force pénétrante au dehors de certaines frontières (plus ou moins reculées par rapport à un centre), la vaste surface calme des traits traditionnels, traits d'union ceux-ci, malgré certaines différences régionales, celles qui lient un très lointain passé au présent plus ou moins semblable sur toute la zone. Un troisième facteur intervient à peine saisissable, le moins étudié jusqu'à présent, celui populaire, appelé à devenir si important, sinon essentiel, au XVII^e siècle. Il est sensible déjà dans la peinture albanaise par la présence « d'éléments ethnographiques, caractéristiques du peuple albanais . . . type des maisons, motifs de broderie, tissus et objets d'usage quotidien . . . »¹⁵ et qui paraît indiquer dans cette région un certain éloignement de la pure tradition byzantine. Faute d'études plus détaillées sur la peinture de la zone de Delvinë, où Th. Popa signale des œuvres apparentées à l'école de Crète et datées 1525, il est difficile d'affirmer quel est son rôle dans l'ensemble de la peinture albanaise du XVI^e siècle¹⁶.

¹² A. Boșkov, *Les monuments d'art en Bulgarie*, dans *Actes du premier Congrès* . . . , p. 788

¹³ M. Chatzidakis, *Recherches sur le peintre Théophane le Crétois*, dans *Dumbarton Oaks Papers*, 23-24, New York, 1969-1970.

¹⁴ V. J. Djurić, *L'école de peinture de Dubrovnik* (en serbo-croate avec résumé français), Belgrade, 1963.

¹⁵ Th. Popa, *Considérations générales sur la peinture postbyzantine en Albanie*, dans *Actes du premier Congrès* . . . , p. 776.

¹⁶ *Ibid.*, p. 778.

Il y a également un autre critère de jugement de la peinture du XVI^e siècle : celui de l'origine des nombreuses fondations religieuses de l'époque tout comme l'origine de ceux qui ont eu l'initiative soit de la restauration soit de la décoration peinte de monuments plus anciens. L'origine de ces fondateurs et donateurs est variée. Si l'on pense à la Grèce et à la zone dépendant de la Patriarchie de Pécs, il est évident que ce sont les représentants de la hiérarchie spirituelle qui forment la majorité. Aux Météores, au Mont Athos, dans les grands monastères serbes, presque toute l'activité artistique est due à l'initiative soit des princes de l'Eglise, soit, souvent, des moines. Et ceci doit être également valable pour les nombreux monastères des régions moins accessibles de la province balkanique (Epire, Thessalie, Macédoine). Dans les pays roumains, par contre, la situation est toute autre. Même pour les grands centres monastiques les fondateurs sont pour la plupart les princes de Valachie ou de Moldavie, ainsi que les boyards, les nobles, les grands dignitaires en Moldavie, les grandes familles riches et qui se disputaient si fréquemment le trône, en Valachie. Ce sont aussi, plus rarement, les habitants des villes, marchands, etc., qui, dans les zones nordiques de la Yougoslavie actuelle, ont répandu, par des peintres qui avaient appris leur métier sur la côte dalmate ou même à Venise, un art profondément attaché à l'Occident. Enfin, en Albanie, en Bulgarie aussi, les modestes fondations où fleurit un art local sont dues à des collectivités villageoises, à un monde paysan qui mêlait à travers son propre goût artistique les deux traditions : celle byzantine et celle de leur propre pays.

A l'instar des fondateurs et des donateurs, les artistes proviennent de milieux tout aussi divers. Ils sont des moines pour la plupart, mais il y a parmi eux des habitants des villes (comme ce Dobromir « ot Tîrgovişte », l'auteur de l'ensemble de Curtea de Argeş, ou cet Onuphre d'Elbassan), comme des peintres itinérants dont la nationalité et l'origine sociale importaient peu ; ils appartenaient à ce mélange balkanique de religion orthodoxe et s'attachaient à un centre ou à un autre qui les appelait pour accomplir leur œuvre artistique.

L'un des critères les plus modernes et les plus fréquemment utilisés pour l'appréciation de la peinture byzantine (à l'intérieur tout comme en dehors des frontières si mouvantes de l'Empire même) est celui qui distingue l'art de la Capitale (art impérial, né, développé et diffusé de Constantinople) et l'art de la province. Loin d'être simple, ce second volet du diptique, implique à son tour deux aspects — aux nuances nombreuses et subtiles — qui sont : *le centre* (dans le sens de point de concentration et de diffusion d'une importante activité artistique) et *sa province*. Avec la disparition du rôle éminent de Constantinople, ce seront certains centres provinciaux qui prendront la relève à leur tour pour devenir, non pas ce

qu'avait été la Capitale des basileis, centre unique de tout un monde un millénaire durant, mais des foyers dont la puissance créatrice ira de pair avec la richesse de l'initiative et dont la portée sera plus ou moins étendue, plus ou moins intense, plus ou moins autoritaire aussi selon l'époque, la région, l'initiative de l'église, etc. Ces centres très actifs au XVI^e siècle n'ont pas encore acquis la force d'un rayonnement à portée internationale, intensifiant, dans certains cas, leur rôle de promoteur au cours du XVII^e siècle. La Crète, mise à part, durant tout le XVI^e siècle ni les Météores, ni même le Mont Athos, Pécs, Raguse, etc. n'exerceront, à peu d'exceptions près, d'action plus étendue (une de ces exceptions pourrait être la Valachie, qui témoigne d'une assez nette influence du Mont Athos dans la seconde moitié du XVI^e siècle).

Au XVII^e siècle le rôle de ces centres sera différent ; d'une part, le rayonnement international d'un centre comme Venise ou comme le Mont Athos ira en s'intensifiant ; de l'autre, les centres nationaux, à rayonnement limité (Iasi, Tirgoviște, Berat, Korce, Kastoria, Nauplie, etc.) se multiplient et deviennent, dans une mesure qui n'est pas encore suffisamment étudiée, les foyers d'un rayonnement local et autour duquel formera une nouvelle tradition artistique nationale.

Ils changent une fois de plus au XVIII^e siècle. A côté de l'accroissement du nombre de centres d'importance locale, il y aura également les nouveaux centres d'enseignement artistique — des villes ou d'importantes bourgades — (Rîmnicu Vilcea, Tirgoviște, Cîmpulung, Samokov, Siatista, etc.) et qui maintiendront traditions et pratiques à couleur locale encore plus accentuée que par le passé. Ceux-ci d'ailleurs coïncident avec les centres de culture religieuse et profane lesquels joueront un rôle si actif dans la diffusion de la culture du peuple.

Au XVI^e siècle donc, l'image de la peinture sud-est européenne est loin d'être unitaire : il y a une peinture monastique, une peinture princière et aristocratique et même — à ses débuts — une peinture à tendances nettement populaires. Ce n'est pas uniquement à travers le style que ces différences sont sensibles, mais aussi et surtout à travers les thèmes iconographiques. On peut presque suivre de monument à monument ces différences, parfois très subtiles et qui soulignent non seulement des manières de vivre et des mentalités différentes (avec tout ce que cette notion implique de perspective en arrière), mais également des niveaux de culture différents. C'est ce qui explique peut-être le rôle presque essentiel que le symbolisme (depuis le répertoire et jusqu'à certains détails (iconographiques) jouera dans la peinture du XVI^e siècle. Tout aussi accentué au XVII^e siècle (dans les grands centres monastiques l'on utilisera parfois des symboles extrêmement complexes — voir, entre autres,

la peinture du monastère de Sucevița en Moldavie ¹⁷) ce symbolisme sera doublé par un fort accent narratif (amplification de la vie des saints), de plus en plus nourri d'épisodes pittoresques. Ceci est dû incontestablement à l'influence — de haut en bas de l'échelle sociale — de la diffusion d'une certaine littérature écrite.

Rappelons, en passant, qu'au XVIII^e siècle, le symbole change de caractère et devient, d'une manière de plus en plus évidente, allégorie. Il s'agit une fois de plus d'une pénétration encore plus large et plus profonde de la littérature écrite dans les thèmes de la peinture religieuse. C'est cette littérature à caractère populaire qui jouera le rôle de stimulant, ainsi que le « back-ground » de la dernière phase de la peinture religieuse dans le Sud-Est de l'Europe ¹⁸.

On pourrait donc conclure que, en ce qui concerne la peinture sud-est européenne au cours du XVI^e siècle, même si la tradition byzantine lui confère encore un aspect apparemment unitaire, celui-ci est loin de jouer le rôle de dénominateur commun. Ceci n'est légitime que si l'on tient compte du fait de la double signification que comporte la notion de tradition dans l'art de l'Europe orientale : la tradition byzantine proprement dite, dont seule la Grèce est l'héritière directe, et la tradition aux nombreuses nuances nationales, essentielles pour l'évolution de la peinture orthodoxe à l'époque de la domination ottomane dans toute la région balkanique et les pays roumains. C'est en premier lieu cette seconde signification de la tradition — celle devenue nationale à des époques et des degrés différents, déjà durant l'existence de l'Empire byzantin — qui est à la base de cette survivance à force étonnamment créatrice d'un genre d'art qui n'a de réellement commun que son caractère symbolique.

Ce XVI^e siècle, tellement divers quant à son paysage artistique d'ensemble, est-il donc une fin ou un commencement ? On pourrait poser le même problème sous un autre aspect : est-il vraiment plus innovateur que traditionnel ? Ce qui est certain c'est que les deux termes y trouvent leur place. Et s'il en est ainsi, il serait peut-être plus juste de parler d'un regain d'énergie créatrice après le choc, à écho inégal, de la chute de l'Empire. C'est comme une lame de fond qui monte à la surface, uniformément houleuse, de la vie des peuples qui avaient perdu leurs assises nationales, mais qui gardaient indubitablement la nostalgie de leur passé, lequel devenait, à mesure que le temps passait sans changement,

¹⁷ S. Ulea, *Un ctitor uitat al mănăstirii Sucevița (Un fondateur oublié du monastère de Sucevița)*, « Studii și cercetări de istoria artei », VI, 1959, n^o 2, p. 241—249

¹⁸ V. pour tout ce problème concernant la littérature aux XVIII^e—XIX^e siècles dans les pays roumains, Al. Duțu, *Coordonate ale culturii românești în secolul al XVIII-lea* (avec résumé français), Bucarest, 1968, et Idem, *Les livres de sagesse dans la culture roumaine*, Bucarest, 1971.

un Paradis perdu. Il nous paraît légitime de nous demander ce qu'était Byzance dans la conscience des artistes du Sud-Est de l'Europe vers le milieu du XVI^e siècle. Ici, un peu partout, même si de manières différentes, l'horizon culturel s'ouvrait à la respiration plus libre de l'humanisme occidental. Le rôle de Venise, en Grèce surtout, mais dont on retrouve des reflets dans la peinture serbe, albanaise et valaque, paraît être beaucoup plus actif qu'on ne l'a affirmé jusqu'à présent. C'est à cette époque qu'il faut chercher les racines d'un humanisme qui deviendra une réalité culturelle et artistique et en fin de compte générale un siècle plus tard. L'Empire, au XVI^e siècle, était à la fois trop éloigné dans le temps et trop assimilé dans les traditions nationales pour qu'on puisse lui attribuer encore une portée active. Byzance était devenue à des degrés divers un lointain ancêtre commun, prestigieux il est vrai, mais dont l'image réelle devenait de moins en moins précise, de moins en moins agissante. Ce qui en survivait ça et là avec plus de netteté, c'était l'idée impériale (en Serbie, en Valachie, en Moldavie), elle-même teintée fortement des réalités nationales. Cette survivance de l'idée impériale jouera un rôle non négligeable dans certains aspects de la peinture valaque aux XVII^e — XVIII^e siècles.

2. On parle d'une décadence générale de la peinture murale sud-est européenne au XVII^e siècle. Pour la Grèce, le Prof. A. Xyngopoulos déplore l'absence d'artistes à cette époque, absence à laquelle il attribue le manque de beauté de la peinture murale grecque. Par contre c'est la peinture d'icônes qui, grâce à quelques artistes de premier rang, occupera une place de choix. La tradition fléchit, s'amenuise ; sa fatigue, son anachronisme deviennent évidents. Ce qui survit sont des formules tellement répétées que même leur aspect formel n'a presque plus d'actualité. L'art de la peinture devient un métier, plus ou moins mécanique, ou l'émotion créatrice, la recherche de la forme artistique, ne jouaient plus le premier rôle. Apparemment c'était un art vieilli, exsangue et sans avenir. Qu'est-il cet art « profane » et « populaire », comme le Prof. Xyngopoulos qualifie — avec une nuance de mélancolie et de dédain — la peinture grecque du XVII^e siècle ? Prouve-t-elle réellement la fin d'un art dont l'existence avait dépassé un millénaire ? Ce n'est, à notre avis, que la fin du côté aristocratique de l'art impérial, hiératique et solennel, d'une majestueuse beauté, né et développé dans la capitale des basileis. Entre cet art, qui meurt officiellement en 1453, et ce XVII^e siècle si éloigné il y a un pont, dont les assises immuables n'étaient autres que les fondements de l'œcuménisme orthodoxe, et qui est, dans le domaine de la peinture celle à caractère monastique. C'est au XVII^e siècle que le Mont Athos devient plus qu'un centre spirituel, mais un centre culturel et une source artistique pour une partie très importante du Sud-Est européen. S'il

n'est pas lui-même créateur — il ne l'a jamais été d'ailleurs — c'est le phare le plus lumineux, et dont les rayons portent le plus loin de tous les centres artistiques du monde orthodoxe traditionnel. Le Mont Athos est, au XVII^e siècle surtout, certainement le lieu où la tradition byzantine — tous les acquis postbyzantins compris — s'est gardée la plus vivante, actuelle et autoritaire. O'est le siège incontesté et incontestable de la tradition. O'est donc la source la plus pure, le haut lieu de toute inspiration en matière de peinture religieuse. On retrouve un peu partout dans l'art du monde orthodoxe sud-est européen et qui survit grâce seulement à deux idées fondamentales : la spiritualité commune et la conscience (plus ou moins exprimée) nationale, les modèles athonites. Et ceci constitue le patrimoine commun, l'aspect unitaire — unique — d'un art dont les formes, même si vieilles, continuaient à vivre d'une vie latente mais incontestablement vigoureuse de par leur profonde participation à la vie spirituelle.

On ne sait pas encore exactement, dans les détails iconographiques, ce que la peinture du Sud-Est de l'Europe doit au Mont Athos dans ce XVII^e siècle autrement divers dans ses manifestations artistiques que le XVI^e. Mais les spécialistes de chaque pays savent ce que l'art de leur nation doit à ce vénérable centre de tous les peuples orthodoxes. Un des travaux les plus nécessaires pour la compréhension exacte du rôle du Mont Athos serait de rédiger un Corpus des thèmes iconographiques dans la peinture serbe, bulgare, albanaise et roumaine, qui sont directement inspirés du répertoire appartenant aux nombreux complexes de la Sainte Montagne.

O'est toujours, selon nous, à la peinture monastique qu'on doit en grande mesure l'un des traits communs essentiels du point de vue stylistique de la peinture sud-est européenne : notamment son caractère populaire. O'est ici l'un des points les plus difficiles à saisir, les moins étudiés aussi, de tout ce que représente l'art du Sud-Est européen vers la fin du moyen âge. La notion même d'art populaire n'a pas encore trouvé une consécration unanime. Est-il au niveau de ce qu'on appelle culture orale par rapport à celle écrite ? Se développe-t-il indépendamment des formes stylistiques héritées de ce qu'on appelait dans l'art byzantin art de la Capitale ? S'agit-il d'un art provincial frappé d'une *capitis diminutio* artistique définitive ? Il est sûr que le problème ne peut pas recevoir une réponse uniquement esthétique. Les formes populaires de l'art religieux dans l'Europe du Sud-Est ne peuvent pas et ne doivent pas être jugées en tant que valeur purement artistique. Elles sont devenues, à cette époque où s'esquisse une culture écrite à caractère national, où l'humanisme devient un idéal à atteindre, où chaque pays retrouve sa propre langue, etc., une expression des peuples et non celle des princes ou celle de l'église.

La peinture aristocratique de tradition byzantine impériale est bien oubliée au XVII^e siècle. Elle emploiera désormais le langage du peuple, du commun, celui où la signification est plus importante que la forme qu'elle revêt. Décadence, peut-être, par rapport au passé, mais en même temps naissance d'une nouvelle forme de culture, d'un langage plastique qui ira de pair (plus tard au XVIII^e siècle) avec la culture écrite, avec ce qu'on appelle littérature. Le style de la peinture sud-est européenne du XVII^e siècle prend l'habit démocratique et constituera l'une des formes de communauté de l'art sud-est européen de l'époque. Les historiens de l'art ont toujours considéré le style « monastique » comme une forme simplifiée, abâtardie, du grand art monumental byzantin. Cela commence avec la peinture des grottes de la Cappadoce, continue dans les nombreuses petites églises de Crète et de Chypre aux XIII^e — XIV^e siècles, avec les petites églises bulgares d'Ivanovo, de Zemen, de Kalotino, avec les églises valaques de Călnui, de Stănești, etc. L'Épire et la Thessalie, le Péloponèse et la Macédoine sont remplis de petits monuments décorés de cette peinture simple, à traits populaires¹⁹. Ce qui intéresse c'est le contenu, l'iconographie qui s'enrichit considérablement d'éléments narratifs, d'épisodes épiques, de thèmes où le peuple puisse trouver des réponses à son nouveau intérêt pour des connaissances qui s'émancipaient graduellement de l'emprise théologique et acquerraient des traits à caractère surtout moral et parfois même littéraire. C'est ce caractère populaire de la peinture, dont l'origine pourrait être cherchée dans le style monastique, mais qui, en fin de compte, dérive non pas absolument d'une seule école artistique, qui forme le niveau commun de ce genre d'art au XVIII^e siècle.

Il est également intéressant à relever le fait que cette époque est très riche en activité picturale, que le nombre d'ensembles peints datant de cette période semble avoir été plus grand qu'au XVI^e siècle. C'est en tout cas valable pour l'Albanie et la Valachie. On pourrait considérer cette dernière province comme représentant non seulement ce courant populaire, mais tous les aspects — traditionnels et novateurs — du dernier grand siècle de la peinture de tradition byzantine. En effet, non seulement le nombre très grand des ensembles peints à l'époque du règne de Mathieu Basarab — comme aussi celui des fondations qui, dans les pays roumains, ne peut être comparé qu'à l'époque d'Etienne le Grand — mais aussi la variété des manières de peindre peuvent représenter une sorte d'anthologie de la peinture balkanique de style populaire du XVII^e siècle.

¹⁹ V. entre autres, X. Boura, A. Kalogeropolou, P. Andreadi, *Eglises de l'Attique*, Athènes, 1969; N. Moutsopoulos, *Les maisons patriciennes de Statista*, Thessalonique, 1961.

Les trois étapes de la peinture valaque du XVII^e siècle correspondent aux trois règnes les plus importants et en expriment, si l'on peut dire, l'essence : Mathieu Basarab (1632—1654), Șerban Cantacuzène (1678—1688) et Constantin Brancovan (1688—1714). Les fondations dues à Mathieu Basarab s'étendent sur toute la Valachie et la Petite Valachie. Elles sont tantôt monastiques (Arnota étant la plus connue), tantôt des églises de ville, tantôt des églises de campagne ou des chapelles érigées sur les terres seigneuriales. Toute leur décoration peinte — avec, évidemment, des différences de détail peu significatives — se ressemble : quant à l'iconographie, esprit narratif accusé, sensible non seulement dans le grand nombre d'épisodes mais également dans le grand nombre de personnages qui les animent ; quant au style : traits simples, à caractère sensiblement décoratif, perte de tout trait individuel, caché sous une maîtrise de la forme qui dénote une parfaite connaissance du métier, mais en même temps l'absence totale d'émotion ; couleurs intenses mais non vibrantes. Rien d'individuel dans cette peinture, au contraire, la preuve d'un esprit collectif, l'emploi des formules communes, héritées et investies de l'autorité qu'offre la tradition qui ne doit plus être vérifiée, donc *continuité* dans le sens le moins créateur de la notion. Mais continuité au niveau populaire et qui emploie le langage du peuple. N'est-il pas significatif que ce langage précède, de peu il est vrai, les débuts de la mise en valeur du roumain, ce langage de tous les jours du peuple ? Le slavon était en « agonie »²⁰, il devenait anachronique, incompréhensible tout comme la peinture aristocratique byzantine, qui parlait un langage qu'à présent même les élites de la société ne comprenaient plus. Toutefois, le prince lui-même se fait encore représenter de la manière la plus hiératique : long manteau de brocard doublé d'hermine, haute couronne, tous attributs qui soulignaient, comme par le lointain passé, l'idée de royauté, héritage ininterrompu de l'idée impériale byzantine. Il y a, dans l'art du temps de Mathieu Basarab, un aspect encore très médiéval et en même temps la preuve d'une sorte de relation directe entre le prince et son peuple, un don du prince au peuple offert par le truchement non pas des formules consacrées dans le slavon d'église et de chancellerie, mais par celui du langage même du peuple (sans que pour cela les textes des inscriptions soient en roumain) — il s'agit évidemment du langage plastique, du style dans l'architecture comme dans la peinture. Si du point de vue artistique — dans le sens qu'on donne aujourd'hui à cette notion — il y a peut-être décadence ou plutôt apauvrissement des

²⁰ V. Căndea, *L'humanisme d'Udriste Năsturel et l'agonie des lettres slavonnes en Valachie*, « Revue des études sud-est européennes », Tome VI, 1968, n° 2.

moyens de l'expression plastique, ceci est moins important que le fait qu'entre elle et le niveau général du peuple ou pouvait mettre un signe d'identité.

Rien ne change de ce point de vue dans l'art des Cantacuzène, riche également en fondations mais qui est le mieux représenté par les églises de Filipeștii de Pădure et de Măgureni. Il y a néanmoins un accent très important à prendre en considération et qui constitue une nouveauté pour l'art des pays roumains et une fois de plus un phénomène unique dans la peinture de tout le Sud-Est de l'Europe. Il s'agit de la première expression en Valachie d'un genre d'art avec lequel débutera la peinture moderne vers la fin du XVIII^e siècle et durant toute la première moitié du XIX^e : *le portrait*²¹. L'innovation revêt ici un double aspect : celui de l'intention et celui de la réalisation. En ce qui concerne le premier aspect, il n'est évidemment plus médiéval, cette fierté de famille mêlée à la conscience du rôle de l'individualité est un sentiment déjà très éloigné de la mentalité médiévale. L'exonarthex des églises de Filipești et de Măgureni (terres appartenant à la famille des Cantacuzène), avec sa galerie de 60 — 80 portraits de famille, n'a pas sa pareille dans la peinture de tradition byzantine, ni occidentale. Si l'esprit vient de l'Occident (les Cantacuzène étaient tous liés à l'Université de Padoue, au monde vénitien), la modalité artistique demeure liée à la tradition. Nous avons à faire ici à l'un des plus impressionnants essais de synthèses entre Occident et Orient, entre tradition et innovation, entre local et international. Tout comme la peinture extérieure moldave demeure un phénomène unique de l'époque postbyzantine de l'Orient chrétien, cette impressionnante galerie de portraits, représentant des personnages portant les mêmes habits et ayant un indubitable air de famille, et qui vous regardent — d'un regard assez vide d'ailleurs — dans l'ombre d'une église, n'a pas au XVII^e siècle et n'aura pas sa pareille sinon un siècle plus tard, dans les très modestes fondations villageoises de la même Valachie. Ce seront cette fois-ci non pas les membres d'une grande et orgueilleuse famille de boyards et d'intellectuels, mais les collectivités villageoises, les paysans, qui prendront la relève des classes nobiliaires lesquelles, à cette époque-là, auront donné une toute autre expression artistique à leurs attaches avec le passé, celle occidentale.

Le troisième aspect de la peinture valaque est illustré par la grande fondation monastique de Hurez (1692—1704), due au prince Constantin Brancovan et qui est à son tour une tête de série pour la peinture du XVIII^e siècle dans cette province. C'est la dernière importante fondation

²¹ Maria Ana Musicescu, *Introduction à une étude sur le portrait de fondateur dans le Sud-Est européen. Essai de typologie*, « Revue des études sud-est européennes », tome VII, 1969, n^o 2, p. 282—310.

monastique princière avant les Phanariotes et c'est aussi la dernière synthèse artistique qui clôt l'art médiéval des pays roumains. Dans la peinture, due à un artiste vraisemblablement d'origine grecque (Constantinos, qui signe en grec mais ajoute à son nom « ot Tirgoviște ») et qui travaille avec toute une équipe de Roumains²², l'on reconnaît, au-delà de l'esprit décoratif très souligné dans le dessein et la couleur, cet intérêt pour la narration, pour le détail pittoresque. Une certaine recherche pour l'élégance de la forme, pour la beauté des figures réussit à ne pas laisser voir d'emblée le style dont les traits essentiels demeurent populaires. En même temps on retrouve — à Hurez plus que dans la peinture du XVII^e siècle — les traits stylistiques de ce qu'on appelle pour la Grèce du XVI^e siècle le style de la peinture crétoise. C'est l'influence incontestable du Mont Athos qu'on retrouve également dans certains thèmes iconographiques qui constituent des nouveautés dans le répertoire de la peinture valaque, mais qui n'auront pas de lendemain²³. C'est également à Hurez qu'on peut remarquer un certain nombre d'éléments qui révèlent une influence de l'Occident ainsi qu'on peut la reconnaître dans les icônes grecques du XVII^e siècle surtout. La peinture des fondations dues au prince Brancovan est un excellent reflet de la culture valaque de l'époque ; on y trouve fondus la tradition locale, un assez fort courant grec et des traits occidentaux. On peut ainsi considérer cette peinture comme représentant à la fois toute l'actualité artistique sud-est européenne dans ce qu'elle a de plus caractéristique en tant qu'héritage de Byzance et influence de Venise.

Mais l'époque postbyzantine en Grèce, le XVII^e siècle plus intensément, présente aussi cette intense action de renouvellement de la tradition ; ce sont les résultats de l'action de Venise qui exerce sa forte influence, depuis le milieu du XVI^e siècle, sur la peinture grecque. Les résultats en sont assez bien connus pour la Grèce même, mais nous savons moins bien si cette influence, soit directement, soit à travers la Grèce, joue un rôle dans la peinture serbe, bulgare, albanaise des XVII^e—XVIII^e siècles. En ce qui concerne la Valachie, cette influence arrive par deux voies : directement et par la Grèce. C'est vraisemblablement aux Cantacuzène qu'on doit une grande part des traits néo-classiques et baroques de l'art valaque. En ce qui concerne la voie indirecte, c'est incontestablement le Mont Athos qui joue le rôle essentiel pour la Valachie et Moscou pour la Moldavie.

²² Teodora Voinescu, *Școala de pictură de la Hurzi (L'école de peinture de Hurez)*, dans *Omagiu lui George Oprescu*, Bucarest, 1961, p. 573—587.

²³ *Istoria artelor plastice în România*, II, Bucarest, 1970 (les chapitres sur la peinture valaque des XVI^e—XVIII^e siècles).

Pour la peinture serbe, le processus d'infiltration occidentale est similaire sinon plus intense, dans la peinture murale, à celui de la Grèce. Car, comme les peintres crétois, d'une part, ceux des îles ioniennes de l'autre, concentrent dans leur art ces nouveaux traits venant d'un grand centre artistique qui était depuis des siècles lié au monde grec — nous parlons de Venise — les zones du nord et de l'ouest de l'actuelle Yougoslavie étaient depuis le XVI^e siècle déjà, directement et intensément liées à l'action de Venise. Cette action a été continue et forte ; on lui doit l'entrée de l'art serbe, à partir de la fin du XVII^e siècle et avant les autres zones balkaniques dans la sphère du monde occidental.

Peu de chose est resté de l'art bulgare de ce temps. En ce qui concerne l'Albanie elle subit évidemment l'influence occidentale plus intensément à cause de sa proximité d'avec Venise.

La Moldavie, à son tour, marque un net et presque spectaculaire changement dès la première décennie du XVII^e siècle. La tradition s'arrête presque brusquement à Sucevița. Orient et Occident s'entrecroisent — à Iași surtout — durant tout le XVII^e siècle. Les deux courants venant d'une part de Moscou et de l'autre de Constantinople se rencontrent dans la nouvelle Capitale moldave sous le dernier prince de Moldavie, Basile Lupu (1634—1653), pour lequel l'idée impériale héritée de Byzance avait une actualité politique et dont la vision était à portée internationale. Tous les courants d'art de l'Orient chrétien se rencontrent à Iași durant le XVII^e siècle : néo-classique et baroque, oriental et traditionnel, moldave et postbyzantin. C'est avec cette image éclectique que la Moldavie sortira du moyen âge et, sauf de rares exceptions près, abordera, déjà vers le début du XVIII^e siècle, une nouvelle direction qui la conduira dans la sphère de l'art néo-classique de l'Europe occidentale. Iași sera la première ville du Sud-Est de l'Europe (exceptant évidemment les villes transylvaines liées depuis toujours à l'Europe centrale) qui obtiendra, par quelques-uns de ses monuments, un aspect de ville occidentale.

Les deux directions divergentes : celle monastique-populaire et celle occidentale-urbaine, clairement séparées au XVII^e siècle, dans toute la province sud-est européenne, continueront leur vie au cours du XVIII^e siècle. La première, qui demeure traditionnelle, prolonge ce qui était resté de Byzance dans une vision folklorique semblable dans tout le Sud-Est européen ; la seconde prépare l'entrée de l'art de cette région dans un monde nouveau. Et ce sera la fin de Byzance et de « Byzance après Byzance ». Mais cette fin n'aura lieu que dans la seconde moitié du XIX^e siècle. C'est le grand centre monastique de Ryla, l'un des plus anciens du Sud-Est de l'Europe, qui mêlera, pour la dernière fois et d'une manière saisissante, les traits devenus tout à fait populaires du style postbyzantin

(sensibles aussi dans les nombreux ensembles peints de la Macédoine, grecque, comme Castoria, Verria, Siatista, etc.), l'iconographie athonite et locale, des accents purement populaires et autant d'éléments occidentaux. La peinture du complexe monastique de Ryla, œuvre collective de peintres venus de l'Athos et bulgares (ayant accomplis leur apprentissage artistique dans les grands centres bulgares de Samokov et de Koprivstica) est une anthologie, la dernière et d'autant plus spectaculaire, de ce que Byzance avait légué aux peuples orthodoxes, mêlé à tous les acquis de l'Occident durant plus de trois siècles, mélange dont le liant n'est autre que cette expression inaltérable qui est la forme artistique purement paysanne.

NOTES ON THE MEDIEVAL ARCHITECTURE OF THE DANUBIAN LOWLANDS AND THEIR HISTORICAL BACKGROUND.

GOTHIC ARCHITECTURE IN SYRMIA AND BAČKA¹

MACHIEL KIEL

(Wormerveer — Holland)

In not many parts of Europe the architectural outlook of towns and villages is so completely dominated by the late-Barok as is the case in the fertile river-lowlands of the presentday Yugoslavian provinces of Syrmia (Srem) and Bačka, situated between the great Central European rivers, the Danube, the Sava, the Tisa and the Drava. It is hard indeed to find any district which preserves such a scanty number of monuments of the middle ages as these historical landscapes.

Precisely because of their rarity, they call for more attention and should become known to a wider circle than has been the case up till now.



The history of Syrmia and Bačka witnessed three flourishing periods of architecture in the past 1000 years. The first of the three is connected with the Hungarian middle ages, between the late 13th and the 15th century. The second period is that of the Turkish rule, in the second half of the 16th century and the greater part of the 17th century, and, finally the 18th century under the Habsburgs.

The complete domination of the Barok and the disappearance of almost every trace of the preceding periods can only be explained by the very agitated history of these areas. That is the history of a perpetual

¹ The material for this article was collected during a study journey in the summer of 1969 which was made possible by a bursary of the Netherlands Organisation for the Advancement of Pure Scientific Research, Z W O The Hague, and a donation of the Prince Bernhard Fund, Amsterdam.

borderland in which the eternal struggle between East and West over the domination of Central Europe has been fought.

The Romans ruled over Pannonia but their cities and castles were lost during the Migration of Peoples. The Empire of the Avars left no architectural traces. In the 9th century the Carolingian Empire touched upon that of the Bulgarian Khans. The frontier ran along the Fruška Gora, which name of "Frankish Mountains" still remembers of this remote period. Shortly after the year 1000 the Danube was the frontier between Hungary and the Byzantine Empire. No monuments of this period are preserved. Since the end of the 12th century the territory passed more and more into Hungarian hands. The Byzantines permanently quitted these far-off regions and Hungary was able to enlarge its positions in southward direction. They took not only the territory between the great rivers, but covered their positions with a broad glacis south of the Sava, deep in the hills and mountains, up to the ridges of the Sokol, Kozmaj and Maljen mountains² where they touched upon the northern border of the Serbian Kingdom. This was the position until about 1400. After the Mongol Invasion, in the middle of the 13th century, King Bela formed this southern hilly country into the Banat of Mačva.³ The complicated structure, with hills and low mountains, protected the lowlands against possible attacks from the south.

A Serbian invasion in the year 1268 ended with a catastrophe for them. The Serbian army was routed and the king, Uroš I, taken prisoner. However, Mačva came in this early period under a Serbian king. This was between 1284 and 1316, when king Dragutin was driven from the throne by his brother Milutin and became vassal of the Hungarian crown, with Mačva as fief. After his death Milutin occupied the territory over which his brother had reigned, but was driven away by Charles Robert of Anjou, who restored the Hungarian authority (1319).⁴

Under czar Dušan several Serbian campaigns were launched against the North, but in general the Mačva Banat maintained its function of protecting the lowlands, which witnessed a period of prosperity of nearly two centuries.

The Serbian Empire collapsed under the blows of the Turks and the entire history of the lowlands after 1400 stood in the constellation of the Ottoman expansion. From that date onwards Serbia was no longer an enemy but an ally and the Despotate of Smederevo conducted a dangerous

² A. Deroko, *Les Châteaux Forts du Moyen Age*, Arheološki spomenici i nalazište u zapadnoj Srbiji, p. 38, "Gradja Arheološki Institut", Knj. 2, Beograd, 1952

³ Mihailo Dinić, *La Serbie occidentale au Moyen Age*, p. 27, "Gradja", 2.

⁴ Dinić, page 30.

policy as bufferstate between the two greatest powers of Eastern Europe of that time, Hungary and Turkey. Despot Stefan Lazarević was vassal of the Turkish sultan and Serbian forces stood in the field in the south, as allies of the Turks. At the same time the Despot protected his rear through an alliance with king Sigismund of Hungary, who gave him the Banat of Mačva and some fortresses on the other side of the Sava. Also Djurdje Branković, Stefans' successor, conducted this policy with more or less success and possessed several fortresses in Hungarian territory. Together with the shifting of the centre of gravity of the Serbian state to the north came the migration of Serbian farmers and cattle-risers, who left the dangerous south of their country and settled in the vast and fertile plains of Southern Hungary, in Syrmie and Bačka.

Already under Stefan Lazarević there was a pro-Turkish and a pro-Hungarian party in Serbia. When Smederevo became Turkish for good, in 1459, members of the royal family, the high nobility and their followers fled to the territories of Southern Hungary, with which they had so long been in contact.⁵ The lower nobility passed into Turkish service, as did the majority of the garrisons of the fortresses and the common soldiers.⁶ These developments were of great importance for the centuries to come, the southern part of the Danube lowlands being peopled with Serbians.

The old frontier district Mačva remained for the most part in Hungarian hands and after the fall of the Kingdom of Bosnia it was enlarged by parts of former Bosnian territory, which were quickly occupied by the Hungarians and transformed into the Banats of Jajce and Srebrenica. The situation remained stable for nearly half a century, but the land suffered from military actions from both sides. In 1521 the frontier fortress Belgrade was taken by the Turks and after the battle of Mohács, five years later, the entire Danube lowland was lost for Hungary. The frontier fortresses of Kupinik, Šabac, Mitrovica and Slankamen had fallen as early as 1521, together with Belgrade. With Mohács the entire territory of the Banats of Jajce and Srebrenica, together with Syrmie, the Fruška Gora and the castles on the Danube became Turkish. They were Petrovaradin, Ilok, Šarengrad, Vukovar, Osijek and Djakovo. As a far-off outpost Morović, surrounded on three sides by rivers, held out ten years longer.

⁵ *Enciklopedija Jugoslavije*, Zagreb, 1962, Srbi, page 519.

⁶ In Turkish feudal service as Spahi or Voynik, Martolos or Topci, etc. See *Encikl. Jugoslav.*, V, p. 519, and in particular by Halil Inalcik, *Od Stefana Dušana do Osmanskog Carstva*, "Prilozi za Orientalnu Filologiju", etc., III-IV Sarajevo 1953, and Branslav Djurdjev, *Hrišćanski Spahije u Severnoj Srbiji u XV v*, "Godišnjak Istoiskog Društva Bosna i Herce", IV, Sarajevo, 1952, pp. 165-169.

A new Turkish break-through followed in 1536 under the leadership of the energetic Sandjak Bey of Smederevo, Yahya Paşaoğlu Mehmed Bey.⁷ In that year he conquered the whole fortress line in the hills of Slavonia with Požega, Brod, and Orahovica in 1538. Shortly after this, sultan Suleiman himself took Budapest and with the conquest of Pakrac, Voćin and Siklos in 1543, Vitovnica and Szeged and the very important Timișoara (1551—'52), the entire Pannonian basin was solidly in Turkish hands. During the long period of unceasing military actions the greater part of the settlements had been destroyed and its population scattered. Some fortresses, such as Kupinovo, were demolished immediately after the conquest, others, because their strategic importance (Osijek), were rebuilt. Hans Dernschwam, who in 1553 visited these lands, mentions the great number of destroyed churches and burned villages.⁸ Much of the medieval architecture was then lost.

After they had definitely taken possession of the land, the Turks went on energetically colonizing and rebuilding their new province. They divided the land into several *sandjaks* which were first under the *beylerbey* of Rumili in Sofia, but after the conquest of Budapest they came under the jurisdiction of the newly created *eyalet* of Buda. These were the sandjaks of Szeged, Pécs, Srem and Požega. Timișoara became the capital of a separate *eyalet*, which contained beside East Hungary also the Banat of Timișoara.⁹ This separate province was thought necessary to obtain a better control of Transsylvania, which enjoyed a broad autonomy.

The Turks brought an Islamic life into being in the *sandjak* capitals and seats of the *kadiliks* and transformed the old cities of Central Europe into centres of Moslem culture. Beside the garrisons and government officials, traders and craftsmen settled in these new centres. When the Turks in 1556 restored the Serbian Patriarchate of Peč, extensive territories of the former Kingdom of Hungary came under its jurisdiction. This restoration of a Christian church organisation was part of the Turkish colonisation policy and the Serbian church eagerly took advantage of this change. A part of their action was the large-scale foundation and rebuilding of the Serbian monasteries in the wooded hills of the Fruška Gora, but also in the lowlands. It was a rule of the Turks only to allow the building of churches on sites, where there had been one before. In our case many deserted catholic monasteries were transformed and rebuilt in a style reminiscent of the great works of the Serbian past. In the se-

⁷ Hazim Šabanović, *Upravna podjela Jugoslovenskih zemalja pod Turskom vladavinom*, "Godišnjak Ist. Dr. Bosna i Hercegovina", IV, pp 188—190.

⁸ Hans Dernschwam, *Tagebuch einer Reise nach Konstantinopel und Klein-Asien*, herausgegeben von Franz Babinger. München, 1923, p 266.

⁹ See in detail on this subject H Šabanović' study, mentioned in note 7.

cond half of the 16th century no less than sixteen orthodox monasteries were built in the Fruška Gora, including that of Novo Hopovo in 1576, which belongs to the greatest and most monumental creations of the Serbian past. Needless to say, many works of Gothic and possibly Romanesque style fell victims to this wave of restorations. The building activity of the Turks was mainly concentrated upon the cities, which in the long period of peace witnessed a vast development (Mitrovica in 1566 1 mosque and 1 town quarter, in 1578 4 mosques, 6 medjids and 12 quarters of the town).¹⁰ Wellknown are the great foundations of Kasim Pasha in Osijek, which consisted of a lead-covered mosque, a *medresse* (college), a primary school, a also lead-covered *hamam* (hot bath), a *karvanseray*, several shops, fountains, etc. From the detailed description of the Turkish geographer-globetrotter Evliya Çelebi, we know the pattern of the lowland cities of the middle of the 17th century.¹¹ This traveller also mentions several large churches or monasteries of which the ruins were still preserved, as for example the enormous monastery of Sotin, or churches which were used as mosques, such as the Suleimaniye Cami of Osijek. Almost everything that Evliya describes has now vanished from the face of earth. This happened during the "Long War", which began as a Turkish support of the Hungarian revolt against Habsburg in 1683 and ended with the Peace of Karlović in 1699 and the complete dislodgment of the Turks from Hungary, Slavonia, Bačka and Sirmie. During this terrible long war nearly all that had been achieved in the century and a half of peace

¹⁰ Šabanović, *Evliya Çelebija Putopis II*, Sarajevo, 1957, pp. 111–114.

¹¹ Sremska Mitrovica was, together with Ilok on the Danube, capital of the *sandjak* Srem. It consisted of 1500 houses, a considerable number for that time, which were distributed over 12 municipal districts (*mahalle*), with 12 large mosques, 5 colleges (*medresses*), 10 primary schools (*mekteb*), 3 public hot baths (*hamam*), and 3 Derwish convents (*tekke*). Three *karvanserays* were built for the comfort of the traveller.

The greatest benefactor of Mitrovica was Ghazi Bayazid Bey, sandjak bey of Srem in the second half of the 16th century. He was killed in the battle of Sisak in June 1593 and was buried in the mausoleum which he had built behind his mosque in Mitrovica.

The institutions founded by him included a large mosque, a medresse, a mekteb, hamam, karvanseray and 29 shops in the Bazaai.

Other important founders were Bayram Bey, long-time sandjak bey of Smederevo and Srem in the second half of the 16th century, and Murad Pasha in the beginning of the 17th century. Both founded mosques, colleges and baths in Mitrovica. Bayram Bey also founded a large domed mosque in Belgrade which existed until 1870.

In the 17th century an important fair was held in Mitrovica which is also mentioned by western travelers (Edward Brown in 1673).

The sandjak capital Osijek was not a big town, but possessed several important buildings. The fortress, rebuilt and enlarged by several governors, the famous Drava bridge and especially the splendid mosque of Kasim Pasha. This was a huge, massive building with a lead-covered dome and a high minaret. Behind the mosque stood the likewise lead covered mausoleum of the pasha. Another benefactor of Osijek was Mustafa Pasha of Filibe (Plovdiv, Bulgaria) who also built a large mosque (he was sandjak bey of Požega about 1563). Both governors built several colleges, mektebs, fountains, big lead-covered public baths, karvanserays and hans.

was lost. After the peace treaty the triumphant Austrians had to make a fresh start with rebuilding the destroyed towns and villages and resettling the land with colonists and adventurers from all countries of Europe.

In this last great building and reconstruction period in the architectural history of Syrmie and Bačka the remaining works of Turkish times were demolished,¹² the churches which still stood rebuilt in Barok style and the existing fortresses entirely rebuilt for the requirements of heavy artillery. Only in the hills of the Fruška Gora some of the 16th century Serbian monasteries kept their original outlook.¹³

Thus there are very few monuments of the middle ages in the provinces we are dealing with.¹⁴ They are the ruins of five castles and two churches in the style of the late-Gothic of the 14th and 15th centuries, and nothing more. To these silent witnesses of an agitated past we will now turn our attention.¹⁵



The overgrown foundations of the "Castrum Regale" Kupinik lay on the north bank of the Sava, 500 m outside the present-day village of Kupinovo, on the edge of the vast marsh of Obedska Bara and about 35 km south-west of Belgrade. The castle was first mentioned in 1388. In 1411 king Sigismund entrusted it to the care of despot Stefan Lazarević¹⁶ and in 1426—'27 it was the residence of the powerful Serbian nobleman Radič Postupović. The second half of the 15th century was the greatest time of the castle, when it served as a princely residence for the last members of the house of Branković. Despot Djurdje received it in 1451 from the Hungarian king. Between 1465 and 1485 it was the residence of Djurdje's grandson Vuk Grgurević¹⁷ who by king Mathias Corvinus was made "Despot of Racia" and used Kupinik for his bold attacks deep into Turkish Bosnia. His successor Djurdje and his brother Jovan (despot between 1496—1502) and their mother Angelina also resided

¹² On the outskirts of the districts here discussed there still remained the remnants of some Turkish fortress works, at Šabac and particularly in Belgrade. Sombor in Bačka preserved a tower of the former castle which is now in use as a dwelling.

¹³ Intact were the 16th century monasteries of Hopovo, Krušedol, Rakovac, and Petkovića. Precisely these monuments were badly damaged during World War II by fascist bands and nazi troops. Also still intact was the big monastery of Oraštica built in the last quarter of the 16th century, 70 km west of Osijek, at the foot of the Slavonian hills.

¹⁴ In Banat two objects of medieval times remain, the tower of Vrsac and the ruins of the splendid Romanesque abbey of Arača near Novi Bečej.

¹⁵ Erdut and Saregrad on the Danube have preserved parts of walls. We must leave them however undiscussed. Pictures of them are to be found in: A. Deroko, *Medieval castles on the Danube*, Beograd, 1964, pictures 2—3 and 7.

¹⁶ *Enciklopedija Jugoslavije*, V, Zagreb, 1962, p. 453.

¹⁷ *Idem*, page 453.



Fig. 2. — Castle of Kupinik, structure of masonry.

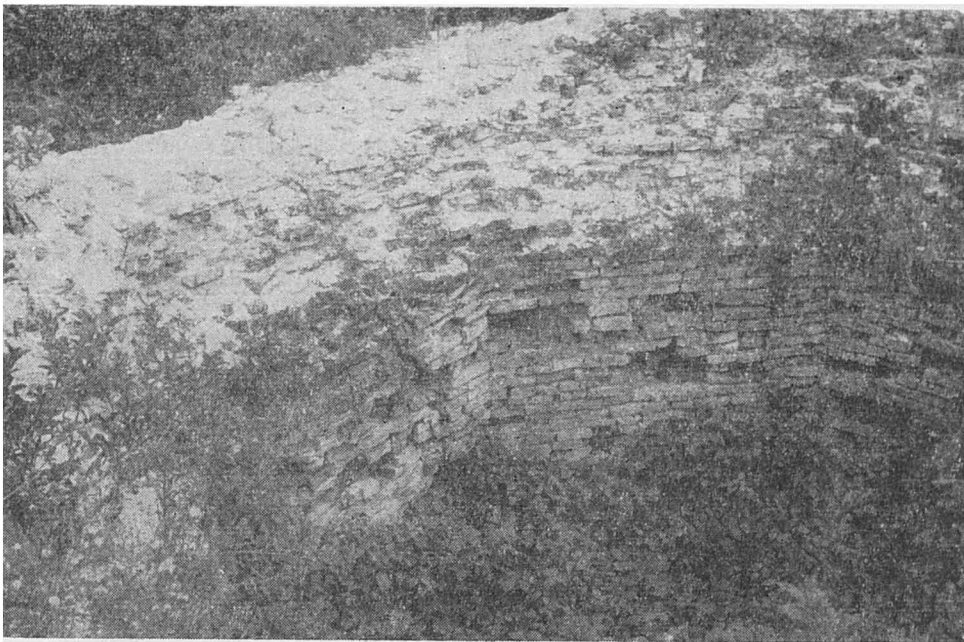
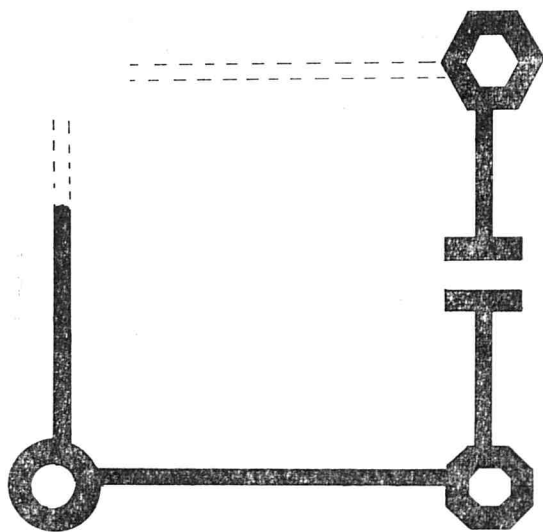


Fig. 1. — Castle of Kupinik, remains of corner tower.



Kupinovo scale 1:10000
M Kiel 1969

at Kupinik.¹⁸ It remained in the hands of Stefan Berislavić until 1521 but was taken that year by the Turks, who destroyed it. It was rebuilt for the last time in 1522 by Berislavić but fell into decay shortly afterwards and disappeared for ever from the scene of history.¹⁹

The castle of Kupinik forms a nearly perfect square, 40—45 m, with heavy towers at every angle, all different in shape. In the middle of the east wall stood the fifth tower, a square one, in which the only entrance to the castle was situated. This eastern wall is preserved to a height of three metres. The northern corner tower, a hexagonal one, still stands at a height of five metres. The eastern tower is octagonal and the one at the south corner is circular. The tower on the west side has disappeared, together with the adjoining curtain wall. In the beginning of the present century the substructures of the former Despot Palace could still be seen. Since then it has likewise disappeared, having been demolished stone by stone by the local population to build their houses.²⁰ Originally the castle must have been surrounded by a moat which was fed by the waters of the Sava and could only be reached by a wooden bridge. The walls of the corner towers are three metres thick, those of the curtains two metres. The entire castle lies on an artificial hill, about two metres above the surrounding marsh.

Because good stone was expensive in this alluvial lowland, the masonry was made entirely of rough broken stone, mixed with fragments of brick. On the outside it is faced with pink-red brickwork, which was not plastered over. The whole castle is a representative example of a defence work of the time before siege guns were used. It forms one unit and must have been built at one time, as no sign of any reconstruction could be found. Traces of the destruction and repair of 1522 should have been restricted to the upper parts only, which parts have now disappeared.

A few hundred metres from the castle ruins, between the last houses of the village of Kupinovo, there still stands another relic of the times when the Despots of Rascia resided here. It is the modest church of Sv. Luka, low, single naved and with plastered walls and hardly 17 m long. It must be a foundation of despot Djurdje Branković from 1453—'56.²¹ Two members of the house of Branković were buried there, namely

¹⁸ Judging by a document for the Athos monastery Ay. Pavlos dating from 1495 which was written at Kupinik (*Encikl Jugosl*, V, p. 453).

¹⁹ *Ibidem*, page 453.

²⁰ The ruins of Kupinik (now the village Kupinovo) are a cultural monument and protected by the State. No further damage has been done since 1944 by the local inhabitants who used its stone to build their houses

²¹ Milorad Panić-Surep, *Cultural Monuments of Serbia*, Beograd, 1965, p. 194.

Stefan, the blind son of Djurdje and his son Jovan. When the brother of last mentioned person, the Serbian Archbishop Maxim had finished his monastery of Krušedol in the Fruška Gora, he had their mortal remains transferred to the family grave of the Branković. Maxim died in 1516 and shortly afterwards his mother Angelina also. Both were buried in Krušedol, which became the first great religious centre of the Serbs in these regions.²²

The castle of Morović, the ruins of which are preserved at the confluence of the rivers Bosut and Studva, is of much older date than Kupinik. It is first mentioned in 1154.²³ Another indication of the high antiquity of this place is the low choir of the near-by church of Sv. Marija, which is built in Romanesque style, before the middle of the 13th century. Like some other fortresses of Sirmie, Morović was for some time a possession of despot Djurdje Branković and played a role of some importance as a bastion against the Turkish expansion. In 1508 it came into the hands of one of the most daring and active defenders of Hungary's southern frontier, the popular Serbian nobleman Stefan Stiljanović, the former castellan of Novigrad and Orahovica.²⁴

After the great campaign of sultan Süleiman against Mohács, when the strongholds of Vukovar and Osijek, west of Morović, were already in Turkish hands, this castle remained as a far-off outpost, ten years longer in the hands of the Christians. No earlier than 1536 did it fall, together with Slavonski Brod and Požega, into the hands of the sandjak bey of Smederevo, Mehmed Bey. The Turkish artillery, then the most modern in Europe, turned the scale. More than a century afterwards Evliya Çelebi still saw the traces of the shelling.

The Turks did not destroy Morović but kept it as a stronghold in the absolutely flat riverland. In a Turkish description of the mid 17th century, Morović is described as a Vojvodelik of the sandjak Srem (Sirmie) and seat of a kadi. In the fortress there was a garrison of 50 man, there was one small mosque, a munition store, store rooms for provisions and lodgings for the soldiers. The settlement outside the castle consisted of 200 houses, two mosques and a karvanseray. The inhabitants were mostly Bosnians.²⁵

All that remains of the castle of Morović is the east wall, facing the river Bosut, and some parts of the shorter north and south walls. The

²² Dinko Davidov, *Krušedol*, Beograd, 1964, p. 4.

²³ Pamé-Surep, *Cultural Monuments*, p. 190.

²⁴ Stiljanović, the popular hero was later canonized. His portrait is to be found in the fresco painting of the great monastery church of Hopovo in the Fruška Gora, in the narthex on the western wall, to the right of the door.

²⁵ Hazim Šabanović, *Evlija Čelebija Putopis*, II, Sarajevo, 1957, page 261–262.



Fig. 3. — Castle of Morović, general view from other side of river Bosut.

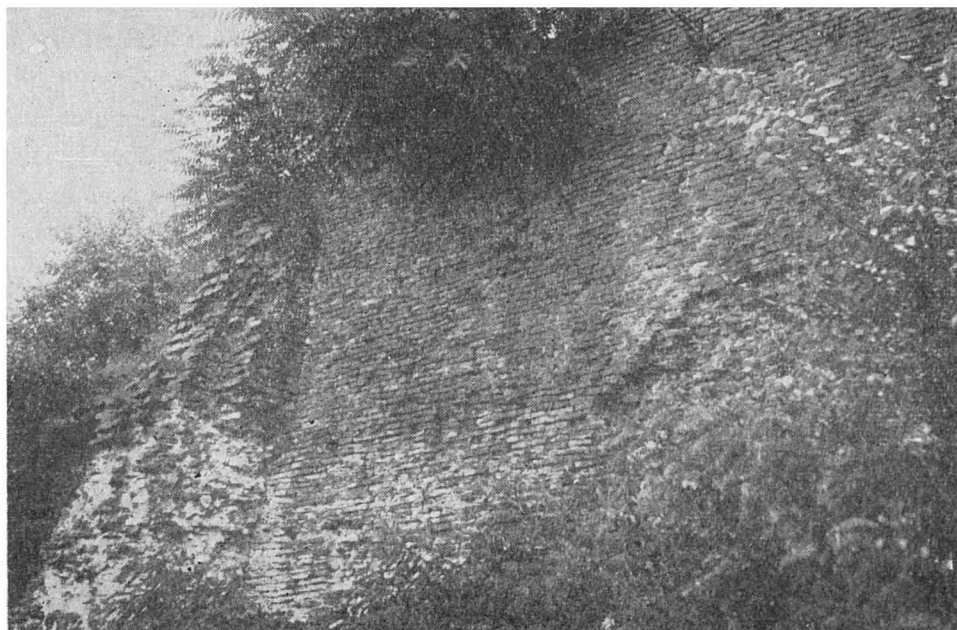
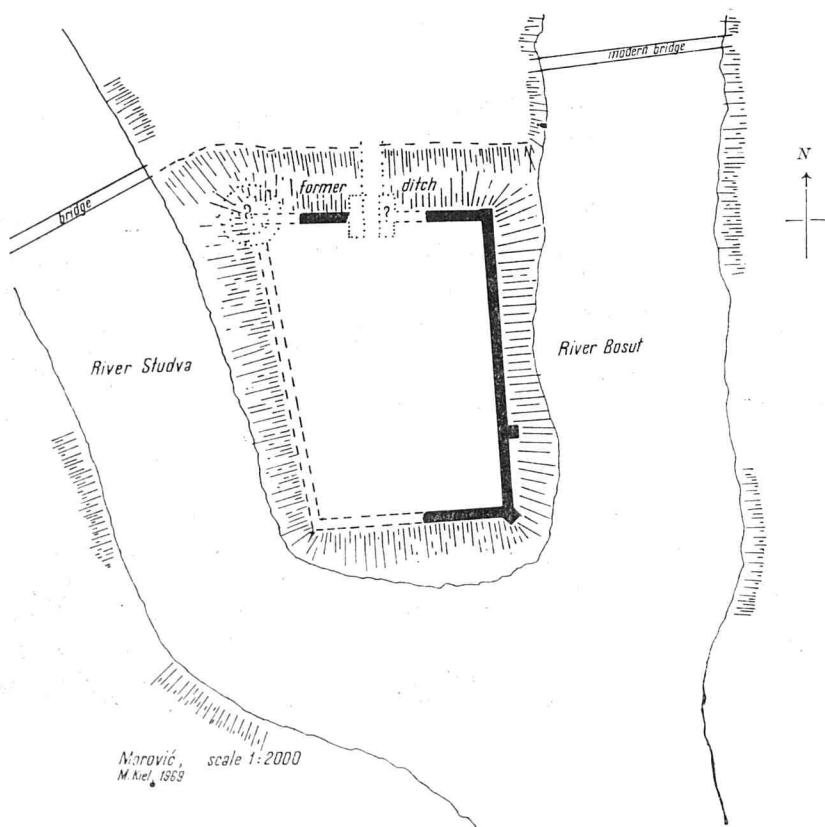




Fig. 5. — Castle of Morović, structure of masonry.



castle had the shape of a irregular rectangle, surrounded on three sides by rivers. Only on the north side a moat had to be dug, over which a bridge led to the sole entrance. According to Evliya Çelebi there was a second gate on the side of the Bosut, but all traces of it have disappeared. The moat has long been silted up, but can still be recognized in the terrain. There are no traces at all of corner towers; only on the east walls there are reinforcements, two heavy buttresses, one of which stands at an angle at the point where the two rivers meet.

The masonry of Morović is of exactly the same pink-red brick of excellent quality as in Kupinik. As in the latter the inner side is built of brick-rubble and broken stone. The wall on the side of the Studva has completely disappeared, but its alignment can easily be followed in the terrain. The one on the side of the Bosut is still 7 m high.

Situated two km to the north of Morović, just outside the last houses of the village, lies the most interesting monument of the middle ages of Syrmie and its only well preserved specimen of Romanesque and Gothic architecture. It is the church of Sv. Marija on the Catholic churchyard, between the railway and the river Bosut. The church consists of four parts, clearly defined by the time in which they were built, the Romanesque choir, the Gothic nave, the octagonal tower and the Barok side building. Both last mentioned parts belong to the 18th century.

The oldest part of the church is the choir which in the original form must have been a little longer than at present and certainly much lower. It must have had four windows in the side walls and three in the apse. The northern apse window and the two in the north wall have disappeared since the Barok reconstruction. The character of the work, the pure Romanesque forms and the fact that Morović is mentioned as early as 1154, make it possible to date this part of the building from about the year 1200 or slightly older.

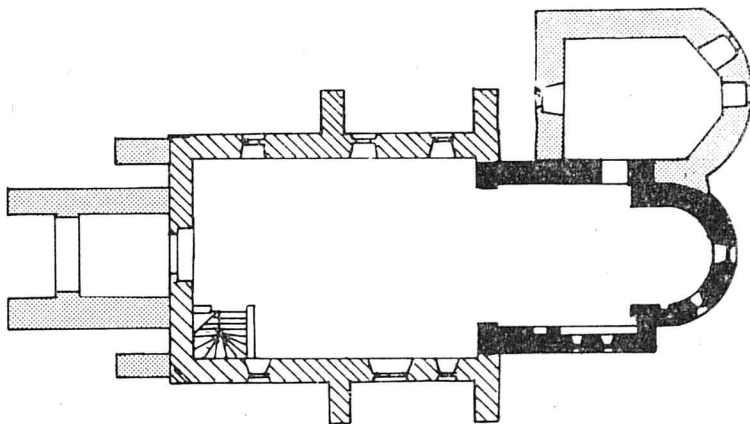
The next phase of construction is a considerable enlargement of the church in the style of the provincial Gothic. To the 8.50 m long old church a wider and longer nave has been added, whereby the old part acquired the function of sanctuary for the new church. Whilst the old part was 8.50 m long and 6.50 m wide, the new nave measured 11.20 m long and 8.10 m wide. The lateral façades are divided into two parts by buttresses. The south wall has four narrow windows with pointed arches and small rose windows above them, with the typical Gothic quadripartite openings cut from stone. The north wall has three pointed arch windows and three



Fig. 6. — Morović, church of Sv. Marija, detail of east wall and Romanesque apse window.



Fig. 7. — Morović, church of Sv. Marija, general view from the south.



0 5 10m

Morović Church of St Mary
M Kiel 1969

rose windows, like the south wall. The Gothic ornaments in these six round windows are the only parts of the church on which stone is used.

During the construction of this higher and wider nave, the low Romanesque choir was elevated and received a new roof, slightly lower than that of the new nave. In this way a pleasant balance of volumes has been obtained, which harmoniously unites both parts of the church. In the interior, however, the old Romanesque barrel vault was maintained and a considerable difference in height between the two parts is clearly visible. The original vaulting of the nave can no longer be ascertained after the numerous repairs and alterations of the 18th and 19th centuries.²⁶ The extremely sober forms of this provincial Gothic makes its precise dating rather difficult, but the character of the masonry may indicate the direction in which to explore. The brickwork in the Danube lowlands from the 12th century until about 1400 consisted of flat and tile-like bricks, who were put together in a very irregular manner, without any sort of bond. We find the same form of brick in Kupinik, in the castle of Morović and the castle of Bač, all dating from the 14th century. Entirely different is the masonry of the late-Gothic church of the nearby Lučica, a little north-west of Morović. On this last-mentioned church we find very carefully executed masonry in so-called "Flemish bond", in which layers of "header-stretcher-header-stretcher" are placed upon each other, by means of which a very strong and solid work is obtained. Also the bond of the corners of the walls and some other details are very carefully executed. The brick used measures 5 × 10 × 20 cm. In Morović none of this can be found. It is 'wild bond' of flat tiles, roughly put together without any regularity or pattern. After the beginning of the 15th century this system of work disappears. Because of this and the presence of rose windows of the type of the High Gothic, we should like to date this part of the church of Sv. Marija of Morović between 1350 and 1400.

After the Turks had been driven out of Syrmia the third part of the present church came into being. This is the highly unusual octagonal tower which, despite the late age, is entirely in the spirit of Late Gothic architecture. The substructure, with its two strongly recessing buttresses, is square. At the height of the gutter-cornice of the nave the corners of the tower recede sharply and an octagonal form emerges. Probably at the same time as the tower the two buttresses against the western wall were built, by means of which the façade acquired a strong Gothic aspect

²⁶ Miloje Milošević, *Nekoliko Arhitektoniskih objekata iz prošlosti Vojvodina*, (in "Gradja za proučavanje spomenika kulture Vojvodina". II, Novi Sad, 1958, pp. 65—70), also left this question undecided.

(together four buttresses). Only the round arcades and profiles of the tower windows and resoundance holes betray the late date of construction.

The survival of Gothic tendencies at a time when other styles had already passed the state of maturity is a characteristic of the provincial environment. Everywhere in Europe one can find examples even more pronounced than this.²⁷

The fourth and last part of the church is the ugly side building or sacristy on the north side of the choir, which will be left undiscussed here.

Historical information on the first four centuries of the existence of the church do not exist. The oldest known description of it is that of Bartol Kašić from 1613.²⁸ He wrote that the church has two towers on the west side and that it had a flat wooden ceiling. Both statements are interesting for the architectural history of the building and are quite possible. In the long war between the Habsburgs and the Turks the church was destroyed, the roof burned and the towers collapsed. Thirty-five years had to pass before repair was possible. This was carried out at the order of general d'Odvier, who was commander of Slavonia in 1723—1725.²⁹ During this repair the western front was radically changed. The church received two western buttresses, and in the middle of the façade the strange tower was built. Later on, in the 18th and 19th centuries, other repairs were carried out, but none so important as the one just mentioned.

In a description of 1729 the church is called a foundation of king Stefan the Saint and the folk tradition considers it as the work of Ivan Morović in the time of despot Stefan Stiljanović, a short time before 1500. However, both indications cannot be true, as the characteristics of the architecture speak a different language.³⁰

The next valuable memory of the middle ages in this area, to which we shall turn our attention, is the Late Gothic village church of Lučica, normally called Lučičke Crkva. It lies in an orchard, surrounded by extensive meadows, a few kilometres west of Lipovac and only 700 m from the great Autostrada Belgrade—Zagreb.³¹

Despite its position near the great itineraries this pure example of Late Gothic architecture did not receive the attention it rightly deserves.

²⁷ For example in Holland, where in 1648 the monumental Barok town hall of Amsterdam was built but in 1661, in the nearby village of De Rijp, a late Gothic tower arose!

²⁸ E. Gasić, *Povjest župe i mjesta Morović*, Djakovo, 1936, p. 177.

²⁹ Milošević in "Gradja", II, p. 66.

³⁰ The church of Mary was long in a state of decay but was recently scientifically restored by the Service for the Protection of Ancient Monuments of the autonomous territory of Vojvodina.

³¹ 13 km north-west of Morović, just outside Vojvodina on Kroat territory.

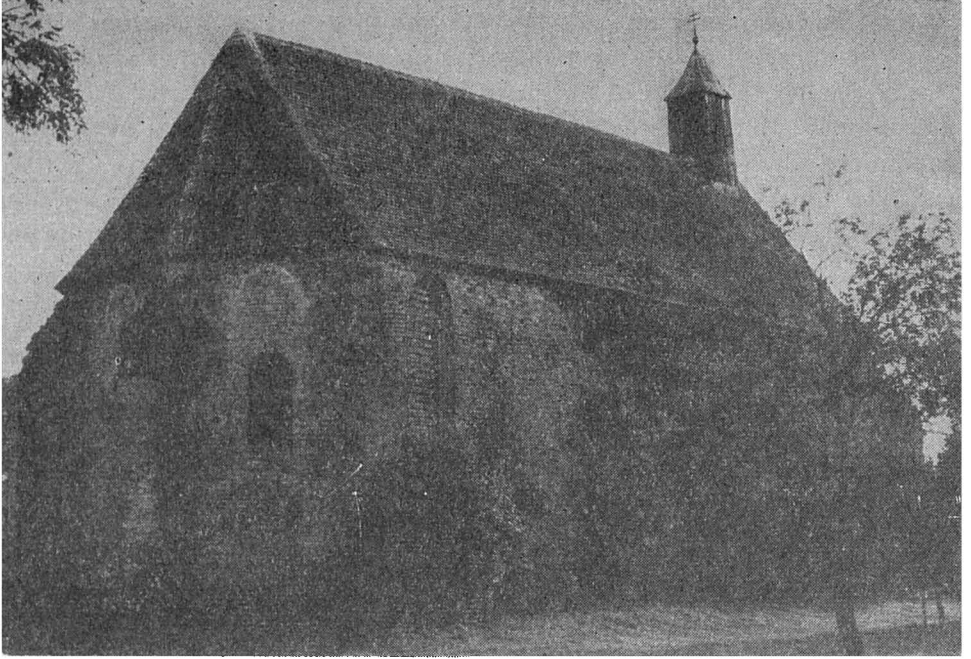
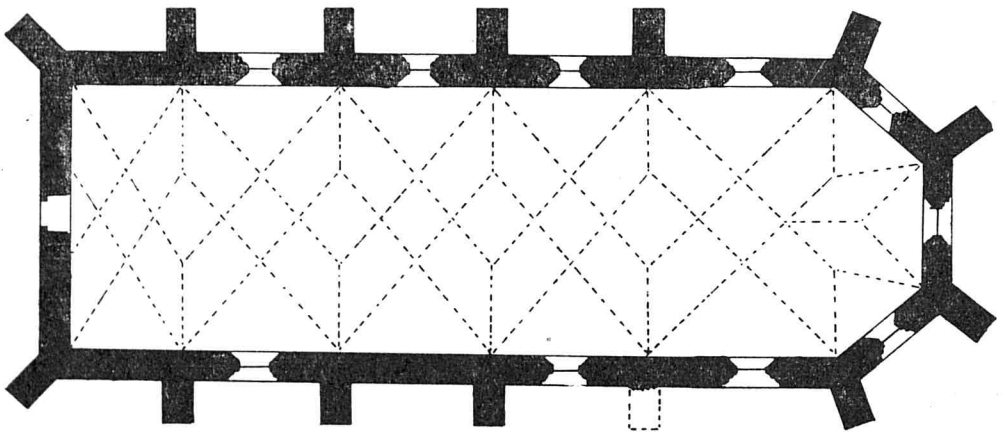


Fig. 8. — Lučičke Crkva near Lipovač, general view from the north-east.



0 5 10m

*Church of Lučica near Lipovač
Plan and a possible reconstruction of the vaults*

M. Kiel 1969

The church is more than 27 m long and 10 m wide and thus certainly does not belong to the smallest buildings. However, it is the proportions which give this church its modest appearance. It is a one-aisled building with a three-sided choir which is supported by four diagonally positioned buttresses. The long lateral walls are divided by likewise four buttresses into several bays, each with a slender pointed arched window. The west façade has two diagonally positioned buttresses.

The church has been built in a very regular manner and is certainly the work of one building period. I found it impossible to trace any historical information about this church, but what the building itself tells us is clear enough.

Because of the early introduction of the Renaissance in the lands of the Hungarian crown, there came an end to the Gothic style much earlier than in the North and North-Western Europe. The church of Lučica must have been built by a group of masters builders with great experience who certainly followed the general trends of style. In the church of Sv. Marija of Morović we found a strong provincial colour with which the reconstruction of the tower in 1723 pleasingly harmonised. The Lučičke Crkva, on the other hand, strikes attention by its far developed technique of masonry and the rich profiles of the windows. In Morović we saw simple windows slanting inwards. This was done by bevelling the bricks at an angle of 45 degrees and plastering over the rough surface. The small Romanesque apse windows show the same mode of construction. In Lučica the windows are clean-cut by a tautly formed bead-profile on the edge. The bricks behind this are hollowed out half-round and each recede a quarter of a brick length (see diagram). In this simple way the rich profiles of the Late-Gothic are formed. The masonry is executed with the same precision. It is 'Fleemish bond' with alternating layers and stretchers in one and the same layer of work. In the next layer the first header is placed one brick-length further, so that all stretchers come to stand above each other (see diagram). The next detail, which shows the fine workmanship, is the manner in which the corners of the buttresses are formed. These corners are made entirely of stretchers. The adjoining bond continues with one layer with stretcher-header-stretcher-header, etc. but in the one in which there is a stretcher at the corner, a quarter-brick is placed, before the normal order of header-stretcher follows. This quarter-brick goes up to the full height of the work and gives it a playful aspect. This construction, by means of which the strongest corners could be made, is also found in the brick-architecture of North-Western Europe; we only mention Holland, where it was used from the beginning of the 15th century to the late 17th century.



Fig. 9. — Lučičke Crkva near Lipovač, detail of north-western corner buttress.

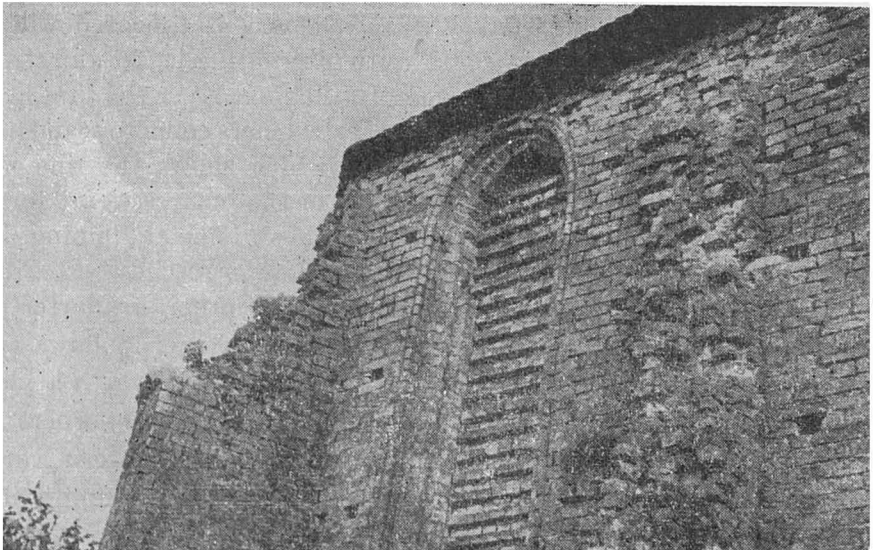
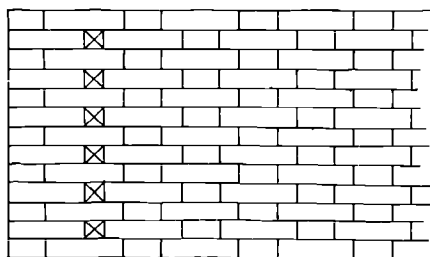
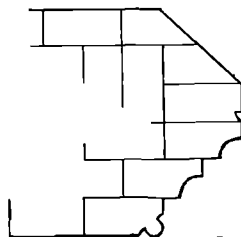


Fig. 10. — Lučičke Crkva near Lipovač, detail of window and buttresses on north-east side.



Lučićke, bond and formation of corner of buttress



First Layer of the window profiles

The above-mentioned characteristics of bond and profiles (also the fine small cornice at the head of the buttresses) make it clear that here a well-skilled and experienced group of master builders have worked. We certainly cannot expect them to have continued the old tradition and not having been in contact with the new artistic current which radiated from Budapest. On this and on other stylistic grounds we must date the church of Lučića between the years 1430 and 1490.

Like the church of Morović, Lučićke Crkva was badly damaged during the Long War. The roof was burned and the vaults collapsed and took a part of the western façade with them. In the 18th century the church was restored in sober Barok style. The windows of the choir were largely walled up, leaving open only some tiny round arched windows. The western façade was rebuilt in a careless manner and the whole church covered with a flat wooden ceiling on which cassettes had been painted and the interior was plastered and painted with simple Barok motives. It appears that on the south side an annex was built. The old buttresses have been largely cut off and in several places holes in the walls for rafters can still be discerned. In the last century the church must have been 'restored' once more, during which the annex was demolished.

Not much remained of the original vaults, but the time in which the church was built, as well as its style, permits the reconstruction with simple net-vaults. For cross-vaults it is too late, and complicated net-

vaults, as in Nyirbátor or the palace-chapel of Siklos, do not harmonize with building as a whole and are normally of later date. The type of net-vaults presumably used in Lučiča can be found any where in Middle and North-Western Europe and also in Hungary in the 15th century.

The medieval village, which must have surrounded the church, has disappeared long ago and the church is at present only used during the great religious feasts by the people who have to come from far away.

For this reason it is in a bad state of decay and several parts are half ruined. Conservation and restoration of this rare relic of the middle ages is an urgent need.

The only medieval construction, whose towers still pierce the sky of the endless plains of Bačka, is the castle of Bač, to which this landscape owes its name. In this connection we shall only devote a few words to it.

Post-war excavations revealed the fact that the small island in the dead branche of the Danube, the Mostonga, has been inhabited since the remotest times. The first stone castle is from the 12th century. During excavations³² coins were found which date back to the time of king Stefan IV (1162—1163) and pieces of pottery from the same period. During the Mongol invasions the castle was destroyed. It was only in the 14th century that means could be found to rebuilt it. The present walls rest on older foundations but are not of the same form, which also indicates several periods of construction.³³

The castle of Bač is an irregular pentagon measuring 120 to 85 m, with three round bastions (rondels) and one square tower. In the filled-in and overgrown moat the remains of an outer gate are still to be seen. On the outside lay the Varoš, which was likewise surrounded by a curtain-wall. Of this no trace is left. The fortified area must have measured approximately 400—150 metres. Within the castle proper, a little outside the middle, stands a heavy square dungeon which recently has entirely been restored.

Between 1529 and 1687 Bač was a Turkish fortress, the seat of a kadi and a modest settlement of craftsmen outside the gates. During the Kurutsen War in 1703 it was burned down and never since rebuilt. In the epoch of improved guns and the technique of warfare, the antiquated castle had little chance to survive. Moreover, at the same time the castle of Petrovaradin, on the strategically far more important high south bank

³² See the report of these excavations by Sandor Nadj, *Tvrđjava Bač, Resultati arheološki iztraživanja 1958—1959 godine*, "Rad Vojvodjanskih Muzeja", 10, Novi Sad, 1961, pp. 89—115

³³ Idem, page 115.

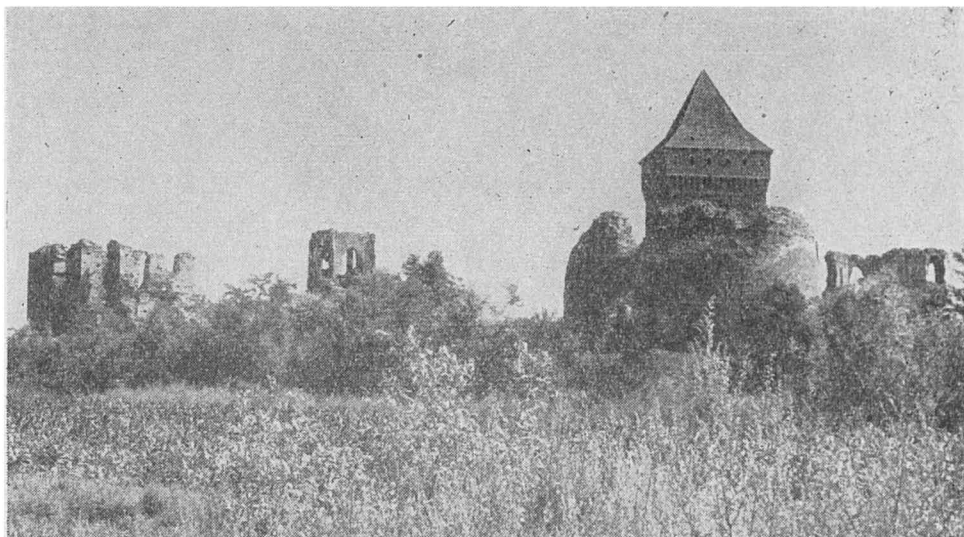


Fig. 11. — Castle of Bač, general view from the west side.

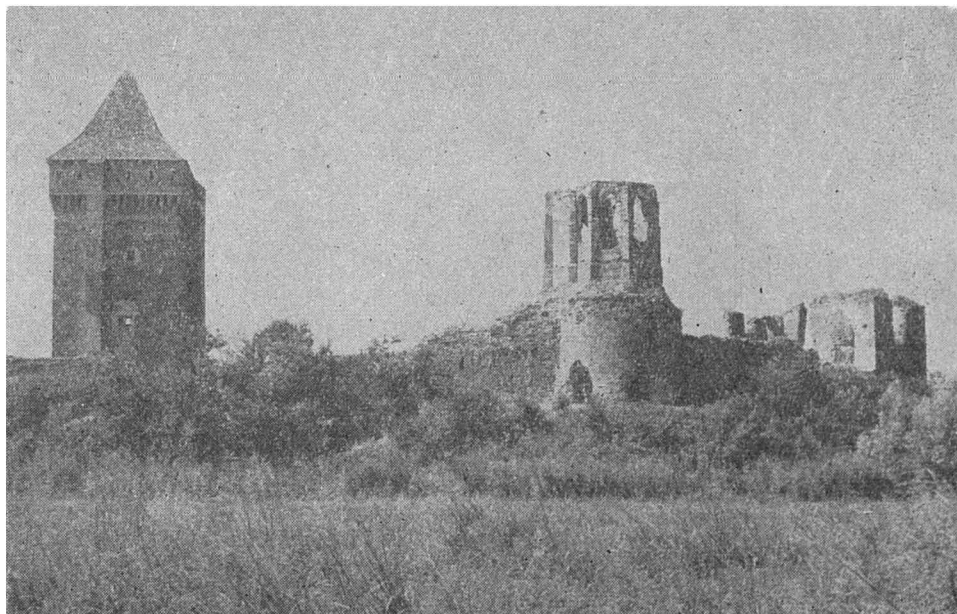
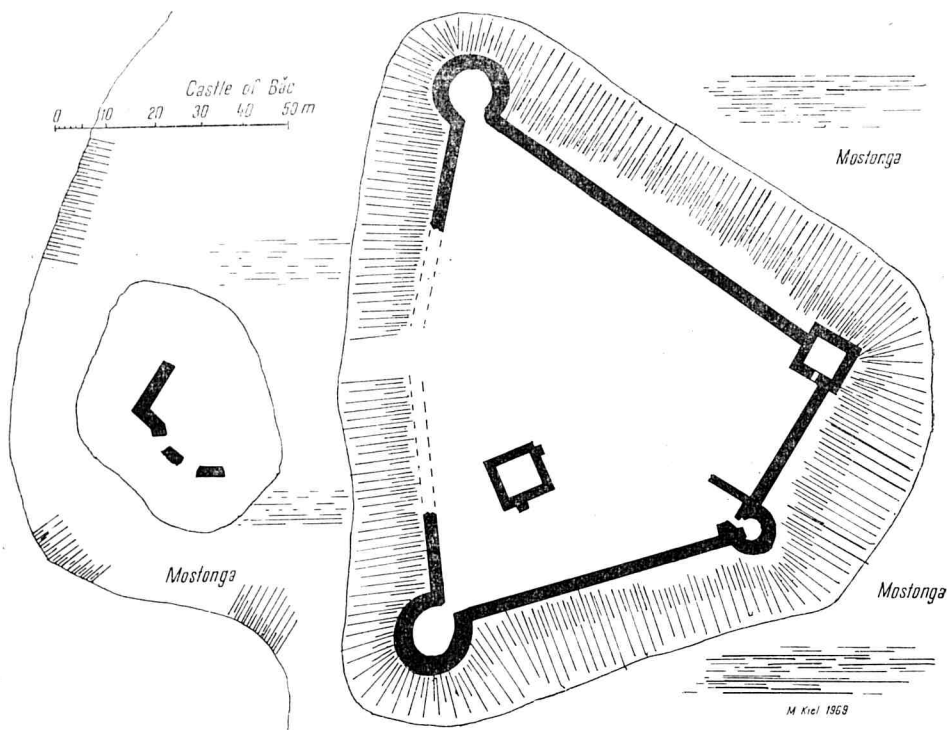


Fig. 12. — Castle of Bač, general view from the south-east side.



of the Danube, was rebuilt according to the most up-to-date principles of military architecture and was made the corner-stone of the Austrian defence system against the Turks.

Bač decayed and became an overgrown ruin, used only by the local population to supply building material. Not earlier than 1870 it was rescued from oblivion when Imre Henszlmann carried out the first excavations and draw the first plan of the castle.

Under the guidance of the Museum of Novi Sad and the Service for the protection of ancient monuments of the autonomous territory of Vojvodina, extensive excavations have been carried out which have thrown more light upon the early history of this old settlement. A short time ago some restorations and works of consolidation were also executed in places that had suffered most from the demolishing activities of the local population who, judging by the fresh-cut holes, were active until very recent times.

Undoubtedly the most interesting part of the castle is the north-eastern corner tower. On top of this heavy rondel stands a small Gothic chapel, the only specimen of medieval religious architecture in Bačka. The chapel shows the tall and well-balanced proportions of the High Gothic period, with powerful lines and simple ornamentation. It is but

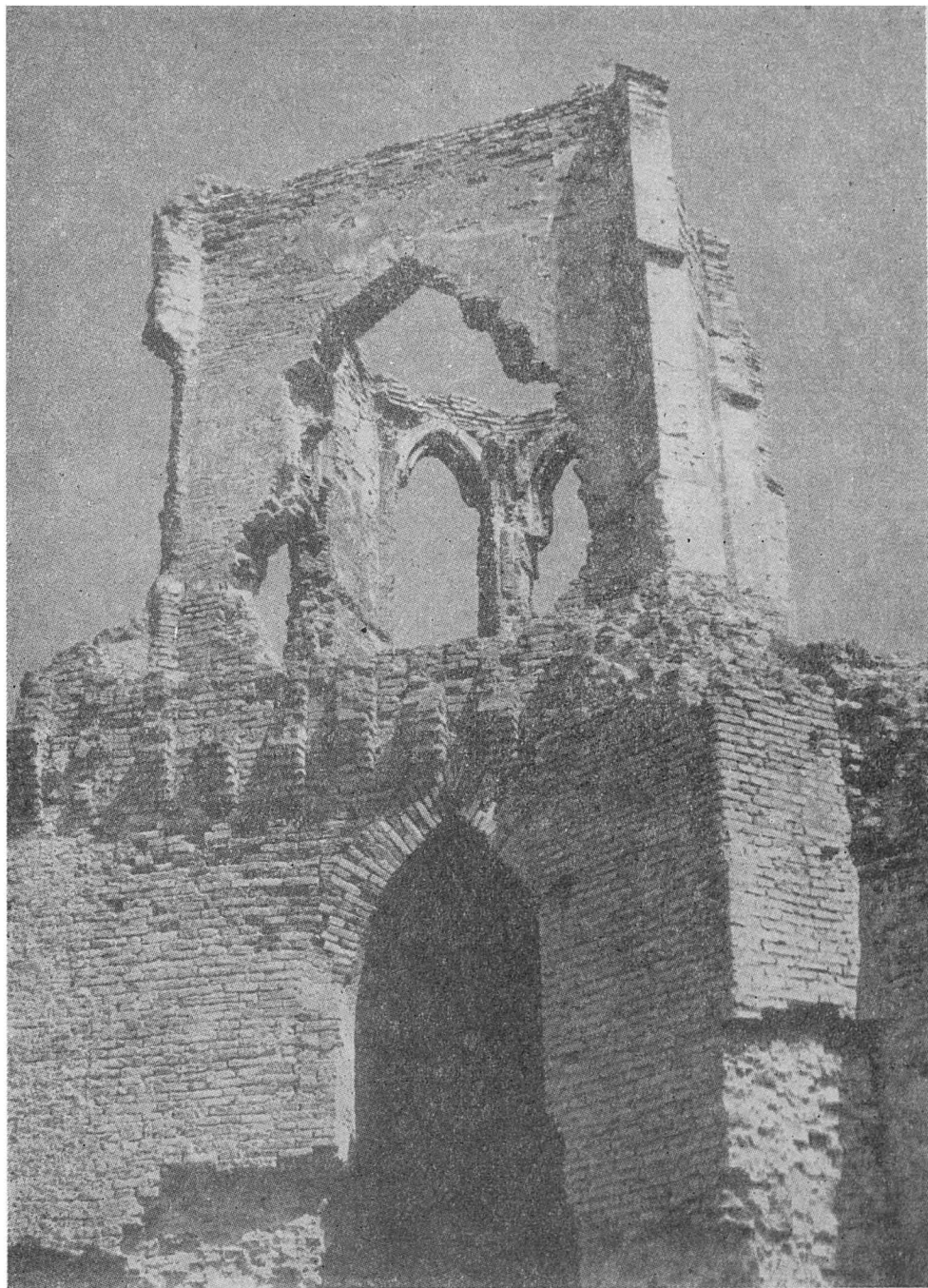


Fig. 13. — Castle of Bač, chapel on corner tower seen from the west side.

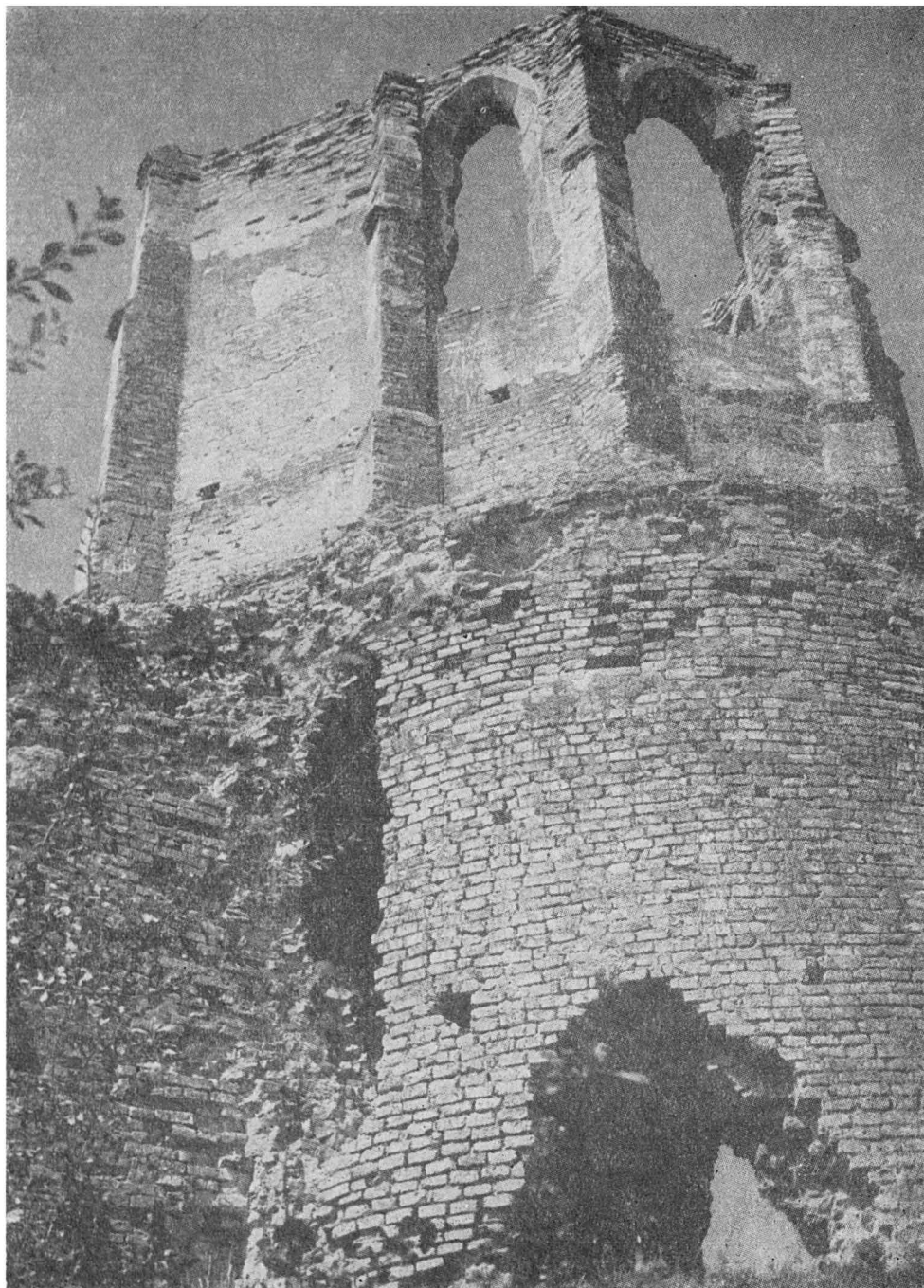
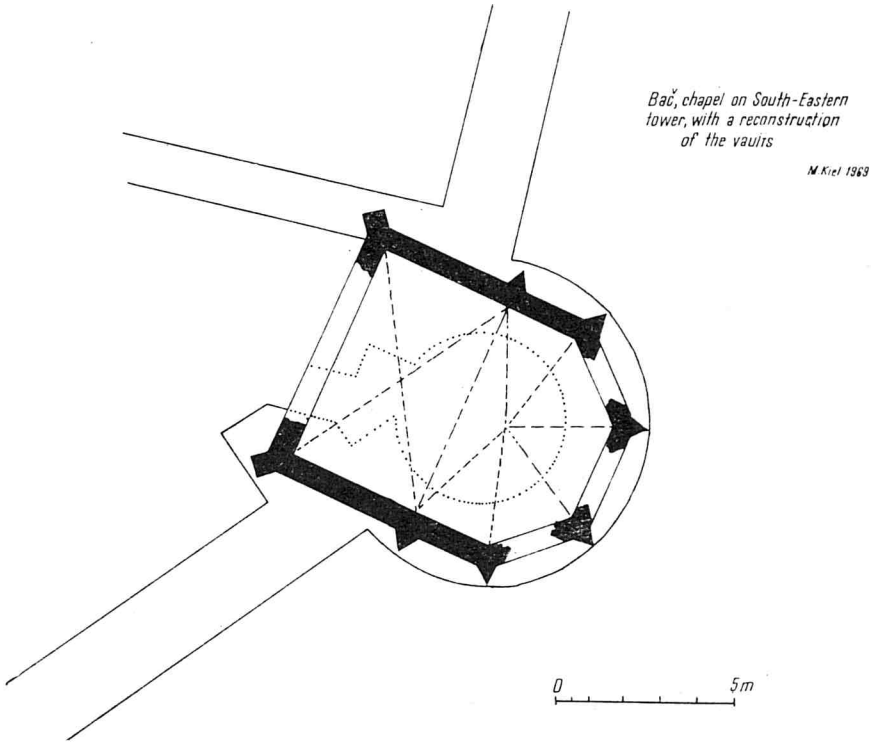


Fig. 11. — Castle of Bač, chapel on corner tower seen from the south-east.



small, 9—7 m, because the tower did not afford more room. It must always have been free on all sides, not connected with the adjoining living quarters next to the tower. It could be reached from the castle-square by means of a staircase and a balustrade projecting from the western façade and supported by consoles of brick which have recently been restored.

The tower has a projection on this west side which is connected with the former living quarters or store-rooms. On the other side stands a heavy buttress and thus it became possible to built the chapel longer than it is wide.

Its west façade is supported by two slender buttresses placed diagonally to the corners, which buttresses are twice rejuvenated with simple cornices of white limestone. Also the jambs and the arches of the three narrow lancet-windows are made of stone and have the same simple profiles as in the church of Morović. On the inside the profiles are a little richer.

It appears that the chapel was once covered with cross-vaults of which only the springs have been preserved.

The chapel, as well as the whole castle, is built of brick, very irregular and without any bond. The type of brick used is flatter and also different in structure than those of the church of Lučiča. The bond used shows a marked resemblance to that of the castles of Kupinik and Morović which are likewise from the 14th century. In certain cases we see joint on joint above each other, for 4, 5 or even more layers, which is seldom to be seen in such masonry. Possibly for these reasons, the chapel and the corner tower have been plastered over on the outside, parts of it being still visible. There may originally have been imitation stone patterns painted on it or lines scratched in the plaster, but this cannot be said with certainty.

There are plans to free the whole castle square from a metre-thick layer of rubbish and debris and to restore the crumbling walls, but for the time being this most impressive medieval castle of the entire basin of the central Danubian area remains a romantic but decayed ruin.

Summarizing it may be stated in spite of the small number of preserved objects, that the Gothic style of the Danube Lowlands was not that of a remote outpost but that it was an integral part of the vast domain of this architecture in Central Europe, sharing in all its major trends and developments. For this conclusion even the scanty number given here suffice.

A COPY OF THE ORIGINAL GREEK VERSION OF JOHN CALECA'S HOMILY FOR EASTER SUNDAY IN THE BRITISH MUSEUM

DENNIS DELETANT

(London)

Among the Greek mss in the British Museum is a codex written on paper, in folio, of 296 leaves, dating probably from the 15th century. It is ms 45 of the Burney collection¹. This codex contains a collection of seventy-eight homilies and begins with the following title: Διδασκαλία ἀπὸ διαφόρων ἐλλογιμῶν ἀνδρῶν ἀπὸ τε τοῦ Χρυσοστόμου καὶ ἑτέρων εἰς τὰ κατὰ κυριακὴν ἀναγινωσκόμενα ἅγια εὐαγγέλια, συλλεγείσα παρὰ κυροῦ Φιλοθέου, πατριάρχου Κωνσταντινουπόλεως² "The teachings of various notable men, of both Chrysostom and others, on the holy gospels which are read Sunday by Sunday, collected by father Philotheos, patriarch of Constantinople". Although the note says that the homilies were composed by various figures and were collected by Philotheos, patriarch of Constantinople 1353—54, 1364—76, in fact of them twenty-three are directly attributed in their titles to the latter, and only twenty-one to other fathers, including five to John Chrysostom, patriarch of Constantinople 398—404, while thirty-four are anonymous. Among the twenty-three attributed to Philotheos is a homily for Easter Sunday (ff 117r—119r), the title of which is: τοῦ αὐτοῦ κυροῦ Φιλοθέου λόγος εἰς τὴν λαμπρὰν κυριακὴν "Homily for Easter (lit. "brilliant") Sunday of the same father Philotheos". It begins: χαρᾶς ἡμέρα καὶ εὐφροσύνης, ἀγαπητοί, ἡμέρα ἀγαλλιάσεως καὶ σωτηρίας. "The day of joy and gladness, beloved, the day of exultation and salvation". Except in a few instances the text of this homily is identical with that of the Easter Sunday homily on p. 224 of Greek codex 500 in

¹ Catalogue of manuscripts in the British Museum, new series, vol. 1, 1834, *Bibliothecae Burneianae*, p. 10—13, ms 45. Henceforward referred to as Burney ms 45.

² A similar title is to be found in J.-P. Migne, *Patrologia Graeca*, vol. 154, cols. 713—714, note 6.

Biblioteca Academiei R. S. România in Bucharest³. Vasile Grecu has shown that the Easter Sunday homily in Gr. cod. 500 was in fact delivered by John Caleca, patriarch of Constantinople 1334—1347⁴, although it was commonly attributed to John Chrysostom⁵. Among the Greek mss which are collections of Caleca's homilies, including the one for Easter Sunday, is one in the library of the Esphigmenos monastery on Mt. Athos, mentioned by Spiros Lambros⁶, and codex 286 of the Coislin collection in the Bibliothèque Nationale in Paris⁷.

Slavonic versions of Caleca's Easter Sunday homily are numerous. One is to be found in the "Cazanie" printed at Zabludov in 1569 by Ivan Feodorov, used as a model by Coresi when printing *Evanghelie cu învățătură* in 1581⁸, and another in Slavonic ms 148⁹ in Biblioteca Academiei in Bucharest.

Romanian versions of this homily appear in the above mentioned book of Coresi¹⁰, the Ieud codes¹¹, where it is again attributed to Chrysostom, and in Codex Todorescu¹². The homily also appears in four parallel Slavonic-Romanian texts: Codex Sturdzanus¹³, Codex Cardaș¹⁴, in a few ms leaves published by Nicolae Iorga in 1906¹⁵, and in a ms from the

³ Described under no. 599 in *Catalogul manuscrisurilor grecești*, compiled by C. Litznea, Bucharest, 1909, p. 278—281. This ms probably dates from the early 15th century. Henceforward denoted Gr. cod. 500.

⁴ V. Grecu, *Izvoitul principal bizantin pentru Caleca cu învățătură a Diaconului Coresi din 1581. Omiliile Patriarhului Ioan XIV Caleca (1334—1347)*. Academia Română, Studii și cercetări, XXXV, 1939.

⁵ See for example Coresi, *Evanghelie cu învățătură*, 1581, CRV 29, Biblioteca Academiei București, p. 132.

⁶ Spiros P. Lambros, *Catalogue of the Greek manuscripts on Mount Athos*, Cambridge, 1895, 1, p. 183, no. 2123.

⁷ R. Devresse, *Catalogue des manuscrits grecs de la Bibliothèque Nationale*, II, Le fonds Coislin, Paris, 1915, p. 270. The Easter Sunday homily is no. 11. Codex 286 (not 386 as Migne states in *Patrologia Graeca*, vol. 150, cols. 251—252) was first described in Bernard de Montfaucon, *Bibliotheca Coisliniana*, Paris, 1715, p. 402. For other Greek mss containing this homily see V. Grecu, *op. cit.*, p. 15.

⁸ P. Olteanu, *Les originaux slavo-russes des plus anciennes collections d'homélies roumaines*, "Romanoslavica", IX, 1963, p. 163—193.

⁹ ff. 103v—105v.

¹⁰ p. 132.

¹¹ Ieud codex, Romanian ms 5032, Biblioteca Academiei, Bucharest, ff. 183v—189r. I. Biann, *Texte de limbă din secolul XVI*, III, *Manuscript dela Ieud*, Bucharest, 1925, p. 28—39.

¹² N. Diăganu, *Două manuscripte vechi. Codicelul Todorescu și Codicelul Marțian*, Bucharest, 1914, p. 191—195.

¹³ Codex Sturdzanus, Rom. ms 447, Biblioteca Academiei, Bucharest, ff. 63v—67v. This contains only part of the homily, a part which corresponds to the extract in Slavonic in ms slav. 315 ff. 181v—182v and that in ms slav. 156 ff. 103r—101r, both in Biblioteca Academiei Bucharest. In both Slavonic mss 156 and 345 the extract from the Easter Sunday homily is attributed to John Chrysostom. The Slavonic text of these two mss, as well as that of Rom. ms 447, corresponds to an extract from the homily in Greek in J.-P. Migne, *Patrologia Graeca*, vol. 59, cols. 721—721 where the extract is regarded as spurious. See note 20. Rum. ms 447, ff. 63v—67v are reproduced in B. P. Hasdeu, *Cuvenle din bătrâni*, Bucharest, 1879, p. 78—83.

¹⁴ p. 454 et seq. This ms is in the possession of Prof. Gheorghe Cardaș. See Gh. Mihăilă, *Contribuții la studiul calculului lingvistic*, "Studii și cercetări lingvistice", XVIII, 5, p. 533.

¹⁵ N. Iorga, *Cîteva documente de cea mai veche limbă românească, sec. al XV-lea și al XVI-lea*, "Analele Academiei Române", t. XXVIII, Memoriile secțiunii literare, Bucharest, 1906.

collection of P. I. Šafaric in Prague¹⁶, an extract from which was published by Moses Gaster¹⁷.

The Burney ms 45 is thus interesting because it ascribes Caleca's Easter Sunday homily not to Chrysostom nor to Caleca, but to Philotheos¹⁸. Moreover, the Greek texts of Burney mss 45 and Gr. cod. 500 complement each other where they have, in a few instances, incomplete passages, and together they provide an almost exact Greek model for the Slavonic version of the homily in Slavonic ms 148.

The importance of the homily in the early and medieval church service, both Orthodox and Roman Catholic, will, perhaps, help to explain why such an extraordinary number were composed and later copied in mss, and how their authors became confused.

The word *ὁμιλία* "communication", "association" from *ὁμιλεῖν* "associate with", "converse with", was employed in classical Greek to denote the instruction a philosopher gave in conversation. Thus Xenophon in his *Ἀπομνημονεύματα* (*Memorabilia*) writes: *τοὺς δὲ λαμβάνοντας τῆς ὁμιλίας μισθὸν ἀνδραποδιστὰς ἑαυτῶν ἀπεκάλει διὰ τὸ ἀναγκαῖον αὐτοῖς εἶναι διαλέγεσθαι παρ' ὧν λάβοιεν τὸν μισθόν* (1.II.6). "Those who charged a fee for their conversation he (Socrates) denounced for selling themselves into bondage, since they were bound to converse with all those from whom they took the fee". The word continued to be used in this sense until Christian times and in the Acts of the Apostles the word *ὁμιλήσας* occurs: *ἀναβὰς δὲ καὶ κλάσας τὸν ἄρτον καὶ γευσάμενος, ἐφ' ἱκανόν τε ὁμιλήσας ἄχρι αὐγῆς, οὕτως ἐξῆλθεν* (Ch. 20 v. 11). "Then he (Paul) went upstairs, broke bread and ate, and after conversing with them a considerable time until day-break he went away". This talk of Paul's was no doubt didactic in character and probably in the form of an exegesis of scripture. The practice of explaining the daily lessons of scripture read in the synagogues had prevailed amongst the Jews, the exposition being undertaken by a priest, and it was now adopted by the Christian church, as may be seen from *Ἀπολογία πρώτη ὑπὲρ χριστιανῶν* of St. Justin (c. 100—c. 165): *εἶτα παυσάμενου τοῦ ἀναγινώσκοντος, ὁ προεστὼς διὰ λόγου τὴν νοθεσίαν καὶ πρόκλησιν τῆς τῶν καλῶν τούτων μιμήσεως ποιεῖται* (St Justin in J.-P. Migne, *Patrologia Graeca*, vol. 6, col. 429, ch. 67). "When he who is reading has finished, the person in authority begins to admonish the people in a discourse, stirring them up to an imitation of

¹⁶ For a discussion of the relationship between these four parallel versions see P. Olteanu, *Cea mai veche omilie în limba română*, "Romanoslavica", XVII, 1970, p. 227—249.

¹⁷ M. Gaster, *ChrestomaŃte română*, Leipzig-Bucharest, 1891, p. 178—182.

¹⁸ Grecu, *op. cit.*, p. 21 says that one of the two Caleca homilies printed in J.-P. Migne, *Patrologia Graeca*, vol. 150, cols. 253—262 and 263—280 has been printed under the name of Philotheos.

the good works which have been brought before their notice''. Among the earliest examples of this form of discourse or homily are those of Origen (186—253) on the books of Moses, on Jeremiah, Joshua and Luke. This discourse, because of its expository nature and its extemporaneous delivery, was known as *ὁμιλία* as opposed to *λόγος* (Lat. *oratio*) which denoted a rhetorical discourse, sermon or didactic essay. However, the explanation of the daily lesson (*ὁμιλία*) gradually became more elaborate in character and thus became technically a *λόγος* or *φιλοσοφία*¹⁹; when this occurred the fact was shown by the use of *λόγος* rather than *ὁμιλία* which came to be confined to the exegetical lecture as distinct from the pulpit oration or sermon. Nevertheless, the difference between *ὁμιλία* and *λόγοι* was soon very blurred because no discourse or homily (*ὁμιλία*) was solely explanatory, being partly textual, and every sermon (*λόγος*) based on scripture had also to be textual. An instance of this is provided by the use of *ὁμιλία* in the title of the Easter Sunday homily in Gr. cod. 500 and of *λόγος* in that of the same homily in Burney ms 45.

In the 3rd and 4th centuries there were several notable preachers whose homilies were taken down and circulated among Christians. Among such preachers were St Ambrose (339—397), bishop of Milan, St Augustine (354—430), bishop of Hippo, St Gregory of Nazianzus (329—389) and St John Chrysostom (344 or 347—407). As many priests were ill-suited to preaching it became the practice to read during the church service the written discourse of these famous orators of the Christian church. Evidence of this can be found in the time of St Jerome (c. 340—420): ‘Ephraem, Edessenae ecclesiae diaconus, multa Syra sermone composuit, et ad tantam venit claritudinem, ut post lectionem Scripturarum publice in quibusdam ecclesiis eius scripta recitentur’ (St Jerome, *De viris illustribus*, in J.-P. Migne, *Patrologia Latina*, col. 746, ch. 115). ‘Ephrem, a deacon in the church of Edessa, has composed much in the Syrian tongue and has won such renown that his works are read aloud in certain churches after the reading of the Scriptures’. And so the word *ὁμιλία* acquired the meaning of written discourse, delivered by, or ascribed to, one of the fathers of the church. This would be read in church by the priest if he was not competent to preach himself. During the Middle Ages, when the standard of education among the clergy was very low, it became customary to use the homilies of the celebrated fathers. Among the Byzantine fathers whose homilies were used in this way were St Gregory of Nazianzus, St Gregory of Nyssa (c. 331—c. 395) and St John Chrysostom; among the Latin fathers, those of St Ambrose, St Augustine and St

¹⁹ I am much indebted here to the unsigned article on homilies in *Encyclopaedia Britannica*, vol. 13, eleventh edition, 1910—1911.

Gregory I (Pope 590—604). These homilies were arranged according to the church year since they were commentaries on a portion of scripture, in particular on a passage from the gospels, which would be read on a specific day. The reading of such homilies would follow the daily passage from the gospels to which each particular homily referred and thus the uneducated clergy were provided with discourse and commentaries on the gospels, and on the Scriptures as a whole, to deliver throughout the year. Hence the reading of such homilies became part of liturgical worship in the Orthodox and Roman Catholic churches.

The homily was an established form of preaching in the church of the Middle Ages and as such assumed great importance. Consequently, to the most celebrated fathers were ascribed a multitude of homilies that they might thus acquire an authority they may hitherto have lacked. Therefore it is not surprising that the homilies of John Caleca should often be found attributed to John Chrysostom. Such was the latter's authority that an immense number of homilies which were either delivered by other fathers or are considered spurious²⁰ have sheltered under his name. From his homilies and many miscellaneous sermons it is not difficult to see why he was called χρυσοστόμος "golden-mouthed" nor to understand Sozomen's comment that he surpassed all the orators of his day.

Mention has already been made of the fact that the Greek texts of the homily in Burney ms 45 and in Greek codex 500 complement each other. An examination of both texts reveals that on the whole Burney ms 45 is more complete than Gr. cod. 500 although in some instances the reverse is true²¹. Below are shown the passages where the two texts differ :

Greek codex 500

p. 224

τοῦ ἐν ἁγίοις πατρὸς ἡμῶν Ἰωαννου ἀρχιεπίσκοπου Κωνσταντινουπόλεως τοῦ Χρυσοστόμου ὁμιλία εἰς τὴν ἁγίαν μεγαλήν κυριακὴν τοῦ πάσχα.

χαρᾶς ἡμέρα καὶ εὐφροσύνης, ἀγαπητοί, ἡμέρα φωτισμοῦ καὶ ἁγιασμοῦ.

Burney ns 45

f 117r

τοῦ αὐτοῦ κυροῦ Φιλοθέου λόγος εἰς τὴν λαμπρὰν κυριακὴν. εὐλογήσον δεσπότητα.

χαρᾶς ἡμέρα καὶ εὐφροσύνης, ἀγαπητοί, ἡμέρα ἀγαλιιάσεως καὶ σωτηρίας ἡμέρα φωτισμοῦ καὶ ἁγιασμοῦ.

²⁰ It is interesting to note that an extract from the Easter Sunday homily of Caleca is published under the title "Spuria" in J-P Migne, *Patrologia Graeca*, vo 59, cols. 721—724.

²¹ Many thanks are due to Prof E. D. Tappe for his assistance in reading both mss.

Greek codex 500

καὶ πανήγυρις ἐστὶ πανηγύρεων

p. 225

ὅπερ ἐστὶ τὸ τίμιον αὐτοῦ καὶ ζωοποιὸν σῶμα καὶ αἷμα.

p. 225

διὸ οὗ καθαιρόμεθα καὶ ἀγιαζόμεθα καὶ φωτιζόμεθα καὶ ἐγκαινιζόμεθα. διὰ τοῦτο παρακαλῶ.

p. 226

ἔδωκεν ὁ χριστὸς ὑπὲρ ἡμῶν.

p. 226

ἵνα μηκέτι ὦμεν δοῦλοι ἀλλ' ἐλεύθεροι. μηκέτι κατὰ σαρκά.

p. 227

τῷ κύρῳ περὶ πάντων τούτων ὧν ἡμῖν ἀνταπέδωκε.

p. 227

καὶ μικρὰ εἰσι καὶ εὐτελεῖ τὰ παρ' ἡμῶν αὐτῷ προσαγόμενα.

p. 228

κατανύξεως δάκρυα συνειδήσεως κάθαρσιν. νέκρωσιν τῶν ἐπὶ γῆς μέλων.

p. 228

καὶ ἀλαλάζωμεν τῷ θεῷ ἐν εὐφροσύνῃ ἀγαλλιάσεως.

p. 228

μέγας κύρος καὶ αἰνετὸς σφόδρα μέγας κύρος καὶ μεγάλη ἢ ἰσχύς αὐτοῦ κατήργησε.

p. 229 (the printed pagination incorrectly shows 240)

ἀλλὰ συνεγειρόμεθα σήμερον. χθὲς συνεσταυρούμεθα ἀλλὰ συνδοξασθῶμεν σήμερον. διὰ τοῦτο καὶ ἀπολαύσωμεν.

p. 230 (211 sic)

καὶ τὴν προαίρεσιν ἐπαινεῖ καὶ τὴν πρόθεσιν ἀγαπᾷ.

Burney ms 45

καὶ πανήγυρις πανηγύρεων.

ὅπερ ἐστὶ τὸ τίμιον καὶ ζωοποιὸν αὐτοῦ σῶμα καὶ αἷμα.

f. 117 r

διὸ οὗ καθαιρόμεθα καὶ ἀγιαζόμεθα. διὰ τοῦτο παρακαλῶ.

f. 117 r

ἔδωκεν ἑαυτὸν ὁ χριστὸς ὑπὲρ ἡμῶν.

f. 117 v

ἵνα μηκέτι ὦμεν δοῦλοι ἀλλ' ἐλεύθεροι. μηκέτι ἐμπαθεῖς ἀλλὰ ἀπαθεῖς. μηκέτι φιλόκοσμοι ἀλλὰ φιλόθεοι. μηκέτι κατὰ σαρκά.

f. 117 v

τῷ κύρῳ περὶ πάντων ὧν ἡμῖν ἀνταπέδωκε.

f. 117 v

καὶ μικρὰ εἰσι καὶ εὐτελεῖ τὰ παρ' ἡμῶν προσαγόμενα.

f. 117 v

κατανύξεως δάκρυα συνειδήσεως κάθαρσιν. νέκρωσιν τῶν μέλων.

f. 118 r

καὶ ἀλαλάζωμεν τῷ θεῷ ἐν φωνῇ ἀγαλλιάσεως.

f. 118 r

μέγας κύρος καὶ αἰνετὸς σφόδρα μέγας κύρος καὶ τῆς μεγαλωσύνης αὐτοῦ οὐκ ἐστὶ πέρας. μέγας κύρος καὶ μεγάλη ἢ ἰσχύς αὐτοῦ κατήργησε.

f. 118 r

ἀλλὰ συνεγειρόμεθα σήμερον. διὰ τοῦτο καὶ ἀπολαύσωμεν.

f. 118 r

καὶ τὴν προαίρεσιν ἐπαινεῖ καὶ τὴν πρόθεσιν βλέπει καὶ διάθεσιν ἀγαπᾷ.

*Greek codex 500*p. 231 (243^o sic)

καὶ ἐπέφανεν ἡμῖν .μηδεὶς θρηνεῖτω
 πενίαν. ἐφάνη γὰρ ἡ κοινὴ βασιλέα.
 μηδεὶς ὀδυρέσθω.

p. 232 (244)

ἐπικράνθη ὁ ἄδης συναντήσας σοι
 κάτω ἐπικράνθη καὶ γὰρ κατηργήθη.

p. 232 (244)

μετὰ πάντων ἀπωλέλωκε τοὺς πάν-
 τας διὰ τὸν ἕνα. ἤρπασεν.

p. 233 (245)

ἀνέστη $\tilde{\chi}$ ι καὶ ζωὴ πολιτεύεται.

p. 233 (245)

αὐτῶ ἡ δόξα εἰς τοὺς αἰῶνας τῶν
 αἰῶνων ἀμήν.

Burney ms 45

f. 118 v

καὶ ἐπέφανεν ἡμῖν. μηδεὶς ὀδυρέσθω.

f. 118 v

ἐπικράνθη ὁ ἄδης καὶ γὰρ κα-
 τηργήθη.

f. 118 v

μετὰ πάντων ἀπώλεσε τὸν ἕνα διὰ
 τοὺς πάντας. ἤρπασεν.

f. 119 r

ἀνέστη $\tilde{\chi}$ ι καὶ πεπτώκασι δαιμονες.
 ἀνέστη $\tilde{\chi}$ ι καὶ ζωὴ πολιτεύεται.

f. 119 r

αὐτῶ ἡ δόξα καὶ τὸ κράτος καὶ ἡ
 προσκύνησις καὶ ἡ μεγαλωσύνη νῦν
 καὶ αἰεὶ καὶ εἰς τοὺς αἰῶνας τῶν
 αἰῶνων ἀμήν.

A study of both the above mss will show how faithful the Slavonic version of the Easter Sunday homily in ms 148 is to the Greek original²².

Judging from the number of mss in which it appears, the Easter Sunday homily of John Caleca was certainly popular with Romanian scribes of the 16th century. It became even better known in the later part of the 16th century and during the 17th century for it was included in *Evangelhie cu învătătură*, printed by Coresi at Braşov in 1581, and this was reprinted at Alba-Iulia in 1641.

²² It is hoped to discuss the relationship between the Easter Sunday homily in ms slav. 148, ms slav. 156, ms. slav. 315 and the corresponding Slavonic text in Rom ms. 447 at a later date.

QUELQUES DROGMANS DE CONSTANTINOPLE AU XVII^e SIÈCLE

ANDREI PIPPIDI

(Bucarest)

On serait tenté de penser au drogman comme à la figure caractéristique de ce XVIII^e siècle sud-est européen si profondément marqué par le Phanar. Comment concevoir sans lui le très singulier monde des ambassades de Constantinople, centre dont rayonne toute initiative politique durant le long déclin de l'Empire ottoman et qu'on parvient à entrevoir seulement à travers des rapports diplomatiques d'une sincérité trop éclatante pour être vraie ?

L'art de rédiger, l'habitude de parler les langues orientales étaient absolument nécessaires aux drogmans. Leur compétence en matière de droit islamique aussi bien que leur connaissance de la pratique judiciaire occidentale en faisaient souvent de doctes personnages. Qu'on n'aille pas pour autant les considérer comme des philologues ou des juristes adonnés aux études avec une passion désintéressée. D'autres qualités étaient également requises : par exemple, savoir ouvrir avec de fausses clefs le tiroir où l'on garde une correspondance secrète. Tel épisode en est la preuve, que raconte dans ses mémoires le comte de Saint-Priest, ambassadeur de France¹. Ajoutons-y la science de l'étiquette, extrêmement difficile et indispensable dans un milieu où, de tout temps et surtout à l'époque des carrosses, des dais et des tabourets, on accorda une grande attention aux préséances.

La crise de la Turcocratie porte le drogman à dominer la scène politique du Levant au XVIII^e siècle. Il ne s'agit déjà plus des interprètes de la diplomatie européenne à Constantinople ou des factotums des patriarchats orthodoxes, mais des drogmans de la flotte ou des grands drogmans

¹ Comte de Saint-Priest, *Mémoires. Règnes de Louis XV et de Louis XVI*, I, Paris, 1929, p. 131-132.

de la Porte, les plus hautes fonctions que puisse tenir, dans la hiérarchie compliquée qui régit l'Empire, un sujet chrétien du Sultan². Et pour achever d'en faire un moyen sûr d'ascension sociale, la qualité même de prince de Valachie ou de Moldavie ne sera plus que l'échelon suprême qui couronne une semblable carrière, devenue héréditaire dans les grandes familles phanariotes. Ce fait connu depuis longtemps, il importe de le rappeler au seuil d'une étude qui n'entend certes pas épuiser les problèmes ardues qui se présentent aux historiens de l'institution du drogmanat. Ainsi, il ne sera pas question ici des conditions pratiques, encore imparfaitement étudiées, de l'activité des drogmans, des immunités qui leur étaient assurées, de leur salaire, etc.

Nous entendons plutôt soumettre d'emblée à la réflexion du lecteur une suggestion qui se retrouve dans un récent essai³ — méditation libre et pénétrante sur les avatars de l'intellectuel sud-est européen (à supposer qu'on puisse le réduire à un type unique) — et qui reconnaît justement dans le drogman le modèle de ce lettré « de formation occidentale, humaniste et polyglotte, chargé de hautes responsabilités politiques ». En effet, le drogman est, par définition, un interprète, spécialisé dans les échanges culturels entre Orient et Occident. Cette particularité le rend intéressant aussi bien pour l'histoire des idées que pour l'histoire politique. A ce titre, l'article que nous venons de citer éclaire assez vivement le personnage du drogman et nous propose de remonter sa date de naissance d'une centaine d'années. Parmi les historiens de ce milieu constantinopolitain, avec de fortes attaches aux pays roumains, que l'on a pu dénommer « préphanariote », aucun ne semble avoir prêté suffisamment attention aux drogmans⁴. L'auteur d'un livre classique, Robert Mantran, ne leur a consacré que quelques lignes dans son chapitre dédié aux « professions intellectuelles »⁵. Or, dès la première moitié du XVI^e siècle, d'abord auprès du baile vénitien, ensuite à la traîne des envoyés du roi de France, quelques interprètes, dont le nombre ira croissant en raison du développement des relations des deux États qu'ils représentaient avec l'Empire ottoman, avaient mis les bases d'un personnel diplomatique très actif. Quelque

² Ep. Stamatiadès, Βιογραφίαι τῶν Ἑλλήνων μεγάλων διερμηνέων τοῦ ὀθωμανικοῦ κράτους, Athènes, 1865; B. Sphyroeras, Οἱ δραγομάνοι τοῦ στόλου ὁ θέσμος καὶ οἱ φόρεις, Athènes, 1965.

³ Virgil Căndea, *Les intellectuels du Sud-Est européen au XVII^e siècle*, « Revue des études sud-est européennes », VIII (1970), n^o 2, p. 181—230, et n^o 4, p. 623—668.

⁴ A une exception près : l'introuvable travail de Bertold Spuler, *Die europäische Diplomatie in Konstantinopel bis zum Frieden von Belgrad*, in « Jahrbucher für Kultur und Geschichte der Slaven », XI (1935), p. 53—114, 171—221, 313—366; « Jahrbucher für Geschichte Ost-europas », I (1936), p. 229—262, 383—440.

⁵ R. Mantran, *Istanbul dans la seconde moitié du XVII^e siècle. Essai d'histoire institutionnelle, économique et sociale*, Paris, 1962, p. 529.

mélangée que fût sa structure ethnique, celui-ci arrive bientôt à former un corps nettement distinct, presque un métier. Il constitue également un milieu culturel à traits spécifiques. Il s'agit maintenant d'en tenter une reconstitution, dont nous n'ignorons pas les risques, grâce à l'étude généalogique d'un groupe de familles, ayant détenu pendant plusieurs générations la charge de drogman.

Au début, cette fonction était remplie par des Italiens ou des Juifs de Constantinople. L'ambassade de France, organisée selon le modèle vénitien, aura donc en 1574 un drogman du nom de Dominique Oliveri⁶. L'internonce suivra cet exemple car, dès 1581, on rencontre dans les documents Matthias del Faro «dragoman cesareo»⁷. Leurs attributions étaient encore si peu fixées que, dans une description anonyme de l'entrée à Constantinople du premier envoyé des Etats Généraux des Provinces-Unies (en 1612 !), à propos des deux truchements qui accompagnaient l'ambassadeur, l'auteur a dû expliquer en hollandais le mot «dragomans»⁸. Outre les traductions hautement confidentielles auxquelles ils étaient employés, dont le secret était pourtant vite éventé, moyennant finance, les drogmans se voyaient souvent confier une besogne qui reviendrait aujourd'hui au service du protocole. Ainsi, lors de l'arrivée du marquis de Nointel, en 1673, «le résident d'Allemagne envoya d'abord un de ses drogmans pour lui faire des compliments de sa part et le congratuler . . . jusques à ce qu'il eut l'honneur d'y venir lui-même». Dans une autre occasion, «Son Excellence avoit envoyé remercier le baile de Venise des compliments qu'il luy avoit envoyé faire par son premier secrétaire sur la mort de M. son frère, par son premier drogman, au défaut de son premier secrétaire qui estoit indisposé. Il fit faire la même chose à MM. les résidents de Gennes et d'Hollande par le second drogman»⁹.

Un mauvais choix de ces fonctionnaires pouvait être dangereux, puisqu'ils devaient traiter personnellement avec les grands dignitaires de la Porte. Le gouvernement vénitien pensa aux descendants serbes ou albanais de cette classe seigneuriale que la conquête ottomane des Balkans avait dépossédée et contrainte à chercher refuge dans les terres de la République ou à Venise même. Ceci parce que, à moins de savoir le turc, il leur était toujours possible de s'entretenir dans leur langue maternelle avec le vizir, que ce fût Mehemed Sokollu, Sinan ou Ferhad. Entre ces renégats doués et ambitieux et leurs frères de race convertis, eux, au catho-

⁶ Hurmuzaki, *Documente* . . . , XI, Bucarest, 1900, p. 89.

⁷ *Ibid* , III/I, Bucarest, 1880, p. 51-53, 62-63.

⁸ *Waerachtich verhael belanghende de aenkonnste tot Constantinoplen van den Ambassadeur der Edele Maghende Heeren Staten Generael van de Dereenighde Nederlanden*, La Haye, 1612, f. 2^v.

⁹ Antoine Galland, *Journal . . . pendant son séjour à Constantinople (1672-1673)*, publié et annoté par Charles Schéfer, II, Paris, 1881, p. 70, 41.

licisme, le contact demeurerait facile, immédiat, parfois amical. Attestées par de nombreux témoignages contemporains, les relations de l'Albanais Sinan-Pacha avec les Bruti, originaires de Dulcigno mais pourvus d'un titre de noblesse vénitien, permettraient d'imaginer un lien de parenté entre eux, vraisemblable sinon réel¹⁰.

Tandis que, pour conserver la foi de leurs pères, des féodaux serbes passèrent au nord du Danube — les Balcha, par exemple, ou les Hertzégovitch, accueillis à Suceava par leurs parents, les princes de Moldavie¹¹ — certains autres se retrouvent au service de Venise, tel Michel Cernojević, dont les aïeux avaient été « delli più principali della provintia di Macedonia »¹². En 1562, il était « dragoman grande » du baile et celui-ci, Andrea Dandolo, insiste sur ses rares capacités : « è molto pratico delle cose di quella corte, facendo l'officio suo con molta integrità e riputazione »¹³. Pourtant, moins d'une année après, le Conseil des Dix apprenait soudain que Cernojević avait trahi, en divulguant des secrets d'Etat qu'un patricien vénitien, Alvise Dolfìn, transmettait à Vienne. Ce complice fut arrêté en mars 1563, mais le drogman infidèle, plus heureux, s'échappa de Constantinople en dépit des ordres formels des inquisiteurs et des embûches qu'ils lui firent tendre sur la route de Rome¹⁴. Mais voici que l'agent français Antoine de Petremol signale en novembre 1564 son retour, avec l'ambassade impériale qui apportait à la Porte le tribut de la Hongrie¹⁵. C'est toujours lui, « Michele Zarnovich Macedono », qui informait Maximilien II des derniers événements de Moldavie en février 1565¹⁶. Il se mêle enfin aux négociations pour la paix entre les Turcs et le Habsbourg, à un moment où, sous le couvert du siège de Malte, Soliman I^{er} préparait sa dernière campagne en Hongrie¹⁷. De plus, il semble avoir essayé de tenter l'empereur avec ce projet de conquête de la Grèce qui deviendra ensuite de la monnaie courante et même de la fausse mon-

¹⁰ J. Radonić, *Acta et diplomata Ragusina*, II, 2, Belgrade, 1938, p. 552 ; Hurmuzaki, XI, p. 231 ; A. Veress, *Documente...*, II, Bucarest, 1930, p. 230, et III, Bucarest, 1931, p. 151.

¹¹ Șt. Ștefănescu, *Éléments nobiliaires balkaniques établis en Valachie à la fin du XV^e siècle*, « Revue roumaine d'histoire », VIII (1969), n^o 5, p. 891—897. Cf. *Monumenta spectantia historiam Slavorum meridionalium*, XXIII, Zagreb, 1892, p. 310.

¹² K. Horvat, *Monumenta historica nova historiam Bosnae et provinciarum vicinarum illustrantia*, in « Glasnik zemaljskog muzeja o Bosni i Hercegovini », XIV, Sarajevo, 1909, p. 5 ; cf. F. Miklosich, *Die Serbischen Dynasten Crnojević*, « Sitzungsberichte der Wiener Akademie, phil.-hist. Kl. », CXII (1886). Au service de l'Espagne, selon N. Iorga, *Studii si documente...*, XIX, p. 48—52.

¹³ E. Alberi, *Relazioni degli ambasciatori Veneti al Senato*, XIV, p. 172.

¹⁴ Vladimir Lamansky, *Secrets d'Etat de Venise...*, Saint-Petersbourg, 1884, p. 70—72, 73, 460.

¹⁵ E. Charrière, *Négociations de la France dans le Levant*, II, p. 771, 773, 778.

¹⁶ Veress, *Documente*, I, Bucarest, 1929, p. 259—260.

¹⁷ Charrière, *loc. cit.*, p. 780.

naie ¹⁸. On connaît le nom de sa veuve, Jeanne, et de son fils Maximilien ¹⁹, un autre fils étant probablement celui qui, en 1585, briguant la faveur du gouverneur espagnol de Milan, signait : « Nicolas Cernoviquio duque de Salona » ²⁰. Le dernier trait est peut-être moins rare — qu'on pense aux armoiries imaginées à son propre usage par un autre aventurier serbe anobli en Espagne, don Pedro Ochmucević ²¹, — que suggestif.

Une telle figure en appelle une autre, bien ressemblante mais d'une envergure beaucoup plus grande, celle de Bartolomeo Bruti. Quoiqu'il ne paraît pas y avoir exercé de fonction officielle, ce personnage joua un très grand rôle dans la diplomatie européenne à Constantinople pendant une quinzaine d'années. Il n'y a pratiquement pas un mouvement sur l'échiquier de la politique orientale auquel il soit resté étranger.

Au lendemain de la bataille de Lépante, une série d'insurrections manquées dans la région balkano-danubienne, notamment le soulèvement de Jean le Terrible en Moldavie, avaient fait que la croisade méditerranéenne rejoignit les bords de la mer Noire ²². Ainsi s'établit un circuit qui relie Venise et Constantinople à Jassy, d'où repartent les émissaires de la revanche chrétienne vers Varsovie, qui n'est parfois qu'un relais sur la route de Madrid ou de Rome.

Devenu méfiant à la suite de l'affaire Cernojević, le gouvernement de Venise mit tout en œuvre pour renforcer la surveillance de ses propres envoyés. Cependant, les drogmans furent toujours recrutés parmi les Albanais établis en Istrie. La famille des Bruti était des plus anciennes de la région : ils avaient cédé à la République la seigneurie de Durazzo en 1361 ²³. Un Giovanni Bruti, pendant vingt ans archevêque d'Antivari, avait été martyrisé le lendemain de la bataille de Lépante et son frère Antonio, un vieil ami de Nosseigneurs du Grand Conseil de Raguse, semble avoir péri dans les mêmes circonstances. Sa mort glorieuse « per man d'infedeli » ²⁴ devait être pour ses fils la meilleure recommandation de loyauté. Il n'en est que plus piquant de trouver la trace d'un certain Ambrosio Bruti dans la correspondance de l'ambassadeur impérial à Constantinople,

¹⁸ « Li daria tutta la Grecia in mano », K. Horvat, *art. cit.*, p. 5.

¹⁹ *Ibid.*, p. 4.

²⁰ Ricardo Magdaleno, *Catalogo del Archivo General de Simancas, Papeles de estado. Milan y Saboya*, p. 167.

²¹ Aleksandar Matkovići, *Grbovite na Makedonija*, Skoplje, 1970, p. 46—50.

²² A consulter notre rapport sur *Les pays danubiens et Lépante* au colloque organisé par la Fondation Cini en octobre 1971 (sous presse dans les « Studi veneziani »).

²³ Gregorio de Totto, *Feudi e feudatari nell'Istria veneta*, « Atti e memorie della società istriana di archeologia e storia patria », LI—LII, Pola, 1939—1940, p. 91. Voir surtout Domenico Venturini, *La famiglia albanese dei conti Bruti*, *ibid.*, XXII, Parenzo, 1905.

²⁴ Hurmuzaki, XI, p. 141 ; Radonić, *Acta et Diplomata*, II, 2, p. 553.

David Ungnad²⁵. Par contre, Bartolomeo Bruti fit ses preuves en traitant un échange de prisonniers à Raguse en 1575²⁶. Bientôt, il interrompit son apprentissage de « giovane di lingue » et quitta Constantinople le 4 août 1576²⁷ pour n'y revenir que le 14 décembre 1577²⁸.

Il n'est pas aisé de deviner ce qu'il a fait pendant ce temps. Peut-être a-t-il été en Espagne? En tout cas, lorsqu'il revient, c'est en compagnie de Giovanni Marigliano, chargé par Philippe II d'une mission délicate : obtenir cette trêve hispano-turque vainement demandée par les négociateurs qui l'avaient précédé. « Et pour un que nous connaissons, dix ont œuvré, tendant mille fils qui se perdent dans la grosse trame des événements et sont quasiment introuvables après coup »²⁹. Cette fois, ce n'est pas un espion obscur que ce Marigliano mais un gentilhomme milanais, le cousin de Gabrio Serbelloni, le vaincu de Tunis³⁰. Entre lui et Bruti s'est vite développée une inimitié violente, au point que Marigliano dénoncera son compagnon de mener « une vie licentieuse et dissolue ». L'aventure tourna mal et Bruti, emprisonné en juillet 1579, faillit être pendu ou envoyé aux galères, mais l'intervention bienveillante de Sinan Pacha le sauva³¹. Sitôt libéré, il reprit les tâtonnements en vue de l'armistice qui sera conclu en mars 1580³².

Entre-temps, puisque le roi d'Espagne ne s'empressait pas de récompenser ses services³³, Bruti chercha ailleurs un protecteur et le trouva dans la personne d'un de ces prétendants au trône de Moldavie que la Porte avait toujours sous main. Il alla chercher dans son exil de Rhodes ce bâtard du prince moldave Pierre Rareș, qui, Iancu de son vrai nom, s'appelait Charles lorsqu'il était encore parmi les Saxons de Brașov, sa

²⁵ Hurmuzaki, XI, p. CXLIX, mais l'éditeur a pu lire par méprise *Bruti* au lieu de *Peroto*. Ce serait alors le même qu'on rencontre en 1579 : « un Peroto nominato Ambrosino, il quale è compagno di Bruti et fù dragomano del ambasciatore del Gran Duca di Toscana » (Al. Ciorănescu, *Documente privitoare la istoria românilor culese din arhivele din Simancas*, Bucarest, 1910, p. 76).

²⁶ Hurmuzaki, XI, p. 91 ; cf. *ibid.*, p. XLVI.

²⁷ N. Iorga, *Studii si doc.*, XXIII, Bucarest, 1913, p. 104—105.

²⁸ Hurmuzaki, XI, p. 602, 605.

²⁹ F. Braudel, *La Méditerranée et le monde méditerranéen à l'époque de Philippe II*, II, Paris, 1966, p. 432. Un tel agent méconnu est Paul Bridović, « explorator magnus imperatoris Thurearum, qui fere totam Christianitatem pervagatus est », venant d'Espagne en mai 1573 par Vienne et la Transylvanie ; voir A. Ivic, *Pisma Hasan paše*, « Spomenik, drugi razred », XLIX (1910), p. 21—22.

³⁰ Hurmuzaki, XI, p. 602 ; Ciorănescu, *op. cit.*, p. 75. Braudel, *op. cit.*, II, p. 439—440, hésite à identifier un « Aurelio Bruti à l'état civil incertain ». Il y a eu malentendu car, à côté de Bartolomeo Bruti, on trouve Aurelio de Santa Cruz (ou Santa Croce).

³¹ Hurmuzaki, XI, p. 637—638 ; Ciorănescu, *op. cit.*, p. 74—77.

³² Hurmuzaki, XI, p. 643. A consulter sur cet épisode Braudel, *loc. cit.*

³³ Dans sa lettre à Philippe II du 25 janvier 1580 (Ciorănescu, *op. cit.*, p. 81—82), Bruti se vante d'avoir été appelé en Moldavie par le prince, « con titolo di generale di tutta la sua gente ».

ville natale ³⁴. Nous apprenons le marchandage qui eut lieu par un rapport de Marigliano au vice-roi de Naples. Ayant eu vent des dispositions favorables du « Grand Juif » Joseph Nasi à l'égard du prétendant, « Bruti si offerse loro di trattare con Sinan Bassa questa pratica et far rimetere Carlo in stato, il quali accettarono il partito et promiserò 2 milla ducati a detto Bruti in duoi anni, ancora che lui dicesse a Orambey 5 milla » ³⁵.

Le règne de Iancu le Saxon (novembre 1579—août 1582) ne compte guère dans cette période de troubles que fut pour les pays roumains la seconde moitié du XVI^e siècle. Bruti, placé au rang de principal ministre, avec le titre de *postelnic*, eut, une fois au moins, l'occasion de commander l'armée moldave en bataille rangée contre des paysans révoltés ³⁶. Néanmoins, c'est lui, à n'en pas douter, qui, mécontent du prince parce qu'il n'avait pas respecté les conditions imposées lors de son avènement, détermina sa déposition, puis sa mort sur l'échafaud à Lwow ³⁷. Son successeur, Pierre le Boiteux, se garda bien de toucher à un si puissant personnage et Bruti demeura *postelnic*.

Datant au plus tard de 1578, ses relations avec la Pologne ne feront que se renforcer après 1582. De conseiller du luthérien Iancu, l'Albanais italianisé deviendra le principal auteur d'un grand plan pour gagner la Moldavie au catholicisme. C'était l'effet de la politique du roi Etienne Bathory qui assignait à la Transylvanie et à la Moldavie une position à demi-dépendante, de satellites de la Pologne. Dans ce but, la Société de Jésus lui fournissait ses agents les plus actifs et l'on verra Bruti collaborer étroitement avec eux. Déjà l'inlassable Possevino était tout acquis à ces projets et, à Lublin, à peine rentré de Transylvanie, il se préparait à partir pour Jassy sous un déguisement, en emmenant avec lui Thomas Nadali, chanoine de Cracovie, Ragusain d'origine et médecin de profession ³⁸. C'est à cet ami de longue date que Bruti avait communiqué le

³⁴ *Ibid.*, p. 77—78, 82 Sur un neveu portant le nom bien allemand de Wolfgang, qui assiégera longtemps de ses requêtes les cours de Berlin, de Dresde et de Prague, voir N. Iorga, *Pretendenții domnesci în secolul al XVI-lea*, « Analele Academiei Române, memoriile secțiunii istorice », III^e série, tome XIX, 1898, p. 22—27.

³⁵ Ciorănescu, *op. cit.*, p. 76.

³⁶ Grigore Ureche, *Letopiseșul țărilor Moldovei*, Bucarest, 1955, p. 199 A comparer les renseignements de cette chronique sur le soulèvement de Lăpușna avec les données documentaires, chez N. Iorga, *Histoire des Roumains et de la romanité orientale*, V, Bucarest, 1940, p. 237—238.

³⁷ Hurmuzaki, p. LXVIII, n. 2; *Monumenta Poloniae Vaticana*, V, Cracovie, 1923—1933, p. 587—588; à consulter P. P. Panaitescu, *Sfârșitul lui Iancu Vodă Sasul*, « Revista istorică », X (1923), p. 169—178; XI (1924), p. 55—63.

³⁸ Cyrille Korolevskij (Charron), *Proiectul misiunii lui Antonio Possevino în Moldova și Țara Românească 1583—1585*, « Revista catolică », III, 1914, pp. 531—533, 536—537. Cf. Radomé, *Acta et diplomata*, II, 2, p. 583 : en 1591, au témoignage d'un envoyé de Raguse, Nadali avait du crédit auprès des grands dignitaires ottomans « per esser stato loro conosciuto în Constantinopol, dove ha medicato molti anni prima che fusse condotto alli servitii nostri ». Voir *ibid.*, II, 1, p. 69—70, sous le nom de « Thomas de Natal ».

premier ses intentions avec une curieuse sincérité : « ancor io ho di figlioli et vorrei vedere qualche premio di questa mia servitù ; so che senza estendermi più oltre son inteso ». Ce thème reviendra ensuite avec une fréquence fatigante dans la correspondance de Bruti. Possevino ne vint jamais en Moldavie. En échange, les catholiques du pays — au nombre de 15 000, suivant Bruti³⁹ — eurent un vicaire apostolique, le capucin Girolamo Arsengo, dont on aurait fait un évêque de Bacău sans l'opposition du grand patron des missions du Levant, le cardinal Santoro⁴⁰. Arsengo, le prince lui-même, l'archevêque de Lwow Jean Démétrius Solikowski et le nonce du pape en Pologne Annibale di Capua célébraient dans leurs lettres les efforts de Bruti afin de ramener au bercail les schismatiques⁴¹. A son tour, le cardinal secrétaire d'Etat Montalto répondait qu'on tiendra bon compte de ce zèle, en pourvoyant le fils de Bruti d'une prébende⁴². Ceci, en juillet 1587.

Il ira en automne à Constantinople pour engager la Porte à accorder des secours au prieur de Crato, dom Antonio. Bruti avait donc abandonné le parti espagnol. On croyait qu'une descente des Turcs sur la côte du Portugal pourrait rendre au prétendant son trône usurpé par Philippe II sept ans auparavant. Pour invraisemblable qu'il paraisse, dom Antonio offrait même de se reconnaître vassal de l'Empire ottoman, comme le prince de Transylvanie⁴³. C'est le cas de rappeler le mot de F. Braudel à propos de « l'étrange Bruti, espion double si ce n'est triple »⁴⁴. Car il n'avait pas cessé pour autant de s'intéresser au sort des catholiques de Moldavie, qui « vivon conforme gli santissimi decreti del santissimo concilio tridentino, a confusion delli eretici transilvani nostri vicini »⁴⁵. Le mot de cette ardente dévotion se retrouve dans une lettre de Bruti au cardinal Montalto, de Jassy, le 14 janvier 1588⁴⁶ : il demande instam-

³⁹ Hurmuzaki, III/1, p. 95. Voir C. Korolevskij, *Relațiunile dintre domni români și Sf. Scaun în a doua jumătate a sec. XVI*, « Rev. catolică », III, 1914, p. 46—60. Sur Bruti et les catholiques, voir la relation de voyage de François de Fourquevaux (1585), publiée par N. Iorga, *Acte și fragmente* ..., I, Bucarest, 1895, p. 37.

⁴⁰ La biographie d'Arsengo (avec indication des sources), dans *Călători străini despre țările române*, t. II, Bucarest, 1970, p. 504—506. Voir encore J. Krajeac, *Cardinal Giulio Antonio Santoro and the Christian East Santoro's Audiences and Consistorial Acts*, Rome, 1966 (*Orientalia Christiana Analecta*, 177), p. 99, 100—102, 150, 154, 189—190.

⁴¹ B. P. Hasden, *Arhiva istorică*, II, p. 23.

⁴² Veress, *Documente*, III, Bucarest, 1931, p. 108, 126—127.

⁴³ Rapport du baile Lorenzo Bernardo, du 11 novembre 1587, publié par H.F. Brown en 1894, dans *Calendar of State Papers — Foreign*, VIII, p. 323.

⁴⁴ *La Méditerranée*, II, p. 445.

⁴⁵ Hurmuzaki, III/1, p. 95—96, lettre au nonce di Capua, Jassy, le 5 septembre 1587. Comme, après la mort d'Etienne Bathory, Pierre le Boiteux aspirait à la succession du trône de Pologne, il se peut que ce projet soit dû à Bruti. A ce sujet, N. Iorga, *Histoire des Roumains*, V, p. 283, ne fait que reprendre une hypothèse déjà suggérée dans l'introduction au tome XI de la collection Hurmuzaki.

⁴⁶ « Rev. catolică », III, 1914, p. 54—56. Deux semaines auparavant, Pierre le Boiteux était intervenu auprès du pape et de son nonce en Pologne pour le « negotium filii Bruti nostri » (Hurmuzaki, III/1, p. 99).

ment un bénéfice pour son fils, « et questo non per premio delle mie fatiche nè per necessità che habbia, solamente per confonder questi transilvani eretici nostri vicini » (!). Pour lui-même, il souhaitait le titre de protecteur des catholiques, non seulement en Moldavie mais « etiam in Turchia et Transilvania ». Dans une autre lettre du même jour, adressée au nonce, Bruti se fait gloire d'avoir déjà préparé les logements pour les jésuites polonais qui devront « seminar il verbo divino a confusion delli eretici transilvani »⁴⁷. Il écrivait en même temps au pape Sixte-Quint, discourant sur la meilleure façon d'affermir l'autorité du Saint-Siège en Moldavie « a confusion delli maledetti eretici transilvani et germani »⁴⁸ et, cette fois encore, il exigeait en récompense de ses mérites la qualité de défenseur de la foi. Il avait aussi gagné à ses vus l'archevêque de Lwow, inspirateur et chef du parti catholique de Pologne⁴⁹. L'éminent prélat n'écrivit pas moins de trois lettres en cinq jours, au nonce, au cardinal secrétaire d'Etat et au pape, pour leur recommander le fils de Bruti⁵⁰. Solikowski y mêlait d'intéressantes considérations historiques puisées probablement dans la chronique de Dlugosz, en rehaussant la figure un peu falote de Pierre le Boiteux du prestige de son prédécesseur Etienne le Grand, qui « et Turca devicto et Poloniae ac Hungariae, regibus superatis, triumphum egerat Valachiae seu Valachiae (*sic!* pour *Moldaviae*), id est Italicae coloniae presidem »⁵¹. Comme si tant d'insistances n'avaient pas suffi, le nonce reprend de plus belle, dans une lettre à Montalto, le 5 avril 1588 : « il signor Bartholomeo Bruti desidera molto che Nostro Signore si degnasse di honorarlo con dargli titolo di procuratore e protettore de' cattolici in quelle parti et che favorisca il suo figliuolo di qualche pensione o beneficio, come ha supplicato altre volte »⁵². La réponse du pape ne tarda pas : dès le 20 mai il assurait le prince moldave Pierre qu'il aura soin du fils de Bruti⁵³. Cependant, le 3 juin, Solikowski reviendra à la charge, en priant le nonce de ne pas oublier « Moldaviam, Brutum ac eius negotium, cuius successu omnia pendere videntur »⁵⁴.

Il semble qu'il s'agissait d'affaires temporelles, bien plus importantes que l'intérêt purement spirituel montré par la curie romaine à la conversion des Roumains orthodoxes. Les principaux dirigeants de la

⁴⁷ *Ibid.*, p. 100—101.

⁴⁸ *Ibid.*, p. 101—102.

⁴⁹ Pierre Champion, *Henri III roi de Pologne (1573—1574)*, Paris, 1913, p. 121 et passim.

⁵⁰ Hurmuzaki, III/1, p. 102—104.

⁵¹ *Ibid.*, III/1, p. 103, lettre du 26 février 1588 à Sixte V, reproduite par Nicolaus Nilles, *Symbolae ad illustrandam historiam Ecclesiae Orientalis in terris Coronae S. Stephani*, II, Innsbruck, 1885, p. 980—981.

⁵² Veless, III, p. 127—128, cf. *ibid.*, p. 149.

⁵³ *Ibid.*, p. 133.

⁵⁴ Hurmuzaki, III/1, p. 107.

politique polonaise, Solikowski et Zamoyski entre autres, désiraient mettre fin à l'état de guerre entre le royaume et l'Empire ottoman, causé par les incessantes expéditions des Cosaques. N'était-il pas naturel qu'ils pensassent à Bruti dont chacun savait le crédit auprès de Sinan et les talents de négociateur ? Déjà, des pourparlers avaient été amorcés à Constantinople entre la Porte et la Perse : le paix qui sera signée le 21 mars 1590, au bout de douze ans de guerre, consacre l'expansion turque en direction de la Caspienne, dans une région dangereusement proche — sur la carte, soit ! mais quand même... — du sud de l'Ukraine⁵⁵. Il est donc probable que Bruti se rendit en pacificateur à Constantinople, puis à Varsovie, pour regagner après une semaine Constantinople, en juin 1588⁵⁶.

Un peu plus tard, l'envoi d'une mission en Moldavie, sous la direction du Père Stanislas Warszewicki⁵⁷, entraîna la décision, prise par Pierre le Boiteux sur le coup de l'arrivée des jésuites à Suceava⁵⁸, d'envoyer deux boyards en ambassade au roi de Pologne. L'un était Jérémie Movilă, le futur prince de Moldavie, l'autre Bartolomeo Bruti⁵⁹. Nous ne saurions nous attarder aux détails du voyage, qu'ils auraient dû pousser jusqu'à Rome et qu'on peut suivre à travers leur correspondance. D'ailleurs, celle-ci est assez monotone. Aussitôt après avoir vanté au nonce di Capua les agréments de Bacău, « loco bellissimo », qui attend les missionnaires franciscains⁶⁰, Bruti reprenait la plume pour faire au cardinal Montalto l'éloge de ce « logo amenissimo di giardini et aque », mais aussi pour lui rafraîchir la mémoire au sujet de ses anciennes prétentions⁶¹. Il lui faudra se contenter des promesses du légat Ippolito Aldobrandini⁶². Entre-temps⁶³, un nouveau voyage à Constantinople, pour obtenir l'emprisonnement dans un cachot des Sept-Tours de Pierre Boucle d'Oreille, le malheureux compétiteur au trône de Valachie du neveu de Pierre le

⁵⁵ Braudel, *op. cit.*, II, p. 451—458. Voir surtout Halil Inalcik, *The origin of the Ottoman-Russian Rivalry and the Don-Volga canal (1569)*. « Annales de l'Université d'Ankara », I, 1916—1947, p. 47—106.

⁵⁶ Veress, III, p. 151—152.

⁵⁷ « Rev. catolică », III, p. 59 ; Veress, III, p. 144. Cf. Hasdeu, *Arhiva istorică*, I/1, p. 174—175. La lettre de Bruti du 8 septembre (Veress, III, p. 189—190) doit être placée en 1589.

⁵⁸ Hurmuzaki, III/1, p. 108—109, rapport de Warszewicki (« Varsevicio ») du 7 septembre 1588, reproduit avec une introduction et une autre relation du même auteur dans *Călătoria străini*, III, Bucarest, 1971, p. 275—281.

⁵⁹ Leurs lettres de créance, datées du 3 octobre 1588, chez Veress, *Doc.*, III, p. 142—143 (= Nilles, *Symbolae*, II, p. 983) et Hurmuzaki, III/1, p. 110—111. Ils sont recommandés au pape et au nonce par le métropolitain de Moldavie, Georges Movilă, le 15 octobre, voir *ibid.*, p. 111—112, 112—113 ; cf. Nilles, *op. cit.*, p. 984—985, 985—986. Veress, III, p. 146—147, a publié la réponse du roi de Pologne Sigismond (Brest, le 2 décembre).

⁶⁰ Hurmuzaki, III/1, p. 116—117, lettre du 26 novembre 1588.

⁶¹ Veress, III, p. 153—154.

⁶² *Ibid.*, p. 163, lettre du futur Clément VIII au métropolitain Georges, le 5 février 1589.

⁶³ En septembre, car le 24 août il était encore en Moldavie (D.I.R. XVI, III, p. 444).

Boiteux, Mihnea, fit courir sur le compte de Bruti le bruit qu'il aurait été mis à mort⁶⁴. A la date de ces racontars il était de retour à Jassy depuis plus d'un mois⁶⁵.

Quelle incroyable ambition le poussait à toujours courir par monts et par vaux ? Il repartit pour Constantinople et en revint avec des messages du sultan Mourad III et du beglerbey de Roumélie, Hizir-Pacha, adressés au roi Sigismond III de Pologne, « *havendo anco commissione di concludere la pace* »⁶⁶. Ce brillant résultat avait été obtenu avec l'aide d'Edward Barton, l'ambassadeur d'Elisabeth, ce qui veut dire qu'après avoir servi Venise et l'Espagne, Bruti se rendait maintenant utile à la politique anglaise⁶⁷. Bien reçu à Lwow par le grand chancelier Zamoyski, auquel il devait ses lettres de noblesse octroyées par la Diète en avril 1590⁶⁸, Bruti se trouvait à Varsovie en août et septembre⁶⁹. Son travail allait être finalement récompensé par l'intention du pape d'accorder un bénéfice ecclésiastique à son fils Antonio, un garçonnet de douze ans qui avait à peine pris les premiers ordres⁷⁰. Mieux encore, une autre grande puissance cherchait à s'assurer le dévouement de Bruti : il fut pressenti indirectement par un agent impérial, le docteur Pompeo Brigido⁷¹. Toutefois, ces pourparlers n'eurent pas le temps d'aboutir car, en août 1591, sous l'influence du tout-puissant agent des Principautés, Ianni, Pierre le Boiteux fut contraint à abdiquer et Bruti perdit du même coup sa position à la cour moldave⁷².

N'ayant pas suivi Pierre dans sa fuite qui entraînait, à la suite du prince, un très nombreux cortège, auquel les chameaux chargés de ba-

⁶⁴ Hurmuzaki, III/1, p. 128 — 129, lettre de Solikowski à Montalto, de Lwow, le 13 décembre 1589 ; cf. Hurmuzaki, XI, p. LXXII, note 2, rapport anonyme de Varsovie, le 17 décembre.

⁶⁵ *Ibid.*, III/1, p. 127—128.

⁶⁶ Veress, III, p. 225—226, lettre du nonce de Varsovie, le 8 août 1590. Cf. *Calendar of State Papers*, VIII, p. 491.

⁶⁷ I. I. Podea, *A Contribution to the study of Queen Elisabeth's Eastern Policy*, dans *Mélanges d'histoire générale* publiés par C. Marinescu, II, Cluj, 1938, p. 433—499.

⁶⁸ Veress, III, p. 214. Le document se trouve reproduit par D. Venturini, *art. cit.*, p. 378—383.

⁶⁹ Hurmuzaki, III/1, p. 140, 141.

⁷⁰ *Loc. cit.*, lettre de Bruti au nonce, le 6 septembre, en réponse aux questions de Montalto du 8 décembre précédent (Veress, III, p. 229).

⁷¹ Hurmuzaki, XI, p. 231.

⁷² Sur la rivalité entre Bruti et Iani, voir un rapport du 8 décembre 1590, Hurmuzaki, XI, p. 744—746, note 2. N. Iorga a signalé une référence à ces événements dans les mémoires du contemporain Palma Cayet, *Chronologie navenaire* (Claude Petitot, *Collection complète des mémoires relatifs à l'histoire de France*, XL, Paris, 1824, p. 427 — 428) : « Le bogdan voyant que toutes choses tournoient à la guerre, espouventé de l'infelicité de son nepveu le prince de Valachie qui avoit esté contraint de se faire Turc, s'enfuit avec ce qu'il avoit de plus exquis en Allemagne ».

gages donnaient l'allure d'une véritable caravane⁷³, le favori tombé en disgrâce essaya de dresser contre son nouveau maître, Aaron, les grands du royaume voisin. Sur le point de passer en Pologne, en avril 1592, il fut saisi à la frontière et arrêté en compagnie d'un autre boyard, « ainem Franzosen »⁷⁴, c'est-à-dire, probablement, un Italien nommé Francesco⁷⁵ ou Franco⁷⁶. Un rapport de l'internonce von Kreckwitz raconte la mort de Bruti : jugé à la hâte, sous l'accusation de trahison, il fut étranglé en prison, avant l'arrivée du tchaousch dépêché par le grand vizir Sinan pour l'amener à Constantinople, ce qui l'eût certainement sauvé⁷⁷.

La fin tragique de Bartolomeo pouvait signifier pour les autres Bruti, sa nombreuse famille qui, des années durant, avait vécu à ses dépens et sous sa protection, la déroute. En réalité, il n'en fut rien. Le défunt avait légué ses traites et ses quittances à sa veuve, qu'on retrouve parmi les créanciers de Pierre le Boiteux⁷⁸. Celle-ci était la sœur de Demosthene Correrio, marchand vénitien(?) que ses affaires appelaient tantôt à Constantinople, tantôt à Prague, capable de ce fait à porter des messages secrets⁷⁹. Elle était aussi la nièce de Matthias del Faro, drogman de l'ambassade impériale⁸⁰. La fréquence de telles alliances, d'une utilité certaine, entre les familles levantines de Pera dont les fils se préparaient pour la charge d'interprète marque un renforcement de ce milieu socio-professionnel, avec tendance à se clore. Mais la carrière diplomatique n'est pas encore la seule source de leurs fortunes. Bartolomeo Bruti, son frère Benedetto possèdent des propriétés foncières en Moldavie⁸¹. En outre, ils disposent à leur gré de la ferme des douanes de la principauté⁸². Elle enrichira leurs parents : Battista Amorosi, originaire de Ohio⁸³ et son beau-frère

⁷³ Hurmuzaki, XI, p. 239 ; le laissez-passer signé par Rodolphe II à Prague le 14 octobre 1591 porte : « cum equis etiam, camelis alisque iumentis et animalibus ».

⁷⁴ *Ibid.*, p. 756.

⁷⁵ « Pan Frîncescul », burgrave de Hotin en 1588 (D.I.R. XVI, III, p. 397—398) et en 1590 (Gh. Ghibănescu, *Ispisoace și zapise*, I/1, p. 189 ; cf. idem, *Surete și izvode*, II, p. 272)

⁷⁶ Echanson en 1591 — Archives centrales historiques de l'Etat, Bucarest, Nouvelles acquisitions, MMDCXXXIX/1 et MMDCXXXIX/2 ; cf. *Catalogul documentelor moldovenesti*, I, București, 1957, p. 214. Ailleurs on constate la présence à Jassy en 1590 du Génois Filippo Fiegoso, peut-être originaire de Chio (D.I.R. XVI, III, p. 436—467).

⁷⁷ Hurmuzaki, XI, p. 756 ; Hurmuzaki, IV/2, p. 162—163 Cf. « Columna lui Traian », I, 1876, p. 286—287. Son exécution fut suivie par celle des trois principaux boyards moldaves, voy. I. Minea, *Sfîrsitul marelui logofăt Bîrlădecanul și răscoala în contra lui Aron Vodă*, « Revista arhivelor », III (1936—1937), p. 104—107.

⁷⁸ Hurmuzaki, XI, p. 529.

⁷⁹ *Ibid.*, p. 231.

⁸⁰ Ciorănescu, *Documente*, p. 75.

⁸¹ Iorga, *Studii și doc.*, XI, p. 89—90 ; D.I.R. XVII, II, p. 201—202, et IV, p. 269—270, 279—280.

⁸² Hurmuzaki, XI, p. 319 ; Bartolomeo Bruti avait cédé ce revenu au Ragusain Domenico Giorgi.

⁸³ N. Iorga, *Istoria comerțului românesc*, I, Vălenii de Munte, 1915, p. 221, note 4, le croyait Crétois. Voir Hurmuzaki, III/1, p. 547, et Nilles, *op. cit.*, I, p. XLIX, note 1, et II, p. 1008.

Simon Varsi. Des trois fils de ce dernier, Hector sera un familier de Pierre le Boiteux, ensuite un émissaire de Michel le Brave, et héritera du négoce paternel ⁸⁴, Antoine, ancien élève à Rome du Collège des Grecs, reviendra en Moldavie comme secrétaire du prince Radu Mihnea ⁸⁵, tandis que le cadet, Constantin, un mauvais sujet, ne profita guère de ses études à Lwow, échappant de justesse à la potence grâce aux Bruti, ses protecteurs ⁸⁶. Il importe de faire observer que, surtout après la prise de leur île par les Turcs en 1566, beaucoup de Grecs ou de Génois de Chio avaient cherché refuge aux pays roumains ⁸⁷. Visitant la Moldavie entre 1583 et 1586, le jésuite Giulio Mancinelli y trouva « autour du seigneur Bartolomeo Bruti, très en faveur auprès du prince de ce pays, des marchands nobles de Chio », dont certains s'étaient déjà convertis à l'orthodoxie ⁸⁸. Les frères Bruti faisaient encore le commerce des pierreries et, surtout, ils spéculaient sur l'argent du tribut ⁸⁹. L'essor de la famille doit beaucoup, sinon tout, à l'exceptionnelle réussite en affaires de Bartolomeo. Dès 1584, aux dires du Père Possevino, « ha mandato a'suoi in Vinetia sei milla ducati ungheri » ⁹⁰. Lors de sa mort, le prince Aaron de Moldavie lui en devait 30 000, ce qui fut peut-être une des raisons de sa perte.

Entre Bartolomeo et ses frères, un accord parfait semble avoir garanti le succès de leurs entreprises communes. A propos de Cristoforo Bruti qui, en 1582, était jeune de langues à Constantinople, le baile Gianfrancesco Morosini fait remarquer : « oltre che è digià molto innanzi nella lingua turca, è anco di così buon giudizio e tanto ardente nel suo servitio che si può prometter di lui ogni fedeltà, sincerità e diligentia » ⁹¹. Figure plus modeste que son aîné, on fait pourant appel à lui dans plusieurs circonstances difficiles : Pierre le Boiteux l'envoya à Varsovie en novembre 1589, probablement pour annoncer le succès de la mission de Bartolomeo, qui était parvenu à éliminer Pierre Boucle d'Oreille dont les prétentions au trône de Valachie inquiétaient Mihnea et son oncle de Moldavie ⁹². A son retour à Jassy, Cristoforo demeura pour un temps à la cour, comme

⁸⁴ N. Iorga, *Studii si doc.*, XXIII, p. 402, et XXXIII, p. 411.

⁸⁵ Hurmuzaki, XI, p. 361, 362, 529 ; cf. Hurmuzaki, III/1, p. 172. Vittorio Peri, *Inizi e finalità ecumeniche del Collegio greco in Roma* « Aevum », XLIV, fasc. I—II, Milano, 1970, p. 42 et 70, note 8.

⁸⁶ Veress, *Documente*, IV, Bucarest, 1932, p. 23—24.

⁸⁷ En 1573, Jacques Paléologue, de passage à Bucarest, y trouvera des compatriotes. La princesse de Valachie Catherine Salvaresso, était d'une famille noble de Chio.

⁸⁸ *Cătători străini*, II, p. 524—525.

⁸⁹ N. Iorga, *Contribuțiuni la istoria Munteniei în a doua jumătate a secolului al XVI-lea*, « Analele Acad. Rom., mem. sect. ist. », II^e série, t. XVIII (1896), p. 100, note 4 ; cf. Hurmuzaki, XI, p. 397.

⁹⁰ Korolevskij, *Proicclul misiunii lui Possevino*, p. 535.

⁹¹ N. Iorga, *Studii si doc.*, XXIII, Bucarest, 1913, p. 108.

⁹² Hurmuzaki, XI, p. 734, rapport du docteur B. Pezzen adressé à l'archiduc Ernest, de Constantinople, le 18 decembre 1589.

échanson et membre du conseil princier⁹³. A part cette brève interruption, il continua à être le drogman de l'ambassade vénitienne à Constantinople⁹⁴. En cette qualité, il dut servir d'intermédiaire entre Mihnea, prince de Valachie, et sa tante, Marietta Vallarga, lévantine de Pera mariée avec Fabrizio Adorno — encore un Génois de Chio — et établie à Venise où, depuis son veuvage, elle avait pris le voile au couvent de San Maffeo de Murano⁹⁵. En 1591, lorsque Mihnea, qui avait connu comme terres d'exil Rhodes d'abord, en 1583, puis, en 1584, Tripoli, se vit menacé du bannissement à Alep, il préféra abjurer. Alors, c'est à Cristoforo Bruti qu'il confia l'éducation de son fils unique, dont il devait désormais se séparer. Ce Radu, que sa naissance illégitime n'empêcha point ensuite d'accéder au trône des deux pays roumains, fut envoyé à Capo d'Istria, chez Giacomo Bruti, un autre frère de Bartolomeo⁹⁶. A la mort de son ami « Misser Christoforo », Mihnea, dans une lettre du 28 février 1593, disposait qu'on enlève l'enfant aux Bruti, car « personne ne connaît les desseins des hommes », pour le remettre à sa grand-tante de Murano⁹⁷. Du même document il ressort que l'héritage de Cristoforo allait revenir, faute d'enfants, à ses frères et neveux. A part Giacomo et Bernardo⁹⁸, il restait Benedetto qui, en juin 1593, s'efforçait encore à rétablir Pierre le Boiteux en Moldavie⁹⁹. Rentré en grâce, comme ses neveux, sous le règne de Radu Mihnea, il reçut le titre d'échanson ; sa vie se prolongea jusqu'en 1618¹⁰⁰. Un Thomas Brut de 1603¹⁰¹ et un Pierre (Pătrașcu) Brut mentionné en 1617¹⁰² étaient probablement ses fils.

Sur la génération suivante, on doit se borner à quelques rares données incomplètes. On perd vite la trace d'Antonio-Stanislaw, né en 1578 à Kamieniec-Podolsk¹⁰³. Bartolo Bruti en 1620, Bernardo en 1624¹⁰⁴

⁹³ D.I.R. XVI, III, p. 450—451, document du 18 janvier 1590.

⁹⁴ Hurmuzaki, XI, p. 748 (février 1591); cf. *ibid.*, p. XLVI, note 1, p. 253, note 4. Voir encore Hurmuzaki, IV/2, p. 163.

⁹⁵ Leur correspondance a été publiée par N. Iorga (voir ci-dessus, note 89). A consulter N. Bănescu, *Opt scrisori turcești ale lui Mihnea II*, dans « Analele Acad. Rom., mem. scț. ist. », III^e série, t. VI (1926), p. 177—191.

⁹⁶ Hurmuzaki, XI, p. 253—254.

⁹⁷ N. Iorga, *Contribuțiuni*, p. 102.

⁹⁸ Veress, IV, 23—24 — « Bernardus de Brutis » —, vraisemblablement le même que Bernard burgrave de Neamț en 1579—1582 (D.I.R. XVI, III, p. 133—186)

⁹⁹ Hurmuzaki, XI, p. LXXXII, 770—772.

¹⁰⁰ D.I.R. XVII, I, p. 201—202, et IV, p. 279—280; cf. N. Iorga, *Studii și doc.*, XI, p. 89—90. Selon D. Venturini, *art. cit.*, p. 374, il mourut à Corfou.

¹⁰¹ Th. Codrescu, *Uricariul*, XXII, p. 378, 381 — 382; cf. D.I.R. XVII, V, p. 108.

¹⁰² D.I.R. XVII, IV, p. 123—124.

¹⁰³ Hurmuzaki, III/1, p. 141. Le 23 avril 1592, Clément VIII répond à Pierre le Boiteux, dont il avait eu des nouvelles « ex sermone dilecti filii Antonii Bruti » (Nilles, *Symbolae*, II, p. 987). Il s'agit probablement d'Antonio Bruti, homme d'affaires et chargé de pouvoirs du prince exilé.

¹⁰⁴ N. Iorga, *Studii și doc.*, XX, Bucarest, 1911, p. 187, 190. D. Venturini, *art. cit.*, p. 384—385, fait mention d'un Barnaba, fils de Giacomo Bruti, né en 1583, jeune de langues en 1602, drogman en 1619—1623, mort en 1660.

refont la carrière de leur frère Cristoforo, drogman de Venise depuis 1582¹⁰⁵. La famille s'installe désormais à l'ambassade, où la rejoint dès 1618 un neveu nommé Cristoforo Tarsia, auquel un hodja enseignait le turc¹⁰⁶.

Ces Tarsia sortent du même terroir que les Bruti : vassaux de l'évêque de Capodistria au XV^e siècle, ils tenaient les fiefs de Villa Dolo, Cubi-laglava et Laura, auxquels s'est ajoutée ensuite la seigneurie de Pregara, et, comtes du Saint Empire, en 1478 on leur avait concédé le privilège de créer des notaires¹⁰⁷. Si l'insuffisance documentaire ne nous permet pas de retracer la carrière de Cristoforo Tarsia, il faut au moins noter qu'il fut le père de Tommaso Tarsia, né en 1641, « dragomano grande della Serenissima Republica di Venetia alla Porta ottomana » en 1683, mort à Constantinople avant 1716¹⁰⁸. Lorsque celui-ci avait déjà accédé au rang de grand drogman, son frère cadet, attaché à la même ambassade, n'était que « dragomano di strada ». Ce Giacomo Tarsia traduisit en italien la chronique ottomane de Husein Vegihi, dont le manuscrit se trouve à la Marciana¹⁰⁹. A cette époque, le baile de Venise avait à sa disposition un secrétaire, six drogmans et neuf jeunes de langues¹¹⁰.

Appartenant à la coterie des Bruti et des Tarsia, les Borisi, originaires d'Antivari, poursuivent une ascension parallèle¹¹¹. Du fait qu'une sœur de Bartolomeo Bruti ait épousé un membre de cette famille, Bernardo et Marcantonio Borisi furent, au début, épaulés par leur oncle à Constantinople autant que dans les pays roumains. Vu que, en 1595, les terres de Fontane, Acquadizza, Monte Pighera et Scoglio Rivera échurent à Bernardo, il était probablement l'aîné des deux. La tutelle de Radu Mihnea lui était revenue après les événements auxquels nous avons fait allusion. Dans l'entourage de ce prince marié à la sœur, au nom grec — Argyra —, du Vénitien Bartolomeo Minetti¹¹², Bernardo Borisi devint *postelnic*, successivement en Valachie, entre avril 1613 et juillet 1616, et en Mol-

¹⁰⁵ Veress, II, p. 230.

¹⁰⁶ N. Iorga, *op. cit.*, p. 187. Voir l'intéressant ouvrage *Quanto di più curioso ha potuto racorre Cornelio Magni... per la Turchia*, Venezia, 1682, p. 75, 81-82.

¹⁰⁷ Gr. de Totto, *Feudi e feudatari nell'Istria veneta*, p. 97.

¹⁰⁸ G. Paladino, *Due dragomanni veneti a Costantinopoli (Tommaso Tarsia e Gian Rinaldo Carli)*, « Novo Archivio Veneto », n.s., t. XXXIII/1, (1917), p. 183-200.

¹⁰⁹ N. Iorga, *Manuscripte din biblioteci streine relative la istoria românilor*, I, Bucarest, 1898, p. 52-54.

¹¹⁰ R. Mantran, *op. cit.*, p. 529.

¹¹¹ Gr. de Totto, *art. cit.*, p. 91.

¹¹² Ce personnage, après la mort de Radu Mihnea, fut le conseiller de son fils Alexandre l'Infant. Voir un bref résumé de sa carrière, chez N. Stoicescu, *Dictionar al marilor dregători din Ţara Românească și Moldova în sec. XIV-XVII*, Bucarest, 1971, p. 417.

davie, de novembre 1616 à décembre 1618 ¹¹³. Il fut employé à diverses missions en Transylvanie et à Constantinople ¹¹⁴. Là-bas, son frère Marc Antonio avait débuté comme drogman vers 1595, époque à laquelle le baile Leonardo Donato l'estimait « persona confidente » ¹¹⁵.

« Ogni giorno s'avvanza in merito », reprend, quatre ans plus tard, le baile Vincenzo Gardenigo ¹¹⁶. C'est à ce personnage que Marc Antonio Borisi dut son avancement rapide. Le 10 janvier 1600, sur son lit de mort, Gradenigo exprimait sa reconnaissance envers Borisi, qui l'avait accompagné pendant son dernier voyage, par cet éloge vraiment exceptionnel : « il Borisi parla et scrive in molte lingue, come nella valacca, albanese, greca, schiava, persiana, studia ordinariamente l'araba, che quasi possiede, et parla la turca così elegantemente che viene con gran gusto ascoltato dal Bassà e da tutti li Grandi della Porta, da quali è così ben veduto, che con gran vantaggio tratta li negotii della Serenità Vostra ». A ce sujet, le rapport au doge continuait ainsi : « non solo di quelli di questa casa, ma altro chi sia di quelli che servono alli rappresentanti d'altri principi a detta Porta, non è alcuno che possa porli il piede innanzi d'intelligenza della lingua turca, oltre alla sincerità della fede, alla bontà, al merito delle sue fatiche ». Or, justement, le grand drogman de Venise, Stefano dei Gioveni, venait de mourir la semaine précédente : « Per questo, non trovandosi qui in Pera chi possa compararsi alla qualità sua, convenimo per grandissimo servitio di Lei riverentemente dirle che non vediamo chi meglio di lui possa servirle in questo carico » ¹¹⁷. Il est évident que cette fonction que Marc Antonio Borisi allait exercer pendant vingt ans de suite n'était pas seulement la récompense des services rendus, elle honorait aussi le descendant d'une lignée déjà prestigieuse. Ce qui allait lui donner encore plus d'éclat fut le mariage d'une fille de Marc Antonio avec un singulier personnage auquel son activité diplomatique avait valu une position extraordinaire à la Sublime Porte.

Croate ou, mieux, Morlaque d'origine, Gaspard Gratiani tint un grand rôle dans les relations entre l'Empire ottoman et la monarchie autrichienne, notamment comme négociateur de la paix de 1616. L'importance de sa seconde mission à Vienne se dégage d'un document de 1618, où il est question du « Seigneur Gratiani, qui est un renégat résident auprès

¹¹³ *Ibid*, p. 352. En 1617 il reçoit en échange de deux villages 600 thalers et 6 chevaux (à cent thalers chacun), le montant de la somme prêtée sous le règne de Iancu le Saxon pour l'achat de « velours, damas et drap de Turquie », à l'occasion d'une noce ; voir D I.R. XVII, IV, p. 172-173.

¹¹⁴ N. Iorga, *Studii și doc.*, IV, p. CVII. Cf. Pietro Stancovich, *Biografia degli uomini distituti dell'Istria*, III, Trieste, 1829, p. 90.

¹¹⁵ Veress, *Doc.*, IV, p. 300.

¹¹⁶ H. F. Brown, *Il viaggio di Vincenzo Gradenigo, Baillo, da Venezia a Costantinopoli, 1599*, dans *Scritti storici in memoria di Giovanni Monticolo*, Venise, 1922, p. 52.

¹¹⁷ *Ibid.*, p. 66-67. Cf. J. Radonić, *Acta et diplomata*, III/1, Belgrade, 1939, p. 128.

de l'Empereur »¹¹⁸. L'information est significative, quoique inexacte. Non seulement Gratiani était resté bon catholique, mais il montre une remarquable habileté dans sa situation d'agent double, suffisamment démontrée par telle de ses lettres, du 29 août 1618 précisément, où il avertissait le baron de Mollart, président du Kriegsrat et frère de l'internonce, des pourparlers engagés entre les insurgés tchèques et Hassan, pacha de Buda¹¹⁹. A Vienne il rencontrait des émissaires du Père Joseph dans la maison du comte Adolphe d'Althan, illuminé et fantasque pourfendeur de Turcs qui avait organisé l'ordre chevaleresque de la Milice chrétienne. Par son intermédiaire, Gratiani entra en rapport avec Charles de Gonzague, duc de Nevers, dont les espérances de régner à Byzance comme ses lointains ancêtres Paléologues entretenaient le projet de croisade¹²⁰.

Cependant, il avait donné à la Porte d'assez forts gages de fidélité pour qu'on ait rétabli en sa faveur en 1616 le duché de Paronaxie, l'ancien fief de Joseph Nasi, courtisan, homme d'affaires et conseiller en politique étrangère de Selim II. Maintenant, l'heure de Gaspard Gratiani était venue : le 25 février 1619 il annonçait à Hans von Mollart, capable de bien apprécier sa loyauté envers les Turcs, « la gratia fattami da questo potentissimo Imperatore, il quale per remunerazione de miei fideli servitii mi ha concesso il Principato di Moldavia, per dove spero di partire tra pochi giorni »¹²¹. Dès le lendemain, le nouveau prince de Moldavie s'adresse au doge de Venise¹²². Cette lettre, qui commence par l'assurance de son dévouement sans bornes, poursuit ainsi : « Ne Vostra Serenità prenda alcuna meraviglia, se tal volta ha inteso haver io fatto offitii contrarii alli suoi interessi et che hora mi mostro in tutto diverso, perchè questo procedeva non per malevolenza o dispiacere che havissi ricevuto, poichè nella gloriosissima città di Venetia sono stato sempre straordinariamente accarez-

¹¹⁸ *Discours véritable de la mort du Grand Turc, avec quelques autres particularités des guerres et divisions qui sont depuis survenues pour le gouvernement de l'Empire d'Orient*, Paris, 1618, p. 11.

¹¹⁹ Hurmuzaki, IV/1, Bucarest, 1882, p. 582—583

¹²⁰ A part le récent ouvrage de St. I. Papadopoulos, 'Η κίνηση τοῦ δόνακ τοῦ Νεβέρ Καρόλου Γουζάγα για τὴν ἀπελευθέρωση τῶν Βαλκανικῶν λαῶν (1603—1625), Thessalonique, 1966, voir Elvire Georgescu, *Trois princes roumains et le projet de croisade du duc de Nevers*, « Revue historique du sud-est européen », XI, 1934, p. 337—341 ; Th. Holban, *Un plan de cruciată din inițiativă românească (sic!)*, « Rev. istorică », XXI, 1935, p. 105—108 ; C. Gollner, *La Milice chrétienne, un instrument de croisade au XVII^e siècle* dans « Mélanges de l'école roumaine en France », XIII, 1936, p. 59—118 — repris plusieurs fois : p. ex. *Prezența domnilor români în « Militia christiana »*, « Rev. istorică », XXIX, 1943, p. 214—228, et *Beziehungen der Rumanisch-din Wojewoden Radu Șerban, Nicolae Petrașcu und Gaspar Graziani zur « Milice chrétienne »*, « Revue des études sud-est européennes » VI, 1968, p. 71—83.

¹²¹ Hurmuzaki, IV/1, p. 583—584. La seule biographie du personnage — N.C. Bejenaru, *Gaspar Gratiani, domnul Moldovei (1619—1620) și luptele turco-polone din 1620*, « Cercetări istorice », I, 1925, p. 79—99 — est peu satisfaisante. C'est pourquoi il faut toujours avoir recours aux documents recueillis par N. Iorga, *Studii și doc.*, IV et XX.

¹²² Archivio di Stato, Collegio, lettere Principi, busta 12, ff. 144—146. Cf. Hurmuzaki, VIII, Bucarest, 1894, p. 379.

zato, ma perchè non mi potevo tirare a questa grandezza, se tale non mi fingevo ». Toute une éthique, pour ainsi dire, professionnelle tient dans ces mots. Et pour mieux sceller ses engagements envers « la più sublime et veneranda Republica del Universo », Gratiani demande comme une grâce qu'on lui permette d'épouser « una figliuola del s-re Borisi, dragoman grande di Lei ; il valor del quale tanto stimo quanto anco a questa Porta et in ogni luogo viene riputato ». Ainsi, voici la dynastie des drogman dalmates sur le trône, Gratiani lui-même étant des leurs par sa naissance aussi bien que par son *cursus honorum*. Déjà il s'installe, fondé sur l'appui de son beau-père à Constantinople et sur une petite armée que commande, en qualité de hetman, Bernardo Borisi ¹²³.

En butte à la constante inimitié du prince de Transylvanie Gabriel Bethlen qui, par ses dénonciations, faisait se resserrer sur lui le contrôle ottoman, il n'y avait pour Gratiani d'alliances possibles à l'extérieur que celle de l'Empire, occupé ailleurs, et celle de la Pologne, où il avait de puissants amis : Thomas Zamoycki, voévode de Podolie chargé de la garde de la frontière moldave, dont le nom seul évoquait la politique d'intervention dans cette région ¹²⁴, et Samuel Korecki, le chef du parti de la guerre à cause de sa parenté avec la turbulente famille Movilă. Aussi bien, Korecki était, comme Gratiani, un membre marquant de la Milice chrétienne ¹²⁵. Dans les projets du duc de Nevers il n'y avait pas seulement cette libération de la Grèce chère au Père Joseph, mais aussi une insurrection générale des peuples balkaniques, en vue de laquelle on comptait moins sur l'ancien collaborateur de Michel le Brave, Denis Rhali-Paléologue, que sur Gratiani, depuis longtemps en relations avec Raguse ¹²⁶. Ajoutons que la Valachie, tant qu'y régna Gabriel Movilă (jusqu'en mai 1620), penchait du côté de la révolte. Toutefois, les hésitations du prince de Moldavie à prendre les armes se prolongèrent et ce fut l'exécution de son beau-père, accusé de trahison, qui le rejeta finalement vers ce parti désespéré. Marc Antonio Borisi avait été pendu en août à Constantinople ¹²⁷. Dès le 23 du même mois, les hostilités furent engagées par un massacre

¹²³ B. P. Hasdeu, *Arhiva istorica*, I/2, p. 6.

¹²⁴ Hurmuzaki, suppl. 2 au t. II, Bucarest, 1895, p. 465—467.

¹²⁵ Avec un Radziwill, un Mnizek — l'ex-beau-père du « faux Démétrius » — et un Tarnowski (Th. Holban, *art. cit.*, p. 107).

¹²⁶ La poète ragusain Gundulić en parle dans *Osman*, son épopée. Voir N. Iorga, *Maiolino Bisaccioni și războaiele civile din Moldova*, « Arhiva societății științifice și literare din Iași », III, 1891, p. 645—651, 704—726. Une référence de celles qu'on se repasse sans prendre la peine d'y aller : Berger de Xivrey, *Mémoire sur une tentative d'insurrection organisée dans le Magne de 1612 à 1619 au nom du duc de Nevers*, dans la « Bibliothèque de l'Ecole des Chartes », 1840—1841.

¹²⁷ A. Mesrobeanu, *Nuovi contributi sul Voevoda Gaspare Graziani e la guerra turco-polacca del 1621*, « Diplomatarium Italicum », III, 1934, p. 198.

des Turcs de Jassy ¹²⁸. On peut supposer que Bernardo Borisi prit part à la bataille de Țuțora mais, tandis que Gratiani, en fuite, était assassiné par deux de ses boyards, le sort de son hetman reste inconnu : s'il ne périt pas dans la débâcle, il rentra peut-être à Venise.

Le fait est que cette fois encore, le clan parvint à surmonter la crise. Après la mort de Marc Antonio on constate la présence à Constantinople et à Jassy de son gendre, Giovan Andrea Scoccardi ¹²⁹. Il s'agit d'un Danois qui aurait étudié la médecine à Padoue et qui devait s'appeler probablement Hans Andreas Skovgaard ¹³⁰. Ce courtisan de Basile Lupu, outre les soins qu'il lui donnait, faisait auprès du prince de Moldavie la fonction d'informateur à la fois du résident impérial et du baile vénitien. Sa fille, Hélène, épousera en 1656 le docteur Giovanni Mascellini, né à Urbino en 1612 d'une famille noble de Pesaro ¹³¹. Celui-ci avait été médecin du prince Mathieu Basarab et s'était enfui de la Valachie en 1655, à la suite d'une émeute qui avait saccagé sa maison de Tirgoviște, autrefois visitée par l'archevêque de Sofia Pietro Diodato Bakšić ¹³². Après un bref séjour en Bulgarie auprès de son ancien hôte, il s'était établi à Constantinople, écrivant même une description de cette ville en 1665 ¹³³. Entre les événements notés journellement par Antoine Galland pendant son voyage à Constantinople on retient, le 17 septembre 1672, ceci : « la femme du sieur Marcellin, médecin de la mère du grand vizir, retourna d'Andrinople, ayant laissé aller son mary à la suite du Grand Seigneur ¹³⁴. Mascellini, que son emploi auprès d'Achmed-Pacha avait mené jusqu'en Crète ¹³⁵, allait devenir en juin 1673 médecin de la sultane-mère et de l'héritier du trône ottoman, « charge honorable et profitable » ¹³⁶. Enfin,

¹²⁸ *Ibidem*. Voir ci-dessus, note 121. Cf. E. Schutz, *An Armeno-Kipchak Chronicle on the Polish-Turkish Wars in 1620—1621*, Budapest, 1968.

¹²⁹ Ou Scogardi; voir Hurmuzaki, VIII, p. 500—502: il quitte Constantinople vers la fin d'octobre 1641, pour se rendre à la cour moldave où on lui avait offert un traitement annuel de 1500 réaux.

¹³⁰ E. Lozovan, *Voyageurs nordiques dans les pays roumains*, dans « *Etudes Romanes de Lund* », XVIII, 1970, p. 112—113. Cf. Hurmuzaki, IV/1, p. 668, et IV/2, p. 515. Dans un rapport inédit du 6 mars 1642, le missionnaire Bartolomeo Bassetti affirme que Scoccardi était parent de Basile Lupu (Lozovan, *loc. cit.*). Or, une nièce du prince avait épousé en décembre 1641 Ambrogio Grillo, fils du grand drogman de Venise qui sera pendu en 1649 (Hurmuzaki, VIII, p. 502, 503, 514, et XIV, p. 174—175). Ainsi s'établit la relation Borisi-Scoccardi-Grillo, le médecin danois servant d'intermédiaire entre la « Venise de Constantinople » et le *basileus* moldave.

¹³¹ N. Iorga, *Două tradiții istorice în Balcani: a Italic și a românilor*, dans « *Analele Acad. Rom.*, mem. sect. ist. », II^e série, t. XXXV, 1913, p. 428.

¹³² *Monumenta spectantia historiam Slavorum meridionalium*, XVIII, Zagreb, 1887, p. 234, 248—249.

¹³³ C. Pizzi, *Une relation sur Constantinople inédite et méconnue du XVII^e siècle*, dans les *Actes du X^e Congrès international d'études byzantines*, Istanbul, 1957, p. 214—217.

¹³⁴ A. Galland, *Journal*, II, p. 214; cf. *ibid.*, p. 74, 77.

¹³⁵ N. Iorga, *art. cit.*, p. 428.

¹³⁶ A. Galland, *Journal*, II, p. 101.

comme le Khan des Tatars, le connaissant de réputation, essayait de l'attirer en Crimée, il mourut en route en 1675 à Galați, où, sur la tombe érigée par sa femme, une inscription latine proclamera ses mérites : « in medica arte alter Avicenna »¹³⁷.

Dans l'histoire de cette dynastie de drogman et de « iatrophilosophes », un nouveau chapitre s'ouvre avec le mariage du noble génois Pantaleone Mamuca della Torre avec la comtesse Cecilia Borisi de Fontane¹³⁸. Qu'elle fût la fille de ce Bernardo qu'on a vu exercer les plus hautes charges politiques dans les pays roumains, ou d'un autre Borisi ne change rien au fait que son fils, Marc Antonio, aura une carrière semblable à celle du parent dont il portait le nom. Seulement, lui, il entra au service de l'Empereur. Réaction chargée de sens, à l'heure de la guerre de Crète qui va accentuer le déclin de Venise.

L'ambassade impériale et la légation de Venise à Constantinople étaient de tout temps rivales. Néanmoins, leurs interprètes s'entendaient comme larrons en foire. Mêlés à toutes les intrigues, ils travaillaient au profit tantôt de l'un, tantôt de l'autre des membres de la famille, raisonnablement partagés entre les différentes ambassades. Parfois, des arrangements matrimoniaux venaient resserrer ces liens fraternels : ainsi, Bartolomeo Bruti, interprète de Venise, avait épousé la nièce du « dragoman cesareo » Matthias del Faro. Le 23 avril 1673, M^{gr} Ridolfi, vicaire patriarcal, célébra le mariage de Marc Antonio Mamuca, drogman de l'empereur, avec la fille, nommée Giustina, du premier drogman de Venise, Cristoforo Tarsia¹³⁹.

Par hasard, l'inestimable journal d'Antoine Galland nous renseigne abondamment sur ces noces, dont le faste laisse entrevoir les richesses accumulées par trois générations. La dot de la mariée surtout, qu'on expose en public et que Galland détaille complaisamment : « Pour commencer par les choses les plus éclatantes, il y avoit une ceinture d'or garnie toute de diamants, laquelle était considérable ; il y en avoit une autre, plus petite, de rubis ». L'inventaire continue et l'on sent quel plaisir y prend le traducteur des *Mille et une nuits* : « les rubis des pendants d'oreilles et les bracelets de perles . . . les vestes de brocard d'or et d'argent avec les jupons en nombre de vingt tout au moins, avec leurs boutons, les uns garnis de perles, les autres d'émail, d'autres de filigrane d'or, d'autres de cristal travaillé, les caftans doublés de samour et d'hermine au nombre de dix ou douze ». Les Tarsia sont donc une grosse fortune, capable d'éclip-

¹³⁷ N. Iorga, *loc. cit.*

¹³⁸ Giovanni Stefani, *I Greci a Trieste nel Settecento*, Trieste, 1960, p. 31. Pantaleone était le fils de Michele Mamuca, d'une famille patricienne connue dès le XIV^e siècle, et de Geronima Giustimani, de Venise.

¹³⁹ A. Galland, *op. cit.*, p. 59-64.

ser les héritiers des Borisi. Cependant, Galland rapporte que « le sieur Marc Antoine voulut aussi, de son côté, faire une monstre de ce qu'il avoit, quoy que ce fust entièrement contre l'usage. J'eus aussi la curiosité de m'introduire chez luy ». Là-bas s'évalaient « des couvertures de brocard avec des draps garnis de dentelles tout à l'entour, des garnitures de coussins de brocard d'or pour le sofa, de la vaisselle d'argent qui consistoit en plusieurs cuillers, fourchettes et autres choses, avec un cabinet d'Allemagne orné de moulures d'argent ». Parmi les divers présents déposés dans la corbeille de la mariée étaient aussi cent sequins donnés par « un Grec riche nommé Manolaki, qui faisoit l'office de parrain à la place du prince de Moldavie »¹⁴⁰. Le fameux Phanariote Manolaki de Castoria, fourreur en chef du Sérail, représentait en cette occasion Grégoire Ghica, prince de Valachie, que Galland, qui le confond avec le moldave Georges Duca, avait vu dans sa chaire au Patriarcat un an auparavant¹⁴¹. Pourvu de nombreuses dignités — comte du Saint Empire, magnat de Hongrie —, Marc Antonio Mamuca entretenait avec les princes roumains des rapports familiaux. Ainsi, il raconte la visite qu'il fit à Șerban Cantacuzène, le lendemain de sa nomination. Le prince de Valachie l'aurait retenu à table ce jour-là, en lui faisant don d'une pelisse de zibeline. Après cet accueil amical, le drogman se déclarait prêt à seconder Cantacuzène, qui avait gagné la confiance des Turcs en dépit des persécutions subies naguère de la part des Rosetti, ses ennemis jurés¹⁴². A cet effet et pour obtenir la mise en liberté du seigneur transylvain Paul Beldy, incarcéré aux Sept-Tours, il se rendait à des conciliabules mystérieux en pleine nuit¹⁴³.

A l'exemple de son ambassadeur qui visitait souvent ses collègues, Marc Antonio Mamuca fréquentait les légations de Venise ou de Hollande

¹⁴⁰ *Ibid.*, p. 61. Des musiciens juifs jouent à la noce, comme du temps de Gerlach.

¹⁴¹ *Ibid.*, I, p. 16, 22, 45—46, 203. Il avait été recommandé au marquis de Nointel, ambassadeur de France, par le résident de Louis XIV à Vienne, le chevalier Jacques Bretel de Grémonville (voir ses rapports au roi, du 30 mai et du 1^{er} juillet 1670, dans *Monumenta spectantia historiam Slavorum meridionalium*, XIX, Zagreb, 1888, p. 161—162, 165—166.

¹⁴² Cf. Ion Neenlee, *Lctopiscul jării Moldovei*, Bucarest, 1955, p. 148—149. Voir dans *Monumenta comitalia regni Transilvaniae*, XVI, Budapest, 1893, p. 631—632, la lettre du 9 décembre 1678 : « Factus est dominus Scibanus princeps Valachiae ; ivi ad ipsum et salutavi Est meus antiquus amicus et illa die detinuit me in prandio prope se ipsum. Est egregius princeps et majestosam praesentiam habet, et valde gratus apud Turcos. Heri misit ad me pro dono pellicem zebelinam, cum duobus vestibus, et sincerum affectum erga me ostendit ; et ego certe quid possum inservire ipsi, libenter faciam . . Multas persecutiones passus est a filiis Cupari, sed nihil proderant contra ipsum »

¹⁴³ *Ibid.*, p. 631 : « hora tertia noctis fui apud caemeamum et totus solus cum ipso loquutus sum, ut memor sit III-mac D-nis, et ne obliviscatur in carcere » Il signait « Marcus Antonius a Turre ». Cf. *ibid.*, p. 553—554, 556—557, 558—559, 561—564. Voir encore N. Iorga, *Moștile familiei Beldy din Țara Românească*, « Analele Acad. Rom., mem. sect. 1st. », III^e série, t. IV, 1925, p. 384—387, 389—397.

et, avec plus d'assiduité encore, le Palais de France¹⁴⁴. Il prêtait même des livres au marquis de Nointel et à son érudit secrétaire : par exemple, la brochure du jésuite Paul Taffener, *Caesarea legatio comitis de Leslie* (Vienne, 1672) et les quatre tomes de Petrus Lambecius *Commentarii de Augustissima Bibliotheca Vindobonensi*¹⁴⁵. Or, ce dernier ouvrage est un catalogue des manuscrits grecs de Vienne, un travail d'érudition dont la présence dans sa bibliothèque trahit chez le drogman de l'Empereur un intérêt insoupçonné pour les lettres classiques. En effet, Mamuca della Torre venait en contact avec un cercle d'hellénistes et d'amateurs d'antiquités qui gravitait autour de Nointel : Antoine Galland, Antoine des Barres, Cornelio Magni¹⁴⁶.

Désireux de plaire à son maître, le marquis rassemblait des manuscrits et des monnaies pour la bibliothèque de Louis XIV. C'était déjà une tradition : pour preuve, la « centaine de volumes que Mr. de la Haye envoya dans les dernières années de son ambassade »¹⁴⁷. Son successeur déployait une grande pompe à ses moindres déplacements et faisait jouer la comédie pour l'agrément de ses collègues. On représentait à Constantinople en 1673 Corneille et — de son vivant — Molière !¹⁴⁸ A cette passion pour le faste le plus voyant répondait aussi la chasse aux manuscrits. Fait assez peu connu, Colbert s'était porté acquéreur de la bibliothèque du grand interprète de la Porte Panayotis Nikousios. Dans ses instructions à l'ambassadeur de France, le 16 novembre 1674, on lit : « il serait important pour le service du Roy que vous vous appliquassiez à bien connoistre de quelle qualité sont les livres de cette bibliothèque, et s'il y a ou de fort anciens manuscrits, ou des livres d'histoires du Levant ou des livres de belles-lettres, ou de doctrines d'antheurs connus dans l'antiquité et qui n'ayent point encore esté imprimés en Europe »¹⁴⁹. Galland, qui avait écrit en 1673 un *Mémoire des Antiquités qui restent encore de nostre temps dans l'Archipel et dans la*

¹⁴⁴ Giovanni Benaglia, *Relazione del viaggio fatto a Costantinopoli, e ritorno in Germania, dall'illustrissimo sig. conte Alberto Caprara...*, Bologne, 1684, p. 137.

¹⁴⁵ A. Galland, *op. cit.*, II, p. 16—17.

¹⁴⁶ Le principal livre à consulter reste celui d'Albert Vandal, *Les voyages du Marquis de Nointel (1670—1680)*, Paris, 1900. Sur C. Magni, voir N. Iorga, *Un călător italian în Turcia și Moldova în timpul războiului cu Polonia*, « Analele Acad. Rom., mem. sect. ist. », II^e série, t. XXXIII, 1910. Cf., toutefois, les doutes émis par Maria Holban dans l'introduction de *Călători străini despre țările române*, I, Bucarest, 1968, p. XXI.

¹⁴⁷ A. Galland, *op. cit.*, I, p. 275.

¹⁴⁸ Là-dessus, c'est encore le *Journal* de Galland (II, p. 5—6, 14, 34) qui fournit des indications précises : on joua le 8 janvier et le 9 février *le Dèput amoureux* avec *le Cocu imaginaire*, le 29 janvier *l'Ecole des maris* et *le Cid*. Galland joua en travesti le rôle de la suivante de Chimène, ayant « sur la poitrine trois ou quatre serviettes pliées pour me faire paroître une grosseur et une rondeur en cet endroit, au lieu de tettons ».

¹⁴⁹ *Ibid.*, I, p. 273—275.

Grèce¹⁵⁰, eut bientôt le beau titre d'« Antiquaire du Roy ». En cette qualité, il fit un second voyage à Constantinople, accompagnant Gabriel-Joseph de La Vergne, seigneur de Guilleragues, envoyé en 1679 par Louis XIV pour remplacer Nointel. Or, dès le 4 avril 1680, Colbert écrivait à Guilleragues : « Vous savez la curiosité que j'ai d'avoir de bons manuscrits pour l'ornement de ma bibliothèque . . . Je suis bien aise de vous donner avis que le sieur Sauvan, consul de Chypre, m'écrit que l'archevêque de Chypre, qui est à présent à Constantinople, a d'assez beaux manuscrits »¹⁵¹. A signaler que le grand ministre ne savait ni le grec, ni le latin¹⁵².

Malgré cet engouement soudain pour les manuscrits grecs, la Grèce classique suscitait peu d'enthousiasme même chez les doctes du XVII^e siècle, citoyens de la République des lettres en même temps que diplomates. Nul commentaire ne peut mieux rendre le désenchantement éprouvé après avoir touché la terre des anciens Dieux que la fameuse lettre de Guilleragues à Racine, datée du 9 juin 1684. Le parti pris en éclate dès les premiers mots : le grec serait « une langue aussi corrompue et aussi misérable que l'ancienne Grèce l'est devenue ». C'est un fort intéressant document de sensibilité moderne, rédigé dans un esprit de fronde contre l'image homérique de la Grèce : « Le Scamandre et le Simois sont à sec dix mois de l'année ; leur lit n'est qu'un fossé . . . L'Hébre est une rivière de quatrième ordre . . . Sdile ou Délos est un misérable rocher ; Cérigue est une petite île des Vénitiens, la plus désagréable et la plus infertile qui soit au monde. Il n'y a jamais eu d'air si corrompu que celui de Paphos, lieu absolument inhabité. Naxie ne vaut guère mieux. Les divinités ont été mal placées, il en faut demeurer d'accord ». A cette tentative de démythiser la Grèce se mêlent hardiment quelques traits de critique historique : « Les vingt-deux royaumes de l'Anatolie, le royaume de Pont, la Nicomédie donnée aux Romains, l'Ithaque présentement l'île de Céphalonie (*sic*), la Macédoine, le terroir de Larisse et celui d'Athènes ne peuvent jamais avoir fourni la quinzième partie des hommes dont les historiens font mention. Il est impossible que tous ces pays, cultivés avec tous les soins imaginables, aient été fort peuplés. Le terrain est presque partout pierreux, aride et sans rivières : on y voit des montagnes et des côtes pelées, plus anciennes assurément que les

¹⁵⁰ *Ibid.*, II, p. 207—217. (Magni, *op. cit.*, p. 75, fait l'éloge de « Monsù Galant, giovane molto studioso et erudito ».

¹⁵¹ Guilleragues, *Lettres Portugaises, Valentins et autres œuvres*, publiées par F. Deloffre et J. Rougeot, Paris, 1962, p. 169.

¹⁵² Voltaire, *Siècle de Louis XIV*, Paris, Garnier, s.d., p. 560.

plus anciens écrivains »¹⁵³. L'analyse d'un texte pareil risque de nous entraîner trop loin. Pour le moment, il suffit de relever le climat lettré de l'ambassade française autour de laquelle les drogmans forment un groupe social et intellectuel à part.

Il est à peine nécessaire de mettre en évidence le rôle qu'a tenu le petit monde cosmopolite de Pera dans l'ouverture progressive vers l'Occident connue par la société roumaine du XVII^e siècle. D'abord, en tant que source d'informations politiques. La correspondance de Constantin Brancovan, prince de Valachie, témoigne d'un intense commerce des nouvelles entre Constantinople, Bucarest et Moscou¹⁵⁴. En règle générale, les racontars des drogmans étaient transmis par des moines ou des marchands grecs, émissaires du Patriarcat œcuménique, ou encore par des émigrés hongrois du parti de Thoköly¹⁵⁵ ou de Rakoczy¹⁵⁶. Un exemple concret en est la lettre de Thököly qui annonce à Brancovan, le 11 septembre 1692, la prise de Namur, que les troupes de Louis XIV avaient emportée d'assaut dès le mois de juin. Dans un latin particulier, le Hongrois écrivait : « Armada confederatorum retiradat, perditis septem navibus »¹⁵⁷. Plus tard, telle victoire des Danois en Poméranie, les rapports de Charles XII avec la France, l'Angleterre et la Prusse feront l'objet d'un échange épistolaire entre le jeune Etienne Brancovan et Șerban Greceanu¹⁵⁸. La chronique valaque contemporaine de Radu Popescu rapporte, suivant les gazettes officielles, l'abdication de Philippe V d'Espagne, la mort du pape Innocent XIII et, en France, la mort du Régent, sans laisser de côté les fiançailles de Louis XV avec l'Infante¹⁵⁹.

La diffusion de pareilles informations se fait grâce à Bartolomeo Ferrati, qui cumule les emplois d'agent de l'Empereur, espion du roi

¹⁵³ Guilleragues, *Lettres*, p. 175–179. Voir *ibid.* l'introduction, sur cet habile diplomate qui, fréquentant M^{mes} de La Fayette et de Sévigné, s'honorait de l'amitié de Boileau, de Racine et de La Rochefoucauld, et dont la bibliothèque, où voisinaient le *Saint Voyage de Jérusalem* et la *Topographia Constantinopoleos*, comptait 2000 volumes.

¹⁵⁴ *Исторические связи между народами СССР и Румынии*, III, 1674–1711 Moscou, 1970.

¹⁵⁵ *Monumenta comitativa*, XVI et XVII; Gottlieb Birmann, *Tokolytana*, « Archiv für Kunde Österreichischer Geschichts-Quellen », XXVI, 1861 p. 303–312; K. Thaly, *Thököly Imre Fejedelem 1691–1692-iki Levelskönyve*, Budapest, 1896.

¹⁵⁶ Erno Simonyi, *Angol Diplomatai iratok II Rakoczi Ferencz korara*, I, Pest, 1871. Sur deux agents de Rakoczy, Ladislas Kolenyesdi von Vetes et l'abbé Dominique Brenner, voir *Fontes rerum austriacarum*, II^e série, t. IX, Vienne, 1855, et notre article *Constantin Brincoveanu personaj al abatelui Prévost*, « Studii de literatură universală », XVI, 1970, p. 163–180, repris dans la « Revue de littérature comparée », 1971, p. 228–234.

¹⁵⁷ K. Thaly, *op. cit.*, p. 342–343.

¹⁵⁸ N. Iorga, *Scrisori de familie ale vechilor Brincoveni*, « Analele Acad. Rom., mem. sect. ist. », III^e série, t. XVI, 1935, p. 188, 190–191.

¹⁵⁹ Radu Popescu, *Istoriile domnilor Țării Românești*, éd. C. Grecescu, Bucarest, 1963, p. 272.

de Suède et médecin du prince Brancovan¹⁶⁰. Médecin politique, cela s'entend, car, à la cour de Bucarest, cette charge revenait à Pantaleone Calliarchis et Jacob Pylarino¹⁶¹. Tout s'éclaire, lorsqu'on sait que le comte Ferrati était le propre beau-frère du gendre de Marc Antonio Mamuca della Torre.

Cristoforo Mamuca (1680—1750), fils de Marc Antonio et lui-même attaché à l'ambassade impériale de Constantinople, aura à organiser un véritable service d'informations militaires et politiques dirigé vers Vienne, avec des courriers valaques qui allaient et venaient par Braşov¹⁶². Avant de passer à Trieste comme consul de la nation grecque, Cristoforo avait épousé Judith-Marie Khuen von Bellasi, tandis que sa sœur était mariée au comte Adam Kalnoky, puis, en secondes noces, au boyard roumain Costin Neaniul¹⁶³. Le sort ultérieur de leurs descendants n'intéresse plus ce travail au cours duquel nous avons uniquement cherché d'éclairer les curieuses physionomies de quelques drogmans, leurs liens avec le milieu dont ils étaient issus et la place qu'ils ont tenue dans la culture de leur temps.

Pour en revenir à l'influence intellectuelle de cette ambiance qui, en marge de la capitale de l'Empire ottoman, s'est conservée d'abord comme un îlot vénitien, pour recevoir ensuite une profonde empreinte française, il faut ajouter qu'elle a contribué à développer l'enseignement des langues orientales en plusieurs pays d'Europe. « Louis XIV, d'heureuse mémoire, prit la résolution, il y a plusieurs années, de faire venir en France une douzaine d'enfants de différentes nations du Levant, Arméniens, Grecs et Suriens, pour être élevés dans notre collège de Paris »¹⁶⁴. Les mots que nous venons de citer, écrits par un jésuite français du XVIII^e siècle, indiquent une expérience encore fraîche du Levant. Qu'on pense qu'à Rome on enseignait le syriaque et l'arabe depuis 1584, au Collège des Maronites, qui avait compté parmi ses élèves les grands orientalistes de la Vaticane Abramo Ecchellense et Giuseppe Simonio

¹⁶⁰ *Monumenta spectantia historiam Slavorum meridionalium*, XVIII, p. 330 ; Hurmuzaki, IX/1, p. 512, 533—535 (= N. Iorga, *Manuscrite din bibliotecă streină*, II, p. 29—31) ; Hurmuzaki, VI, p. 147. Voir encore G. Negulescu-Batişte et N. Vatamanu, *Casa din Bucureşti a doctorului Bartolomeo Ferrati, protomedic al lui Brîncoveanu*, Bucarest, 1940. Cf. N. Iorga, *Medicul lui Constantin-vodă Brîncoveanu*, « Rev. istorică », XXVIII, 1942, p. 12—13.

¹⁶¹ N. Vatamanu, *Medici şi astrologi la curtea lui Brîncoveanu*, « Viaţa medicală », XIII, 1966, n^o 1, p. 51—56. Pour l'épithète de P. Calliarchis voir G. D. Florescu, P. Ş. Năsturel et P. Cernovodeanu, *Lapidariul bisericii Stavropolcos din Bucureşti*, « Biserica Ortodoxă Română », LXXIX, 1961, n^{os} 11—12, p. 1056.

¹⁶² G. Stefani, *op. cit.*, p. 33.

¹⁶³ *Inscriptiile medievale ale României*, I, Bucarest, 1965, p. 220—221. Voir aussi à la bibliothèque de l'Académie de Bucarest un document du 25 août 1747 (CXCVIII—78).

¹⁶⁴ *Lettres édifiantes et curieuses écrites des missionnaires étrangers Mémoires du Levant*, I, Paris, 1780, p. 194—195.

Assemani¹⁶⁵. Cependant, les bourses instituées en 1700 au Collège Louis-le-Grand, dans l'intention de préparer les futurs interprètes pour l'ambassade et les consulats d'Orient, ne restèrent jamais vacantes. Par là passèrent, après un Lomaca, aïeul d'André Chénier¹⁶⁶, les Roboly, Brue, Fornetti, de Cresmery, Fonton, Ruffin et bien d'autres, destinés à une carrière souvent aventureuse au Levant, sous la bannière des fleurs de lys¹⁶⁷. La même nécessité d'assurer leur représentation à Constantinople fit que d'autres Etats aient eu aussi leurs jeunes de langues : la Hollande¹⁶⁸, la Suède¹⁶⁹, la Pologne¹⁷⁰.

Au fait, quelles connaissances philologiques exigeait-on des drogman? Le turc d'abord, ce qu'on comprend aisément, l'italien ensuite, la *lingua franca* du Levant. Bartolomeo Bruti, l'ancêtre du clan, savait encore l'albanais, mais on se demande comment faisait-il pour s'entendre avec les Roumains, à moins que les boyards moldaves n'eussent compris l'italien. Ils devaient causer par interprète comme, en pareil cas, Gaspard Gratiani qui, lui, parlait serbe. Par contre, Marc Antonio Borisi est un polyglotte, sachant également le roumain, l'albanais, le grec, le slavon, le turc, le persan et l'arabe. Pour s'entretenir avec Şerban Cantacuzène, Marc Antonio Mamuca aurait pu employer soit le roumain, soit le grec. A part ça, il connaissait le latin, au XVII^e siècle la langue internationale de l'érudition.

Certains de ces interprètes avaient des dispositions littéraires. Par leurs traductions de chroniques et de vers en italien, ils ont essayé

¹⁶⁵ Notices par G. Levi della Vida, dans le *Dizionario biografico degli Italiani*, I, p. 60-61. et IV, p. 437-440.

¹⁶⁶ Peut-être est-ce le même qui, en 1716-1718, défendit à Constantinople les intérêts d'Auguste II de Pologne, cf. N. Iorga, *Ştiri despre veacul al XVIII-lea în ţerile noastre după corespondenţe diplomatice străine, I. 1700-1750*, « Analele Acad. Roum., mein. sect. ist. », II^e série, t. XXXII, 1909, p. 15.

¹⁶⁷ Frédéric Masson. *Les jeunes de langues, notes sur l'éducation dans un établissement de jésuites au XVIII^e siècle*, dans *Jadis*, Paris, 1905, p. 67-114.

¹⁶⁸ Aubry de La Motraye, *Travels through Europe, Asia and part of Africa*, II, Londres, 1723, p. 132, raconte avoir connu en Turquie un certain Heyman, qui eut ensuite la chaire de langues orientales à Leyde. Sur la vie qu'on menait en 1711 à l'ambassade des Pays-Bas, voir les lettres du baron Frédéric-Ernest de Fabricé, *Anecdotes du séjour du roi de Suède à Bender*. Hambourg, 1760, p. 62 : « Monsieur le comte Jacques Colyer est un bon Hollandais qui aime fort à boire, à se réjouir ; il a une espèce de femme grecque avec 12 ou 15 esclaves, ce qui forme un véritable harem turc ».

¹⁶⁹ L'Arménien Mouradja d'Olsson gagna par sa science, son zèle et son honnêteté le poste de premier drogman. Un autre interprète fut Alexandre Amira, natif de Smyrne, auteur d'une *Storia del soggiorno di Carlo XII a Bender* (éd. N. Iorga, Bucarest, 1905) et auquel on a même attribué une chronique moldave, personnage qu'on devrait étudier plus attentivement. Voir C. I. Karadja, *Deux lettres du drogman Alessandrio Amira*, « Revue historique du sud-est européen », VI, 1929, p. 336-339, et D. Russo, *Studi istorice greco-române*, I, Bucarest, 1939, p. 198-202.

¹⁷⁰ Sur Charles Boscamp-Lasopolski, voir Hurmuzaki, X, p. 551. et aussi N. Iorga, *Documente privitoare la familia Callimachi*, I-II, Bucarest, 1902-1903. Cf. *Polski słownik biograficzny*, Cracovie, 1935, p. 372-374.

de rendre accessibles à la culture européenne de leur temps l'histoire et la sensibilité turque¹⁷¹.

Peut-être serait-il judicieux d'associer à ces réflexions à propos des drogmans, celles qu'inspire la montée des Phanariotes durant la même période, d'autant plus que leur type de culture s'est constitué dans l'ambiance des missions étrangères. En effet, « le fondateur de la dynastie la plus puissante dans ce monde particulier »¹⁷², Alexandre Mavrocordato avait étudié à Padoue et à Rome grâce à la protection de l'ambassadeur de France¹⁷³. Son initiation s'était faite là-bas dans l'esprit du mouvement culturel de l'Europe occidentale mais, en rentrant, il continue ces contacts stimulants, auxquels il doit probablement la lecture de la Rochefoucauld, et il fréquente volontiers le même cercle que Galland¹⁷⁴. Ceci en dépit de l'attention méfiante avec laquelle les diplomates français surveillent son attitude envers la propagande catholique¹⁷⁵. Toutefois, il faut admettre que sa charge de logothète de la Grande Eglise ne l'empêchait pas de bénéficier sans la moindre contrainte des conditions intellectuelles de ce milieu catholique sous protection française. Nous voyons le signe d'une liberté d'esprit toute moderne dans le fait qu'il ait donné à ses fils une éducation chez les Pères. Selon le jésuite Tarillon, « la famille des Scarlati, à laquelle le fameux Alexandre Scarlati, connu sous le nom de Mauro Cordato, a rendu sa première splendeur, est aujourd'hui celle qui se distingue le plus par son crédit et par les honneurs dont elle est revêtue. Mauro Cordato a laissé deux fils dont l'aîné est pour la seconde fois Bey de Moldavie; l'autre est grand drogman de l'Empire. Nous sommes fort bien reçus de tous ces Messieurs. Le Bey de Moldavie, à qui le Père Jacques Piperi a autrefois appris la langue latine, a prié qu'on lui donnât encore un jésuite pour l'apprendre à son fils »¹⁷⁶. Donc, le maître de latin de Nicolas Mavrocordato avait été ce Piperi, probablement un converti albanais, dont on

¹⁷¹ Voir ci-dessus, note 108.

¹⁷² C. Th. Dimaras, *Alexandre Mavrocordato, Machiavel et La Rochefoucauld, notes de lecture*, dans *La Grèce au temps des Lumières*, Genève, 1969, p. 19. Ce petit recueil, d'une grande finesse, est à méditer par tout historien des idées qui s'occupe du sud-est européen.

¹⁷³ M. I. Manussacas, *Lettere patriarcali inedite (1547—1806) agli arcivescovi di Filadelfia in Venezia ed alla confraternità dei Greci ortodossi*, Venise, 1968, p. 72—76, lettre de Joannice II, le 20 avril 1655. Un oncle archevêque catholique de Paionaxie l'avait aussi aidé à faire son chemin. Sur ce « buon vecchio », voir N. Nilles, *op. cit.*, II, p. 713—714, 858.

¹⁷⁴ A. Galland, *op. cit.*, I, p. 236—237, très importante note du 18 novembre 1672. A consulter sur plusieurs points de sa biographie, l'étude, très fouillée, de N. Camariano, *Alexander Mavrocordato*, Thessalonique, 1970.

¹⁷⁵ P. Antoine Rabbath, *Documents inédits pour servir à l'histoire du christianisme en Orient (XVI^e—XIX^e siècle)*, I, Paris—Leipzig—Londres, 1905, p. 97, note 1, rapport de Girardin, le 11 juillet 1686; Ch. Schéfer, *Mémoire historique sur l'ambassade de France à Constantinople par le marquis de Bonnac*, Paris, 1894, p. 111, rapport de Chateauneuf, en 1698.

¹⁷⁶ *Lettres édifiantes et curieuses*, I, p. 9, lettre au comte de Pontchartrain, le 4 mars 1714.

sait qu'il était féru d'archéologie et que, envoyé en mission à Salonique, il travailla avec ardeur à recueillir et à déchiffrer des inscriptions¹⁷⁷.

L'exemple d'un tel maître a dû influencer sur Nicolas Mavrocordato, que nous retrouverons plus tard faisant à juste titre figure de souverain éclairé. Bon latiniste, il attachait un intérêt très vif à l'histoire, comme le prouve sa bibliothèque, une des plus renommées de l'Europe. Nous croyons percevoir ici une mutation importante : le temps n'est plus où une belle bibliothèque était un moyen d'affirmer sa haute position sociale ; les livres de Mavrocordato furent réellement lus¹⁷⁸. En 1720, il échangeait des manuscrits grecs avec le bibliothécaire du Louvre, cet abbé Bignon qui avait rédigé le règlement royal de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres¹⁷⁹. L'érudit Sevin, un de ces abbés épigraphistes et un peu dénicheurs de trésors qui, au XVIII^e siècle, ont parcouru la Grèce à la recherche des antiquités¹⁸⁰, rend hommage à son tour à la riche collection de Mavrocordato : « Le prince de Valachie a fouillé tous les coins et recoins de la Grèce. Il est savant, curieux et paie bien : concluons de là que nous sommes venus un peu tard, et qu'il sera bien difficile de déterrer des morceaux d'une certaine importance »¹⁸¹. Pour copier plusieurs de ces précieux manuscrits, l'ambassade de France à Constantinople eut recours à l'un de ses interprètes, le docteur Fonseca, élogieusement cité par Voltaire à propos des renseignements qu'il lui aurait fournis pour son *Histoire de Charles XII*¹⁸². Comme il s'agit d'un personnage très activement mêlé aux intrigues du Phanar, on voit à quel point la politique et la fervente recherche des anciens textes vont de pair. Serait-il parce que « les lettres ne répondent pas encore à un besoin esthétique mais constituent un instrument destiné à conquérir le monde et les biens matériels¹⁸³ » ? Ces deux activités dissemblables, menées de front, sont caractéristiques pour l'intellectuel phanariote, type à la formation duquel les drogmans du XVII^e siècle avaient considérablement contribué.

¹⁷⁷ Nilles, *Symbolae*, II, p. 967.

¹⁷⁸ V. Mihordea, *Biblioteca domnească a Mavrocordatilor*, « Analele Acad. Rom., mem. sect^a ist. », III^e série, t. XXII, 1940, p. 359—419. Le rayonnement de la bibliothèque princière dans les pays roumains a été brillamment exposé par Valentin Al Georgesco, *Hugo Grotius dans la culture juridique roumaine*, « Revue roumaine d'histoire », VIII, 1969, n^o 2, p. 227—240.

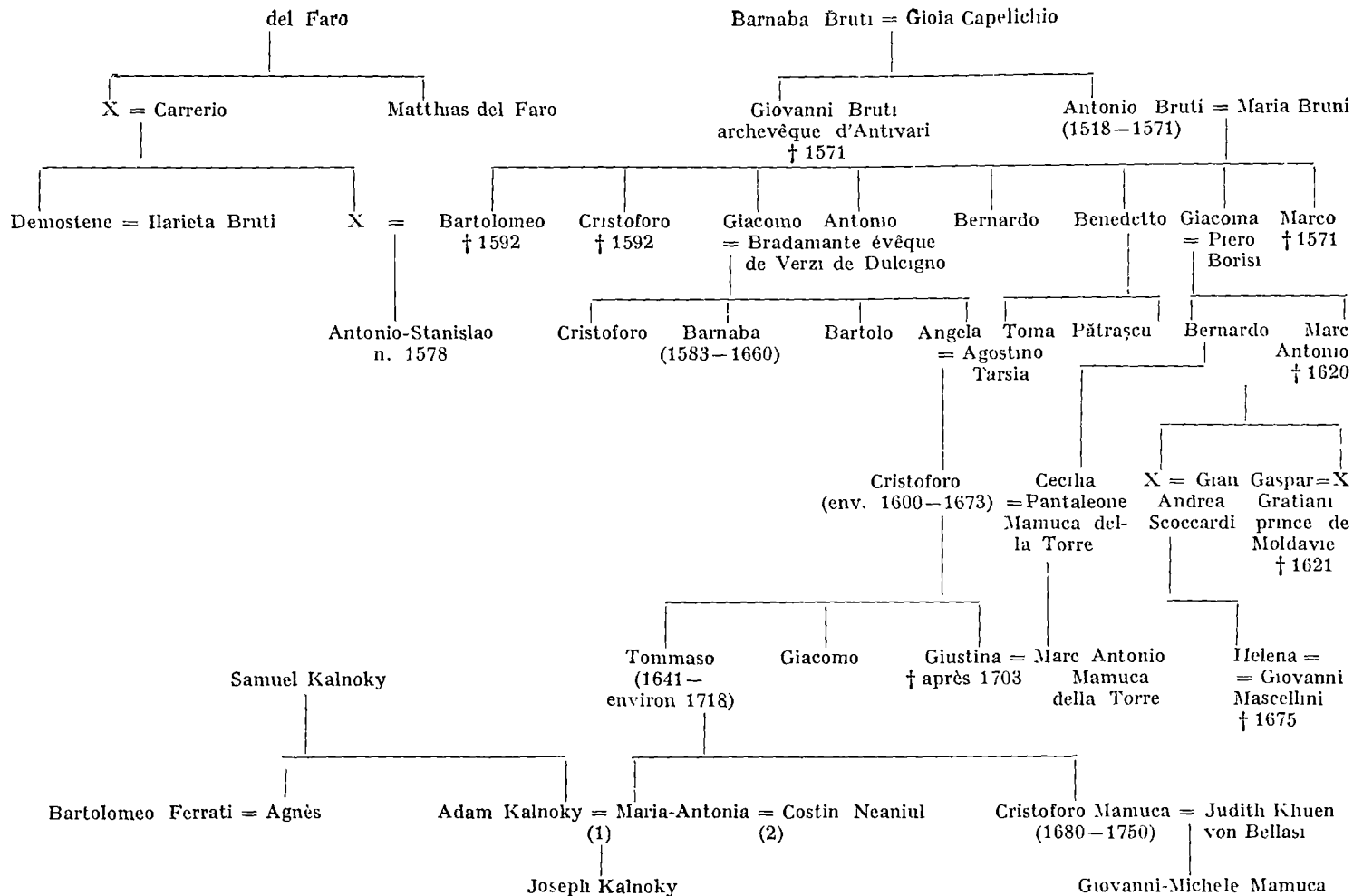
¹⁷⁹ Ch. Schéfer, *Mémoire historique*, p. LXIV, lettre du marquis de Bonnac à Jean-Paul Bignon, le 30 septembre 1720 : « L'honneur que vous avez fait au prince de Valachie m'en a attiré un, que je vous envoie ; c'est une traduction grecque de Boèce faite par Planude ».

¹⁸⁰ Henri Omont, *Missions archéologiques françaises en Orient aux XVII^e et XVIII^e siècles*, I—II, Paris, 1902.

¹⁸¹ Lettre au comte de Caylus, le 4 septembre 1729, dans les *Lettres sur Constantinople de M. l'abbé Sevin*, Paris, X (1802), p. 18.

¹⁸² V. Mihordea, *Un agent politic al ȃrilor noastre: Daniel Fonseca*, « Rev. istorica », XXIX, 1943, p. 93—131.

¹⁸³ C. Th. Dimaras, *Histoire de la littérature néo-hellénique des origines à nos jours*, Athènes, 1965, p. 115.



GLI SCOLARI «OLTRAMARINI» A PADOVA NEI SECOLI XVI E XVII

GIORGIO PLUMIDIS
(Venezia)

Lo Studio di Padova fu per tutto il periodo dopo la caduta di Costantinopoli fino alla metà del '700 quasi l'unica Università frequentata dai cristiani dei Balcani e del Vicino oriente, che allora facevano parte dell'Impero ottomano¹. Il ruolo che Padova svolse nella formazione della classe dotta dei popoli della cristianità orientale è stato sin dal secolo scorso giustamente più volte rilevato dagli studiosi, i quali però, nella maggioranza dei casi, non sono andati oltre a delle considerazioni generiche². Soltanto nei recenti anni hanno visto la luce consistenti lavori sugli scolari orientali dell'Università patavina, che hanno contribuito ad una conoscenza più ampia e approfondita, basata direttamente su fonti di archivio, senza tuttavia esaurire l'argomento. Detti scolari, nella loro stragrande maggioranza, provengono da paesi greci o comunità greche, ed in conseguenza tali studi vanno ricercati prevalentemente in lingua elle-

¹ Tra i laureati della vicina Università di Bologna figurano soltanto cinque oltramarini: Cesar Justinianus da Chio (1 febbraio 1553), Jacobus Dartona da Creta (20 marzo 1652), Alexander Maurocordatus da Costantinopoli (16 maggio 1664), Paulus Schiadan da Cefalonia (25 maggio 1781) e Antonius Mardelli da Corfù (2 ottobre 1787). G. Bronzino, *Notitia doctorum sive Catalogus doctorum qui in Collegio philosophiae et medicinae Bononiae laureati fuerunt ab anno 1480 usque ad annum 1800*, Milano, 1962 (Universitatis Bononiensis Monumenta, IV). Di minore entità, seppure abbastanza numerosi, erano ugualmente i giovani che studiarono nel Collegio Greco di Roma, come provano i recenti lavori di Z. Tsurpanlis, *Oi Μακεδόνες σπουδαστές του Έλληνικού Κολλεγίου Ρώμης και ή δράση τους στην Ελλάδα και στην'Italia* (16ος αι.—1650), Θεσσαλονίκη, 1971, e di To. Papadopoulos, in «Παρνασσός», 11, 1969, p. 621—629, in «Μακεδονική Ζωή», 46, 1970, p. 39—41, 'n «Κρητικά Χρονικά», 22, 1970, p. 236—243, in «Έπετηρίς Έταιρείας Κυκλαδικών Μελετών», 8, 1970, p. 484—566.

² Per una rassegna degli studi finora pubblicati vedi G. Plumdis, *Gli scolari greci dello Studio di Padova*, «Quaderni per la storia dell'Università di Padova», 4, 1971, in corso di stampa.

nica ³. Il presente nostro contributo mira a portare l'attenzione su alcuni aspetti della vita universitaria degli scolari nei secoli XVI e XVII, pubblicando inoltre in appendice un elenco dei laureati oltramariniani nel periodo 1629—1700.

Per il secolo XVI le fonti archivistiche di cui disponiamo sono molto scarse. Esistono soltanto le matricole della Facoltà dei Legisti dell'ultimo decennio del secolo, mentre mancano completamente quelle della Facoltà degli Artisti. Inoltre, l'obbligo della professione di fede cattolica da parte dello scolaro, distoglieva quest'ultimo dal richiedere il conferimento della laurea (eccezione fatta per gli uniati ed i cattolici), cosicché il suo nome non figura tra gli atti delle lauree che ci sono pervenuti completi. Attraverso le fonti disponibili abbiamo potuto stabilire per il '500 la presenza a Padova di 113 scolari. Nel secolo successivo, le notizie sono abbondanti e pressochè complete. In questo modo possiamo avere per il '600 le seguenti cifre: scolari artisti 411, totale delle immatricolazioni 928; scolari legisti 498, totale delle immatricolazioni 830. Laureati artisti 105, legisti 98 ⁴.

La popolazione studentesca « orientale » a Padova non era dunque numerosa. Da confronti che abbiamo effettuato negli anni che più si prestano in tali considerazioni siamo pervenuti ai seguenti risultati:

Artisti			Legisti		
Anno	Totale	Oltramariniani	Anno	Totale	Oltramariniani
1635	62	2	1658	518	16
1675	391	12	1670	363	15
1679	392	38	1686	548	24
1680	403	12			

Nel secolo XVII gli orientali erano una minoranza tra la popolazione studentesca di Padova e pochissimi di fronte alla imponente presenza dei transalpini. Nel 1635, per esempio, si notano 62 scolari, tra cui 18

³ Fra i lavori apparsi negli ultimi anni citiamo: C. Dima-Drăgan, *Le patriarche Chrysanthè Notaras et le docteur Jean Connènc, étudiants à Padoue*, « Revue des études sud-est européennes », 7, 1969, p. 691—693; A. Sterghellis, *Τὰ δημοσιεύματα τῶν Ἑλλήνων σπουδαστῶν τοῦ Πανεπιστημίου τῆς Πάδοβας τὸν 170 καὶ 180 αἰ.*, Atene, 1970; V. Căndea, *Les intellectuels du Sud-Est européen au XVII^e siècle*, « Revue des études sud-est européennes », 8, 1970, p. 181—230 e 623—668; G. Plumidis, *Αἱ πράξεις ἐγγραφῆς τῶν Ἑλλήνων σπουδαστῶν τοῦ Πανεπιστημίου τῆς Παδοῦης (Μέρος Α'. Artisti 1634—1782)*, EEBΣ, 37, 1969/1970, p. 260—336; Idem, *Αἱ πράξεις ἐγγραφῆς τῶν Ἑλλήνων σπουδαστῶν τοῦ Πανεπιστημίου τῆς Παδοῦης (Μέρος Β'. Legisti 1591—1809)*, *ibidem*, 38, 1971, p. 84—204; Idem, *Αἱ πράξεις ἐγγραφῆς τῶν Ἑλλήνων σπουδαστῶν τῆς Παδοῦης (Μέρος Α'. Artisti) Συμπλήρωμα (ἔτη 1674—1701)*, «Θησαυρισματα», 8, 1971, p. 203—219.

⁴ Alla fine del presente studio pubblichiamo l'elenco dei laureati nel secolo XVII, attingendo ai dati che ci hanno fornito i registri 75—79 e 274—285 dell'Archivio Antico dell'Università di Padova.

sono oltramontani, 5 ebrei e solo due oltramarini. Nel Settecento gli oltramontani cedono il posto agli orientali i quali si affermano poco a poco nella Università e il loro afflusso diventerà massiccio negli ultimi decenni del secolo.

La vita degli scolari a Padova non deve considerarsi particolarmente difficile, più di quanto lo fosse per gli scolari oltramontani (tedeschi o inglesi) oppure per quelli siciliani. Lontano da casa, essi dovevano menare una vita secondo le possibilità che offriva il denaro che loro destinava la famiglia. Non era sicuramente una vita brillante, come se la potevano permettere certi nobili italiani o di altre nazioni occidentali, ma certamente veniva agevolata dall'aiuto prestato dai connazionali mercanti o di varie professioni stabiliti a Venezia. Le navi levantine portavano la corrispondenza e l'assegno paterno. Forse l'unica mancanza che sentivano gli ortodossi era costituita dall'assenza di una chiesa del loro rito a Padova. Nel Collegio Cottunio non veniva regolarmente officiato il rito greco, anzi si può affermare che era proibito. Non ci è attestata neppure una assistenza spirituale da parte di qualche calogero, che faceva capo a Venezia.

Il maggior sostegno per gli orientali erano i Collegi, che loro compatrioti fecero istituire nella città: Paleocapa (San Giovanni) e Cottunio. Rimane ancora da studiare la storia di questi focolai di cultura, stabilire la vita interna, perfino quotidiana, il clima in cui avveniva la formazione spirituale del giovane studente. Un altro settore ancora tutto da indagare sono le eventuali concessioni di borse di studio da parte di persone ricche a studenti meno abbienti, come abbiamo, per esempio, l'eminente esempio di Costantino Brincoveanu.

I Collegi sunnominati ospitavano solo una piccola parte degli scolari orientali. Essi trovavano alloggio presso case private o vari istituti. Molto significativo è il caso di Alessandro Mavrogordato, il quale abitava nel Collegio Ravenna, come ci informa una nota del 21 novembre 1661, custodita nell'Archivio di Stato di Padova: *Nota delli scolari che al presente si ritrovano nel Collegio Ravenna*⁵: *Il signor Rallo Policallà di nation grecha figlio del signor Gierolamo. Il signor Alessandro Mavrogordato costantinopolitano figlio del quondam signor Nicolò. Il signor Gierolamo Frigo vincentino. Il signor Giovanni Morario venetiano. Il signor Francesco Adami vicentino. Affermo che questi signori non hanno armi da fuoco di sorte alcuna. Io Ambrosio da Milan custode del Collegio*⁶. Nei vari istituti o nella stanza comune in affitto allora si formavano cono-

⁵ Il Collegio Ravenna fu fondato nel 1576 in via di Savonarola dal filosofo ravennate Tommaso Rangone.

⁶ Archivio di Stato di Padova, Studio Patavino, busta 192.

scenze e amicizie, che restavano sicuramente valide anche nel periodo postuniversitario. Massimo Margunio strinse a Padova amicizia con Melezio Pigas, Costantino Cantacuzino ebbe compagni Arsenio Caludi e Nicola Bubuli⁷, come pure Alvisè Gradenigo formò stretti legami con Nicola Calliachi e Angelo Sumachi⁸. Nel 1677 due corfioti, Gio. Battista Bulgari e Livio Giustiniani scelsero un comune appartamento presso Domenico Favero Colla nella contrada di S. Bernardin⁹. Da un elenco che abbiamo compilato delle località in cui venivano ad alloggiare gli scolari, abbiamo constatato che essi erano dispersi per tutti i quartieri di Padova. Inoltre, non tutti gli scolari venivano a stabilirsi direttamente dal loro paese di origine a Padova. Marcantonio Maderò abitò prima a Portogruaro, Emanuele Calafati andò a stabilirsi a Murano e Giorgio Zandiri prese casa a Venezia, nella parrocchia di S. Antonino¹⁰.

Sulla condotta degli scolari oltramaroni le notizie pubblicate sono poche. Dalle nostre ricerche sono venuti in luce casi interessanti, i quali dimostrano che possibili ulteriori indagini potranno incrementare le nostre conoscenze. Il 22 giugno 1670, lo studente Demetrio Misari, ospite del Collegio Palcocapa, è stato condannato all'esilio. Dello stesso provvedimento vennero colpiti due altri ospiti del detto Collegio, il cretese Zuanne Astrà, il 9 gennaio 1672, e il cretese Giorgio Sachieleri, il 27 aprile 1679. Più tardi, nel secolo successivo, nell'anno 1743, due scolari, un tale Manoli greco e il bresciano Castellin, dopo essere venuti alle mani, si ferirono con armi da fuoco¹¹.

Non possiamo comprendere gli orientali tra i più focosi dello Studio, considerando anche che nelle storie dell'Università tra le grandi zuffe degli scolari non figurano nomi di oltramaroni.

Un ultimo paragrafo dobbiamo dedicare ai professori provenienti dai paesi del Mediterraneo orientale, che vennero chiamati ad insegnare nello Studio, ricevendo molti onori dalle competenti autorità universitarie¹². Essi furono tra i più importanti sostenitori dei loro giovani con-

⁷ L. Rossetti, *Constantin Cantacuzino studente romeno a Padova*, « Quaderni per la storia dell'Università di Padova », 1, 1968, p. 147—154.

⁸ A. Karathanassis, 'Ο 'Αλοῦσιος—'Αμβρόσιος Γραδενίγος στη Βενετία (1650—1680), « Θησαυρίσματα », 7, 1970, p. 139—150.

⁹ Archivio di Stato di Padova, Studio Patavino, busta 192.

¹⁰ *Ibidem*, busta 192

¹¹ *Ibidem*, busta 193.

¹² Riportiamo due decreti del Senato veneto riguardanti i professori Nicola Tomaeo, epirota, e Jasone Denores, cipriota.

Die XXI aprilis MCCCCLXXXVII

Venit in hanc urbem nostram rector artistarum Gymnasii nostri patavini et inter cetera ab eo exposita petuit et supplicavit summa cum instantia nomine omnium illorum scolarium, cupientium habere lectorem in lingua graeca et explanatorem lectuum aristotelicorum maxime in philosophia et medicina, pro coadiuvandis eorum studiis, ut ad talem lecturam constitueretur vir erudi-

nazionali. E indubbiamente vero che detti professori furono nella loro maggioranza assorbiti dall'ambiente latino e italiano in cui vivevano, ma lo stesso si può affermare per gli scolari, che non tutti tornarono nel loro paese d'origine. Ma pure in tali situazioni essi non possono essere giudicati «perduti» considerando che anche questa loro indiretta influenza è stata molto benefica. Quello che tuttora manca è un apposito studio sulle loro opere scientifiche. Oltre agli studi sulle opere di Giovanni Cottunio e di alcuni minori, sulla produzione di una quantità di uomini di lettere e di scienze non abbiamo che poveri lavori. Da una constatazione generale che si può fare risulta indubbio che il pensiero filosofico, scientifico e letterario che si diffuse per tre secoli (fino all'800) nell'Oriente cristiano fu improntato dalle correnti esistenti a Padova¹³, e che perciò bisogna in questa direzione rivolgere la nostra attenzione, studiare cioè di più il mondo veneto, nella sua vita politica, religiosa e scientifica, perchè neppure la Chiesa ortodossa¹⁴ rimase esente di questo influsso di Venezia e della sua Terra Ferma.

A conclusione del nostro presente studio possiamo considerare i problemi soltanto posti e che la ricerca in tal senso è appena avviata. Per fortuna adesso abbiamo più strumenti di lavoro a nostra disposizione.

Hsstmus et doctor utriusque linguae peritissimus, magister Nicolaus de Thomeis, dietis omnibus scolaribus super quam diei possit gratissimus et acceptissimus Iceireo vadit pars quod ad dietam lecturam grecam auctoritate huius consilii eligatur constituatur et depuletur. Et ex nunc constitutus et deputatus intelligatur prefatus magister Nicolaus eum salario florenorum 100 in anno et ratione anni.

De parte 147—de non 23—non sinecri 2 Faete fuerunt litterae die XXII aprilis
(Archivio di Stato di Venezia, Senato Terra, reg. 12, c. 200^r).

MDLXXXVIII adi primo di marzo

Ha finito a 29 luglio d Jason Nores la condotta sua della filosofia moral et essendo di molta utilità a scolari della lettione e proposito per servizio del Studio nostro di Padova ricondur la persona sua, però L'anderà parte che 'l detto d. Jason Nores de Nores sia condotto a legger nel Studio nostro di Padoa la predetta lettione di filosofia moral con augumento di fiorini cinquanta all'anno, siehè appresso li 200 che al presente ha, ne habbia 250 per anni sei, quattro di fermo e doi di rispetto, Li qual i di rispetto siano a beneplacito della signoria nostra et li debba incominciar la condotta presente al finir della precedente.
—139, —10, —1

(Archivio di Stato di Venezia, Senato Terra, reg. 55, c. 31^v).

Il mandato a Jason Denores venne successivamente rinnovato nel 1589 per altri sei anni (ASV, Senato Terra, reg. 59, c. 147^r).

¹³ G. Plumidis, *La filosofia greca nei secoli XVII e XVIII*, « Bollettino Filosofico », 5, 1971, p. 46—48.

¹⁴ Tutti i religiosi che soggiornarono a Venezia o a Padova, tra cui Cirillo Lucaris e Elia Mignati, rivelano nelle loro opere e nella loro vita pubblica l'influenza dell'ambiente padovano.

APPENDICE

I

LAUREATI LEGISTI

(Reg. 75—79)

1659

- 1) 11 iunii Nicolao Policalà cephaleno

1661

- 2) 12 iulii Ioannes Grippari q. Dominici cydoniensis
3) 12 iulii Nicolao Premarino q. Giorgii cydoniensis

1663

- 4) 18 decembris Anastasio Ceffalà f.d. Marci Antonii cephalenus

1665

- 5) 20 iulii Stematai Lussius cephalenus

1667

- 6) 26 aprilis Ioanne à Porta cephalenus

1668

- 7) 6 februarii Bartholomeus Zogia f. Georgii cretensis

1671

- 8) 21 martii Ioannes Polita patritius corcirensis f. Constantini
9) 5 iunii Antonius Arcoleus rhythymensis f. Marini
10) 15 iunii Alexandrus Corchinus nob. cephalenus f. Constantini
11) 4 augusti Dominicus Choraphanus cephalenus f. Antonii
12) 28 augusti Augustinus Capello coreyrensis f. Nicolai
13) 9 octobris Nicolaus Sfachiotti coreyrensis f. Demetrii
14) 25 octobris Michaele Pappadopoli Comnenus cretensis f. Ioannis
15) 20 novembris Ioannes Ricchi coreyrensis

1672

- 16) 25 maii Marinus Petro f. Stephani coreyrensis
17) 28 iunii Georgius Pazzò f. Marci rhetimnensis

1673

- 18) 20 aprilis Antonius Pollis cydoniensis f. Horatii
19) 27 iulii Ioannes Cornelius q.d. Giorgii cretensis
20) 27 decembris Benedictus Piero coreyrensis f. Stephani

1675

- 21) 18 ianuarii Claudio Claudii de Romanis cretensis
 22) 6 iulii Antonius Surianus Syropulus rethymnensis f. Ioannis

1676

- 23) 26 octobris Aloysius Luverdus cephalenus f. Andree

1677

- 24) 14 februarii Valerius Metassà nob. corcyrensis f. Nicolai
 25) 6 aprilis Iacobo Vlassopulo corcyrensis f. Stellii
 26) 26 aprilis Marcus Marulus Bulgari nob. corcirensis f. Victorii
 27) 25 iunii Iacobus Pillarinus cephalenus f. Demetrii
 28) 12 iulii Francescus Dracondinus cephalenus f. Danielis
 29) 7 augusti Petrus Scordilli cydoniensis f. Georgii
 30) 22 augusti Ioannes Zuccho rethymnensis f. Nicolai

1678

- 31) 6 aprilis Ioannes Baptista Bulgari corcyrensis q.d. Antonii
 32) 26 augusti Antonio Petritino corcyrensis f. Nicolai
 33) 3 decembris Andrea Barsò f. Antonii zacyntius

1679

- 34) 4 iunii Hieronymus Ambrosius Magnavinus nob. cretensis f. Io. Petri
 35) 30 novembris Ioannes Aninus cephalenus f. Evangelini
 36) 30 novembris Nicolaus Venetando cretensis q.d. Georgii

1680

- 37) 17 ianuarii Ioannes Maderò cretensis f. Georgii
 38) 20 ianuarii Marcus Panà ceffalenus f.q. Anastasii
 39) 30 ianuarii Michaele Volo rethymnensis f. Nicolai
 40) 28 octobris Demetrio Voltera cephalenus f.q. Andree

1681

- 41) 9 iulii Theodoro Assani ceffalenus f.q. Andree
 42) 28 septembris Philippus Axendius zacynthius f. Ioannis
 43) 23 septembris Stelius Heracleota zacynthius f. Ioannis
 44) 15 octobris Theophilus Rarturi corcyrensis f. Nicolai

1682

- 45) 7 ianuarii Constantinus Tipaldus cephalenus q.d. Angeli
 46) 1 aprilis Sosimus Pellerinò cephalenus q.d. Anastasii q.d. Francisci
 47) 20 augusti Georgio Lombardo q. Petri cretensis archidiacono corcyrensis
 48) 12 octobris Perrotta Petritinus nob. corcyrensis q. Demetrii
 49) 14 octobris Andrea Pillerinò nob. cephalenus f. Anastasii

1683

- 50) 6 iulii Petrus Colettà coreyrensis f.q. Nicolai
 51) 7 iulii Theodorus Melissinus nob. zacynthus f. Lambrinò
 52) 2 octobris Petro Bulgari q. Marci nob. coreyrensis

1684

- 53) 31 maii Victore Bulgari coreyrensis f. Antonii
 54) 31 maii Spiridione Carandinò cephalenus f.q. Ioannis
 55) 7 iunii Benedictus Sechelario cretensis f.d. Thome

1685

- 55) 10 augusti Sylvestrus Iustinianus coreyrensis f. Panagiotta

1686

- 57) 15 ianuarii Antonio Capodistria f.q. Viarii coreyrensis
 58) 4 iulii Gio. Battista Ardavani cephalenus
 59) 14 octobris Franciscus Callogerà coreyrensis f. Stematelli
 60) 22 novembris Daniele Coidà f.q. Ferrandi cephalenus

1687

- 61) 9 iunii Bertucius Balliarinus f.q. Nicolai coreyrensis
 62) 9 iunii reverendissimo Nicolao Manzono f. Andrea cretensis
 63) 13 decembris Georgius Premarinus cydoniensis

1688

- 64) 13 februarii Hyacinto Tipaldo cephalenus f. Lazari
 65) 28 maii Bartholomeus Pallada f. Stephani cretensis
 66) 18 decembris Antonius Damodon cephalenus f. Ioannis

1689

- 67) 20 ianuarii Franciscus Spada coreyrensis f.d. Nicolai
 68) 10 februarii Andrea Tipaldo cephaleno f.q. Constantini
 69) 30 maii Spiridione Zacco coreyrensis f. Arsenii
 70) 20 iunii Nuntius Sicuri zacinthus f.q. Sicuri de Sicuris
 71) 23 augusti Dominico Varucha rethimnensis f.q. Georgii
 72) 2 septembris Stephanus Vendilaccho coreyrensis f.q. Panaiotti

1690

- 73) 29 martii Alexandrus Chalichiopulus coreyrensis f. Nicolai
 74) 10 aprilis Stelio Gonemio coreyrensis f.q. Stephani
 75) 10 aprilis Zaccaria Rodostamo coreyrensis f. Stematelli
 76) 12 aprilis Georgio Chalichiopolo f. Ioannis coreyrensis
 77) 24 aprilis Ioanne Lupinà coreyrensis f. Stami

1691

- 78) 6 maii Emanuele Pazzò rethimnensis f. Marci
 79) 8 octobris Georgius Serra xacentinus f. Rainerii
 80) 14 decembris Laurentius Cottuvalus xacentinus f. Ioannis

1692

- 81) 9 martii Nicolaus Crassà cephalenus f.q. Emanuelis
 82) 28 martii Petrus Dascoli coreyrensis f. Bartholomei
 83) 9 iulii Altavilla Calichiopoli coreyrensis f.q. Aloysii
 84) 20 iulii Michaele Trulinò rethymnensis f. Nicolai
 85) 6 octobris Capnizzi zacynthius f. Cesaris

1693

- 86) 23 aprilis Nicolao de Rubeis zacynthinus
 87) 22 octobris Christophorus Russo zacyntinus f. Stematelli
 88) 22 octobris Stellius Camalli coreyrensis f.q. Georgii
 89) 12 decembris Antonius Comuti zancyntius
 90) 18 decembris Darius Serra zacyntius f. Rainerii

1694

- 91) 15 maii Antonio Prossalendi coreyrensis f. Hippoliti
 92) 23 iulii Dominici Chitraca cretensis f. Pauli
 93) 21 octobris Stematello Bulgari coreyrensis f. Ioannis
 94) 6 novembris Alvise Curzola zacinthus f. Hieronymi

1695

- 95) 15 septembris Georgius Theotochi coreyrensis f. Nicolai

1697

- 96) 25 februarii Theophilus Rhoditti di Corfù f. Ioannis
 97) 25 maii Georgius Russo zacynthinus f. Stematelli
 98) 1 augusti Artemio Bulgari coreyrensis f. Augustini
 99) 26 octobris Georgius Turlinò cretensis f. Nicolai

1699

- 100) 30 martii Anastasius Typaldi cephalenus f.q. Antonii
 101) 24 maii Anastasius Pollicallà cephalenus
 102) 16 septembris Gradonico Macri f.q. Constantini zacyntinus
 103) 27 octobris Francesco Eritius f. Ioannis cretensis
 104) 14 decembris Nicolaus Cladan f. Camilii cephalenus
 105) 20 decembris Octavius Fantinelli coreyrensis

II

LAUREATI ARTISTI

(Reg. 274 – 285)

1625

106) 26 augusti Paisius Metaxà cefaleaniensis f.q.d. Aloysii

1629

107) 12 iulii Spiridoni Altavilla corcirensis f.q. eccel. d. Ioannis

108) 7 octobris Nicolaus Franco cretensis

1633

109) 22 septembris Iiremias Maurogonatus cretensis

1634

110) 9 iulii Georgius Serigus cretensis f.q.d. Alexandri

1636

111) 26 aprilis Nicolaus Nomico zazitius

1644

112) 8 augusti Ioannes Rhoditti cretensis f.d. Michaelis

1646

113) 12 februarii Franciscus Cavallari corcirensis f.d. Iacobi

1647

114) 9 aprilis Andreas Balassius ex insula Chii f.d. Emanuelis

1659

115) 30 martii Basilius Damianus f.d. Dominici smirneus

1664

116) 7 aprilis Aurelius Policalà f. Hieronymi

1668

117) 22 iunii Marcus Xanthopulus f.d. Stephani hyacintianus-cretensis

118) 22 iunii Nicolaus Bubuli cretensis f.d. Antonii

1669

119) 1 iulii Emanuelle Vasmulla cydoniensis f.d. Demetrii

120) 17 augusti Georgius Cagnolus f.d. Bartholomei

1670

121) 13 maii Sofronius Licudi cephalenus

1672

122) 8 octobris Michaelis Mauro cretensis f. Bernardi

1673

123) 4 augusti Constantinus Coerus corcyrensis

1674

124) 23 septembris Georgius Calaphates cydoniensis f.q.d. Stephani

1675

125) 16 iunii Demetrius Coida cephalenus f.q.d. Ferrantes

126) 16 iunii Theodorus Cortese cretensis f.d. Ioannes

127) 18 octobris Emanuel Varda cretensis f.d. Stephani

1676

128) 30 martii Georgius Cochilli cretensis d. Nicolai

129) 9 maii Georgius Ralli cretensis q. signor Salvatoris

130) 11 augusti Io. Hieronymus Siphius rethimnensis d. Francisci

131) 7 octobris Franciscus Bon cretensis f.d. Antonii

1677

132) 11 ianuarii Spiridion Pirulli atheniensis f.d. Demetrii

133) 14 ianuarii Demetrius Predicari naupliensis f. Michaelis

134) 21 ianuarii Iacobus Arcoleus rethimnensis f. Marini

135) 13 februarii Hieronymus Cornelius cretensis f. Francisci

136) 11 septembris Georgius Mamunà cretensis f. Demetrii

137) 14 septembris Franciscus Landhea q.d. Georgii cretensis

1678

138) 31 augusti Nicolaus Caliachi cretensis f.d. Onofrii

139) 31 augusti Christodus Condari gretie serviensis q.d. Ioannis

1679

140) 13 martii Michaelis Psalida athenienses f. Ioannes

141) 13 martii Petrus Vizzarà parius f. Georgii

142) 29 augusti Michael Cacavella rethymnensis f.q.d. Nicolai

143) 6 octobris Nicolaus Palamari ab insula Melos f.d. Michaelis

144) 1 decembris Nicolaus Zoia cretensis f.d. Georgii

1680

- 145) 1 februarii Antonius Raspi constantinopolitanus f.q.d. Nicolai
 146) 22 martii Ioannes Ricchi corcyrensis f.q.d. Iacobi
 147) 1 aprilis Stematellus Luppina f.q.d. Andree corcyrensis
 148) 15 iulii Andreas Surianus Siropulus f.d. Ioannis ex Regno Crete
 149) 28 septembris Georgius Sachellarius cretensis f.d. Thome
 150) 23 decembris Marcus Joachinus zacynthinus f.d. Antonii

1681

- 151) 6 martii Emanuel Calafatti f.d. Iacobi cydoniensis
 152) 6 martii Franciscus Cornelius cretensis f.q.d. Ioannis
 153) 11 septembris Georgius Andrones cephalenus f. Nicolai
 154) 1 octobris Nicolaus Caratti spartanus f. Ioannis
 155) 3 octobris Georgius Ophiomaco corcyrensis q.d. Nicolai
 156) 3 octobris Laurentius Littinò cretensis q.d. Georgii
 157) 9 octobris Io. Baptista de Petris corcyrensis f.d. Stephani

1682

- 158) 2 augusti Andreas Andruccius cyprius f. Georgii
 159) 2 augusti Paulus Caratti spartanus f. Ioannis

1683

- 160) 7 aprilis Ioannes Scordilli parus f. Emanuelis
 161) 19 maii Georgius Pallada cretensis f. Stephani
 162) 1 decembris Marcus Antonius Maderò cydoniensis f. Georgii

1684

- 163) 1 martii Nicolaus Protonotarius cretensis f. Ioannis
 164) 24 martii Franciscus Roditti cretensis f.q.d. Demetrii
 165) 9 aprilis Antonius Cocchini coreyrensis f. Constantini
 166) 9 aprilis Marcus Vlastò rethimnensis f.q. Constantini
 167) 1 augusti Nicolaus Condostaulus ex Andro f. Gasparis
 168) 13 octobris Michael Rhusmelli zacynthus f. Theodori

1685

- 169) 28 septembris Demetrius Porfirius cydoniensis d.d. Nicolai
 170) 8 octobris Iacobus Notarià cretensis f. Simeonis

1686

- 171) 5 maii Demetrius Paleologus smirnensis f. Spiridionis
 172) 29 iunii Proculus Primicirius Panagioti ex Macedonia f.q. Panagioti

1687

- 173) 15 ianuarii Georgius Bozza Masarachi cretensis f.q. Bartholomei
 174) 1 aprilis Bernardinus Thipaldus cephalenus f. Angeli

1688

- 175) 30 iulii Iacobus Pilarinò cephalenus f. Demetrii

1689

- 176) 19 ianuarii Constantinus Rhodostamus corcyrensis f. Stami
 177) 19 ianuarii Nicolaus Clado f.d. Antonii cydoniensis

1690

- 178) 23 ianuarii Ioannes Comnenus f.q. Alexii constantinopolitanus
 179) 13 iunii Io. Andrea Mussura f. Ioannis cydoniensis
 180) 28 iunii Georgius Varanga Steffanopoli f.q. Nicolai corecyrensis
 181) 15 augusti Thomas Cattaneus cydoniensis

1691

- 182) 4 februarii Marius Coressi cretensis f. Antonii

1692

- 183) 14 februarii Annibal Dascoli eques corcyrensis f. Bartholomei
 184) 2 aprilis Nicolaus Zacco corcyrensis f. Arsenii
 185) 28 maii Ioannes Muliaim epirotus f.q. Eustachii
 186) 3 iunii Petrus Venetandus zacynthinus f.q. Georgii
 187) 20 octobris Sisimus Pillarinò cephalenus f. Anastasii
 188) 19 decembris Constantinus Sirach smirneus f. Chiriachi
 189) 19 decembris Lucas Cortatius rethimnensis f. Emanuelis

1693

- 190) 25 februarii Paulus Alpuzza corcyrensis f.q. Spiridionis
 191) 21 iunii Alexander Cancellieri atheniensis f. Georgii
 192) 11 octobris Nicolaus Sclavus cretensis f. Francisci

1694

- 193) 20 ianuarii Ector Sicuro hacynthus f. Anastasii
 194) 3 maii Paulus Melegalus cyprius f.q. Demetrii
 195) 2 septembris Marcus Carati spartanus f.q. Ioannis

1695

- 196) 27 februarii Marcus Antonius Franceschi cretensis f.q. Georgii
197) 1 iulii Marcus Sumachi hacynthinus f. Demetrii
198) 11 novembris Petrus Cassimati corecyrensis f. q. Nicolai
199) 17 novembris Constantinus Cazzaiti cephalenus f.q. Stemateli

1696

- 200) 3 dæcembris Nicolaus Cortese cretensis f. Iacobi

1699

- 201) 15 iunii Evangelista Mignati cephalenus
202) 15 iunii Nicolaus Chioni zacinthius f. Francisci
203) 7 septembris Bartholomeus Cagnolus cretensis f.q. Georgii

L'ALBUM HÉRALDIQUE DES ÉTUDIANTS D'OUTRE-MER DE L'UNIVERSITÉ DE PADOUE (XVII^e — XVIII^e SIÈCLES)

CORNELIU DIMA-DRĂGAN
(Bucarest)

L'Université de Padoue — l'un des établissements d'enseignements supérieur les plus anciens d'Europe, puisque fondé en 1222 — rangeait les étudiants de tous les pays européens en deux grandes catégories : les *citramontani* (d'Italie et de Grèce) et les *oltramontani* (des pays d'au-delà des Alpes). Mais, au sein de ces deux grandes catégories géographiques se détachaient certaines *corporations* nationales. Une telle corporation était constituée au XVII^e siècle par les étudiants venus de Grèce, de Constantinople, de Moldavie et de Valachie ; on les désignait sous le nom générique de *ultramarini* (d'outre-mer). Cette corporation se dessine nettement surtout après la fondation, en 1658, du *Collège Cottunien*, destiné aux étudiants grecs ou venus d'autres pays balkaniques.

Reprenant à leur compte une tradition des autres corporations, les étudiants d'outre-mer réunirent un *Album héraldique* de leurs nations. L'album se trouve de nos jours aux archives de l'Université padouane ; il se compose des blasons de 274 étudiants, reproduits dans une ou plusieurs variantes héraldiques. Chaque blason est reproduit en couleurs, artistiquement, avec la mention des titres respectifs de noblesse*.

Parmi ceux qui ont inscrit leurs blasons dans l'Album, nous avons relevé plusieurs lettrés des Principautés roumaines et quelques illustres représentants de la culture néo-grecque, qui entretenaient des relations étroites avec la Moldavie et la Valachie. Notons tout d'abord le blason du fondateur du collège, le philosophe *Ioannes Cottunius* (fig. 1), ancien

* C'est le docteur Lucia Rosetti, directrice des Archives de l'Université padouane, qui nous a signalé l'album, en mettant à notre disposition avec une grande générosité les photocopies du sommaire, ainsi que celles de certains blasons. Nous lui réitérons ici notre gratitude.



Fig. 1

professeur au Collège Artistarum, et celui du futur grand drogman de la Porte, *Alexandre Maurocordato l'Exaporite* (fig. 2), dont le nom figure dans les matricules de l'année 1661¹. Un autre blason qui nous est maintenant connu est celui d'un ancien boursier du prince Constantin Brancovan : *Georges Hypomena de Trébizonde* (fig. 3). Hypomena était un ancien élève de l'Académie princière bucarestoise de St. Sava — ainsi qu'il résulte d'une notice datée de l'an 1699² — envoyé ensuite à Padoue, où il figure en qualité d'étudiant ordinaire depuis le 25 septembre 1705. Voici la reproduction de sa matricule d'étudiant padouan : « 1705. 24 s[e]t[te]m[b]re. Il S[igno]r Zorzi Ipomenà Trapesuntio Consiglier ultramarin n° 2.

— 1706. 17 s[e]t[te]m[b]re ma[tricola]to n° 7.

— 1707. 17 s[e]t[te]m[b]re ma[tricola]to n° 39.

— 1708. 30 s[e]t[te]m[b]re ma[tricola]to n° 55.

— 1709. 27 s[e]t[te]m[b]re ma[tricola]to n° 52 »³.

Il obtient le titre de docteur en médecine et philosophie (iatrophilosophie) en 1709⁴. A cette occasion, le prêtre Jean Avramios, futur prédicateur à la cour princière de Bucarest, publia à Venise une plaquette d'épigrammes grecques et latines et plusieurs sonnets en italien, sous le titre *Ἀπανθήματα ποιητικά*. Cette plaquette, dédiée au prince Constantin Brancovan⁵ était ornée d'une gravure, reproduisant un portrait du prince, encore inconnu par l'iconographie brancovane jusque tout récemment. L'auteur de ces lignes l'a découvert à la Bibliothèque Nationale d'Athènes, en automne 1970⁶.

Parmi ceux ayant adressé des épigrammes et des sonnets au lauréat de fraîche date de l'université padouane, notons deux étudiants valaques, Palade et Gheorghe Damian, stipendiés par Constantin Brancovan. Dans son *Eloge*, Palade Damian essaie même de déchiffrer le symbole héraldique du blason de Georges Hypomena de Trébizonde : « Nec mireis, / Laurum Pino, et Palmis adnecti ; / Incorruptibiles nanque sunt, perpetua fronde virentes, / Nec ullo marcescibiles aevo. / Hic similibus amant conjungi. / Immo conjunctas semper fuisse / Et *Georgii* Virtus indigitat, et mores demonstrant ».

¹ G. S. Plumidis, *Αἱ πράξεις ἐγγραφῆς τῶν ἐλλήνων σπουδαστῶν τοῦ πανεπιστημίου τῆς Παδοῦης*, Athènes, 1970, p. 269, n. 221.

² « J'ai commencé le traité sur le ciel l'année 1699, le 20 février, au début du carême, à Bucarest » (cf. D. Russo, *Studii istorice greco-române*, vol. I, Bucarest, 1939, p. 317 et n. 1).

³ Archivio antico dell'Università di Padova, mss. 232, f. 126^r, et G. S. Plumidis, *op. cit.*, p. 278, n. 525 ; p. 279, n. 547 ; p. 280, n. 575 ; p. 281, n. 617 et n. 642.

⁴ *Ibidem*, mss. 288, f. 222—223 (Compte rendu de son examen de doctorat).

⁵ V. Const. N. Sathas, *Πανδώρα*, 18, n° 449, 1 déc. 1868, p. 321—326 ; E. Legrand, *op. cit.*, vol. 1, p. 67, n. 51 ; D. Russo, *op. cit.*, vol. I, p. 317—318 et vol. II, p. 452 ; Borje Knost, *L'histoire de la littérature néo-grecque*, Uppsala, 1962 ; Corneliu Dima-Drăgan, *Un sonet închinat domnitorului C. Brâncoveanu*, « Ateneu », Bacău, 7, n° 7, juillet 1970, p. 6.

⁶ *Bursierii domnitorului Constantin Brâncoveanu la Universitatea din Padova*, « Tribuna », Cluj, 14, n° 51, 17 déc. 1970, p. 6.



Fig. 2

Matheus --- 0. 8.
Mauritius --- 53.
Mazgus --- 38.
Mazgus --- 32.
Mazgus --- 41.
Mazgus --- 14.
Mazgus --- 62.
Mazgus --- 44. 43.
Mazgus --- 19. 50.
Mazgus --- 26. 27. 38.
Mazgus --- 12.
Mazgus --- 38.
Mazgus --- 68. 69.
Mazgus --- 62.
Mazgus --- 10.
Mazgus --- 43.
Mazgus --- 50. 53. 43. 46.
Mazgus --- 61.
Mazgus --- 18.
Mazgus --- 3. 4. 5.
Mazgus --- 66. 67. 68.
Mazgus --- 58.
Mazgus --- 9. 10.
Mazgus --- 18.
Mazgus --- 3. 4. 5.
Mazgus --- 21.
Mazgus --- 15. 16.
Mazgus --- 30. 32. 38.
Mazgus --- 65.

DOXA
Erizzo Georgius --- 26. 27. 28. 29.
Ex Decima Antonius --- 28.

Fittili Theodorus --- 74. bis. 76. 80.
Francisci Marcus Antonius --- 38. 39. 40. 41.
Franzin Amastius --- 14. 45. 46. 48.
Manini Georgius --- 3.

Salano Alexander --- 67.
Sara Josephus --- 70.
Georgulli Demetrius --- 59.
Gramaticopolus Paschasius --- 80. 89. bis. 90.
Sripari Ioannes --- 6. 7.

Ipomana Georgius --- 53. 54.
Justinianus Alexander --- 47. 48. 52.

Lazari Arrianus --- 80. 81.
Lazari Angelus --- 16.
Lazari Antonius --- 58. 59. 60. 61. 62.
Lazoga Francisus --- 71.
Lincius Andreas --- 24. 25.
Lombardi Marcus --- 12.
Lucanus Hector --- 11. 12.

Mauritius Demetrius --- 77. 80. 82. 85. 89.
Mauritius Demetrius --- 16.
Mauritius Nicolai --- 9.
Mataxi Constantinus --- 56. 59.
Mataxi Ioannes --- 50. 51. 35. 36.
Mebchiti Georgius --- 58. 59. 60. 61. 62.
Mucucus Athanasius --- 49.
Muculli Amastius --- 50.
Muculi Evangelista --- 43. 44. 45.
Muculi Georgius --- 47. 48. 49.
Muculo Haurus --- 58. 59.
Muculy Paulus --- 8. 12. 19. 20.
Mormori Georgius Antonius --- 49. 50. 53.
Mormori Ioannes --- 8. 9. 11.
Morzanega Theodosius --- 18.
Musius Thomas --- 15.
Musura Andreas --- 52. 55. 54. 55.

Nomico Eustachius --- 70. 78. 80.
Nomico Paulus --- 59. 70. 71. 72.

Fig. 3

Les blasons de ces deux étudiants, *Georgius Damiani* et *Palladino Damiani*, figurent du reste également dans l'Album (fig. 4). Leur père, Nicolae Damian, avait détenu durant les premières années du règne de ce prince (en 1695) un rang dans les troupes affectées à la garde des frontières (« vâtaf și căpitan de margine »)⁷.

Rappelons encore, comme directement rattaché à la culture roumaine des premières décennies du XVIII^e siècle, le nom d'un lettré original, *Michael Schendo*, dont nous avons trouvé le blason dans ce même Album. Ancien médecin de cour, après avoir servi d'abord le prince Constantin Brancovan et ensuite Nicolas Maurocordato, Schendo s'est mué en adversaire de ce dernier. En 1724, il devient le secrétaire d'un autre prince lettré et érudit, Dimitrie Cantemir. Il est élu membre de l'Académie Impériale de St. Pétersbourg, sous le nom de Kritodem, après avoir obtenu en Occident le rang de chevalier de Van Der Bech et publié dans la « Galleria di Minerva riaperta » (Venise, 1724) une intéressante étude sur les richesses souterraines d'Olténie : *Historico-physico-topographico Valachiae Austriacae subterraneae descriptio*⁸.

En reproduisant dans l'annexe de ce bref exposé le sommaire complet de l'*Album héraldique*, nous estimons nous inscrire dans la ligne des dernières préoccupations concernant l'activité des étudiants du Sud-Est européen à l'Université de Padoue⁹.

L'ALBUM HÉRALDIQUE DES ÉTUDIANTS D'OUTRE-MER DE L'UNIVERSITÉ DE PADOUE

(Sommaire)

<i>Carte</i>	<i>Carte</i>
Acheli Andreas 10	Aporta Ioannes 12, 13
Acheli Constantinus 11, 13, 18, 19	Ardovanus Evangelista 46
Achieli Marcus Antonius 19, 20	Assani Ioannes 37
Alberti Paulus 7, 8, 9	Assani Theodorus 27
Aliseo Antonius 31	Assani Georgius 35, 36
Ambelicopulo Leonardo 54, 55, 58	Attineo Nicolaus 71, 73
Andruzzi Antonio Marco 63	Avramioti Andreas 77
Aninus Nicolaus 62	Avramioti Antonius 74
	<u>Balliarinus Bertuccius, 30, 31, 32</u>

⁷ Cf. I. C. Filitti, *Arhiva Grigorie Cantacuzino*, p. 41, n. 5.

⁸ V. Sámuel Koleséri, *Auraria Romano-Dacia*, Possonii, 1780 (Préface).

⁹ Notons trois contributions de valeur en ce sens : G. S. Plumidis, *op. cit.*; Aristidis Sterghelis, *Tà δημοσιεύματα τῶν ἐλλήνων σπουδαστῶν τοῦ πανεπιστημίου τῆς Πάδοβας*, Salonique, 1970; Zacharias Tsirpanlis, *Οἱ Μακεδόνες σπουδαστῆς τοῦ ἐλληνικοῦ κολλεγίου τῆς Πάδοβας καὶ ἡ δράσι τους στὴν Ἑλλάδα καὶ στὴν Ἰταλία*, 1970. Nous reviendrons sur ce sujet dans l'un des numéros prochains.

James Carlo 52-61	Crasson Petrus - Carlo 70 78 74 75 61	Lucali Georgius Carlo 50 52 59 54
Abdon - 59	Cantuffari Christodulus - 75	Luchis Spiritus domus - 63
Ande - 50	Curundo Demetrius - 10	Lusi Angelus - 89 90
Antoninus - 13 14	Cusela Anastasius - 69 70 72 74	Lusi Nicolaus - 34 35
mi Nicolaus - 71 73 74 61	Cumini Mathias - 85 61 86 89	Lucus Hamidellus - 11
Andron - 74 50		
Andreas - 55	Dalla Decima Agostus - 90	Maccuso Theodorus - 40
Antoninus - 55 56 58	Dalla Decima Andreas - 21	Macedo Joannes - 25
Antoninus - 51	Dalla Decima Georgius - 53	Madratti Joannes - 67 68
Antoninus - 53	Dalla Decima Joannes - 39	Maffei Hieronimus - 16
Antoninus - 63	Dameria Franciscus - 22	Mancera Antonius - 61
Balthus - 41 42	Damiani Georgius - 60	Margawinus Anastasius - 40
Petrus - 37	Damiani Paladino - 60	Margawinus Lesimus - 61
Danzgus - 67 68	Damodon Antonius - 32 33 34	Marathuri Georgius - 69
Antoninus - 6	Damodon Joannes - 64	Marulli Joannes - 60
Antoninus - 63	Daniolo Nicolaus - 10	Masavachi Alexander - 71
Basilius - 27	De Sangaly Antonius - 62	Mithraea Helius - 73
Constantinus - 41	De Zorzi Antonius - 75	Mausorathus Alexander - 10
Connes - 56	Doxa Elias - 57	Meligabus Paulus - 39
Conradus - 47 48 49 52		Merathuri Demetrius - 76 80 82 86 89
Conradus - 46		Meserius Demetrius - 15
Conradus - 6 8	Erizzo Georgius - 26 27 28 29	Meserius Nicolaus - 9
Basilius - 55	Ex Decima Antonius - 28	Mitaxia Constantinus - 56 59
Georgius - 38		Milaxi Joannes - 30 31 35 36
Georgianus - 32	Ittili Theodorus - 74 61 76 80	Milochiti Georgius - 58 59 60 61 62
Georgianus - 41	Francaschi Marcus Antonius - 38 39 40 41	Mitucius Athanasius - 49
Joannes - 14	Francin Anastasius - 44 45 46 48	Mivulla Anastasius - 50
Andreas - 62	Hanini Georgius - 3	Mignati Evangelista - 13 44 48
Antoninus - 44 45		
Antoninus - 49 50		
Nicolaus - 26 27 38		
Nicolaus - 12		
Antoninus - 58		

Fig. 4

Balsami Nicolaus	65	Cephala Anastasius	6, 8
Balsamo Nicolaus	67	Cephala Basilius	55
Barocio Georgius 59, 60, 61, 62, 63, 66, 67.....		Cephala Georgius	38
Barrocius Constantinus 65, 66, 67,	68	Cephala Stephanus	82
Barotius Cosma	12	Chitracha Dominicus	41
Barozius Emanuel	63	Chrysaflidae Ioannes	14
Berius Panagius	66, 68	Cimara Christodulus	62
Bon Nicolaus	55	Cladan Nicolaus	44, 45
Bozza Franciscus	90	Cladan Theodorus	49, 50
Bua Christodulus	71, 72, 73	Claudius Nicolaus	36, 37, 38
Bubulio Emanuel	56, 57	Cadogninus Nicolaus	12
Bubulio Emanuel	55	Coidan Antonius	38
Bugna Ioannes	66, 67	Colombin Elias	68, 69
Bulgari Arthemisius	43	Comensli Antonius	62
Bulgari Christodulus	20	Commuto Antonius	40
Bulgari Ioannes	20	Compostella Ioannes	43
		Condopidius Michael 32, 33, 43,	45, 46
		Condosiani Iacobus	61
Cacavella Michael	25	Corafa Dominicus	18
Cacavella Theodorus	9, 19	Coressius Paulus	3, 4, 5
Cacuri Constantinus	75	Corner Io. Hieronimus 66, 67, 68	
Cagnolus Bartholomeus 42, 44, 45		Corthasius Lucas	38
Caimus Iacobus	2	Cosma Matheus	9, 10
Calafatti Emanuel ...	22, 25, 28	Cothani Paulus	18
Calafatti Georgius	20	Cottunius Paulus	3, 4, 5
Calafatti Stephanus	65, 66	Crassan Antonius	21
Calerius Georgius	13	Crassan Constantinus ...	15, 16
Caliareus Ioannes	62, 64	Crassan Nicolaus	36, 37, 38
Calichiopoli Salvatore	59	Crassan Panagius	65
Calogera Alexander	80	Crassan Petrus 72, 73, 74, 75 bis	
Capodistria Laurentius ...	13, 14	Cuntuffari Christodulus ...	75
Caramundani Nicolaus 71, 73,	74 bis	Curumolo Demetrius	10
Carandino Spiridon	28, 30	Cuselà Anastasius 69, 70, 72, 74	
Carati Zorzi	33	Cussinius Matheus 83 bis, 86, 89	
Cardachi Antonius ...	55, 56, 58		
Cardachi Paulus	31	Della Decima Aloysius	90
Carusus Constantinus	53	Della Decima Andreas	21
Carusus Marcus	65	Della Decima Georgius	83
Cassimatti Petrus	41, 42	Della Decima Ioannes	89
Cataneus Petrus	37	Damezia Franciscus	22
Cathelanus Panagius ...	67, 88	Damiani Georgius	60
Cayron Iacobus	6	Damiani Paladino	60
Cazi Ioannes	63	Damodon Antonius 32, 33, 34	
Cazzaiti Basilius	21	Damodon Ioannes	64
Cazzaiti Constantinius	41	Dandolo Nicolaus	10
Cazzaiti Ioannes	56	De Pangaly Antonius	62
Cazzaiti Spiridon 47, 48, 49, 52		De Zorzi Antonius	75
Cazzaiti Zaccaria	46	Doxa Elias	57

Erizzo Georgius 26, 27, 28, 29
 Ex Decima Antonius28

Fittili Theodorus 74 bis, 76, 80
 Franceschi Marcus Antonius 38,
39, 40, 41
 Franzin Anastasius 44, 45, 46, 48
 Ftamini Georgius3

Galano Alexander67
 Gara Iosephus70
 Georgulli Demetrius59
 Gramaticopolus Paschasius...86,
89 bis, 90
 Gripari Ioannes67

Ipomena Georgius53, 54
 Iustinianus Alexander 47, 48, 52

Lascari Assanius80, 81
 Lazari Angelus76
 Lazari Antonius 58, 59, 60, 61, 62
 Lauvoga Franciscus21
 Licienus Andreas24, 25
 Lombardo Marcus12
 Lucanus Hector11, 12
 Lucati Georgius 50, 52, 53, 54
 Luchis Spiridonius63
 Lusi Angelus89, 90
 Lusi Nicolaus54, 55
 Lusius Stamatellus11

Maccuso Theodatus42
 Maderò Ioannes25
 Madiotti Ioannes67, 68
 Maffei Hieronimus16
 Manera Antonius61
 Manzavinus Anastasius40
 Manzavinus Zossimus61
 Marathari Georgius69
 Marulli Ioannes60
 Masarachi Alexander71
 Mastraca Stelius73
 Maurocordatus Alexander ...10
 Meligalus Paulus39
 Meratori Demetrius 78, 80, 82,
86, 89

Meserius Demetrius16
 Meserius Nicolaus9
 Metaxà Constantinus56, 59
 Metaxà Ioannes 30, 31, 35, 36
 Metochiti Georgius 58, 59, 60,
61, 62
 Micuccius Athanasius49
 Miculli Anastasius50
 Mignati Evangelista 43, 44, 45
 Miniati Georgius47, 48, 49
 Molaimo Stauro58, 59
 Molviz Paulus ...8, 12, 19, 20
 Mormori Georgius Antonius 49,
52, 53
 Mormori Ioannes8, 9, 11
 Mozzanega Nicolaus18
 Musalus Thomas15
 Mussura Andreas 32, 33, 34, 35

Nomico Eustachius 76, 78, 80
 Nomico Paulus, 69 70, 71, 72

Pallada Georgius29
 Pangalli Antonius63
 Papadopoli Antonius Comneno, 56,
60
 Papadopuli Michael18
 Patellarus Georgius9
 Pazzò Emanuel36, 37
 Pazzò Georgius18, 19
 Pelimeri Constantinus ...46, 47
 Peristianus Andreas44
 Peristianus Nicolaus90, 91
 Peristianus Zosimus ...75, 76, 78
 Petro Nicolaus64, 66
 Pieri Spiridion40, 41
 Pignatorus Athanasius64
 Pillarino Andreas27, 28, 29
 Pillarino Ioannes42, 43
 Pillarino Ioannes53, 54
 Pizzamano Nicolaus29
 Pollicalà Anastasius45
 Pollicalà Hieronimus ...83, 86
 Pollicalà Ioannes90, 91
 Pollicalà Ioannes48
 Pollicalà Marcus33, 34
 Pollicalà Nicolaus5, 7
 Pollicalà Rallus 7, 8, 9, 10,11
 Pollicalà Stephanus50


- Politi Anastasius 82, 83, 86, 89,
90, 91
 Politi Basilus74, 76
 Premarin Zorzi33
 Premarens Nicolaus82
 Premarinus Nicolaus5, 7
 Procopio Demetrius69, 70
 Psomà Franciscus80, 82
 Psomà Petrus75
-
- Quantano Dolphinus5
 Quirini Franciscus65, 66
-
- Ralli Thomas76
 Ralli Thomas73 bis, 76
 Rarturo Theophilus ...26, 27
 Richi Augustinus7
 Roditti Theophilus41, 42
 Rossi Franciscus4
 Rossi Gaietanus72
 Rossi Salamon4
 Russi Georgius51
-
- Sachiellanus Georgius25
 Salamon Anastasius70
 Sanguinatus Nicolaus 3, 4, 5, 6
 Schendo Michael55, 56
 Sciropulo Ioannes ...78, 80, 82
 Slavus Nicolaus39
 Scordylli Ioannes29
 Senosi Antonius8
 Serra Io. Darius39, 40
 Sicuro Hector Anastasides ...37
 Sicuro Hieronimus42
 Sicuro Zayne Michael39
 Soffoleo Io. Antonius34
 Sphaediotti Ioannes ...49, 52
 Stai Ioannes15
 Stai Ioannes30
 Stamulachi Constantinus 76, 79
 Stella Nicolò46, 47
 Stratico Nicolaus 80, 83, 86, 89,
90, 91
 Sugduzi Georgius26
 Sumahius Georgius16
 Surian Stelius46, 47
 Syrach Constantinus36
- Tagliapetra Angelus68, 69
 Teganiti Angelus ...82, 85, 88
 Temencotus Petrus18
 Thebriano Nicolaus57
 Thentochius Nicolaus 61, 63, 64,
65
 Tipaldi Anastasius91
 Tipaldi Filipus70, 71, 72, 75
 Tipaldus Antonius64
 Tipaldus Sebastianus64
 Torcellus Andreas 5, 6, 7, 8, 14,
15, 16, 20
 Traulo Anastasius50
 Treca Andreas77
 Treca Demetrius77
 Treca Georgius77
 Treca Ioannes91
 Treca Nicolaus73, 76, 78
 Trompetti Georgius, 68, 70, 71,
72
 Typaldo Andreas52, 53
-
- Vagali Ioannes19
 Vandilachi Giorgio15
 Varouha Io. Antonius18
 Vizzara Petrus25
 Vlasio Georgius26, 27
 Vlasto Marcus ...26, 27, 28, 30
 Vlasto Nicolaus40, 43, 44
 Volo Georgius15
 Volter Demetrius26
 Voltera Franciscus32
 Voltera Nicolaus31, 32
 Volterra Ioannes30
-
- Weina Elias61
-
- Xantopulo Marcus14
-
- Zancarolus Emanuel 34, 35, 36, 37
 Zancarolus Franciscus ...38, 39
 Zanchi Nicolaus ...58, 59, 60, 63
 Zen Constantinus64, 65
 Zenus Anastasius 69 bis, 70, 71 72
 Zoia Bartholomaeus13, 14
 Zoia Iacobus3, 4, 6
 Zoia Nicolaus3

LE MAÎTRE DE LANGUE TURQUE DE DIMITRIE CANTEMIR : ES'AD EFENDI

ION MATEI
(Bucarest)

Dans plusieurs de ses œuvres, Dimitrie Cantemir évoque le nom de son maître de langue turque et c'est dans *Historia Incrementorum atque Decrementorum Aulae Othomanicae* qu'on peut lire la mention la plus connue qu'il en fit. Ainsi, se rapportant dans une note à l'attachement des Turcs pour les conceptions et les prescriptions religieuses, il écrit¹ : « Toute fois il faut avouer que tous les Turcs n'ont pas une foi si implicite ; il y en a parmi eux de plus éclairés que les autres, qui ne croient pas tout ce qui se lit dans l'Alcoran, mais ils retiennent en eux-mêmes leurs sentiments, et n'osent se déclarer ouvertement. J'alléguerai au contraire l'exemple du très savant Turc Saadi Efendi², à qui seul je suis redevable de tout le turc que je sais <souigné par nous >. Je pris la liberté de lui demander un jour, comment il se pouvait faire qu'un grand mathématicien

¹ Nous citons d'après l'édition française *Histoire de l'Empire Othoman*, trad. par M. de Jonquières, t. I, Paris, 1743, p. 89. Dans la traduction anglaise, la première qui ait paru et d'ailleurs la meilleure, *The History of the growth an decay of the Othman Empire*, Translated into English... by N. Tindal, vol. I—II, Londres, 1734—35, le passage se trouve à la note 8 de la page 31 : « most learned Saadi Effendi to whom alone I am indebted for my Turkish learning ». Dans la traduction allemande : *Geschichte des osmanischen Reiches, nach seinem Anwachs und Abnehmen*... Aus dem Englischen ubersetzt, Hamburg, 1745, à la page 43 : « Ich fragte einmahl den sehr gelerten Turken S'adi Effendi <souigné par nous > (dem ich meine wissenschaft im Turkischen alle zu danke habe) ». Dans la traduction roumaine : *Istoria Imperiului Otoman. Cresterea si scaderea lui*, traduction appartenant à Ios. Hodosiu, Bucarest, 1876, à la note 8 de la page 38—39 : « Eu intrebai odată pe doctul turc Saadi Effendi <souigné par nous > căruia singur am de a mulțumii tot ceea ce știu turcește ».

² En réalité Es 'ad Efendi. V. par contre, la copie du ms. latin à la Bibl. de l'Acad. de la R. S. de Roumanie, section, mss., ms. latin 75, folio 14 : Ita e contra aliquando Turca doctissimus  Is'ad Effendi (: cui, quid quid habemus literatura Turcicae, soli debemus).

comme lui et versé dans les principes de Démocrite³ pût croire que Mahomet eût rompu une constellation telle que la lune et en eût reçu dans sa manche une moitié qui tomba du ciel ; il me répondit que, dans le cours de la nature cela était impossible et même répugnait à ses principes, mais que ce miracle étant écrit dans l'Alcoran comme un fait, il renonçait à la raison et se soumettait à le croire. Car, ajoute-t-il, Dieu peut faire tout ce qu'il veut ».

L'identification de ce personnage, qui lui avait enseigné la langue et la littérature turques et s'entretenait, comme on le voit, avec le prince moldave sur les problèmes religieux, fut rendue quelque peu difficile en raison du fait que le nom de cet érudit turc a été erronément transcrit dans les traductions existantes de *l'Histoire de l'Empire ottoman*. En effet, ainsi que le faisait remarquer Babinger, bien que cela soit « kaum glaublich aber wahr »⁴, l'original latin de cet important ouvrage de Dimitrie Cantemir n'a pas été édité jusqu'à présent.

La plupart des érudits⁵ qui se sont occupés de la vie et de l'œuvre de Cantemir ont été tentés d'identifier ce Sa'di Efendi (en réalité Es'ad Efendi, comme il sera démontré par la suite) au nommé Sa'di Efendi de Larissa, l'auteur d'une compilation intitulée *Synopsis historiarum*, à l'égard duquel Cantemir témoignait une préférence marquée, en suivant constamment son œuvre — de l'aveu qu'il en fait lui-même dans la préface de son ouvrage⁶.

Ce fut Franz Babinger qui, s'attachant à étudier les sources de l'œuvre de Cantemir, a émis le premier l'hypothèse qu'il s'agit en l'occurrence de deux personnes différentes, éventuellement homonymes et le savant allemand s'essaya en vain de découvrir un astronome ou un mathéma-

³ L'expression « democatea philosophia imbutus » est traduite dans l'édition française par : « versé dans les principes de Démocrite ». Voir aussi V. Căndea, *Les intellectuels du Sud-Est européen au XVII^e siècle* (II), dans « Rev. études sud-est europ. », 1970, 4, p. 660.

⁴ Franz Babinger, *Die osmanischen Quellen D. Kantemir's*, Sonderabdruck aus der Festschrift « Omagiu Prof. Ioan Lupăș », Bucarest, 1941, p. 6, texte repris en roumain, avec certaines modifications : *Izvoarele turcesti ale lui Dimitrie Cantemir* (Sources turques utilisées par Dimitrie Cantemir), Bucarest, 1942. Tirage à part de « Arhiva românească », t. VII, Bucarest, 1941. Les dernières éditions de ce travail : dans *Zeki Velidi Toğan'a Armagan*, Istanbul, 1951, p. 50—60 et dans *Aufsätze und Abhandlungen zur Geschichte Sudost-europas und der Levante*, II^e vol., Munich, 1966, p. 142—150.

⁵ Voir e.g. G. Pascu, *Viața și operele lui D. Cantemir* (La vie et les œuvres de D. Cantemir), Bucarest, 1924, p. 58—59 ; I. Minea, *Despre Dimitrie Cantemir. Omul, scriitorul, domnitorul* (Sur Dimitrie Cantemir. L'homme, l'écrivain, le prince), Jassy, 1924, p. 62. P. P. Panaitescu, *Dimitrie Cantemir. Viața și opera* (Dimitrie Cantemir. La vie et l'œuvre), p. 42, en citant le manuscrit latin ne fait pas cette erreur, mais il n'offre aucun commentaire se rapportant au nom Issadi — Es'ad.

⁶ *Istoria Imperiului otoman*, traduction roumaine, p. 12 ; *Historia incrementorum atque decrementorum Aulae othomanicae*, copie latine suscitée, f. 18—19 : « Nos more nostro, Turcarum domesticos potius secuti scriptores, ex synopsis historiarum, quam anno Christi 1696, Hegirae 1108, eruditissimus Larissensis Saadi Effendi... in lucem editerat, constanter tenemus ».

ticien du nom de Sa'di Efendi ⁷. Mais certaines recherches entreprises par Adnan bey à la Bibliothèque de l'Université d'Istanbul ont écarté la possibilité d'identifier ce supposé Sa'di au mathématicien Sa'di le fils de Mehmet, secrétaire (*kiâtîb*) de Damad Ibrahim Pacha ⁸. Un autre Sa'di Mehmet Efendi nommé aussi Hafiz zadé avait décédé dès l'an 1693 ⁹. Par la suite, dans la version roumaine de son étude, Babinger mettait en avant le nom d'un Es'ad Efendi, se guidant d'après la transcription figurant dans la traduction de l'ouvrage sur le Coran de l'interlocuteur ture sous la forme d'Issadi ¹⁰, sans pouvoir cependant l'identifier. Mais en rapprochant celui-ci d'un autre personnage du nom de Nûh Efendi, médecin à la Cour du Sultan, dont Cantemir fait mention dans son livre du titre « Le système de la religion mahométane » paru en russe à Saint-Petersbourg en 1722, Babinger dirigeait les investigations sur de fausses voies. Sans résultat également restèrent les recherches qu'il avait entreprises sur Sa'di de Larissa, étant donné que, parmi les nombreuses chroniques turques du titre d'*Iğmâl et-tewârîh* ¹¹ suivant la traduction qui lui semblait convenir pour désigner la compilation intitulée *Synopsis historiarum*, il ne put en trouver aucune qui soit l'équivalent de la source fondamentale de Cantemir.

Ainsi donc, les recherches de F. Babinger n'aboutirent-elles pas à donner des éclaircissements sur les sources de Cantemir, et quant à son hypothèse concernant l'existence de deux personnes distinctes — d'une part un historien ture, et de l'autre un érudit ture, philosophe et mathématicien dont le prince moldave fut le disciple — elle n'a pas acquis non plus l'assentiment des chercheurs plus récents, qui, sans ignorer le travail de Babinger, continuent à confondre d'une manière explicite ¹² ou implicite ¹³ les deux personnages.

⁷ Fr. Babinger, *Die osmanischen Quellen D. Kantemir's*, p. 2.

⁸ *Ibidem*, p. 3. Pour le mathématicien Sa'di, le fils de Khalil, v. Brusali Meḫmed Tâhîr, 'Osmanlı mu'ellifleri, III, 272. Ancien secrétaire (*kiâtîb*) de Damad Ibrahim Pacha, il est l'auteur d'un ouvrage de mathématiques intitulé « miftâh ul-muškîlât » (la clef des difficultés). Adnan Bey a trouvé le manuscrit de cet ouvrage (cote T 517, Bibliothèque de l'Université Istanbul), mais il estime que ce travail écrit dans un turc vulgaire est loin d'être l'œuvre d'un savant (apud F. Babinger, *op. cit.*, p. 3; *Aufsätze*, p. 144.

⁹ Mehmed Sureyyâ, *Sığill-i 'Osmâni*, III, 26 — Babinger, *loc. cit.*

¹⁰ *Izvoarele turcești ale lui Dimitrie Cantemir*, Bucarest, 1942, p. 11. Dans l'édition allemande (*Aufsätze und Abhandlungen...*, p. 150) il y a une référence à un ouvrage de Seyyid Nûh Efendi (une description de la mer Noire et de la mer Egée), se trouvant en manuscrit à Bologne. V. aussi F. Babinger, *Seyyid Nûh his Turkish Sailing Handbook* dans 'Imago Mundi', XII (Leiden 1955), p. 180—182 et *Aufsätze und Abhandlungen zur Geschichte Sudosteuropas und der Levante*, Munich, 1966, p. 92—94.

¹¹ F. Babinger, *Die osmanischen Quellen D. Kantemir's*, p. 4.

¹² M. Guboglu, *Dimitrie Cantemir orientaliste*, dans « Studia et Acta Orientalia, III, 1961—1962, p. 129—160.

¹³ Virgil Câdea, *article cité*, p. 660, parle de « Saadi Efendi, mathématicien et historien ».

De notre côté, ayant consulté le texte latin de l'œuvre de Cantemir, nous avons montré dans une étude d'il y a quelques années¹⁴ que ce « *doctissimus* » Isaad Efendi (*cui, quidquid habemus literatura Turcicae, soli debemus*) est en réalité un Es'ad Efendi ; la transcription du nom de celui-ci, faite par l'auteur même en lettres arabes, ne laisse plus aucun doute. Il est évident qu'il s'agit là d'une autre personne que le dit Sa'di de Larissa, resté encore inconnu pour nous.

En fait, qui était-ce Es'ad Efendi ? C'est toujours Cantemir qui, dans un opuscule sur le Coran, écrit en latin (*Curanus*), en fait encore mention dans les termes suivants : « *Quondam quidam fortissimus Turcae nomine Issadi Efendi et astronomus perfectissimus — quem in Turcicis literis praeceptorem habuimus Constantinopoli...* »¹⁵ et il continue par le même texte inséré aussi dans l'*Histoire de l'Empire ottoman*.

Grâce aux données fournies par Cantemir, nous savons donc qu'Es'ad Efendi était un grand érudit turc (*doctissimus*), versé en mathématiques et en philosophie grecque (*democritea philosophia*) ainsi qu'un « astro-nome ». Hormis cela, il a dû avoir des rapports avec le monde gréco-pharariote du moment qu'il était professeur de langue turque (et sans doute d'autres langues orientales aussi) et qu'il connaissait vraisemblablement le grec.

Dans l'article précité, nous avons estimé que cet Es'ad Efendi n'est autre que l'ami et professeur de langues orientales (l'arabe et le persan) de Ion Mavrocordato (probablement de Nicolae Mavrocordato aussi), et surtout de Chrisanthos Notaras¹⁶, patriarche de Jérusalem. En faveur d'une telle identification, vient plaider la coïncidence de tous les éléments dont nous disposons, à savoir : l'époque à laquelle nous nous rapportons est la même (premières décennies du XVII^e siècle) ; notre érudit est bon connaisseur de la langue grecque, qu'il manie avec une parfaite maîtrise ; il aimait entamer des discussions à caractère philosophique avec ses savants amis chrétiens (les Mavrocordato, Chrisanthos Notaras) dont il avait été le maître et auxquels il continuait à accorder son amitié.

Les données ayant trait aux liens d'Es'ad Efendi avec les savants grecs de Constantinople nous sont offertes par quelques lettres qu'avait

¹⁴ Ion Matei, *Notes concernant l'enseignement des langues orientales dans les pays roumains*, dans « *Studia et Acta Orientalia* », V—VI, 1967, p. 95, note 9.

¹⁵ *Curanus* / Principis D. Cantemyri/. Copie d'après le ms. latin. Bibliothèque de l'Académie roumaine, section des manuscrits, ms. latin n° 76, f. 66 v°—67 r°. Traduit en roumain : Principele Dimitric Cantemir, *Despre Coran* (Sur le Coran), traduction par I. Georgescu, 1927, p. 31. (Tirage à part de « *Analele Dobrogei* », VII, 1927, p. 67—121). C'est dans le livre *Kniga Systema...*, traduit en russe et paru en 1722, que figure cet Isaadi comme un homme très savant, bon physicien et maître en mathématiques (Voir St. Ciobanu, *D. Cantemir in Russia* (D. Cantemir en Russie), Bucarest 1925, p. 421).

¹⁶ Ion Matei, *op. cit.*, p. 95.

publiées Emile Legrand dans son *Epistolaire grec*¹⁷. D'autres lettres ont paru dans la collection de documents *Hurmuzaki*¹⁸, où l'on retrouve également la reproduction de quelques-unes de celles publiées par Legrand.

Ainsi, Ion Mavrocordato, alors grand drogman, écrivait entre autres, dans une lettre du 20 mai 1714¹⁹ adressée à Chrisanthos Notaras, qui se trouvait à ce moment-là probablement en Valachie, que « le très illustre Es'ad Efendi et *müneğğimbaşı* (souligné par nous) (ὁ ἐνδοξότατος Ἐσαδ ἐφέντης καὶ μουνετζίμπασης) lui transmettait ses compliments ». Peu de temps après, le 20 mai 1714²⁰, le même correspondant portait à la connaissance de Chrisanthos Notaras qu'il s'était entretenu, d'une question connue, avec Es'ad Efendi aussi, ayant appris que celui-ci devait entreprendre un voyage au Levant et à Jérusalem, puis ensuite en Morée. On ne saurait mettre au clair la nature de l'intérêt qu'ils attachaient tous deux aux voyages d'Es'ad Efendi. On a conservé également une lettre d'Es'ad Efendi au patriarche de Jérusalem, Chrisanthos Notaras, du 23 novembre 1717²¹, lettre qui est en fait une occasion pour féliciter son ancien élève, Ion Mavrocordato, de son ascension au trône de Valachie. Tout en lui rappelant les connaissances d'arabe et de persan qu'il lui avait transmises, Es'ad Efendi écrivait : « J'ai appris que Sa Hauteesse <c'est-à-dire Ion Mavrocordato — *I.M.*> est, pour employer les termes persans <en s'adressant à un connaisseur de l'arabe> *cadri sinasis* <au pouvoir de la louange> comme toujours. . . » et lui exprime, en turco-persan, les vœux (transcrits en lettres grecques) de demeurer au trône jusqu'à la grande vieillesse. Il n'omet naturellement pas de rappeler « les grands dons dus à la grandeur des règnes » et remercie Chrisanthos Notaras de ses cadeaux (probablement dans un colis — *bohçalik*) qu'il n'avait d'ailleurs pas encore reçus. La lettre porte la notice suivante : « lettred'Es'ad Efendi *maghistan turc* » (souligné par nous).

Les dernières mentions que nous possédons sur Es'ad Efendi sont contenues dans deux lettres adressées à Chrisanthos Notaras par Draco Soutzo (selon une notice, celui-ci détenait la fonction de grand logothète de Valachie). Dans sa lettre du 18 mars 1728, celui-ci n'oublie pas de parler aussi de « l'illustre Es'ad Efendi qui s'incline avec amitié devant Ton Bonheur, car — dit-il — en l'absence des mots arabes ou persans, il se trouve privé pour l'instant de tes caractères. . . ». Par la suite, il y est fait mention du docteur Fonseca (« qui vous baise la main droite ») et du drog-

¹⁷ E. Legrand, *Bibliothèque grecque vulgaire*, t. IV : *Epistolaire grec*, Paris, 1888, p. 150 sqq. (cité : E. Legrand, *Epistolaire grec*).

¹⁸ Hurmuzaki-Iorga, *Documente* (Documents), XIV^e vol., II^e partie, p. 776 sqq.

¹⁹ E. Legrand, *Epistolaire grec*, p. 116—117, n^o 78.

²⁰ E. Legrand, *op. cit.*, p. 150—151, n^o 187 et Hurmuzaki-Iorga, *op. cit.*, p. 776—777.

²¹ Hurmuzaki-Iorga, *op. cit.*, p. 824—826.

man de l'Ambassade de France, Fonton ²², qui était soigné par Fonseca ²³. Le même Draco Soutzo, en s'adressant à Chrisanthos Notaras le 16 novembre 1728 lui transmet des salutations de la part d'Es'ad Efendi et du docteur Fonseca ²⁴.

Il se peut également qu'Es'ad Efendi fût l'un de ces « savants et maghistans » avec lesquels le patriarche Chrisanthos Notaras avait eu des entretiens sur certains problèmes de théologie intéressant l'Islam et la religion chrétienne, ainsi qu'il ressort d'une lettre que Constantin Brancovan adressait le 4 février 1709 ²⁵ au patriarche de Jérusalem.

Cette correspondance, dont nous ne possédons malheureusement que quelques pièces, fait relever l'amitié existant entre le turc Es'ad Efendi et le patriarche de Jérusalem, Chrisanthos Notaras, de même que les liens établis par celui-ci avec les Mavrocordato et autres hommes de culture grecs de Constantinople ; cet érudit ottoman a de multiples préoccupations et des connaissances multilatérales et, chose intéressante à savoir, il voyageait assez fréquemment ²⁶. Il nous faut retenir encore de ces lettres qu'Es'ad Efendi passait pour l'un des *maghistans* turcs (ce qui dénote qu'il remplissait une fonction importante) et qu'il était aussi le *müneğğim başı* (le chef des astronomes). Ces nouvelles données, viennent s'ajouter à celles qui sont déjà connues en liaison avec l'identification d'Es'ad Efendi : c'était un érudit turc, un mathématicien, astronome, il connaissait le grec et probablement il avait occupé des fonctions importantes.

A cette époque, il existe plusieurs savants turcs du nom d'Es'ad Efendi, tels : Es'ad Efendi, le fils du muphti Ismaïl ²⁷ (1685—1757), philosophe et lexicographe, qui pourtant était trop jeune pour avoir été le maître de Cantemir et pu nouer des liens d'amitié avec Chrisanthos Nota-

²² Sur Fonton, le drogman de l'Ambassade de France à Constantinople, voir aussi V. Mihordea, *Politica orientală franceză și Țările Române în sec. al XVIII-lea (1749—1760)* (La politique orientale de France et les pays roumains au XVIII^e s., 1749—1760), Bucarest, 1937, p. 205—207. Draco Soutzo est probablement Constantin Suțu, voir I. C. Filitti, *Arhiva G. G. Cantacuzino* (Les archives G. G. Cantacuzino), Bucarest, 1919.

²³ Hurmuzaki-Iorga, *op. cit.*, p. 842. Au sujet du médecin Daniel Fonseca, voir « Analcle Rom., Sect. ist. », 1913, p. 172 et « Arhiva », Jassy, X, p. 134—192 : V. Mihordea, *Un agent politic al țărilor noastre, Daniel Fonseca* (Un agent politique de nos pays, Daniel Fonseca), « Revista istorică », 1943, 1—4, p. 93—131 ; A. Galanti, *Les médecins juifs*, apud A. Adnan-Adivar, *Osmanlı Türklerinde İlim*, Istanbul, 1970, p. 176. Sur ce médecin et savant orientaliste (Daniel de Fonseca) v. aussi M. A. Halevy, *Médecins juifs d'origine hispano-portugaise dans les pays roumains*, in « Revue d'histoire de la Médecine hébraïque », mars 1957, p. 26—27 ; idem, *Notes bio-bibliographiques concernant l'histoire des études orientales en Roumanie* dans « Studia et Acta Orientalia », II, 1960 p. 121.

²⁴ E. Legrand, *Epistolaire grec*, p. 237 n^o 190.

²⁵ Hurmuzaki-Iorga, *Documente*, XIV, I^{re} partie, p. 412.

²⁶ Sur l'importance que présentaient les voyages pour les intellectuels du Sud-Est de l'Europe, voir V. Căndeia, *art. cité*, p. 646—647.

²⁷ Voir sur Es'ad Efendi (1685—1757) l'article de M. Cavid Baysun dans *Enc Islam*, 2^o éd., II, 732 et *İslâm Ansık*, s.v.

ras ; Es'ad Efendi cheykh al Islam, né en 1707, était plus jeune encore ²⁸. Ainsi donc, le seul dont les données biographiques et l'activité puissent correspondre à celles que nous avons relevées sur Es'ad Efendi doit être Yanali Es'ad Efendi (Es'ad Efendi de Janina).

Les données qui concernent ce nommé Yanali Es'ad bin'Ali bin 'Osman, c'est des histoires de la science ottomane ²⁹ que nous les avons puisées. On ignore la date de naissance de celui-ci. Commencant ses études dans sa ville natale, il les continua à Istanbul, où il a été pendant un certain temps *müderris* à la médresse d'*Eyüb*, ensuite qadî à Galata et, lors de la fondation par Ibrahim Muteferrika ³⁰ de la première imprimerie en Turquie, il en fut le premier correcteur. Peu de temps après, il décédait en 1730 ³¹. A la suite de l'ordre reçu de la part du grand vizir Damad Ibrahim Pacha, Es'ad Efendi commença à traduire en arabe la *Physique* d'Aristote (*Kitâb-ul semânyye fî sîma'l tabîi*), dont on a conservé seulement les trois premiers livres qui renferment des commentaires intéressants. Ainsi, dans l'introduction il essaie de convaincre ses lecteurs que la *Physique* d'Aristote ne contredit pas les principes de l'islame et pour ce qui est du rapport entre la connaissance et la divinité, le commentateur se réfère aux philosophes grecs. Il avoue avoir employé dans ses propres commentaires ceux faits par Ioannis Kuttinus (Cottunios) ³² de Karaphérie, tout en citant plusieurs philosophes occidentaux tels : Albertus Magnus, John Scotus Eurigena, Thomas d'Aquin et, parmi ceux d'Orient, Farabi, Ibn Sinâ et surtout Ibn Ruchd (Averroès). Il est intéressant de noter que dans ces commentaires il fait mention de nouvelles découvertes scientifiques, y rappelant le problème de la quadrature du cercle, et Adnan Adıvar ³³ estime que c'est Es'ad Efendi qui a introduit le premier non seulement en Turquie mais dans tout l'Orient, les termes de microscope et de télescope.

C'est à Es'ad Efendi que l'on attribue également une traduction de l'arabe d'un ouvrage d'Ibn Sina (Avicenne) ainsi que des commentaires portant le titre *Hikmet-ul îsrakiyye* ³⁴. Quelques travaux de logique et de théologie nous sont également restés de cet auteur. Parmi ses élèves,

²⁸ Sur Es'ad Efendi (1707—1778), *şaykh al Islam* et qadî de Galata voir l'article de M. Munir Aktepe, *Enc. Islam*, 2^e éd., II, 732 et *İslâm Ânsık*, s.v.

²⁹ A. Adnan-Adıvar, *Osmanlı Türklerinde İlim*, Istanbul, Remzî Kitabevi, 1970, 142—3, 168 ; İsmail Hakkı Uzunçarşılı, *Osmanlı Devletinin İlmîye Teşkilâtı*, Ankara, 1965, p. 237.

³⁰ Sur Ibrahim Muteferrika, voir N. Berkes dans *Enc. Islam*, 2^e éd., s.v. ; Selim Gerçek, *Türk Matbaacılık*, Istanbul, 1940.

³¹ I. H. Uzunçarşılı, *op. cit.*, p. 237.

³² Sur Ioan Cotunios, professeur de philosophie à Padoue, voir Cl. Tsourkas, *Les débuts de l'enseignement philosophique et de la libre pensée dans les Balkans*, Bucarest, 1948, p. 12 et 16 (voir aussi la bibliographie).

³³ A. Adnan-Adıvar, *op. cit.*, p. 113.

³⁴ I. H. Uzunçarşılı, *loc. cit.*

on compte les médecins du sérail Brusali Ali et Brusali 'Ömer Şifai, et c'est à lui que ceux-ci sont redevables de leur formation philosophique et scientifique ³⁵.

L'amitié témoignée par Es'ad Efendi à Cantemir ainsi qu'aux savants grecs de Constantinople, de même que la référence faite à l'orientaliste Fonseca dans le cadre de ces liens, sont à même de faire relever des rapports intellectuels et de multiples préoccupations communes. Bien qu'appartenant à des confessions différentes ainsi qu'à des civilisations qui semblent, en général, n'avoir eu que peu de contact réciproque, les intellectuels ont entretenu un dialogue constant.

Ces contributions biographiques sont de nature à compléter l'image que nous nous faisons du climat culturel et en général des milieux intellectuels de Constantinople à l'époque considérée. C'est en ce sens que Cantemir note dans l'un de ses ouvrages ³⁶ qu'il détient ses connaissances sur « la doctrine, les lois et les institutions mahométanes » du temps de sa jeunesse quand « pour apprendre les langues orientales, ou bien je les ai lues, ou bien, par une continuelle conversation avec les gens de divers rangs se trouvant près la Porte ottomane (souligné par nous) ³⁷, 22 années durant, je les ai entendues et les ai imprimées en ma mémoire comme dans une cire molle et aisément impressionnable ».

Dans les derniers chapitres de cet ouvrage, Cantemir parle d'une façon élogieuse des sciences et des écoles supérieures de l'Empire ottoman. Il affirme qu'il n'a trouvé nulle part des académies et des écoles plus bondées d'élèves et d'auditeurs qu'à Constantinople : « Le fait que ce que j'ai dit est la pure vérité pourra être confirmé par tous ceux auxquels il est arrivé de s'attarder quelque temps à Constantinople et de visiter par simple curiosité ses écoles et académies » ³⁸.

³⁵ A. Adnan-Adıvar, *op. cit.*, p. 171.

³⁶ *Kniga sistema ili sostoianje muhammedanski religii*, Saint-Petersbourg, 1722, p. 164.

³⁷ Sur la stimulation que lui offrit le contact avec les personnalités et les érudits turcs pour écrire l'*Histoire de l'Empire ottoman*, voir Babinger, *op. cit.*, p. 5 ; P. P. Panaitescu, *op. cit.*, p. 175, fait état, au chapitre : *Modèles et stimulations*, de tous les livres sur l'Empire ottoman parus jusqu'à Cantemir (Leunclavius, Philippe Lonicer, Ricaut, la Croix, etc.). Ces publications ont été ou ont pu être connues par Dimitrie Cantemir. Pourtant nous sommes d'avis qu'il faudrait inclure parmi les « modèles » aussi les œuvres des savants qui circulaient à son époque. L'ouvrage d'Herbelot, par exemple, utilisé et mainte fois cité par Cantemir, aurait pu lui servir en quelque sorte de modèle ; mais tandis que celui-là disposait son matériel, assez divers, par ordre alphabétique, Cantemir présentait le sien chronologiquement et d'une façon systématique.

³⁸ V. aussi Heidrun Wurm, *Der osmanische Historiker Huseyn b. Ğafar gennant Hezar-fenn, und die Istanbuler Gesellschaft in der zweiten Hälfte des 17. Jahr*, Freiburg im Breisgau, 1971, 214 p., l'article de G. Vajda dans «Folia orientalia», XII, et Petru Vaida, *Dimitrie Cantemir și umanismul*, Bucarest, 1972, avec de nouvelles données que nous allons discuter dans un avenir proche.

CROATI E ALTRI SLAVI DEL SUD NELLA LETTERATURA ITALIANA DEL '700

MATE ZORIĆ
(Zagreb)

1. Il cambiamento del gusto artistico, delineatosi verso la fine del XVII secolo con il sorgere della gloriosa Arcadia romana, non ha influito a suscitare per il nostro mondo slavo-meridionale maggiori e autentici interessi letterari. La raffinata visione *rococò* delle pastorelle e dei pastori incipriati recava in effetti con se il predominante simbo'lo della siringa di Pan e tutto ciò che con questa non rientrava nell'ideale cortigiano di una vita spensierata e idillica, non aveva quasi accesso nella rigidamente codificata poesia degli Arcadi, le cui colonie erano sorte anche in regioni croate e slovene¹. Poesie d'occasione in onore delle vittorie cristiane se ne scrivevano ancora, ma poiché la minaccia turca non incombeva direttamente sulle coste appenniniche e su Venezia, non interessavano più le imprese eroiche e le vicende drammatiche delle genti di confine esposte agli assalti e alle incursioni degli « infedeli ». E, per quel tanto che potevano interessare, le guerre austro-turche in Pannonia e nei Balcani, i poeti dell'Arcadia si soffermavano sui sembianti dei grandi condottieri.

Paolo Rolli (1687—1765), uno dei più tipici rappresentanti della lirica arcadica, ha dedicato una serie di sonore e fredde « ode di serio stile » a personaggi illustri, e tra queste un'ode *Per la vittoria contro i Turchi al fiume Savo nel 1716, riportata dal Serenissimo Principe Eugenio di Savoia*, nella quale è evocata Timișoara (« L'ostinata omai prepari/

¹ Cfr. Mirko Deanović, *Odrazi talijanske Akademije Degli Arcadi preko Jadrana*, estratto dai volumi 248 e 250 di *Rad*, dell'Accademia Iugoslava di Scienze ed Arti di Zagabria, *passim*. Nella creazione in versi di alcuni nostri letterati della sponda orientale dell'Adriatico vi sono echi di situazioni locali, specialmente nella poesia satirica e giocosa, ma ciò non rientra in questa rassegna. I Ragusei verso il 1718 avevano fondato a Roma un'« Accademia della lingua Slava » (cfr. Arturo Cronia, *La conoscenza del mondo slavo in Italia*. Bilancio storico-bibliografico di un millennio, Padova, 1958, p. 292).

Temisvare il collo al giogo, / e servir cui debbe, impari. . . ») ed è esortato l'Imperatore austriaco a cacciare i Turchi dall'Europa². Nel sonetto *Per la vittoria ottenuta sotto Belgrado dal Sr. Pr. Eugenio di Savoia Generalissimo dell'Impero* ha cantato la disfatta dei Turchi il 16 agosto del 1717 (« Danno, spavento, inevitabil morte / sferzan le terga all'atterrito trace; / apri Belgrado al vincitor le porte. . . »)³, mentre nella canzone in occasione della nascita dell'arciduca Leopoldo d'Austria (1716) ricorda « l'Impero armato », il « Danubio guerrier » e l'Asia cui « cade. . . il fato »⁴. Il Rolli tuttavia non accenna ai nostri soldati, alla partecipazione alle guerre austro-turche e neppure al destino dei popoli balcanici su cui le vicende belliche potevano in varie guise influire. Ma queste omissioni ben concordevano con le prevalenti interpretazioni aristocratiche dell'epoca.

Il rinnovatore del melodramma, Pietro Metastasio (1698—1782), non ha dimostrato nelle sue opere di avvertire la nostra attiva presenza nell'Impero, anche se ha vissuto a Vienna più di mezzo secolo. Tuttavia, il miglior cantore della corrente arcadica si è trattenuto fra noi dall'inizio dell'autunno del 1741 alla primavera dell'anno seguente.

Temendo l'assedio della capitale dell'Impero e le truppe franco-bavaresi che avevano invaso la Boemia, il Metastasio, passando da Bratislava, si rifugiò a Čakovec, nella Croazia settentrionale. Qui fu ospite della principessa Anna Maria Pignatelli, vedova del conte J. M. Althann, amica e protettrice del poeta cesareo e proprietaria di terre e di un castello fortificato, che l'Althann aveva ricevuto in dono proprio perché aveva sposato lei, favorita dell'Imperatore. Nei primi giorni trascorsi in Croazia, il Metastasio, che era allora al culmine della sua maturità di uomo e di artista, si abbandonò al dolce far niente, alla bellezza del paesaggio e alle agiatezze di cui era circondato nell'arcadica atmosfera del fecondo e dolce autunno. E ciò mentre nelle altre regioni dell'Impero infuriava una terribile guerra :

« La felicità del nostro comodissimo viaggio, la sibaritica lussuria del nostro soggiorno, la salute e la tranquillità che godiamo in quest'isola incantata già vi saranno note, veneratissimo mio signor conte. . .

.
 È vero che
 mentre d'intorno
 d'alto incendio di guerra arde il paese,

² Cfr. Paolo Rolli, *Liriche*, Torino, p. 163—165.

³ *Ibidem*, p. 199.

⁴ *Ib.*, p. 193.

*noi ce ne stiamo in placido soggiorno,
senza temer le militari offese. . .*

.

Di me non vi figurate cosa alcuna di lodevole. Son divenuto più pigro che mai, e così in *nihil agendo* occupato che a gran fatica ho rubato il momento per scrivere questa lettera. Egli è vero che la stagione è bellissima, e noi aspettando di giorno in giorno l'arrivo dell'imminente inverno, procuriamo con somma diligenza di ritrarre il profitto possibile da questo deliziosissimo autunno. . . »⁵

In un'altra lettera, scritta nell'ottobre di quell'anno, il poeta ricorda la ricca e raffinata mensa, la lussuosa dimora, le guardie fedeli e il munito castello circondato da fossati colmi d'acqua. Ma quando la sosta a Čakovec (una volta sede della grande famiglia croata dei conti Zrinski) si prolungò, e l'insicurezza a causa della guerra divenne sempre più palese, si sentì preoccupato e solo nelle riscaldate stanze del castello. Ormai l'asprezza dell'inverno aveva portato via il piacere d'intrattenersi all'aria aperta ⁶, ed il poeta, avvertendo l'oppressione del gelo e della neve, avrebbe scelto molto volentieri il ritorno a Vienna, se non avesse temuto le orribili strade che lo separavano da Graz ⁷. In marzo, Czakathurn gli sembrò un autentico deserto; eppure dovette rimanervi sino alla fine dell'aprile (1742).

Le tracce di maggior rilievo dell'interessamento per i Croati e gli Slavi del sud in generale le troviamo pur sempre negli scrittori veneti. A distanza di un secolo dal vicentino Pace Pasini e del suo romanzo *Historia del Cavalier Perduto* (Venezia, 1644), il veneziano Zaccaria Vallaresso (1686—1769) collocava in Dalmazia parte delle vicende narrate nei suoi intrecci letterari, facendovi agire alcuni personaggi che portavano l'impronta di casa nostra. Il Vallaresso, discendente di un'antica famiglia le cui origini si facevano risalire alla romana Salona e i cui membri nel corso dei secoli a varie riprese dimorarono tra noi al servizio di autorità ecclesiastiche e laiche, è autore del poema epico in ottave *Baiamonte*

⁵ Dalla lettera indirizzata a Luigi di Canale (Vienna), datata *Czakathurn*, 13 ottobre 1741. I versi citati dal Metastasio sono una parafrasi assai libera dei versi della *Gerusalemme liberata*, VII, 57—60. Cfr. *Tutte le opere di Pietro Metastasio*. A cura di Bruno Brunelli, vol. III, Milano, 1951, p. 205—206.

⁶ Dalla lettera inviata a „una ignota eccellenza” e datata *Czakathurn*, ottobre 1741, *ib.*, pp. 208—209; e da quella a Luigi di Canale, del 5 gennaio (*ib.*, pp. 218—220).

⁷ Allo stesso, il 26 gennaio 1742 (*ib.*, p. 220—221). Esiste una lettera, datata Vienna 9 marzo 1781, spedita a Parigi a Ruggero Bošković. Il grande scienziato di origine croata raccomandò al Metastasio il conte Sargo, inviato straordinario raguseo presso Giuseppe II. Scrive il Metastasio che il Sorkočević si era ambientato bene a Vienna e che accompagnato dal conte d'Ayala lo visitava spesso a domicilio. Nella lettera, il Metastasio si rivolge al Bošković con queste parole: « . . . nuo, tanto da tutto il mondo letterario universalmente celebrato e da me venerato ed amato, signor abate Boscowich » (*Opere di Pietro Metastasio*, Trieste, 1857, lib. II, n. 1064—1065).

Tiepolo, pubblicato postumo in due parti, di cui la prima uscì nel 1769 e la seconda nel 1770 con il mutato titolo *Baiamonte Tiepolo in Schiavonia* e con il sottotitolo « poema eroicomico »⁸. Nell'opera sono narrate vicende che si svolgono nel XIV secolo intorno al famoso cospiratore veneziano il quale, sconfitto in patria, fugge prima a Sebenico e poi nella fortificata Knin, chiedendo asilo al nonno materno Giorgio, principe di *Bribina*⁹. Nel poema si menzionano altre nostre località e città, personaggi storici e immaginari, il paesaggio (il fiume *Cherca* — *Krka*), costumi e usanze, impropri e nomi popolari. Tuttavia, anche se il canto in cui si narra della guerra tra le città dalmate e i conti di Bribir dimostra che il Vallaresso non ignorava del tutto le fonti storiche, non sarebbe lecito affermare che egli si proponesse di darci un inquadramento autentico in colori locali dell'età storica da lui prescelta. (Inquadramenti del genere, com'è ben noto, si costituiranno in norma soltanto in seguito nel XIX secolo con le istanze degli autori dei racconti romantici.) I conti di Bribir e gli altri personaggi croati indossano il costume dei comandanti dei distretti militari (*serdari*) e dei capibanda (*harambaše*) morlacchi del XVIII secolo, assaporano le delizie del caffè, fumano pipe e hanno al loro seguito uomini d'arme pronti a sparare con i loro fucili sugli abitanti di Spalato (Split). E per completare il quadro, ecco la descrizione del conte di Bribir :

« Egli si distingueva nella figura
 Quanto può dirsi maestosa in vero ;
 Alta, non smisurata avea statura,
 E l'aria che spirava un brio guerriero :
 Bruno aveva il color, qual per natura
 Porta quel clima, l'occhio vivo, e nero,
 Il crin raccolto in treccia lunga, e piena
 La metà sorpassava della schiena.

All'idea maestosa accresce preggio
 Di due mustacchi bella simmetria,
 Non già lasciati crescere alla peggio,
 Come usa uom volgare in Schiavonia.
 Di purpureo color senza alcun freggio
 Corta è la sopravvesta, ch'il copria ;
 Massicci sol di non gentil lavoro
 Di pero in guisa avea bottoni d'oro.

⁸ Cfr. Stanko Škerlj, *Jedan mletački pisac osamnaestog veka koji prikazuje Dalmatince Dalmaciji*, « Strani pregled », Belgrado, 1934/1935, nn. 1-4, p. 1-25 ; *Idem*, *Baiamonte Tiepolo (in Schiavonia), poema eroicomico di Zaccaria Vallaresso*, « Ricerche slavistiche », Roma, 1954, vol. III, p. 196-211.

⁹ Cioè *Bribir*. Come ha accertato S. Škerlj, questo ed altri errori nella trascrizione dei nostri nomi sono da attribuirsi ai trascrittori e agli editori dell'opera del Vallaresso.

Al di sotto di verde damaschino
 Portava la giacerma ad oro messa,
 Di gialla pele a liscio borsachino
 La calzabracca si teneva annessa.
 Alla sciabla, e cintura d'oro fino
 Quantitade di gemme era connessa;
 Ed alcuna n'avea su l'alta cresta
 Del berretton all'Albanese in testa »¹⁰.

Il Vallaresso era stato più volte « Savio di Terra Ferma alle Scritture », cioè ministro preposto all'esercito di terraferma; conosceva, dunque, molto bene i soldati schiavoni della Dalmazia ed era informato della penuria di mezzi e dell'abbandono in cui li lasciavano i comandanti locali e i loro padroni veneti. E pertanto non molto diversamente di quello che scriveva con acre umorismo (ma non senza compassione) in merito alle truppe schiavone nelle relazioni d'ufficio, egli intrattiene il lettore su questi Croati e sulla loro patria valendosi di strutture stilistiche proprie del poema eroicomico, che ben corrispondevano all'ambiguità della sua presa di posizione di fronte all'argomento del canto. Sul Vallaresso non influì la cultura illuministica — egli guardava dall'alto e dal punto di vista di un colto patrizio veneto, che nei barbari sudditi schiavoni, pieni di difetti ma anche di alcune significative virtù, sapeva vedere e quindi valutare, uomini prodi, vendicativi, fedeli alla stirpe e alla parola data e non soltanto un mezzo da usare ai fini della potenza veneziana. E poiché il Vallaresso era stato soprintendente delle truppe più volte negli anni che vanno dal 1725 al 1730, il poeta croato Filip Grabovac, anche se fiero e alieno da compromessi, gli dedicò in versi nostri un' *Esortazione amorosa* « sopra il vestir abusivo al presente praticato da molti ufficiali della stessa nazione illirica omettendo l'antico uso eroico delli loro segnalati antenati appresso la Sereniss. Repubblica », che egli diffuse nel 1729 in fogli volanti¹¹.

E' del tutto a livello della comicità plebea la poesia popolareggiante in dialetto veneto *Marco, el fio del re Sciavon*, in cui è tratteggiato il gigantesco aspetto dell'eroe popolare degli Slavi del sud, Marco Kraljević, e il suo gargantuesco appetito. La poesia è stata ricostruita dal grande poeta croato Vladimir Nazor che si è valso di quanto ricordava

¹⁰ Cfr. Z. Vallaresso, *Baiamonte Tiepolo* ecc., Venezia, 1770, vol. II, p. 8-9 (canto I, ott. 28-30).

¹¹ Cfr. S. Škerlj, o. c. in nota 8, p. 201-211. A breve distanza di tempo dalla comparsa del componimento del Grabovac era stato proibito agli ufficiali nativi dei territori d'oltre mare d'indossare qualsiasi indumento che non appartenesse al loro costume nazionale. Lo Škerlj mette in rilievo che il patriota croato aveva fiducia nel Vallaresso, ministro delle truppe di terraferma.

Ivan Babić, ultimo rampollo, sull'isola della Brazza, della nobile famiglia a cui apparteneva il prode conte Zuanne Babić, detto Kanun¹². Altri hanno riportato similari componimenti comicosatirici, recitati a Venezia nel XVI secolo, che hanno per tema i nostri costumi, le canzoni popolari e la nostra lingua. Gli Schiavoni, sia pure in veste di sudditi, erano profondamente inseriti nel mondo veneziano in seguito a secolari rapporti. Adorni dei loro caratteristici costumi, essi erano assidui e quotidiani frequentatori delle piazze e dei canali della Regina del Mare ed erano noti come valorosi soldati, tenibili guardie dei notabili, abili marinai e pescatori e piccoli commercianti¹³. Ed è da aggiungere che nella vivace folla variopinta della ricca e popolosa Venezia erano presenti anche altri Dalmati accorsi all'Università di Padova in qualità di studenti (tra cui alcuni assurti alla cattedra) ed altri ancora, per lo più nobili o sacerdoti e, a volte, avventurieri. Nelle splendide vedute cittadine dipinte dai famosi paesisti veneziani, fanno bella mostra personaggi esotici che indossano costumi orientali e tra questi non ne mancano certuni che ricordano i nostri Morlacchi.

2. Gli interessi degli scrittori italiani per la nostra gente e le particolarità dei costumi e della civiltà avranno incremento con le aperture democratiche della cultura illuministica verso la famiglia dei popoli. La ricerca dell'originaria natura umana e la fede nel progresso morale della società furono premesse alla conoscenza scientifica delle indicative differenze e dei pittoreschi costumi, e non v'è dubbio che la fuga rousseauiana dalla stanca società aristocratica comporterà sostanzialmente nuovi accostamenti al mondo slavo. E' ben comprensibile che in questo nuovo orientamento la funzione più significativa l'abbia Venezia coi suoi intellettuali tanto bene informati sugli Schiavoni dall'Istria alla così detta Albania veneta, e che le idee illuministiche si riallaccino al patriottismo veneziano e a prospettive di interessi dello stato. Per tutti questi motivi, personaggi e costumi « illirici » assumono significati nuovi e dignità letteraria ad un livello soltanto eccezionalmente raggiunto nei secoli precedenti. Ed il merito spetta soprattutto agli scrittori veneziani e ad altri

¹² Cfr. Vladimir Nazor, *Kraljević Marko u Mlecima*, in *Kristali i sjemenke*, Zagabria, 1949, p. 248-250.

¹³ Nel romanzo *Il visionario* ossia Memorie del Conte*** pubblicate da Federico Schiller (versione di Giovanni Berchet, Milano, 1942, p. 117), i Mauri e gli *aiduchi* sono menzionati nella descrizione dello splendido corteo di un principe tedesco. Nel Settecento gli *aiduchi* erano speciali fanterie ungheresi, ma lo Schiller, che ha scritto il suo *Geisterseher* tra il 1786 e il 1789, può aver trovato le pittoresche immagini degli *aiduchi* nella traduzione tedesca del *Viaggio in Dalmazia* del Fortis. — Al seguito del popolare e plebeo Gobbo di Rialto (il Pasquino veneto), si menziona anche il *Prior de' Morlacchi* come testimone e « nodar della Cancelleria di Gobbo ». Cfr. Andrea Moschetti, *Il Gobbo di Rialto e le sue relazioni con Pasquino*, «Nuovo Archivio Veneto», Venezia, V/1893, p. 36. Di questo ragguaglio ringrazio il prof. Šime Jurić.

che dimorarono per periodi più o meno lunghi nella meravigliosa Venezia settecentesca, che trascorse gli ultimi decenni della sua libertà con la maschera del carnevale e nel febbrile ritmo di rumorosi festeggiamenti, ma anche in una viva e per nulla agonizzante attività culturale e letteraria.

Intimamente sentita è la stima, espressa de Gaspare Gozzi (1713 — 1786) nella *Gazzetta Veneta* del 18 giugno 1760 (n. 39), per la schietta umanità degli Schiavoni. Il Gozzi, che nella sua *Gazzetta* pubblicava una circostanziata cronaca quotidiana di Venezia, narrata con stile vivacemente aderente all'argomento — e aggiungeva talvolta appropriate allusioni moraleggianti —, per dimostrare che l'esteriorità e il nome non corrispondono all'effettivo contenuto, racconta un modesto episodio avvenuto sulla Riva degli Schiavoni (detta dai nostri: « od Hrvatov »). Due Veneziani dall'aspetto terribile erano venuti a mortale contesa e, urlando l'uno contro l'altro, avevano brandito i coltelli (il che accadeva spesso a quei tempi). Ma alcuni Schiavoni si erano intromessi per dividerli con buone parole e belle maniere, e poiché non c'erano riusciti, li avevano picchiati duramente, salvandoli in tal modo da mali peggiori. Indicative sono le righe in cui, visibilmente compiaciuto, il Gozzi presenta i Croati del litorale (« certi uomini veramente maschi e di una nazione tutta cuore, di quelli che costumano universalmente sopra quella riva, alla quale hanno dato il cognome »)¹⁴. L'umanità schietta degli Schiavoni, caratteristica dei popoli non corrotti, è riconfermata dall'autore con la descrizione del loro comportamento (« Gli Schiavoni con caritativa voce gli pregavano. . . ») e con un cenno ad altri loro persuasivi argomenti (« . . . levarono tutti ad un tratto chi certe palme di mano che pareano di acciaio e chi certi piedi pesanti come magli, e cominciarono a picchiare . . . »)¹⁵. Apprezzava il cuore largo degli « Illirici » anche Giuseppe Baretta (1719 — 1798), che con l'estrosa penna e la lingua acuta ferì e umiliò spietatamente la vanagloria di numerosi autori. Ovviamente non v'è acredine nella lettera scritta in tono scherzoso il 16 settembre e indirizzata al conte Vincenzo Bujovich (Bujović), in cui il temibile Aristarco Scannabue afferma: « . . . voi altri schiavoni avete certi cuori tanto grandi, che gli è impossibile aggiungere alla grandezza e al fuoco de' vostri affetti », aggiungendo: « La vostra lettera ribocca tanto di bollente amorevolezza, da sconvolgere tutta l'anima in corpo a un povero galantuomo. . . »¹⁶

¹⁴ Cfr. Gasparo Gozzi, *La « Gazzetta Veneta »*. Per la prima volta riprodotta nella sua letteratura integrità. Con proemio e note di Antonio Zardo, Firenze, 1915, p. 172.

¹⁵ *Ib.*

¹⁶ Da lettera scritta il 16 settembre del 1765, a Monte Cardeto. Cfr. Giuseppe Baretta, *Epistolario*. A cura di Luigi Piccioni, Bari, 1936, vol. I, p. 260. Il conte Bujovich, da Perasto, era tra i pochi intimi che il Baretta informava regolarmente sulle vicende del suo « esilio » anconitano. Tra i corrispondenti del Baretta troviamo anche Giovanni Bujovich (nato nel 1724), autore di opuscoli sull'economia, le finanze, l'agricoltura e l'idrostatica, e membro del Governo democratico di Venezia.

Il rinnovato interesse per la nostra gente risulta anche da altre creazioni letterarie nate nell'ambiente veneto, nelle quali personaggi popolari slavi assurgono al livello di protagonisti che con le loro positive, etiche ed eroiche virtù assumono parti risolutive nell'autonomia di strutture drammatiche e narrative. Tra queste opere la più nota è la tragicommedia goldoniana *La Dalmatina*, rappresentata nel 1758 e pubblicata nel tomo nono del *Nuovo Teatro Comico dell'Avv. Carlo Goldoni* (Venezia, 1763), nella quale sono glorificate le virtù dei marinai dalmati e di tutto il nostro popolo, la consapevolezza del patriottismo « illirico » e con questi valori l'incorrutibile onestà e sincerità¹⁷. Nei versi martelliani della *Dalmatina*, il Goldoni tesse le lodi di « una Nazione fedele e benemerita alla Repubblica Serenissima », esaltando il « nome glorioso de' Veneziani », e non meno il « valor de' Schiavoni » con il « rispetto che gli uni e gli altri esigono principalmente sul mare », come scrisse l'autore stesso nella dedica al Procuratore di S. Marco Gian-Francesco Pisani¹⁸. In quest'opera largamente popolare, il Goldoni tributa dunque riconoscimenti sinceri ai Veneziani e ai Dalmati per il loro valore dimostrato nei mari del Mediterraneo, senza porre in questione, naturalmente, la supremazia della Repubblica di San Marco sui suoi sudditi della sponda orientale dell'Adriatico; una supremazia che, d'altronde, suscitava rare opposizioni in un secolo di pace e di stabilità, succedutesi a lotte plurisecolari contro l'invasore turco. In tale spirito di idillio politico e sociale, ma anche di tolleranza e di magnanimità, è scritto questo dramma « esotico » che si svolge persino a Tettuan, ove compare il valoroso capitano *Radovich*, di Cattaro (Kotor), la schiava *Zandira* (cioè « la Dalmatina », figlia del capitano Beizzic), personaggi Mauri e Greci. La virtù femminile, il coraggio e gli altri valori della virilità, l'attaccamento alla patria illirica e a suoi costumi, la fedeltà alla Repubblica, sono i caratteri distintivi dei protagonisti eroici, che potremmo chiamare anche « positivi », prendendo in prestito il termine moderno. Le parole della fiera Dalmatina richiamarono l'entusiasmo tra le file degli spettatori provenienti dalle nostre parti, i quali erano entrati nel teatro non del tutto liberi dall'apprensione di essere derisi dall'autore veneto :

« Pria di negar la patria, perder saprei la via.
 In illirica terra nacqui, non lo nascondo,
 Ho nelle vene un sangue noto e famoso al mondo.
 Sangue d'illustri eroi, d'eterna gloria erede,

¹⁷ Cfr. S. Škerlj, *Goldonijeva tragikomedija La Dalmatina*, « Strani pregled », Belgrado, 1933, n. 1, p. 1-16.

¹⁸ Cfr. *Tutte le opere di Carlo Goldoni*. A cura di Giuseppe Ortolani, Milano, 1950, vol. IX, p. 890.

Che alla sua vita istessa sa preferir la fede ;
 Che più d'ogni grandezza ama il natio splendore,
 Che la fortezza ispira e il militar valore.
 Della Dalmazia in seno ho il mio natal sortito
 Dove l'adriatico mare bagna pietoso il lito.
 Dove goder concede felicitàde intera
 Il Leon generoso che dolcemente impera »¹⁹.

L'azione dei protagonisti e le soluzioni drammatiche poggiano essenzialmente sulle virtù morali dei Dalmati. Il capitano Radovich (« Prole de' Radovicci, stirpe gloriosa, antica. . . »), al quale la schiava Zandira era sposa promessa, giunge a Tetuan per riscattare la fanciulla da lui non ancora conosciuta personalmente. Ma Zandira, che è Dalmata e quindi schietta e sincera, chiede la libertà anche per il giovane Lisandro che ha conquistato nel frattempo le sue simpatie. Il giovane, che si era presentato dicendo di essere spalatino e figlio di Stiepo Calabrovich, è invece un infido Greco, a cui in un primo tempo lo schietto Radovich crede, perché non può concepire « mendace d'un Dalmatino il core »²⁰. Fortunatamente, nella tragicommedia, in cui hanno rilievo dialoghi felici e qualche ben ritratto personaggio, tutto si risolve nel migliore dei modi: Zandira si rende conto del vero valore di Radovich ed ha inizio così un nuovo ed autentico amore. Il prode Cattarrino riscatta anche i Greci, perché, essendo sudditi della Serenissima, sono fratelli. Il nobile Ibraim, il quale aiuta gli schiavi cristiani e i loro liberatori, ben dimostra che anche tra gli Africani vi sono uomini veri e menti capaci di concepire delicati sentimenti, mentre risulta con non minore evidenza che anche tra i cristiani vi possono essere dei vili e degli egoisti. (Proprio sul contrasto tra gli uomini « comuni » e quelli ricchi di virtù, il Goldoni costruisce gli effetti più vivaci di questa sua opera minore.) Di qui risulta anche l'apertura ideologica del democratico e illuminista Goldoni, che, dal piedistallo di un alto messaggio etico e per bocca del suo valoroso capitano, rivolge ancora una volta le lodi al nostro popolo :

« Ibraim generoso, alle natie contrade
 Noi promettiamo il vanto recar di tua pietade,
 Narrando a chi vi crede barbari ed inumani,
 Che la virtude impera ancor fra gli Africani.
 Di me tu pur rammenta, narra ai corsari tuoi
 Che rispettarci imparino, che temino di noi.

¹⁹ *Ib.*, p. 900.

²⁰ *Ib.*, p. 908.

Ch'è della gloria illirica il mar pieno e la terra,
Che siam fedeli in pace e vittoriosi in guerra »²¹.

Nel novembre del 1758 a San Luca, la *Dalmatina* era stata molto favorevolmente accolta, soprattutto dai nostri connazionali di Venezia, accorsi in gran numero, anzi « a truppe co' loro spadoni »²².

Di questo favore del pubblico il Goldoni si dimostrò molto contento, ma gli stava particolarmente a cuore la gratitudine del suo amico raguseo Stijepo Šuljaga Garmoljez (1719—1790), che il Goldoni lodò affermando :

« Je n'oublierai pas M. *Etienne Sugliaga en Garmogliesi* de la ville de Raguse, et actuellement Secrétaire Royal et Impérial a Milan : cet homme très-savant, ce philosophe estimable, ami chaud et intéressant, dont le cœur et la bourse étoient toujours ouverts pour moi, cet homme enfin dont le talent et les mœurs étoient également respectables. . .²³ »

Esulerebbe dal nostro tema il trattare della difesa, **che** ha intrapreso lo Sciugliaga, delle innovazioni teatrali del Goldoni, mentre si levava alto il clamore degli avversari e dei sostenitori della sua riforma. Tanto più che vi scrisse esaurientemente Frano Čale nel suo ampio saggio su « Stefano Sciugliaga in Garmogliesi difensore del Goldoni »²⁴. Notiamo, però, sulla traccia dello stesso autore, che il Goldoni ebbe anche un'esperienza di tutt'altro genere, che gli servì d'ispirazione alla commedia *l'Impostore* (1754) : un certo Raguseo, mai identificato, presentatosi in veste di capitano, riuscì a truffare lui e il fratello Paolo di una considerevole somma (1743). Infine, sarà forse un omaggio all'amico, difensore e procuratore Sciugliaga, il melodramma *la Calamità dei cuori* (1752), dov'è protagonista l'affascinante Ragusea *Bellarosa*²⁵, della quale s'innamorano giovani italiani che si sforzano invano di scoprirne il luogo d'origine e la patria. La misteriosa straniera che è tanto garbata, virtuosa e bella da indurre i suoi corteggiatori a supporre che sia nativa delle maggiori e più famose città della Penisola, alla fine svela di essere Ragusea :

« Nacqui in Ragusi,
Di nobile son figlia :
Partita per piacer dal suol natio. . .²⁶ »

²¹ *Ib.*, p. 952.

²² Scriveva così il Goldoni stesso nella prefazione alla sua *Dalmatina* (« L'Autore a chi legge »). Cfr. l'edizione delle *Opere*, citata in nota 18, vol. IX, p. 893.

²³ Dai *Mémoires*, in *Tutte le opere ecc*, ed. cit., vol. I, p. 383.

²⁴ Pubblicato in « *Studia Romanica et Anglica Zagrabiensia* », Zagabria, 1966, nn. 21—22, p. 201—257, e la versione croata in F. Čale, *O knjževnim i kažališnim dodirima hrvatsko-talijanskim*, Ragusa (Dubrovnik), 1968, p. 81—151.

²⁵ *Ib.*, p. 106—107.

²⁶ Cfr. l'edizione delle *Opere*, citata in nota 18, vol. XI, p. 46.

Verso la fine del secolo, anche Giovanni Greppi (1751 — dopo il 1827) si fa interprete di questi tradizionali interessi del mondo veneziano, rievocando nella sua opera *L'eroe dalmate ossia Aurangzebbe re di Siam* (dramma tragico)²⁷ l'immagine e la personalità di un nostro capitano di lungo corso. Il Greppi è oggi ricordato soltanto da manuali specializzati, ma la sua figura di avventuriero del secolo galante e abile protagonista di vicende che si svolsero nell'età napoleonica in Italia, richiamano interessi di qualche rilievo, specie per quanto riguarda la storia del teatro negli ultimi anni dell'*ancien régime* e dei primi del dominio francese. Il Greppi infatti si distinse in quanto portatore di tendenze politiche²⁸ e accorto innovatore nel campo letterario, diffondendo con le sue opere teatrali il nuovo dramma borghese (la così detta *comédie larmoyante*), le idee dell'assolutismo illuminato e i modelli inglesi (Shakespeare), non senza dar giudizi critici sulle prevenzioni sociali e magnificare gli impulsi naturali e i doveri dei governanti.

Un tipico *capriccio* del Greppi è quest' *Eroe dalmate*, dramma in endecasillabi sciolti, la cui trama si svolge nell'esotica capitale siamese. L'eroico protagonista ne è il capitano *Marcovich*²⁹, personaggio alquanto artificioso, forse proprio perché troppo vicino all'immagine del perfetto *cittadino*. Ma egli dovrebbe essere pure autentico figlio della terra « illirica », di generosa indole popolare, uomo dal forte braccio e dall'inflessibile volontà, doti che sono pari alla sua saggezza. E poiché il Marcovich è protagonista di un dramma a tesi che s'ispira a idee di una cultura *à la page*, il Greppi gli mette in bocca giudizi stando ai quali la sincerità dei sentimenti è da anteporsi ai beni materiali e agli onori della corte, mentre l'eroe non cercherebbe lodi e premi, essendo consapevole del dovere compiuto. Secondo questo semplice Schiavone, fatto accorto però dalle sue esperienze di marinaio e viaggiatore, è un dovere dei sudditi la fedeltà al legittimo sovrano, come pure gli stranieri avrebbero l'obbligo di soccorrere con le armi il sovrano del paese che li ospita se questi è minacciato

²⁷ Il dramma è stato pubblicato nel quarto tomo del *Capricci teatrali* di G. Greppi. (Venezia, 1793, p. 229—310). La forma *Dalmate* è confermata pure nella tragicommedia del Goldoni (atto IV, scena 6).

²⁸ Dopo esser stato per tre anni francescano, nel 1796 fu del tutto conquistato dalle idee della rivoluzione francese e si dedicò alla propaganda delle sue opinioni democratiche, scrivendo poesie e declamando accesi discorsi nei circoli giacobini. Pubblicò in seguito un *Inno*, dedicato alla gioventù italiana, chiamandola alle armi ed esortandola a conquistare la libertà nazionale con le proprie forze. E ancora nel 1834. Vice Benevoli, studente al Seminario arcivescovile di Zara (Zadar), apprese a memoria l'*Inno rivoluzionario* del Greppi e lo diede ad alcuni compagni a copiare. Fu perciò sorvegliato dalle autorità della polizia anche dopo che fu rimandato in famiglia a Macarsca. Cfr. l'Archivio storico di Zara (Historijski arhiv Zadra) Atti della Direzione di Polizia, 1835, n. o 23. r

²⁹ Porta lo stesso nome anche un personaggio del romanzo *Les Morlaques* della Wynne Rosenberg (1788) e uno del dramma *Gli antichi Slavi* di Camillo Federici, rappresentato a Venezia nello stesso anno in cui l'opera del Greppi è stata pubblicata a stampa.

da traditori, fermo restando che in altre circostanze non è lecito suscitare guerre in paesi stranieri. Il sovrano, poi, avrebbe il diritto di perseguire i colpevoli anche nell'interno dei templi, perché i templi sono dedicati al culto e non sono stati costruiti per ordire intrighi politici. Infine, è sua opinione che il buon patriota deve rendersi utile lavorando in patria e non deve quindi oziosi in terra straniera. Tuttavia, se questi e altri simili giudizi potrebbero essere proferiti da qualsiasi personaggio « positivo » del dramma patetico e sentimentale del '700, qualche atteggiamento del Marcovich rivela la sua appartenenza al popolo croato del littorale. Tipico motivo di questa seconda componente umana del nostro virtuoso cittadino è l'indignata e pronta reazione a proposte offensive ed inconciliabili con l'etica della sua gente; e così pure è indicativo il suo attaccamento al tradizionale patrio culto dell'ospitalità allorché, invece di trafiggere con la spada colui che gli fa una proposta infame, si limita a rivolgergli un risentito e minaccioso monito :

« Taci. Quand'anche
 Dispietato tiran, quand'anche fosse
 Verità tutto quel, che tu bestemmi,
 A un Dalmate Guerriero, a un onorato
 Cittadin delle Illiriche contrade
 Tu commettere ardisci ch'egli accusi
 Rea di così nefanda ed atra colpa
 Una misera moglie ad un Marito ?
 Scostati, che già fremente questo braccio
 Avezzo a vendicar simili offese,
 Senza vane minacce. . .³⁰

Il mio furore
 Pur mi lascia tener qualche rispetto
 Alla ospitalità sacra fra noi,
 E venerata sempre : abbenché un vile,
 Un empio, qual tu sei, per essa alcuna
 Immunità goder mai non dovrebbe »³¹.

Le parole di questo Dalmata rievocano un mondo primitivo in cui l'eroismo è considerato un dovere sacro e in cui i prodi non chiedono ricompense per le loro gesta. Le espressioni che concludono il patriottismo veneto e la fedeltà all'immortale e glorioso Leone, che il capitano illirico porterebbe scolpito nel petto, corrispondono invece alle aspettative del pub-

³⁰ *O. c.*, p. 277.

³¹ *Ibid.*

blico veneziano e sono forse un calco della *Dalmatina* e, più precisamente, di un discorso dell'austero capitano Radovich. Ma pur seguendo le orme del protagonista della tragicommedia goldoniana, il Marcovich, in questo senso meglio del suo precursore, rappresenta i tempi nuovi e alcune tendenze etico-sociali dell'illuminismo borghese alla vigilia della grande Rivoluzione. Giova pertanto annotare che sia il Goldoni che il più oscuro Greppi si sono valse delle virtù e delle particolari caratteristiche di questi nostri capitani di estrazione umile e popolare, per esprimere sulle scene italiane impegnativi ideali patriottici e civili.

3. Sono trascorsi due secoli da quando il naturalista ed etnografo padovano Alberto Fortis (1741—1803) intraprese il primo dei suoi nove viaggi lungo il litorale croato³². Avvantaggiato da una preparazione scientifica di primissimo ordine, da erogazioni ed incarichi dei suoi amici inglesi e poi dal governo veneto, il Fortis visitò accuratamente la Dalmazia (con le isole di Cherso e Lussino), la Repubblica di Ragusa, ove strinse amicizia con personaggi illustri e dotti, la così detta Albania veneta (il litorale montenegrino) e si spinse pure nella slovena Lubiana. Le sue interessanti e vissute esperienze in Dalmazia comportarono risultati talmente attuali che le sue relazioni conseguirono echi paragonabili alla scoperta di un nuovo popolo e di un paese sconosciuto, anche se le genti e le zone marittime della Croazia erano ben note a Venezia. I risultati di queste feconde ricerche furono diffusi in articoli, opuscoli e volumi, i più importanti dei quali sono il *Saggio d'osservazioni sopra l'isola di Cherso ed Osero d'Alberto Fortis* (Venezia, 1771) e il *Viaggio in Dalmazia dell'abate Alberto Fortis*, in due libri (Venezia, 1774). Nel *Viaggio in Dalmazia*, che è la migliore opera del Fortis ispirata alla Dalmazia, notevole è soprattutto il meraviglioso capitolo «De' costumi de' Morlacchi», dedicato alla vita e ai costumi dei contadini e dei pastori dalmati del retroterra, detti, appunto «Morlacchi», che fu tradotto nelle principali lingue europee e, come è stato provato recentemente, anche in svedese. Nello stesso capitolo l'autore ha inserito la famosa poesia popolare *Canzone*

³² Nuovi risultati su questo significativo illuminista, naturalista, etnologo e amico dei nostri popoli troviamo nei saggi di Žarko Mujačić, di cui citiamo il contributo *Novi podaci o Albertu Fortisu i o njegovim putovanjima po našim krajevima*, «Radovi», Filozofski fakultet u Zadru. Razdvo historije, arheologije i historije umjetnosti (2), 1962/1963, Zara, 1966, p. 87—106. Il Mujačić, che ci pare oggi il migliore conoscitore della problematica fortisiana, menziona qui 48 pubblicazioni tra libri ed altri contributi usciti dalla fine della guerra al 1965. A questa bibliografia si potrebbe aggiungere il contributo di Špno Kuhšić, *Iz putopisa Alberta Fortisa*, «Glasnik Zemaljskog muzeja u Sarajevu» (Sarajevo, 1958, p. 77—97), che include la traduzione del capitolo sui Morlacchi, corredato da una premessa e da un commento etnologico. In seguito, il Mujačić ha pubblicato altri studi sull'illuminista italiano (cfr. la bibliografia dei lavori del Mujačić apparsa in *Bibliografija radova nastavnika i suradnika*, Filozofski fakultet u Zadru. Posebna izdanja, vol. 1, Zara, 1970, p. 115—126). L'insigne italanista croato ora sta preparando un'ampia monografia sul Fortis.

dolente della nobile sposa d'Asan Agò, che egli pubblicò per primo nell'originale e nella traduzione italiana, inserendo così la voce creatrice del popolo croato nei valori poetici del preromanticismo letterario e precorrendo i romantici nella fede tributata alle possibilità poetiche e fantastiche di tutti i popoli. Il Fortis, come hanno riconfermato recentemente studiosi italiani e croati, fu un ideologo illuminista e riformatore che era ben lungi dall'accontentarsi della sola ricerca scientifica. Egli si immedesimava negli uomini e nelle situazioni che attiravano la sua curiosità, proponendo al suo pubblico il cambiamento e il miglioramento del mondo. Ovviamente, nell'ambito delle strutture esistenti e quindi, in un secondo tempo, nella realtà sociale mutata dalla Rivoluzione francese che egli salutò con entusiasmo. Ricordiamo tutto ciò perché, senza sincero impegno etico-filosofico e senza meditazione su quanto aveva visto, il Fortis non avrebbe potuto manifestare esaurientemente quel colore tutto particolare del quale, intrattenendo a lungo i suoi lettori ed associando alla spontanea gioia della scoperta l'indignazione morale, permea notizie e giudizi sulla nostra gente ³³.

Nella dedica allo Scozzese Giovanni Stuart, conte di Bute, con la quale apre il capitolo sui Morlacchi, non imitò altri viaggiatori contemporanei che esageravano le difficoltà dei loro percorsi: egli si sentì sicuro tra il nostro popolo e accennò a disagi facilmente superabili. Il Fortis inoltre difende i Morlacchi dalle calunnie diffuse sul loro conto dai Dalmati delle città, e scrive la loro apologia affermando di esser stato da essi ovunque accolto con umanità e simpatia. Il Fortis trova parole di comprensione e simpatia persino per gli *aiduchi*, o, come egli scrive correttamente, *Haiduci* (una specie di ribelli o briganti onesti) e spiega che sono degli infelici « condannati a trarre una vita errante per luoghi asprissimi, ignudi d'erba, e di terra » ³⁴; li difende, muovendo rimproveri, nel suo umanissimo discorso, a quei sacerdoti che rinfocolano in essi odio per i vicini mussulmani d'oltre confine anziché pregare per le anime degli infedeli:

« Eglino menano una vita da lupi errando fra precipizj dirupati, e inaccessibili, aggrappandosi di sasso in sasso per iscoprir da lunge le insidie, agitati da un continuo sospetto, esposti all'intemperie delle stagioni, privi sovente del necessario alimento, costretti ad arrischiare la vita per procurarselo, e languenti nelle più orrende, e disabitate sinuosità delle caverne » ³⁵.

³³ Così G. Torcellan in *Riformatori veneti (Illuministi italiani, tomo VII, Milano-Napoli, 1964, p. 295)*.

³⁴ A. Fortis, *Viaggio in Dalmazia*, vol. I, p. 53.

³⁵ *Ib.*

VOYAGE
 EN
 DALMATIE
 PAR
 M. L'ABBÉ FORTIS,
 TRADUIT DE L'ITALIEN.
 TOME PREMIER.
Avec figures.



BERNE,
 CHEZ LA SOCIÉTÉ TYPOGRAPHIQUE.

M. DCC. LXXVIII.

Tavola I. — Alberto Fortis, Voyage en Dalmatie. Traduit de l'italien, Berna 1778.

Nei Morlacchi il Fortis, cittadino dell'Europa colta e convinto assertore delle idee riformatrici, seppe vedere uomini che obbedivano a concezioni esotiche e diverse, ma erano sostanzialmente migliori. Al Fortis dobbiamo quindi un vero salto qualitativo degli Italiani nei loro rapporti con i popoli croato e serbo e in generale con gli Slavi del sud. Ovviamente,



Tavola II — Illustrazione dal libro :
A. Fortis, *Voyage en Dalmatie*, Berna
1778



Tavola III — Illustrazione dal libro :
A. Fortis, *Voyage en Dalmatie*, Berna
1778.

muovendo dal mondo veneziano il salto era agevolato, ma non bisogna dimenticare che le rigide prese di posizione degli autori precedenti erano state tutt'altro che favorevoli al superamento dei limiti imposti dalle differenze sociali. Né bisogna dimenticare che si apprezzavano per lo più quegli Schiavoni che erano inseriti nel mondo veneziano, e soltanto attraverso di essi tutto il popolo (Goldoni), o che si ponevano in evidenza alcune particolari virtù etiche e alcuni pregi caratteristici della nostra gente (Gozzi); ed è da aggiungere che Carlo Gozzi, fratello di Gaspare,

il quale prestò servizio militare in Dalmazia prima delle scoperte fortisiane e che poi scriverà contro il Fortis disapprovando le sue interpretazioni democratiche, inquadrerà nei suoi scritti l'altra presa di posizione, cioè la sufficienza di chi non vuol comprendere perché si considera superiore.

Con razionale evidenza scientifica e semplicità e chiarezza di stile, narrando aneddoti e vicende appresi nell'esotico retroterra dalmata, il Fortis tesse le lodi della lealtà, dell'onestà e di altre doti naturali dei Morlacchi e si sofferma sulla loro fresca e lucida intelligenza, senza sottacere tuttavia i loro difetti, che per lo più sono dovuti alla grande povertà e alle condizioni di arretratezza in cui vivono.

I Morlacchi non esitano esprimere giudizi critici alquanto aspri nei riguardi dei loro vicini più avanzati nella via della civiltà. Gioverà in merito riportare le parole del Fortis :

« La sincerità, fiducia, ed onestà di queste buone genti, si nelle azioni giornalieri della vita, come ne' contratti, degenera qualche volta in soverchia dabbenaggine, e semplicità. Gl'Italiani, che commerciano in Dalmazia, e gli abitanti medesimi del littorale ne abusano pur troppo spesso (. . .). Le replicate sperienze, ch'essi àno avuto degl'Italiani, àn fatto passare in proverbio fra loro la nostra malafede. . . »³⁶

Tuttavia, i Morlacchi non negano ospitalità agli Italiani, perché la loro anima è incorrotta, a differenza di quella degli uomini formati nella « Società, che noi chiamiamo colta ». Ne è riprova l'amicizia costante e sacra tra i Morlacchi che sono pronti a dare la vita per l'amico e i generosi sensi dell'ospitalità, di cui l'autore padovano ci dà un esempio :

« Io non mi dimenticherò per fin che avrò vita dell'accoglienza, e trattamento cordiale fattomi dal vojvoda *Pervan* a Coccovich. Il mio solo merito era d'essere amico d'una famiglia d'amici suoi. Egli mandò monture, e scorte a incontrarmi, mi ricomò di tutte le squisitezze dell'ospitalità nazionale ne' pochi giorni, ch'io mi trattenni in que'luoghi, mi fece scortare dal proprio figlio, e dalle sue genti fino alle campagne di Narenta, che sono una buona giornata lontane dalle di lui case, e mi premunì di vettovaglie abbondantemente, senza che potessi spendere in tutto questo un quattrino. Dopo che fui partito dall'albergo di sì buon Ospite, egli, e tutta la sua famiglia mi seguì cogli occhi, né si ritirò in casa, che nel momento, in cui mi perdetto di vista. Questo affettuoso congedo mi

³⁶ *Ib.*, p. 54-55.

destò nell'anima una commozione, ch'io non avea mai provata fino allora, né spero di provare sovente viaggiando in Italia. Io portai meco il ritratto di questo generoso uomo, sì principalmente per aver il piacere di rivederlo anche di lontano, malgrado al mare, e alle montagne che separano. . . »³⁷

Scrivendo della superstizione dei Morlacchi, il Fortis giudica le ingenuie fantasie del semplice popolo con la bonomia e la comprensione del sapiente saggio e colto; egli invece non risparmia « filosofiche » frecciate allorché esprime giudizi in merito alle astuzie dei frati cattolici e dei calogeri greco-ortodossi. L'illuminista Fortis era ovviamente assertore della dottrina rousseauiana del buon selvaggio (in effetti formulata prima di Rousseau et tutt'altro che recente nella cultura europea), ma credeva anche alla possibilità pratica di far progredire la società con l'aiuto della ragione e di arditeriforme. Gli avvenimenti successivi delusero in gran parte le sue speranze e i suoi propositi e così pure furono smentite le illusioni dei suoi colti amici dalmati e ragusei. Tuttavia, è merito indiscusso dell'abate illuminista di Padova l'essersi unito, giungendo fra noi, alla numericamente modesta schiera di borghesi e di nobili « illuminati » che diffondevano in Dalmazia le nuove idee e con queste, in periodo successivo, gli echi della Rivoluzione francese³⁸.

Nel saggio sulle isole di Cherso (Cres) e Lussino (Lošinj), il Fortis ha pubblicato la sua versione italiana della canzone di Andrija Kačić Miošić Canto di Milos Cobilich e di Vuco Brancovich³⁹ ed inoltre trattando, dei costumi dei Croati e dei Serbi in Dalmazia, ha citato brani di poesie epiche popolari. Nel *Viaggio in Dalmazia*, e più precisamente nel paragrafo 14 « Musica, e Poesia; danze, e giuochi »⁴⁰ del saggio sui costumi dei Morlacchi, egli informa i lettori di aver tradotto cioè « messo in Italiano parecchi Canti Eroi de' Morlacchi, uno de' quali, che mi sembra nel tempo medesimo ben condotto, e interessante, unirò a questa mia lunga diceria » (si tratta, naturalmente, della bellissima *Canzone dolente della nobile sposa d'Asan Agà*). Sempre nello stesso paragrafo, il Fortis precisa che non osa paragonare le canzoni morlacche con quelle dell'Ossian, tradotte dal Cesarotti, ma che tuttavia le considera degne di attenzione perché evocano la semplicità dell'età omerica e sono immagine veritiera dei costumi popolari. La lingua delle canzoni illiriche è « vocalissima, ed armoniosa »

³⁷ *Ib.*, pp 55—56.

³⁸ Sulla propaganda rivoluzionaria che il Fortis svolse tra noi negli ultimi anni della sua vita. cfr. Ž. Muljatić, *o.c.* in nota 32, p. 90—91.

³⁹ Cfr. il canto n. (15) nell'edizione delle opere del Kačić in *Stari pisci hrvatski* (Zagabria, 1964, vol. I, p. 189—192).

⁴⁰ A. Fortis, *o.c.* in nota 34, vol. I, p. 88—93.

e «disposta a ben servire alla Musica, e alla Poesia »⁴¹. Però, questa lingua, che il Fortis denomina « illirica », « morlacca », e una volta anche « bosniaca » è, a detta dell'autore italiano, in stato di totale abbandono poiché non la curano neanche le « Nazioni colte, che la parlano »⁴².

L'alone in cui il Fortis ha vissuto e presentato le nostre canzoni popolari piacque molto ai suoi contemporanei, ma non ha perduto del tutto neanche per noi, lettori moderni, il suo fascino saggistico-letterario. Per lo più, il viaggiatore italiano mette in uso il suo senso di obiettività ed esattezza scientifica :

« Nelle rustiche conversazioni, che si raccolgono particolarmente nelle case, dove v'anno di molte fanciulle, si perpetua la memoria delle Storie Nazionali de'tempi antichi. V'è sempre qualche Cantore, il quale accompagnandosi con uno strumento detto *Guzla*, che à una sola corda composta di molti crini di cavallo, si fa ascoltare ripetendo, e spesso impasticciando di nuovo le vecchie *Pisme*, o Canzoni. Il Canto Eroico de' Morlacchi è flebile al maggior segno, e monotono : usano anche di cantare un poco nel naso, il che s'accorda benissimo collo stromento, cui suonano ; i versi delle più antiche loro Canzoni tradizionali sono di dieci sillabe, non rimati. Queste poesie anno de' tratti forti d'espressione, ma appena qualche lampo di fuoco d'immaginazione, né questo ancora è sempre felice. Esse fanno però un grand'effetto sull'anima degli ascoltanti, che a poco, a poco le imparano a memoria ; io ne ò veduto alcuno piangere, e sospirare per qualche tratto, che a me non risvegliava veruna commozione. E' probabile, che il valore delle parole Illiriche meglio inteso dai Morlacchi abbia prodotto questo effetto ... »⁴³.

Altre volte, il Fortis, pur non cambiando gli usati piani stilistici, indovina situazioni letterarie congeniali al gusto dei preromantici in cerca di un'autentica poesia vissuta :

« Il Morlacco, viaggiando pelle montagne deserte, canta, e particolarmente in tempo di notte i fatti antichi de' Baroni, e Re Slavi, o qualche tragico avvenimento. Se s'incontra, che su le vette d'un monte vicino un altro viaggiatore cammini, ei ripete il verso cantato dal primo ; e questa alternazione di cantare continua sino a tanto, che la distanza divide le due voci »⁴⁴.

⁴¹ *Ib.*, p. 90.

⁴² *Ib.*

⁴³ *Ib.*, p. 88.

⁴⁴ *Ib.*, p. 91-92.

Gli esiti del *Viaggio in Dalmazia* e in particolare gli interessi suscitati dalle pagine sui costumi dei Morlacchi superarono ogni eventuale aspettativa del Fortis, anche se il successo dell'opera, molte volte tradotta e ovunque celebrata, non implicò necessariamente unanimi consensi. Notevole è l'impegnativo tentativo di confutazione del giovane Lovrić di Sign (Sinj), in Dalmazia, che mosse vivaci critiche al Fortis con le *Osservazioni di Giovanni Lovrich sopra diversi pezzi del Viaggio in Dalmazia del signor abate Alberto Fortis coll'aggiunta della vita di Sočivizza* (Venezia, 1776). Il Fortis a sua volta pubblicò l'opuscolo *L'Abate Fortis al Signor Giovanni Lovrich* (Brescia, 1777), rispondendo al suo contestatore, che si era soffermato soprattutto sui costumi, sulla vita dei Morlacchi e sulla biografia del famoso aiduco Stanko Radović Sočivica, non senza prospettare, anche indipendentemente dagli scopi della sua polemica, un'interessante visione integrativa del *Viaggio in Dalmazia*⁴⁵. In effetti la descrizione delle vicende e delle imprese del prode e popolare aiduco — autentica biografia letteraria ispirata a concezioni illuministiche, più volte tradotta⁴⁶ e ristampata — ben rientra nella tematica del morlaccismo, che, com'è noto, fu componente stimolante dell'esotismo dei frequentatori dei salotti letterari europei dell'età pre-romantica. Nel clima di quest'esotismo letterario fa spicco il romanzo *Les Morlaques* (Venezia, 1788)⁴⁷, che va inquadrato nel mondo culturale dell'illuminismo veneziano, anche se scritto in francese dalla cosmopolita Justine Wynne Roseuberg, in collaborazione, a quanto pare, con Bartolomeo Benincasa⁴⁸. L'opera, favorevolmente recensita dal Cesarotti, fu letta dal Goethe e da Madame de Staël, la quale nel suo romanzo *Corinne ou l'Italie* (1807) non volle scindere la visione di Venezia da un sia pur breve sguardo alle coste dell'Illiria, rendendo così compartecipi i suoi lettori dei propri interessi per i nostri canti e costumi popolari:

«...au sonnet de la tour, appelé le clocher Saint-Marc, qui est à quelques pas de l'église. C'est de là que l'on découvre toute la ville au milieu des flots, et la digue immense qui la défend

⁴⁵ Cfr. la bella presentazione dell'attività di Giovanni Lovrić, compilata da Kiuno Kristić in *Enciklopedija Jugoslavije*, vol 5, Zagabria, 1962, p. 557.

⁴⁶ La vivace e dinamica narrazione delle vicende di questo aiduco è stata adattata alle scene (Venezia, 1797) ed è stata pubblicata più volte sotto forma di romanzo a sé. Nell'anonima mistificazione letteraria *Vita di Stanislao Socivizza* (Venezia, 1817), presentata ai lettori come traduzione dal tedesco, l'aiduco nel raccontare la sua vita critica il Lovrić e certi uomini di teatro che accusa di avergli attribuito sulla scena crimini che egli non aveva commesso.

⁴⁷ Cfr. Rudolf Maixner, *Traductions et imitations du roman Les Morlaques*, «Revue des études slaves», Parigi, 1955, tomo XL, fasc. 1-4, p. 64-79.

⁴⁸ Sul modenese B. Benincasa (1745-1825), cfr. il saggio di R. Maixner, *Nešto o listu Regio Dalmata - Kragliski Dalmatin i njegovu uradniku Benincasi*, «Rad» dell'Accademia Jugoslava di Scienze ed Arti, Zagabria, 1952, vol. 290, p. 113-128. Però, sul Benincasa, confidente degli Inquisitori di Stato a Venezia, cfr. Bazzoni, *Annotazioni degli Inquisitori di Stato*, «Archivio Storico Italiano», 1870, Serie III, vol. II, p. 52.

de la mer. On aperçoit dans le lointain les côtes de l'Istrie et de la Dalmatie. (...) Cette Dalmatie que vous apercevez d'ici, continua Corinne, et qui fut autrefois habitée par un peuple si guerrier, conserve encore quelque chose de sauvage. (...) Mais donnons encore, poursuivit-elle, un moment a cette Dalmatie; quand nous serons descendus de la hauteur où nous sommes, nous n'apercevrons même plus les lignes incertaines qui indiquent ce pays de loin aussi confusément qu'un souvenir dans la mémoire des hommes. Il y a des improvisateurs parmi les Dalmates, les sauvages en ont aussi; on en trouvait chez les anciens Grecs: il y en a presque toujours parmi les peuples qui ont de l'imagination et point de vanité sociale; mais l'esprit naturel se tourne en épigrammes plutôt qu'en poésie, dans les pays où la crainte d'être l'objet de la moquerie fait que chacun se hâte de saisir cette arme le premier: les peuples aussi qui sont restés plus près de la nature ont conservé pour elle un respect qui sert très bien l'imagination. *Les cavernes sont sacrées*, disent les Dalmates: sans doute qu'ils expriment ainsi une terreur vague des secrets de la terre. Leur poésie ressemble un peu à celle d'Ossian, bien qu'ils soient habitants du midi; mais il n'y a que deux manières très distinctes de sentir la nature, l'animer comme les anciens, la perfectionner sous mille formes brillantes, ou se laisser aller comme les Bardes écossais à l'effroi du mystère, à la mélancolie qu'inspirent l'incertain et l'inconnu »⁴⁹.

Le fonti venete, e soprattutto quelle fortisiane, influirono in misura determinante non soltanto su questi di *Corinne*, brevi però non insignificanti, ma anche sugli interessi del Nodier per il morlacchismo e quindi sull'impostazione del suo romanzo *Jean Sbogar* (1818) e del racconto fantastico *Smarra* (1821)⁵⁰. E più ancora ha rilievo nelle correlazioni tra la cultura veneziana e le opere dei romantici francesi, e di altri romantici che si ispiravano alle virtù umane e ai valori poetici dei nostri popoli, la *Guzla* (1827) del Mérimée, da cui tradusse anche Puškin (*Pesni zapadnih Slarjan* — Canti degli Slavi occidentali, 1834). I menzionati autori erano stati preceduti dal Goethe che, valendosi del testo originale del Fortis, aveva pubblicato nei *Volkstieder* di Herder (*Stimmen der Völker in Liedern*, 1778) la sua versione della *Canzone dolente della nobile sposa d'Asan Agà*, indubbiamente a livello poetico e letterario più elevato di quella del Werthes, uscita nella traduzione tedesca del saggio fortisiano sui Morlacchi (*Sitten der Morlaken*). Le opere del Fortis furono seguite in Italia e in

⁴⁹ Cfr. *Corinne ou l'Italie*, Parigi, 1820, tomo II, p. 154—156.

⁵⁰ Cfr. R. Maixner, *Charles Nodier et l'Illyrie*, Parigi, 1960.

Dalmazia (in lingua italiana) da numerose altre, sempre nella scia del « morlacchismo ». Basti accennare al saggio di Giulio Bajamonti *Il morlacchismo d'Omero*, alle due versioni del romanzo *Les Morlaques* della Wynne (di cui una anonima e una ad opera del poeta e vescovo Stratico, ma finora in gran parte inedita)⁵¹, al romanzo *Il berretto rosso* (1843) di Marco Casotti (Kažotić)⁵², ai contributi del Tommaseo e dei suoi seguaci, in Italia (Francesco Dall'Ongaro)⁵³ e in Dalmazia (Francesco Carrara ed altri)⁵⁴.

Tra le opere letterarie italiane che si sono ispirate al Fortis e al menzionato romanzo della Wynne Rosenberg un posto a sé è occupato dalla commedia in cinque atti *Gli antichi Slavi* del fecondo e popolare Camillo Federici (1749—1802)⁵⁵. Il dramma, rappresentato a Venezia al Teatro Sant'Angelo nel 1793, non manca di colorito « illirico » e di riferimenti ad usanze popolari croate. Le vicende si svolgono alle fonti della Cettina, si presentano in scena uno *zaus* (capo del corteo nuziale), un *bariactar* (portabandiera del corteo nuziale), alcuni *svati* (paraninfi), ricorre l'espressione *starescina* (capo, notevole anziano), c'è un *Marcovich* e c'è

⁵¹ Cfr. il contributo di R. Maixner, cit. in nota 47. La versione anonima è uscita a Padova nel 1798. Della versione dello Stratico è apparso, quanto ci è noto, un frammento in prosa (*Gazzetta di Zara*, 1847, n. 37) e un canto in prosa tradotto in versi italiani (cfr. Vitaliano Brunelli, *La vita e le opere di Giandomenico Stratico*, « Annuario dalmatico », Zara, 1887, vol. IV, p. 246—248). Frammenti inediti della « Canzone di Pecirep », tradotta dallo Stratico, cfr. in M. Zoric, *Romantički pisci u Dalmaciji na talijanskom jeziku*, « Rad » ecc., Zagabria, 1971, vol. 357, p. 372—373.

⁵² Cfr. M. Zorić, *Marko Kažotić (1804—1842)*, « Rad » ecc., Zagabria, 1965, vol. 338, *passim*.

⁵³ Cfr. M. Zorić, *Hrvatska i Hrvati u talijanskoj lijepoj književnosti*, « Hrvatski znanstveni zbornik », Zagabria, 1971, vol. 2, p. 48—52.

⁵⁴ Cfr. M. Zorić, o c. in nota 51, *passim*.

⁵⁵ *Gli Antichi Slavi ossia le Nozze dei Morlacchi*. Commedia di carattere in 5 atti di Camillo Federici apparve a Torino, dalla stamperia Maresse, nel 1793. Così Giovanni Salvioni in *Bibliografia universale del Teatro drammatico italiano con particolare riguardo alla Storia della Musica italiana* ecc., Venezia 1894, vol. 1. Noi abbiamo consultato queste edizioni: *Gli Antichi Slavi o siano Le nozze de' Morlacchi*. Commedia del Signore Camillo Federici, Firenze, presso i libraj Giuseppe Luchi dal Fisco, e Giovanni Betti da S. Trinita, 1794, e le *Opere teatrali di C. F.* il cui volume terzo (edito a Venezia dallo stampatore Antonio Zatta nel 1800) contiene, tra altre cose, *Gli Antichi Slavi o siano le Nozze* ecc. Nel volume tredicesimo della continuazione della stessa serie (ma ora pubblicata dallo stampatore Francesco Andreola con il titolo modificato in *Opere teatrali edite ed inedite di C.F.* ecc.) uscirono di nuovo *Gli antichi Slavi* (Venezia, 1816). Rudolf Maixner, in *O Federicijevoj komediji Glj antichi Slavi. Prilog temi 'Prijevodi i oponašanja romana Les Morlaques (1788) ' Gradja za povijest književnosti hrvatske*, Zagabria, 1956, vol. 27, p. 203—207 cita un'edizione pubblicata « li 13 decembre 1819 » (s.l.), e il tomo ventiquattresimo della *Collezione di tutte le opere teatrali del signor C. F.* (Firenze, presso Gaetano Ducci, 1826—1827) contenente questa commedia del Federici. *Gli Antichi Slavi* furono rappresentati a Venezia nel carnevale del 1793 dalla compagnia Pelandi nel Teatro S. Angelo. Su altre edizioni cfr. l'*Enciclopedia dello Spettacolo*, Roma, 1958, vol. 5. Arturo Cronia riporta un'analisi critica della commedia suddetta in *Italia e Croazia* (Roma, 1942, p. 582—585). Carlo Federici (Genova, 1778—Venezia, 1848), figlio di Camillo, compose un' « azione tragica », intitolata *Otello ossia lo Slavo* (Roma, 1805), in cui, nella veste del marito geloso e offeso nei sentimenti più puri, appare un « Illirico » in servizio della repubblica di Genova. Su questo dramma scriveremo più ampiamente in un'altra occasione.

anche un' *Elena*⁵⁶. Nella « commedia », il Federici contrappone due protagonisti, *Dusmanich* e *Serizza*: l'austero e valoroso *Dusmanich*⁵⁷ è spregiatore delle civili usanze degli Italiani e propugnatore degli antichi costumi dei Morlacchi, che non desiderano neppure vedere le loro future mogli; *Serizza* è invece « moderno » e più umano, e pur personificando le migliori tradizioni nazionali e la fedeltà al Principe, si eleva a nuove concezioni alla luce delle quali la donna è un essere libero con diritti pari a quelli dell'uomo, e non già soltanto asservita al suo principale dovere di generare eroi per tramandare di generazione in generazione il vigore della stirpe morlacca. Dall'uno e dall'altro protagonista si distingue *Stieno*, devoto al suo ventre e alquanto simile a un buffone popolare, ma anche molto utile ai buoni Morlacchi nella lotta contro due subdoli Turchi (*Orcano* e *Zobar*) che tentano di rapire la giovane sposa. Il dramma termina con il richiamo a sentimenti filantropici, alla pace, al progresso, all'amore, perché, come afferma il saggio Marcovich, « il coraggio, e la forza sono comuni agli uomini, ed alle fiere. Ma l'amicizia, l'equità, la ragione sono pregi nostri, che ci distinguono, e formano la delizia, e la concordia dell'umanità... »⁵⁸ Così anche il Federici, sulle orme di altri autori italiani, lanciò il suo aggiornato messaggio, valendosi di personaggi fatti scaturire dal primigenio mondo « illirico »⁵⁹.

⁵⁶ Elena, in croato *Jela*, è il nome della protagonista femminile nel romanzo *Les Morlaques* (*Jella*), che riappare regolarmente in opere similari di alcuni autori, Italiani (F. Dall'Ongaro: *Yella. La Fidanzata del Montenegro*, in *La Ricamatrice*, Milano, XI/1858, nn. 22-24) e Dalmati (Niccolò Ivelho: *Il primo giorno di marzo 1806 in Dalmazia*, Venezia, 1806; Giovanni Battista Machiedo: *Jela*, in *La Favilla*, Trieste, 1846, n. 21; Federico Seismit-Doda: *Il fuoco del giuramento*. Leggenda bosnese, in *Il Gondoliere*, Venezia, XIV/1846, n. 36, e *Le nozze di sangue*. Leggenda popolare della Morlacchia, *idem* n. 45; Niccolò Battaglini; *Jela, scena dalmata del 1796* - 97, « Gazzetta di Zara », 1847, nn. 5-7). Però, il nome *Iele* porta già la protagonista della « favola boschereccia » *Arcinda* (Vicenza, appresso Francesco Grossi, (1614) del vicentino Lodovico Alcardi. Del cognome popolare Marcovich abbiamo già detto; cfr. la nostra nota 29.

⁵⁷ Il Federici poteva trovare questo cognome croato nell'opera citata di Giovanni Lovrić (*Osservazioni di Giovanni Lovrić sopra diversi pezzi del Viaggio in Dalmazia del signor abate Alberto Fortis ecc.*, Venezia, 1776), dove il giovane autore di Sign ha tradotto una *pisma* di Andrija Kačić Miošić (*Od žcnidbe i udaje Mamice, sestre Kastriotića*) in cui appare il cognome *Dušmanič*, tradotto in realtà *Dusmanichio* per ragioni di ritmo, ma riprodotto in nota dallo stesso Lovrić nella sua forma originale.

⁵⁸ *Da Gli antichi Slavi ecc.*, Firenze, 1794, p. 80.

⁵⁹ Gli applausi riscossi dal Federici indussero l'abate Giulio Artusi (librettista, fiorito tra il 1799 e il 1808, come troviamo nell'*Enciclopedia dello spettacolo*, Roma, 1954, vol. 1) a mettere in musica i contenuti del dramma nel libretto *Le nozze dei Morlacchi*, uscito a Padova nel 1802 ed eseguito dal maestro Trento nella stessa città. Un altro « ballo » (in tre atti) intitolato *Le nozze de' Morlacchi* compose e diresse Antonio Cherubini per la rappresentazione nel teatro Giustiniani in San Mosè, nell'autunno del 1811 (Venezia, 1811). Nella prefazione, l'autore scrive che il ballo « conosciuto nel titolo, ma variato in parte da quello che altra volta fu esposto in questa Nobilissima Città, ed anco qual'è di presente sorti altrove un'esito lusinghiero » (o.c.). Ugo Foscolo assisté commosso a un « ballo de' Morlacchi » nel 1809 a Milano. Un ballo intitolato *Panduri assciali*, di Onorato Viganò (musica di Luigi Marscalchi), fu rappresentato nel teatro San Samuele di Venezia nel 1783, e un *Giorgio Principe della Serbia* di Salvatore Viganò (musica di Vittorio Trento) nell'autunno del 1798 alla Fenice (cfr. Taddeo Wiel, *I leatri musicali veneziani del Settecento*, Venezia, 1897, p. 372, 489, 490).

4. Carlo Gozzi (1720—1806), autore di famose favole sceneggiate e avversario della riforma goldoniana, nelle sue *Memorie inutili* (Venezia, (1797—1798) guarda con sufficienza gli Schiavoni, descrive i Morlacchi con mordace pessimismo ed è ben lungi dall'affermare di averne apprezzato i canti e di accettare le interpretazioni del Fortis⁶⁰. Il Gozzi, anzi, nelle sue *Memorie* iniziate nel 1777, fa intendere di contestare più o meno direttamente il Fortis, come si potrebbe ragionevolmente desumere da alcuni brani sui Morlacchi, e di non dividerne gli ottimismo giudizi e gli orientamenti democratici, che non concordano né con le sue esperienze né con le sue convinzioni. Egli ironizza infatti sulle avveniristiche prospettive, sulla fede in un prossimo e fecondo progresso e sui consigli a patrio governi che ricorrono nel *Viaggio in Dalmazia*, pur riconoscendo la larga e profonda preparazione dell'abate Fortis. Le osservazioni del Gozzi sull'etica e i costumi dei Morlacchi dei territori di Zara e di Budua (Budva) si ispirano al suo ardore polemico di moralista conservatore⁶¹, il quale non ha avvertito il fascino dell'autoctona cultura contadina del retroterra dalmato, anche se ha annotato che i villici « conservano ne' loro matrimoni, ne' loro mortuori, ne' loro giuochi, gli usi degli antichi gentili perfettamente », aggiungendo che « chi legge Omero e Virgilio trova l'immagine de' morlacchi »⁶². Ma invece di ispirarsi alle ardite sintesi del Vico sulla poesia e la primitiva barbarie, il conte Gozzi si accontentò di aspri e sostanzialmente superficiali giudizi sulle condizioni di quegli « antropofagi » e di quei « lestrigoni », che secondo lui erano forse più utili al governo in quelle condizioni di povertà e di arretratezza. Con queste sue affermazioni egli difendeva la prassi secolare dell'amministrazione e della classe dirigente veneta, ribattendo alle aspre critiche che in quegli anni si potevano sentire anche in Venezia e avversando i timidi tentativi di riforme.

Ma più ancora dobbiamo indagare cercando altrove i significati letterari e documentari dei capitoli gozziani sulla Dalmazia. L'autore

⁶⁰ Cfr. Mirko Deanović, *Sui rapporti letterari italo-iugoslavi nel Settecento*, in *Problemi di lingua e letteratura italiana del Settecento*. Atti del Quarto Congresso dell'Associazione Internazionale per gli Studi di Lingua e Letteratura Italiana, Wiesbaden, 1965, p. 114; A. Cronia, *o.c.* in nota 1, p. 332—333.

⁶¹ Sulle esperienze da lui vissute in Dalmazia, ove dall'ottobre del 1741 all'ottobre del 1744 aveva prestato servizio militare al seguito del Provveditore generale Querini, il Gozzi si sofferma nei capitoli IV—XIV e XLVII—XLVIII delle *Memorie inutili*.

⁶² Cfr. Carlo Gozzi, *Memorie inutili*. Introduzione e note di Domenico Bulferetti, Torino, 1928, vol. I, p. 68. Nello stesso anno in cui è stato pubblicato il primo libro delle *Memorie inutili* del Gozzi è uscito il saggio *Il Morlacchismo d'Omero* di Giulio Bajamonti nel *Giornale enciclopedico d'Italia* (Padova, marzo 1797, p. 77—98). Il Bajamonti, erudito e medico di Spalato, muovendo da sue ricerche ed ispirandosi all'interpretazione vichiana della poesia epica e quindi alla vichiana età eroica dell'umanità, confronta il mondo omerico con quello dei Morlacchi, afferma che i due mondi sono molto simili tra loro e dà rilievo alle concordanze di contenuti e di stile tra la poesia morlacca e l'*Iliade*.

delle *Memorie inutili* ci ha lasciato una parziale ma con tutto ciò abbastanza fedele immagine della Dalmazia e dell'Albania veneta (il Littorale montenegrino), intrattenendoci soprattutto con la narrazione di vicende zaratine svoltesi di volta in volta nel palazzo ove si riuniva la piccola corte del Provveditore Generale, nelle strette « cali » « e calete » adossate agli ampi bastioni, ai forti e alle caserme della munita capitale della Dalmazia. Tuttavia il Gozzi non immortalò immagini urbanistiche e architettoniche, né diede rilievo a visioni panoramiche del paesaggio. Egli, che non aveva le attitudini e la vocazione dei paesisti, inquadrò invece se stesso con intenti autobiografici moraleggianti e più ancora satirici, accennando appena agli edifici e alle strade di Zara, Spalato e Budua. Con il suo estro di favolista e con acute osservazioni, ci tramandò immagini della società corrotta e frivola che aveva favorito le sue giovanili intemperanze. Né questa società di provincia con i suoi numerosi ufficiali ed altri signori, che avevano tempo e modo di trascorrere con donne compiacenti il periodo del loro soggiorno in Dalmazia, poteva essere diversa da quella che era. Ma le vicende erotiche del Gozzi, anche se sembrano narrate con disinvoltura e leggerezza, lasciarono tracce profonde nell'animo del giovane ufficiale veneto. Sono indicativi il sacrificio e lo scempio della grazia e della femminilità di una nobile zaratina, decaduta e povera, che dopo esser stata vittima di un colonello, seduttore di ragazze, si era concessa per due staia di grano allo spenditore del generale, che, pare, era affetto di mal francese. Il Gozzi che non poté mai dimenticare tanto obbrobrio e la sua delusione giovanile, vendicò l'infelice creatura nella sua « favola allegorica teatrale » *La Zobeide*, rappresentata nel 1763, esponendo allo sdegno del pubblico il truce colonnello nella figura del seduttore *Sinadab*. E così pure il Gozzi fa riferimento ai licenziosi e sadici costumi dell'epoca nel poema comico-satirico *La Marfisa bizzarra* (1774)⁶³.

Durante il carnevale, il Provveditore si divertiva assistendo a improvvisate rappresentazioni teatrali, nelle quali il Gozzi si esibiva sulla scena e riscuoteva i maggiori consensi con l'abilissima interpretazione della parte di una Colombina dalmata; così travestito egli, con liberi e improvvisi dialoghi e monologhi, richiesti dalla tradizione della commedia dell'arte, si rendeva particolarmente accetto al pubblico, esprimendosi in un dialetto veneto intenzionalmente contraffatto e deformato con in-

⁶³ Cfr il canto IX, 58; XII, 43. Nel racconto di un altro amore zaratino del Gozzi ricorrono elementi boccacceschi nella struttura narrativa, ma vi predominano cupi cenni all'immoralità dei contemporanei, la quale non risparmiò il piccolo mondo di Zara veneta. Recentemente si è ispirato in parte al Gozzi lo scrittore Mirko Žeželj nel suo romanzo *Most uzdisaja* (Il ponte dei sospiri), ambientato nella Zara settecentesca (cfr. il frammento *Medu bedemima* — Tra i bastioni, apparso in « Zadarska revija », Zara, 1971, n. 3, p. 214—224). Questo ci pare una conferma ulteriore di quel valore documentario e cronachistico oltreché letterario delle *Memorie* a cui abbiamo accennato sopra.

flessioni di pronunzia « illirica » e con parole croate italianizzate, e ciò gli riusciva perché aveva appreso « soffribilmente » la parlata locale ⁶⁴. In quel periodo di lunga pace in Dalmazia, almeno apparentemente regnarono rapporti e accordi passabili tra i Dalmati e i soldati e i funzionari veneti. Tuttavia il Gozzi non tralascia di richiamare l'attenzione dei suoi lettori su nascoste amarezze e puntigliose emulazioni di coraggio che talvolta dividevano Italiani e Slavi. Come altri scrittori del tempo suo, egli non fa sostanziali differenze tra gli abitanti delle città dalmate: nelle sue interpretazioni, la nobiltà, la borghesia e il popolo erano caratterizzati da una commune impronta « illirica », vale a dire da cuore largo, ardenti sentimenti, decisioni e orgoglio sfrenati. Nelle *Memorie*, lo comprovano, per esempio, il comportamento del nobile zaratino innamorato della frivola popolana *Tonina*, che abitava in una stretta « caleta » a ridosso dei bastioni, e lo testimoniano altresì i racconti di quel sacerdote che a Budua, in riva al mare, narra compiaciuto e orgoglioso dei fieri e maschi costumi dei suoi Montenegrini.

Il giovane Gozzi si segnalò nella ristretta cerchia della società zaratina per la sua abilità nel cavalcare e nel giuoco del pallone, ma conquistò anche la fama di poeta e il favore del Provveditore, il quale aveva l'abitudine di raccogliere intorno a se letterati e verseggiatori, ascoltandoli in una così detta accademia. In questa si distinse soprattutto un chierico, di cui l'autore non ci riporta il nome, pur facendoci sapere che in seguito, forse con l'aiuto della poesia, diventò vescovo. Verosimilmente egli allude a Gian Domenico Stratico (1732—1799), traduttore del Gessner, dello Harvey e della Wynne Rosenberg, il quale, dopo una alquanto libera vita in Italia, fu vescovo di Cittanova (Novi Grad) in Istria e a Lesina (Hvar) in Dalmazia. Stando alle testimonianze dei suoi biografi, lo Stratico ancora da ragazzo aveva sempre primeggiato nelle accademie letterarie di Zara e, nell'agosto del 1744, nella chiesa di San Domenico aveva sostenuto una tesi di filosofia che affascino gli ascoltatori e fu stampata a Venezia l'anno seguente ⁶⁵. In effetti, lo Stratico divenne vescovo grazie alle buone relazioni che la sua famiglia aveva a Venezia, ma anche per la sua brillante difesa dell'ultimo generale dei gesuiti, della quale papa Pio VI tanto si compiacque da ripeterne la lettura ben sedici volte.

Il nome dello Stratico e la sua nomina discussa a vescovo di Cittanova sono evocati nei *Mémoires* dell'avventuriero veneziano Giacomo Casanova, che conobbe a Pisa questo poeta arcade (Tessalo Cefallenio), allora maestro di recitazione e di improvvisazione di alcune giovani

⁶⁴ Cfr. C. Gozzi, *Memorie inutili*, ed. cit., vol. I, p. 78.

⁶⁵ Cfr. V. Brunelli, o.c. in nota 51, Zara, III/1886, p. 94.

allieve⁶⁶. Né il cenno allo Stratico è il solo passo che evoca incontri del Casanova con gente proveniente dalle nostre regioni. L'avventuriere veneziano usa l'espressione *lestrygone* (già usata dal conte Gozzi), per abbinarla all'immagine e al ricordo di un'alta e massiccia donna della Dalmazia che a Padova, quando era ragazzo, lo teneva a dozzina con altri giovanissimi e poveri ospiti, riscuotendo una modestissima retta in cambio di una non meno misera sistemazione⁶⁷. Nel primo tomo delle *Memorie* ha un certo risalto il cenno alla famiglia rovinata dagli intrighi di un avvocato che si fa forte dei baffi tagliati ad un certo Schiavone. E così pure gli Schiavoni ricorrono in altri incontri e in altri ricordi immortalati nelle pagine dell'avventuriere di Venezia. Il Casanova incontrò i nostri soldati nella notte insonne in cui fu imprigionato nella fortezza veneziana di Sant'Andrea ed in seguito ne abbozzò il ricordo: cantavano senza interruzione, mangiavano aglio, fumavano un cattivo tabacco e bevevano un vino che era nero come l'inchiostro e, a quanto sembrava, poteva essere assaporato soltanto da loro. Nel 1745, il Casanova in viaggio alla volta di Corfù e non molto dopo Curzola (Korčula), nel corso di una tempesta venne a contesa con « un prêtre esclavon » che presumeva di poter opporre i suoi esorcismi alla furia degli elementi e aveva gettato la confusione tra i marinai, i quali, esasperati dall'atteggiamento del Casanova che aveva detto loro di ritornare alle corde delle vele da essi

⁶⁶ Il Casanova ci dà un'altra diretta testimonianza sullo Stratico: « Le père Stratico, qui me fit passer des jours si agréables. . . sans être beau, possédait parfaitement l'art de se faire aimer » (cfr. l'edizione Laforgue delle *Memorie* del Casanova, citata dal Brunelli, o c. in nota 51, vol. III, p. 111). E' dedicato « A Monsig. r F. Gio. Domenico Stratico, Vescovo di Città Nuova » il terzo tomo dell'opera *Dell'Iliade di Omero tradotta in ottava rima da Giacomo Casanova Viniziano* (1778); cfr. G. Casanova, *Patrizi e avventurieri, dame e ballerine*, in cento lettere inedite o poco note. A cura di Carlo L. Curci, Gustavo Gugitz, Aldo Ravà (Milano, 1930, p. 90). Dello Stratico ha lasciato un giudizio favorevole anche Vittorio Alfieri, che nel 1785 conobbe a Pisa il vescovo din Cittanova (cfr. V. Brunelli, o c. in nota 51, vol. III, p. 152). L'improvvisatrice Fortunata Sulgher-Frantastici, che si professava sua allieva, gli inviò due poesie (*ib.*, p. 113—115). Lo Stratico era in poetica corrispondenza con Aurelio De Giorgi Bertola, e gli era vicina anche la poetessa arcade Maria Fortuna (Isidea Egirena). Lo scrittore e avventuriero cenedano Lorenzo Da Ponte (1749—1838) vide nell'abile zaratino di origine greca uno dei « celebri improvvisatori italiani » (cfr. le sue *Memorie*. A cura di Giovanni Gambarin e Fausto Nicolini, Bari, 1918, vol. I, p. 47). Del resto il Da Ponte aveva avuto una cattiva esperienza con « un prete dalmatino », che era divenuto professore di diritto ecclesiastico all'Università di Padova grazie all'appoggio di una certa ragguardevole signora (*ib.*, vol. I, pp. 49—51). L'avventuriero cenedano è invece pieno di lodi sincere per un'ostessa slovena che conobbe a Gorizia nel 1779 e di cui s'innamorò. L'ostessa portava un meraviglioso costume nazionale, per la bontà e la grazia era una regina e fu una delle migliori donne che il Da Ponte conobbe nella sua lunga vita (*ib.*, vol. I, p. 64—68). Egli trascorse in seguito una notte d'amore a Lubiana con Nancy Grall che aveva conosciuto a Trieste (1792) e che da allora in poi, anche se abate, presenterà come moglie legittima (*ib.*, vol. II, p. 164—165, 175—177). Con Nancy visitò a Dux, in Boemia, il vecchio Casanova, che gli fece avere il suo recente libretto *Il nuovo Trenk*. Si trattava della descrizione della fuga di Casanova *Histoire de ma fuite des prisons de la république de Venise, qu'on appelle les Plombs*. Ecrite à Dux en Bohême l'année 1787, Leipzig, 1788, che nella versione tedesca ebbe il titolo cambiato *Der zweyte Trenk* ecc. (Vienna, 1788), per cui il Casanova veniva paragonato al famoso avventuriero e soldato croato, il barone Trenk (*ib.*, vol. I, p. 179; vol. II, p. 292—293; G. Casanova, *Patrizi e avventurieri, dame e ballerine*, ed. cit., p. 310).

⁶⁷ Cfr. G. Casanova, *Mémoires*, Parigi, 1967, vol. I, p. 70—77.

abbandonate, insorsero contro l'incredulo « libero pensatore »; un marinaio anzi tentò di gettare in mare il cavaliere miscredente, che, per evitare il peggio, permise che una « magica » pergamena da lui acquistata a Venezia, fosse bruciata⁶⁸. Il Casanova viaggiò più volte attraverso paesi sloveni recandosi a Vienna: tra l'altro a Gorizia portò via *Leuzica* (« carnioline jolie au possible ») al giovane conte Strassoldo (*Mémoires*, tomo VIII). Egli credeva che il russo e l'illirico fossero sostanzialmente la stessa lingua⁶⁹. Notiamo, infine, che nell'opera rara *Istoria delle turbolenze di Polonia dalla morte di Elisabetta Petrowna fino alla pace fra la Russia e la Porta ottomana* (Gorizia, 1774), da noi purtroppo non consultata, il Casanova accenna ai Serbi e ai Montenegrini⁷⁰.

La lussuosa edizione delle *Lettere odeporetiche* di Francesco Grisellini (1717—1787) — *ove i suoi viaggi e le di lui osservazioni spettanti all'istoria naturale, ai costumi di varj popoli... si descrivono* (tomo I, Milano, 1780) — è nota in primo luogo ai nostri colleghi romeni in quanto la maggior parte del libro è una vivace e fresca « scoperta » di una parte della Romania o, più precisamente, del « Bannato di Temeswar », allora amministrato dall'Austria, al quale sono dedicate più di 15 delle 26 lettere suddette (traslate subito in lingua tedesca: *Versuch einer politischen und naturlichen Geschichte des Temeswarer Banats in Briefen*, Vienna, 1780). E poiché il letterato veneziano, inviandosi verso il « Temesiense » in compagnia dell'alto amministratore asburgico il barone Giuseppe Brigido, dovette passare attraverso terre slovene, croate e serbe, le sue lettere di viaggio interessano anche questa nostra rassegna. Il Grisellini si è spinto infine lungo il corso del Danubio fino a Semlino (Zemun), conoscendo e studiando pure alcune parti della Serbia settentrionale^{70a}. Così, ad esempio, da una piccola barca egli ammirò l'imponente posizione su due fiumi della città di Belgrado, allora sotto il dominio dei Turchi:

« Al contrario sull'opposta riva della Servia ergonsi verdeggianti colli e monticelli, or l'uno all'altro concatenati, ed ora da

⁶⁸ *Idem*, vol. II, p. 84—86. Nel 1770 il Casanova incontrò l'avventuriero Primislav Zanović di Budua (cfr. Mirko Breyer, *Antun conte Zanović i njegovi sinovi*, Zagabria, 1928, *passim*), e in altre occasioni il letterato e avventuriero Tommaso Medin, di Cattaro; egli scrisse una lettera a Ruggero Boscovich (Bošković), intorno al 1770, e una a Vincenzo Smeccchia, di Cattaro, nominato console veneto a Trieste nel 1782 (cfr. G. Casanova, *Patrizi e avventurieri ecc.*, ed. cit., p. 11, 158—162, 212, 247—255).

⁶⁹ « Le Russe en général est le plus superstitieux de tous les chrétiens. Sa langue est illirique... ». Citato dal breve saggio di Dimitri E. Vittorini, *Casanova and Slavonic Languages*, *Źnologija*, Zagabria, 1970, n. 6, p. 331—333. La citazione è fatta sull'edizione moderna di *Histoire de ma vie*, Wiesbaden, 1960, vol. 10, p. 132.

⁷⁰ Cfr. F. Cronia, o. c. in nota 1, p. 316—317

^{70a}) Vedi le cinque ultime lettere del libro e il saggio sul Grisellini di Giovanni Battista De Toni, pubblicato nell'« Archivio di storia della scienza », Roma, I/1919, vol. I, n. 1; ma anche il libro: *Riformatori veneti*. A cura di Gianfranco Torcellan, in *Illuministi italiani*, tomo VII, Milano—Napoli, 1964, recensito da Ž. Muljačić in « Mogućnosti », Spalato, XIII/1966, n. 1

picciole valicelle disgiunti. In fondo di una di queste vedesi *Svinitza*, e successivamente viensi a scoprire Belgrado. Le fabbriche, e gli edifizj componenti il totale di questa piazza stendendosi dall'alto al basso di un monte con dolce declivio, quindi la di lui comparsa offre all'occhio un graziosissimo spettacolo. Tanto più questo cresce, quanto maggiormente vi si arriva presso, e massime trovandosi a portata di ravvisare la grande apertura per la quale il Sava scoricasì nel Danubio immediatamente dietro la penisola costituita dalla base di esso monte. Tale veduta congiunta a quella di Semlino, che sorge sulla Slavonica opposta riva di detta confluenza, a di cotesta la somma ampiezza, onde sembra di essere non in un fiume, ma in un mare, è quel più bello che un industre pittore potrebbe immaginare per una scenica rappresentazione ⁷⁰ b.

Il viaggiatore italiano ci lasciò interessanti notizie sulle città e regioni della Slovenia da lui visitate: egli seppe distinguere la borghesia e la nobiltà, in gran parte tedesca o tedeschizzata, dal semplice popolo sloveno (« di schiatta illirica », p. 45), operoso e parlante una lingua propria, e lodò soprattutto le ricchezze naturali e l'agricoltura della Stiria, a le tendenze ad un progresso economico e scientifico che aveva conosciuto negli incontri con i signori e gli intellettuali locali. Ma della Croazia il Grisellini vide assai meno. Nella città di Varaschino (Vr̃ažd̃in) risiedeva allora — « per la sua grata ed allegra situazione nonché la bontà dell'aere » — il Viceré o Bano della Croazia; questi era il conte Francesco *Nadesti* (Nadažd̃i), un « celebre guerriero » che si distinse nella guerra dei sette anni e in cui ancora, a detta del Grisellini, « ardeva il marziale fuoco » ed il valore delle « anime grandi e virtuose » (p. 69). Il naturalista veneziano riconobbe alle genti del regno croato il pregio delle virtù militari e della dedicazione all'agricoltura (p. 70). Poi, dopo aver attraversato l'Ungheria meridionale, scese di nuovo nelle nostre parti, visitando la Slavonia orientale e il Sirmio e apprezzando, infine, le ricchezze del suolo nelle pianure della Vojvodina.

Il poeta e abate galante Giambattista Casti (1724—1803), ritornando da Costantinopoli al seguito del bailo Foscarini, percorse il litorale della Croazia nei primi mesi del 1789 e sostò a Lesina, a Lissa (Vis) e a Zara. A Lesina egli incontrò il « vecchio amico » Gian Domenico Stratico e a Zara assistette ai solenni festeggiamenti con cui il Provveditore generale Angelo Memmo IV accolse il Foscarini. A Zara il Casti prese parte ad una seduta dell'Accademia Economico-agricola e ammirò il materiale archeologico raccolto a Zara e a Nona, non senza ricordare che Nona era

⁷⁰ b) Cfr. F. Grisellini, *Lettere odeporniche ecc.*, tomo I, p. 268.

stata colonia romana e sede dei re croati ⁷¹. Allo stesso provveditore veneto in Dalmazia dedicò un interessante sonetto il già menzionato Stratico, componimento in cui il motivo encomiastico ed occasionale cede all'espressione sincera del dolore de patriota :

« E chi la nube squarcerà funesta
Che oscura il giorno sull' Illiria terra ?
Per cui passeggia l' ignoranza infesta,
Al buon senso, al saper movendo guerra ?

Arti, e studi infelici ! E chi vi desta,
Se una stupida man sempre vi afferra,
Se non v'è dato d'alzar mai la testa,
Poiché la stolta vi conquide, e atterra ?

Città di nome, campi abbandonati,
Povergenti da miseria oppresse
Sono per tutto i vostri tetri ornati

Dicea fra me : ma gl'occhi a voi rivolti
Signor, che il cielo a governarci elesse ;
Gridai : per voi fien tanti mali tolti » ⁷².

Un'altra traccia di questa Dalmazia settecentesca la troviamo nel poemetto giovanile di Ugo Foscolo, intitolato *La Giustizia e la Pietà*. E' un poemetto d'occasione, dedicato a « Sua Eccellenza Angelo Memmo IV nel suo regresso dalla Reggenza di Chioggia », e pubblicato senza firma del giovane poeta nel 1797. Secondo il Citanna, « notevoli sono solamente alcuni frammenti descrittivi » e i versi ispirati all'immagine soave della Pietà che « è una leggiadra annunziatrice delle *Grazie* » ⁷³. Ma qualcosa della grazia e serenità muliebre di questa poetica rappresentazione si trasfonde pure nelle parti lirico-descrittive ed encomiastiche che alludono alle fasi della carriera amministrativa e politica del personaggio elogiato, fasi che si svolsero fra i Dalmati, i Greci e la « claudiense gente ». I versi dedicati alle Isole Ionie sono già soffusi di un'aura mitica, mentre quelli dedicati all' Illiria sono più convenzionali e adeguati alla loro funzione celebrativa, ma non senza qualche eco di quella serena precisione descrittiva che fa pensare al Parini. Comunque, alcuni particolari — come, ad esempio, quelle « Ninfe, dell' illiria terra/Presidi eterne »,

⁷¹ Il titolo del volume è *Relazione di un viaggio a Costantinopoli di Giambattista Casti nel 1788 scritta da lui medesimo* (Milano, 1822); cfr. Ž. Muljačić, *Putovanje po Dalmaciji G. Castija (1789 god)*, « Pomorski zbornik », Zagabria, 1966, p. 419—426.

⁷² Pubblicato da Giuseppe Sabahch, in *Soito San Marco*, Zara, 1901, p. 57, e in *Il Dalmata*, Zara, 1901, n. 23.

⁷³ Cfr. G. Citanna, *La poesia di Ugo Foscolo*, Bari, 1932², p. 7—11.

che potrebbero essere le *Vile* del popolo e della poesia slava — richiamano il nostro interesse su questo frammento dell'operetta giovanile :

« Te la più bella fra le belle dive,
Pietà, nel giorno che gl'illiri campi
In maestà calcasti, e passeggiava
A te dinanzi colla spada in alto
Giustizia fera, te Pietà clemente
Seguì di retro, e bendì tua destra
Il villanello, che su i pingui colti
Con l'innocente famigliuola il grano
A' rigidi apprestava boreali

Giorni del verno; e il pescator stillante
Dalle lacere vesti, e dalle fredde
Membra marine gocce accolte in ghiaccio
Dall'impetrata sabbia, inni ed evviva
A te lanciava, e a tua pietà ! S'udiro
Quando partisti, lamentose e sole
Errar le ninfe, dell'illiria terra
Presidi eterne, e di Memmo, e di Memmo
Gir ripetendo fra sospiri il nome... »⁷⁴

Alla città dalmata in cui il Foscolo visse qualche anno della sua giovinezza è legata la memoria di un avvenimento triste e gravido di conseguenze dolorose nella vita errabonda del poeta. A Spalato (Split), com'è noto, « dopo di aver sofferto una lunga penosa malattia, fini di vivere » il padre, Andrea Foscolo, « lasciando afflitta, e circondata dalle commoventi lacrime di quattro tenere creature in stato della più compassionevole indigenza, la propria moglie »⁷⁵. Il figlio lo compianse con una canzone e cinque sonetti (1796), di cui il secondo è fra le prove migliori del tirocinio del giovane poeta⁷⁶. Ci interessano soprattutto quei particolari che, quantunque una proiezione fantastica e, in buona parte, di maniera, neoclassica o lugubre e sepolcrale, sono pur elementi di una vicenda umana, rivissuta nel ricordo del ragazzo :

« Sol suonan pianto e muto orrore ammantato
Que' dolci lochi ov'io ti vidi un giorno

⁷⁴ Cfr. *l'Edizione nazionale delle opere di Ugo Foscolo*, Firenze, 1961, vol. II, p. 317—324. I versi citati sono i 126—143.

⁷⁵ Così Vincenzo Bembo, Conte Capitano di Spalato, informava il 13 ottobre 1788 i provveditori ecc. del Magistrato alla Sanità di Venezia. Cfr. C. Antona-Traversi, *De' natali, de' parenti, della famiglia di Ugo Foscolo*, Milano, 1886, p. 382.

⁷⁶ Cfr. E. Donadoni, *Ugo Foscolo pensatore, critico, poeta*, Milano, 1910, p. 495 e le altre fonti, citate da noi in *Due note su Ugo Foscolo e la Dalmazia*, « Studia Romanica et Anglica Zagabicensia », Zagabria, 1963, nn. 15—16, p. 180, nota 75.

Porger a' tuoi figliuoli e baci e pane,
 E in fogge care e strane
 Saltellar essi a tu ginocchia intorno... »⁷⁷

L'ora notturna dell'agonia paterna e la patetica scena del dolore familiare ritornano, più sintetiche e con accenti drammatici, nel secondo e nel quinto dei cinque sonetti. Ritorna pure l'immagine di quella notte col suo opprimente silenzio, unico particolare che allude al quieto notturno spazio di Spalato assonnata :

« Rotte da tetro raggio le tenèbre
 Cingeano il genitor che si giacea
 Agonizzando sul letto funèbre
 E i moribondi sguardi al ciel volgea.

.

E anch' io pur tacqui... ma spirata l'alma
 Cessò il silenzio, e alle strida pietose
 La notturna gemea terribil calma »⁷⁸.

A questi ricordi dolorosi, aggiungiamo quello sulla tragica morte del nonno del poeta, avvenuta pure a Spalato : una versione forse gelosamente custodita in famiglia, ma, almeno in parte, provata dal libro *Storia della peste che regnò in Dalmazia negli anni 1783—1784* (Venezia, 1786) dell'enciclopedista spalatino Giulio Bajamonti, in cui si esprimono accuse non velate a Niccolò Foscolo, colpevole di non aver allarmato a tempo la città minacciata dalla peste. Assai più tardi, nel dramma storico *I conti di Spalato* (Venezia, 1854) di Giulio Solitro, quest'accusa venne rivolta ai governanti veneti della Dalmazia (cosa che potrebbe essere provata da certe difese ed elogi troppo smaccati del Bajamonti...). Ma ecco il frammento che ci interessa, uno degli undici frammenti di carattere apologetico i quali si riferiscono allo scritto foscoliano *Ai senatori del Regno d'Italia* :

« III. L'avo mio professo medicina : e mentre nel 1785 per pubblica commissione invigilava in Dalmazia come Priore di Sanità, o non se'n'avvide in tempo o non gli fu in tempo creduto ; certo che la peste sopravvenne improvvisa, e spopolò tutto Spalato, ed ei ne fu primo incolpato. Egli, accortosi della colpa e del disonore, andò in Lazzaretto ove più bolliva il contagio, e poichè ministrando

⁷⁷ Da *In morte del padre*. Canzone, vv. 77—81. Cfr. *Ed. naz.*, vol. II, p. 294—302, con il testo della canzone e dei cinque sonetti.

⁷⁸ *Ib.*, p. 301—302.

vani aiuti a' malati s'accorse d'essere infetto, non disse agli astanti se non che i colpevoli di quella rovina avrebbero un giorno avuto il debito premio; e dissetandosi d'acqua fredda, vietata allora in quel modo da' medici, né per preghiera che gli facessero se ne astenne, né accettò rimedio alcuno, né si rimosse dall'aria aperta ove per tre dì e quattro notti sedette, e riconfortando gl'infermi finch'ebbe voce e raccomandando a Dio i suoi figliuoli, spirò; ammenda generosa di quell'errore, se pur fu suo, e non indegna d'essere ricordata; necessaria a ogni modo ch'io non me ne dimentichi mai »⁷⁹.

Invece di citare altri nomi e altre opere, ci piace terminare questa rassegna col nome di Ugo Foscolo, uomo e poeta di una burrascosa epoca di transizione, il quale affermò più volte, almeno ai primi passi della sua carriera letteraria, di essere stato « educato fra' Dalmati »⁸⁰. Il grande poeta italiano si richiamava, cioè, alle tradizionali virtù del nostro popolo, certo, in armonia con le tendenze all'esotismo della cultura settecentesca e preromantica.

⁷⁹ Cfr *Ed. naz.*, Firenze, 1933, vol. VIII, p. 246—247.

⁸⁰ Alludiamo alla nota lettera del Foscolo indirizzata « Alla città di Reggio », premessa alla prima edizione dell'Ode *A Bonaparte liberatore* (*Opere edite e inedite di Ugo Foscolo*, Firenze, vol. VI, p. 4), in cui le parole dedicatorie alla città democratica illuminano precisamente la posizione ideologica e umana del giovane poeta, e a quella, dello stesso anno (1797), dedicatoria del *Tieste* e indirizzata all'Alfieri (*Ed. naz.*, vol. XIV, *Ep.*, vol. I, p. 42—43). La « prima tragedia di un giovane nato in Grecia ed educato fra Dalmati » egli presenterà, lo stesso giorno, anche « alla Saffo italiana », Diodata Saluzzo (Venezia, 22 aprile 1797), con lettera che è una variante di quella, meglio nota, indirizzata « al tragico d'Italia » (cfr. *Ed. naz.*, vol. XIV, *Ep.*, vol. I, p. 43—44).

LES SOURCES DE L'HISTOIRE DE DEL CHIARO

C. BOROIANU

(Bucarest)

La source principale: la réalité vivante vue par les yeux attentifs et objectifs du mémorialiste.

*L'Istoria delle moderne rivoluzioni della Valachia*¹ par Anton Maria Del Chiaro est, comme on le sait, un ouvrage de mémorialiste.

Par conséquent, sa principale source est la réalité vivante elle-même que l'auteur surprend dans ses formes multiples pendant les sept années passées presque entièrement en Valachie (1710—1716). C'est là, justement, un des grands mérites de Del Chiaro, dans le fait de ne pas avoir assisté insensible à certains aspects, particulièrement intéressants, de la vie matérielle et spirituelle de notre peuple, mais d'avoir publié et partagé à l'Occident ses impressions, cinquante ans avant la parution de la *Descriptio Moldaviae* de Dimitrie Cantemir.

La même source se trouve à l'origine de la partie narrative, où Del Chiaro relate, pour la période des années 1710—1716, des événements vécus et qui s'étaient déroulés sous ses yeux.

Les nouvelles historiques du temps, consignées par l'ancien secrétaire des princes Constantin Brancovan, Etienne Cantacuzène et Nicolas Mavrocordato ont d'autant plus de poids qu'elles sont dues à un témoin oculaire, doué d'un sens développé de la responsabilité, à un mémorialiste qui entend se maintenir dans les limites de l'objectivité. « J'écris ce que j'ai vu moi-même, j'écris ce que j'ai appris de personnes dignes de confiance. Je suis étranger à ce pays et en égale mesure récompensé et honoré par les trois princes dont je m'occupe tout spécialement, ce qui me fait espérer que cela pourrait servir au lecteur comme une ga-

¹ Parue à Venise en 1718, à la typographie d'Antonio Bortoli.

rantie suffisante pour me considérer totalement dépourvu de toute passion »².

Il s'ensuit que tout en admirant Constantin Brancovan, qu'il vante pour sa douceur, sa sagesse, sa diplomatie habile, sa vocation pour la culture, Del Chiaro ne passe pas sous silence les nouvelles et pesantes charges fiscales imposées par le souverain à ses sujets.

Il critique aussi la légèreté avec laquelle on colportait à la cour et dans la capitale les nouvelles concernant la sécurité du pays. « J'ai constaté avec le plus grand étonnement, note le secrétaire du prince, qu'à sa cour on ne savait pas ce que signifie garder les secrets, chose qui conditionne l'existence même des gouvernements »³.

Nicolas Iorga disait que Del Chiaro avait été « l'homme des Cantacuzène »⁴. D'après cette caractérisation on pourrait déduire que le mémorialiste florentin aurait été partial envers les membres de cette grande famille tellement puissante, ce qui n'est pas conforme à la vérité. « Un homme des Cantacuzène » aurait-il pu enregistrer la nouvelle qui courait, comme quoi Șerban Vodă fut mort « empoisonné par les siens ? »⁵. Ou bien, que Ștefan Cantacuzène avait comploté contre Brancovan, attirant sur la tête de son cousin la haine des Turcs ? Et par surcroît, en accusant le nouveau prince d'avoir interdit l'accès dans le pays des gazettes et des calendriers vénitiens, il emploie le ton véhément du pamphlet politique : « C'était la provocation méchante d'un cerveau confus et pervers, qui posait en grand homme politique ; mais toute sa politique n'avait pas d'autre but qu'un sale profit, à savoir, traduire les gazettes de l'italien en grec, en mélangeant selon son goût, ou bien en falsifiant les nouvelles qu'il croyait agréables au lecteur »⁶.

L'information orale.

Une autre source à laquelle tous les chroniqueurs ont fait appel et à laquelle recourt aussi Del Chiaro, c'est l'information orale. Dès le début⁷, le mémorialiste annonce qu'il va appuyer son récit autant sur des choses vues que sur ce qui lui a été transmis par diverses personnes qui avaient pris part à ces événements.

Sans aucun doute, les mémoires s'alimentent non seulement de ce que le mémorialiste a été en mesure de percevoir directement, mais aussi de ce qu'il a pu apprendre d'autrui. La source orale joue aussi un

² Anton Maria Del Chiaro, *Istoria delle moderne rivoluzioni della Valachia*, Venezia, 1718, p. <XIV>.

³ *Op. cit.*, p. 168.

⁴ N. Iorga, *Istoria literaturii românești* (Histoire de la littérature roumaine), t. II, 2-ème éd., Bucarest, 1928, p. 350.

⁵ Del Chiaro, *Op. cit.*, p. 145.

⁶ *Ibidem*, p. 198.

⁷ *Ibidem*, p. 1.

rôle important dans l'ensemble de l'*Histoire* de Del Chiaro, y étant signalée plusieurs fois :

- « *On dit* que dans un endroit caché du palais (de Tirgoviște — C.B.) une pierre tombale aurait été trouvée »⁸.
- « Chose merveilleuse qui *me fut racontée* par des personnes dignes de confiance » (C. Cantacuzène avait demandé qu'on lui administre les cent coups que devait recevoir son frère cadet, probablement Iordache)⁹.
- Après le bannissement de C. Brancovan, des boïards qu'il n'avait jamais vus jusqu'alors firent leur apparition à la cour. « *En demandant* la raison, *j'ai été éclairci* pleinement »¹⁰.
- « *J'aurais beaucoup de choses à dire, qui me furent confiées par des personnalités de marque, dont une partie sont encore en vie* »¹¹.
- Șerban Cantacuzène est mort « empoisonné par les siens, selon l'opinion de beaucoup de gens »¹².
- « *Certains prétendent* qu'à ses derniers moments il l'appela auprès de lui et lui confia son propre sceau » (il s'agit de Șerban Cantacuzène et de Constantin Brancovan)¹³.
- L'épisode du voyage de Brancovan à Andrinople, en 1703, est relaté d'après le récit du médecin Jacopo Pilarino, comme il l'avoue lui-même¹⁴.
- *Les dignitaires tures*, rentrés de la campagne de Péetrovaradine, m'ont raconté qu'ils ne se rappelaient pas qu'un autre vizir eût égorgé autant de pachas dans le but de les déposséder de leurs biens¹⁵.

Del Chiaro a-t-il connu les chroniques valaques ?

Del Chiaro a utilisé aussi des sources écrites. Le professeur Carlo Tagliavini, dans son article consacré à l'écrivain florentin dans la grande encyclopédie Treccani, soutient que « Del Chiaro a été le premier historien occidental ayant connu directement les chroniques roumaines manuscrites »¹⁶.

⁸ *Ibidem*, p. 121.

⁹ *Ibidem*, p. 127.

¹⁰ *Ibidem*, p. 128.

¹¹ *Ibidem*, p. 143.

¹² *Ibidem*, p. 145.

¹³ *Ibidem*, p. 147.

¹⁴ *Ibidem*, p. 155—156.

¹⁵ *Ibidem*, p. 199—200.

¹⁶ *Enciclopedia italiana di scienze, lettere ed arti*, Istituto della Enciclopedia italiana, fondata da Giovanni Treccani, vol. XII, Rome, 1949, p. 516.

Le *Dizionario enciclopedico italiano* répète l'assertion : *Istoria delle moderne rivoluzioni della Valachia* est importante par les témoignages concernant les événements roumains et parce qu'elle s'appuie sur les chroniques roumaines manuscrites »¹⁷. De même, le *Grande dizionario enciclopedico Utet* considère l'*Istoria* de Del Chiaro importante par les informations extraites pour la première fois directement des vieilles chroniques roumaines¹⁸.

Il n'y a aucun doute, l'ancien secrétaire du prince connaissait l'existence des chroniques roumaines manuscrites. Il les avait même vues, probablement, dans les bibliothèques de Constantin et Etienne Brancovan ou dans celle de l'érudit *stolnic* Cantacuzène, dans la maison duquel il était souvent invité à prendre le repas. Pourtant, il manifeste son étonnement que jusqu'à cette époque aucune chronique roumaine ne fut encore imprimée et il considère que celles qui existaient manquaient d'objectivité. En exagérant, il prétend même que chaque grand boïard était possesseur du manuscrit d'une chronique qui présentait les événements conformément aux exigences de ses intérêts de famille.

En réalité, Del Chiaro n'a pas consulté les chroniques roumaines. Dans son *Istoria* il n'existe aucune indication qu'il aurait recueilli des informations là-dedans. Et, de plus, selon ses propres aveux, les sources écrites qu'il cite lui avait été recommandées par Apostolo Zeno, au début de l'année 1717, à son retour en Italie. « ... J'ai énormément profité de certains livres rares, qui me furent communiqués avec générosité par le seigneur hautement érudit Apostolo Zeno » (de la préface adressée au lecteur).

Il y a beaucoup d'arguments qui infirment la thèse selon laquelle Del Chiaro aurait consulté les chroniques roumaines manuscrites. Nous nous arrêterons seulement à certains d'entre eux.

1. Le mémorialiste florentin cite toujours les ouvrages consultés. C'est ainsi qu'il procède avec *Aeneae Sylvii P II Pontificis Maximi, in Europam sui temporis varias continentem historias*, à la p. 2, *Antonii Bonfinii Rerum Ungaricarum decades*, ibidem, *Epistola Michaelis Bocignoli Ragusei ad Gerardum Planiam. Caesareae Maiestatis, secretarium*, à la p. 111 et suiv., *De bello bohémico Ferdinandi II* par Aubert Le Mire à la page 122, *Ioannis Lucii Dalmatini, De regno Dalmatiae et Croatiae*, à la p. 235. S'il avait utilisé aussi des chroniques roumaines, il les aurait certainement mentionnées. Il est vrai que lorsqu'il s'agit de Graziani,

¹⁷ *Dizionario enciclopedico italiano*, Istituto della Enciclopedia italiana, fondata da Giovanni Treccani, t. III, Rome, 1956, p. 801.

¹⁸ *Grande Dizionario Enciclopedico Utet*, fondato da Pietro Fedele, terza edizione interamente riveduta e accresciuta, t. VI, Unione Tipografica Editrice Torinese, Turin, 1968, p. 101.

dont il apprend l'existence dans l'histoire d'Aubert Le Mire il dit : « Malgré toute la diligence déployée, il m'a été impossible de trouver la moindre mention dans *les manuscrits roumains* »¹⁹. Par « manuscrits roumains » il faut entendre, pourtant, *les documents de la chancellerie princière*. S'il avait étudié les chroniques valaques il se serait rendu compte que Gaspar Graziani (Del Chiaro l'appelle Graziano) n'a pas régné en Valachie mais en Moldavie.

2. Normalement, il aurait dû s'informer dans la « Chronique des Cantacuzènes » pour l'époque antérieure au règne de C. Brancovan et dans la chronique officielle de Radu Greceanu ou dans la chronique anonyme pour la période suivante. Pourtant, il n'a pas recouru à celles-ci. S'il avait consulté les chroniques valaques, comme on le prétend, l'auteur de l'« Histoire des révolutions modernes » n'aurait pas commis certaines erreurs regrettables quant à la chronologie. Il n'aurait pas placé Gaspar Graziani, qui a régné en 1619—1620, après Matei Basarab (1632—1654). Il n'aurait pas parlé de l'assassinat de Constantin Cantacuzène (1663), le père du *stolnic*, dans le cadre du second règne de Grégoire Ghica (1672—1673). Il n'aurait pas affirmé que Grégoire Ghica avait occupé le trône pour la seconde fois après Radu Léon (1664—1669), mais après Antonie Voïévode (1669—1672).

3. L'épisode dramatique de l'année 1703, lorsque Brancovan pouvait perdre non seulement le trône, mais la tête aussi, n'est pas relaté d'après les chroniques, mais d'après le récit du protomédecin Jacob Pilarino.

4. L'absence constante des dates, des années, de toutes précisions concernant le calendrier constitue une caractéristique de l'« Histoire » de Del Chiaro. S'il avait connu les chroniques internes, surchargées de dates, l'écrivain florentin aurait signalé du moins une partie d'entre elles.

5. Les informations portant sur l'époque plus reculée de l'histoire de la Valachie sont assez maigres et, en ce qui concerne les sources internes, basées exclusivement sur le récit oral. Il ne parle que dans des termes très généraux de Michel le Brave. Il sait que la campagne de celui-ci contre les Turcs a été engagée « de commun accord avec le prince de Moldavie et celui de Transylvanie »²⁰, mais il n'indique ni l'endroit (gué de Călugăreni), ni l'année où le combat avait eu lieu (1595).

Le règne de Matei Basarab, qui a duré presque 22 ans, est expédié dans moins d'une page. Pas la moindre allusion au conflit entre celui-ci et Basile Lupu, ni à l'insurrection des séimènes, qui troublèrent la dernière

¹⁹ Del Chiaro, *Op. cit.*, p. 122.

²⁰ *Ibidem*, p. 118—119.

année de son règne et que les chroniqueurs roumains racontent avec force détails.

Pendant les presque sept ans passés en Valachie, Del Chiaro avait appris le roumain. Pourquoi n'aurait-il pas utilisé, dans ce cas-là, les chroniques roumaines ? En premier lieu, parce que l'objectif poursuivi était de présenter les *réalités présentes* (« ... C'est là le but que je me suis proposé pour mon *Histoire* »)²¹. L'idée d'ajouter certaines informations concernant l'histoire plus ancienne du peuple roumain semble lui avoir été suggérée par Apostolo Zeno, qui lui a donné aussi les indications bibliographiques nécessaires. S'il avait eu, dès le début, l'intention de s'occuper aussi de cette partie de l'histoire roumaine ancienne, il aurait, sans doute, appelé aux connaissances et aux ouvrages de l'érudit Constantin Cantacuzène, le *stolnic* possesseur d'une riche bibliothèque et auteur, lui aussi, d'une « Histoire de la Valachie ».

Del Chiaro était un homme cultivé et un esprit curieux. Il aurait pu lire les chroniques roumaines même en dehors des objectifs qu'il s'était proposés pour son ouvrage. Il ne l'a pas fait probablement à cause des difficultés que soulevait le déchiffrement des textes écrits en alphabet cyrillique. Pour le même motif il n'utilise non plus les inscriptions roumaines écrites en caractères cyrilliques, bien qu'il se fut rendu compte de l'importance de pareils vestiges. Si ceux-ci avaient été rédigés en latin, il les aurait, sans aucun doute, utilisés, comme il lui était arrivé pour l'inscription tombale datant de la seconde moitié du XIV^e siècle, trouvée dans l'église romano-catholique de Cîmpulung²².

Les sources externes.

1. La première source mentionnée par A.

M. Del Chiaro est l'*Historia de Europa* par Enea Silvio Piccolomini (1405—1464). L'histoire du grand érudit italien, connu comme pape (1458—1464) sous le nom de Pie II, est citée lorsqu'il s'agit du nom de la Valachie que celui-ci fait dériver de celui du commandant romain Flaccus. Voilà le fragment d'où Del Chiaro recueillit l'information : « Et colonia Romanorum quae duces coerces eo deducta, duce quodam Flacco, à quo Flaccia nuncupata. Exin longo temporis tractu, corrupto ut sit vocabulo, Valachia dicta ».

Del Chiaro a pu consulter l'édition des œuvres du célèbre humaniste, publiée en 1551 à Bâle, sous le titre : *Aeneae Syl | vii Piccolimini | Senensis, qui post adeptum Pon | tificatum Pius eius nominis Secundus | appellatus est, opera quae extant omnia, nunc demum post corru | ptissi-*

²¹ *Ibidem*, p. 121.

²² *Ibidem*, p. 17.

mus editiones summa diligentia castigata & in | unum corpus redacta, quorum elenchum | versa pagella indicabit. | His quoque accessit gnomologia | ex omnibus Sylvi operibus collecta, & Index rerum ac, verborum omnium copiosissimus. | Basileae. Dans cette édition, à la p. 357, se trouve l'écrit : *Aeneae Sylvi P. II Pontificis Maximi, in Europam sui temporis varias continentem historias*, titre qui apparaît à l'intérieur de l'ouvrage, en tête des pages, sous une forme raccourcie : *Aeneae Sylvi Historia | De Europa*. De là, l'indication de sous-titre de Del Chiaro : *Hist. Europ.*, p. 395 (en réalité la page où E. S. Piccolomini émet l'hypothèse bien connue est 393).

2. Toujours concernant l'éthymologie de nom de « Valachie », Del Chiaro cite Antonio Bonfini (1427—1502), dont il écrit le patronymique Buonfini. Il apprécie celui-ci « un important historien de la Hongrie du temps de Mathias Corvin ». D'origine italienne, Bonfini naquit à Ascoli, fut professeur dans plusieurs villes d'Italie, ensuite secrétaire de Mathias Corvin et lecteur de la reine Beatrice. L'ouvrage cité par Del Chiaro est posthume et il est paru à Bâle en 1543. Jouissant d'un bon accueil, il a connu dans un intervalle relativement court plusieurs éditions (Bâle — 1543, Cluj — 1561, Bâle — 1568, Francfort — 1581, Hanovre — 1606).

Del Chiaro connaît et cite correctement l'édition de 1581, qui portait le titre : *Antonii Bonfinii | Rerum Ungari | carum Decades Quatuor cum dimidia. | His accessere | Ioan Sambuci aliquot appen | dices, et alia : una cum prius Regnum Ungariae De | cretis, seu constitutionibus : quarum rationes Bonfinii obiter meminerunt : | et quae pagina 16 | indicat. | Omnia nunc de novo recognita, emendata, | et aucta per Ioan Sambucum, Caes. Maiest. | consiliarium et historicum. | Cum indice copiosiss. | Francofurti Apud Andream Wechelum, | MDLXXXI. | Cum privilegio decem annorum. | En suivant l'exemple de Tite Live, Bonfini avait divisé son ouvrage en décades, chaque décade comprenant dix livres. Il n'a pas réussi à écrire plus de quatre décades et demi.*

Antonio Bonfini avait exprimé l'opinion que le nom que les étrangers donnaient à la Valachie viendrait de l'expression grecque ἀπό τῆς βάλλειν καὶ τῆς ἀκίδος (que Del Chiaro transcrit : ἀπό τῆς βαλλε, καὶ τῆς ἀκίδος), c'est-à-dire de l'adresse avec laquelle la population respectueuse lançait les flèches. Del Chiaro envisage avec circonspection l'explication de Bonfini, de même que celle trouvée dans la même source (*Op. cit.*, p. 277) selon laquelle la Principauté roumaine aurait reçu le nom de Valachie d'après l'une des filles de l'empereur Dioclétien, donnée en mariage au prince régnant de ces contrées. Dans l'absence de certains documents antiques, Del Chiaro met sous le signe de l'interrogation les

assertions de Bonfini, consignées d'ailleurs avant lui par le *stolnic* C. Cantacuzène dans son « Histoire de la Valachie ».

L'histoire de Bonfini contenait aussi d'autres informations relatives au peuple roumain, mais Del Chiaro ne les utilise pas. Quelques décennies auparavant, Miron Costin et Constantin Cantacuzène s'en étaient inspirés dans une mesure beaucoup plus grande.

3. Pour les XV^e et XVI^e siècles Del Chiaro recourt à la lettre du 29 juin 1524 adressée par Michail Bocignoli à Gerardo Plania (imprimée probablement la même année) sous le titre : *Epistola Michaelis Bocignoli Ragusei ad Gerardum Planiam Caesareae Maiestatis secretarium, in qua exponit causas rebellionis Axmati a Solymano Turcarum imperatore, et quo pacto Axmati consilia oppressa fuerint cum ipsius interitu, praeterea ut Solymanus rebus Cayri compositis, expeditionem in Valachiam susceperit, cuius sane provinciae situs, amplitudo, fertilitas, hominum mores, ingenia, quaedamque alia describuntur gratissima futura his, qui strategemata, dolos, et variam fortunam max. principum scire arpiunt. Adduntur quoque p̄fecturarum Turcicarum et quorūdam provinciarum | recentiora nomina.*

Sur l'auteur de cette lettre on ne connaît que peu de chose. On sait qu'il tirait son origine d'une vieille famille de Raguse, dont le patronymique apparaît dans les documents sous plusieurs formes : Boccignoli, Bucignoli, Buccignol, Buzignoli ou dans la forme slave de Bocinich. On sait aussi qu'en 1535 il se trouvait à Vienne, au service de Ferdinand, frère de Charles V et futur empereur d'Allemagne.

Celui auquel la lettre était adressée, Gerardus Plania (nom latinisé), n'est autre que Gérard de Plaines seigneur de la Roche, un des secrétaires de Charles Quint. Apprécié par l'empereur, Gérard de Plaines fit partie de la délégation qui allait négocier, l'automne de l'année 1521, avec le Pape et le roi d'Angleterre une ligue contre François I^{er}, le téméraire roi de France et le rival acharné de Charles Quint.

L'objectif de la lettre était d'attirer l'attention de l'empereur sur le danger que représentaient pour la chrétienté les conquêtes ottomanes. La chute de Belgrade, le 29 août 1521, devait constituer un signal d'alarme pour toute l'Europe ; les conflits internes, le manque d'unité et de patriotisme dans les rangs de la classe dirigeante favorisent l'avancement des Turcs. L'occupation de la Valachie aurait signifié pour ces derniers la voie libre vers la Transylvanie, la Hongrie et plus loin, vers le cœur de l'Europe.

Michail Bocignoli avait été en Valachie vers le début du XVI^e siècle, car voilà ce qu'il dit à un moment donné dans son exposé historique : « Basarab, voïévode de la Valachie (que j'ai connu comme boïard pendant

mon séjour en Valachie), est mort en laissant un seul fils, âgé de sept ans »²³. Il s'agit, sans doute, de Neagoe Basarab et de son héritier, le jeune Théodose. Si Bocignoli avait connu Neagoe boïard, cela signifie qu'il avait visité la Valachie avant 1512. De cette épître rédigée en latin²⁴, et qui s'étend sur 13 pages in-8, Del Chiaro traduit plus d'un tiers²⁵. Le matériel ainsi traduit en italien est inséré dans le premier chapitre de la seconde partie : « De la manière dont la Valachie est passée sous la domination turque ». C'est justement la partie où Bocignoli présente élogieusement le règne de Vlad l'Empaleur (Țepeș), voïévode « courageux et très versé dans le métier des armes »²⁶. On y parle de ses attaques contre les territoires sud-danubiens occupés par les Turcs, de l'expédition du Sultan Mahomet, de la tactique de Vlad, qui faisait retirer son armée et la population dans les forêts, en laissant le pays désert, des combats de guérilla, qui aboutirent à la défaite de la nombreuse armée ottomane.

Bocignoli confond les deux règnes de Vlad l'Empaleur dans un seul, mais il est bien informé sur la fin du terrible prince, trahi par les boïards turcophiles. Après la mort du voïévode, la Valachie fut obligée de payer un tribut aux Turcs.

Bocignoli ne connaît pas les successeurs de Vlad l'Empaleur. Radu le Bel, Basarab le Vieux, appelé aussi Laiotă, Vlad le Moine, Radu le Grand, Mihnea le Méchant, Vlad le Jeune (Vlăduț) ne sont pas mentionnés. Sur le règne éclatant de Neagoe Basarab on ne dit rien de plus sinon que l'auteur l'ait connu du temps où il n'était que boïard. Le ragusain se montre par contre mieux informé lorsqu'il s'agit des règnes éphémères de Vladislav III, envoyé par les Turcs, mais remplacé par les boïards avec Radu Bădica, fils naturel de Radu le Grand. En dissimulant la confirmation de celui-ci, les Turcs envoient les insignes du pouvoir et un détachement de 300 soldats. Au lieu de lui conférer l'investiture, l'ambassadeur du sultan tue, en présence des boïards, leur malheureux favori.

A l'exception de Dracula (Vlad l'Empaleur) et Basarab (Neagoe), Bocignoli ne cite le nom d'aucun autre voïévode roumain. La transcription de la lettre est faite sans y avoir rien ajouté, ce qui constitue un témoignage de plus que Del Chiaro n'avait pas utilisé les chroniques valaques à l'aide desquelles il aurait été à même d'enrichir le matériel et, de toute façon, d'identifier les voïévodes restés anonymes dans la source latino-ragusaine.

²³ *Epistola Michaelis Bocignoli Ragusei ad Gerardum Planiam*, <1524>, p. 10.

²⁴ Reproduite par Verdess dans les *Acta et epistolae relationum Transylvaniae Hungariae-que cum Moldavia et Valachia*, vol. I, Budapest, 1914, p. 129—132.

²⁵ Voir Del Chiaro, *Istoria...*, p. 112—117.

²⁶ *Epistola...* p. 8 et Del Chiaro, *Istoria...*, p. 112.

L'exposé de Bocignoli n'est interrompu que par la mention que c'est de Neagoe Basarab que descend la famille du prince martyr Constantin Brancovan²⁷.

4. Une autre source utilisée et citée par Anton Maria Del Chiaro est l'opuscule d'Aubert Le Mire, avec le nom latinisé Aubertus Miraeus et italianisé par l'auteur de l'« Histoire de la Valachie » Uberto Mirè²⁸. Ecclésiastique belge de vaste érudition, maniant le latin avec élégance, Aubert Le Mire (1573–1640) a consacré une bonne partie de son activité de publiciste aux études historiques. Il a publié plusieurs volumes de documents : *Codex donatium piarum* (Bruxelles, 1924), *Diplomatium belgicorum* (Bruxelles, 1627), *Donationum belgicorum* (Anvers, 1629). Parmi ses ouvrages historiques qui ont joui du succès au XVII^e siècle, on peut signaler *De bello / bohemico / Ferdinandi II, / Caesaris / Auspiciis / feliciter gesto / Commentarius*, 98 p., parue à Cologne en 1622. C'est dans l'ouvrage d'Aubert Le Mire que Del Chiaro recueille les informations que Graziani aurait été prince de la Valachie et de la Moldavie, qu'il s'est allié aux Polonais contre les Turcs et les Tartares, que dans le combat qui a eu lieu 2500 Polonais ont péri, parmi lesquels la fine fleur de l'aristocratie. La bataille a eu lieu le 19 septembre 1620. Dans le paragraphe qu'il traduit et qu'il introduit dans son « Histoire », Del Chiaro change l'année 1620 en 1619. La modification s'explique par une interprétation erronée du texte. A. Le Mire, en notant l'année 1620 en marge de la page, commençait le paragraphe respectif avec : « Anni superioris autumnus Polonis admodum infaustus fuerat »²⁹. En rapportant « l'automne de l'année passée » à l'année consignée en marge, Del Chiaro effectue le changement signalé. En réalité, A. Le Mire écrivant son ouvrage en 1621, « l'automne de l'année passée » ne pouvait

²⁷ Le premier qui eut attiré l'attention sur ce qu'il appelle « l'importante lettre de Michail Bocignoli de Raguse » fut N. Iorga, qui a présenté cette épître historique (dans la traduction italienne de Del Chiaro, donc incomplète) dans un mémoire académique, en 1898 (Iorga N., *Prétendants au trône au XVI^e siècle*, dans les « Annales de l'Académie Roumaine, Mém. sect. Hist., II^e série », t. XIX, Bucarest, 1898). Ultérieurement, A. Veress publia le texte latin intégral dans *Acta et Epistolae...*, t. I, Budapest, 1914, p. 129–132. A. Veress identifie faussement le fils de Neagoe Basarab par Vlad (Vladislaus) IV, v. note 2 à la page 131. Le fils mineur qui lui a succédé au trône pour peu de temps (septembre-décembre 1521) fut Théodose. De même, dans une note de la page 129 on donne comme année de la parution de l'*Histoire* de Del Chiaro 1748 au lieu de 1718 (peut-être une erreur d'imprimerie).

La traduction roumaine de la lettre a été publiée à peine ces derniers temps par Maria Holban et l'équipe dans *Călători străini despre Țările Române* (Voyageurs étrangers sur les principautés roumaines), vol. I, Bucarest, 1968, p. 175–180. L'affirmation des auteurs de cette édition, à savoir que de la lettre de Bocignoli il n'existe que deux exemplaires, l'une à Nemethi Museum de Budapest et l'autre à la Bibliothèque Nationale de Vienne ne correspond pas à la réalité. Nous avons trouvé encore deux exemplaires de cette précieuse publication en Italie, l'une à la Biblioteca Vaticana de Rome (cote : I.IV.1844.2), l'autre à la Biblioteca Marciana de Venise (cote 1278.3).

²⁸ Del Chiaro, *Op. cit.*, p. 122.

²⁹ Del Chiaro, *ibidem* et Aubert Le Mire, *Op. cit.*, p. 84.

être que l'automne de 1620, attesté d'ailleurs aussi dans la précision marginale.

L'assertion d'A. Le Mire, reproduite aussi par Del Chiaro, comme quoi le prince de Moldavie serait disparu dans la bataille doit être corrigée dans le sens que celui-ci fut tué dans sa fuite au-delà du Prout, par le *hatman* Şeptelici et le *postelnic* Goia³⁰.

5. La dernière et une des sources les plus intéressantes utilisées par Anton Maria Del Chiaro est l'histoire de la Dalmatie par Giovanni Lucio Traguriense. Originaire de l'ancienne ville dalmate Traù (lat. *Traurium*), il était né en 1604. Il suivit les cours de l'Université « dei legisti » à Padoue, prenant son doctorat en droit en 1628³¹. Deux années plus tard il revient à Traù, où il se dédie aux études historiques. Il y fouille les archives, étudie les inscriptions, les monuments, les coutumes, la langue. En 1654 il s'établit à Rome, où il entretient des relations avec les plus grands savants du temps. Il s'éteint le 11 janvier 1679 dans la Cité Éternelle. Giovanni Lucio a travaillé à son œuvre plus d'un quart de siècle, publiant en 1668, à Amsterdam, *De regno Dalmatiae et Croatiae libri sex*. Le livre fut republié deux fois au XVIII^e siècle (II^e édition, Leipzig, 1746 ; III^e édition, Wien, 1758). L'historien consacre aux Roumains un chapitre de son étude (Livre VI, chap. V, *De Vlahis*, p. 281—287). Il souligne le fait que ceux-ci sont fiers de leur origine romaine et, par conséquent, ils ne se donnent jamais le nom de « vlaques ». Le témoignage le plus éloquent de leur romanité reste leur langue. Un vocabulaire de 68 mots avec leurs correspondants latins tâchait d'illustrer à l'aide d'un grand nombre d'exemples la latinité du roumain.

Del Chiaro emprunte de Giovanni Lucio, qu'il cite deux fois (I^e Partie, chap. I, p. 8 et II^e Partie, chap. final, p. 235) seulement l'idée d'argumenter l'origine latine à l'aide de parallélismes lexicaux et syntaxiques. Il rédige, à cette intention, un vocabulaire roumain-italien qu'il intitule : *Breve alfabeto di alcune parole valache, le quali hanno corrispondenza colla lingua latina ed italiana*. Il faut mentionner le fait que Del Chiaro ne transcrit pas les mots de la liste trouvée dans *De regno Dalmatiae et Croatiae*. Le vocabulaire réalisé par le mémorialiste florentin est original et supérieur à celui de l'histoire dalmate, étant beaucoup plus ample et plus correcte — ce qui constitue une preuve que le mémorialiste italien connaissait le roumain mieux que son prédécesseur. Del Chiaro enregistre 135 mots, par rapport aux 68 de l'histoire de la Dalmatie et parmi ceux-ci il n'y a que 15 de communs aux deux ouvrages.

³⁰ C. C. Giurescu, *Istoria românilor* (Histoire des Roumains), vol. III, 2-ème éd., Bucarest, 1944, p. 38.

³¹ Luigi Cesare de Pavissich, *Storia del regno di Dalmazia e di Croazia*, Trieste, 1896, p. VIII

Pour beaucoup de mots (57 en tout), Del Chiaro utilise l'accent grave sur les voyelles toniques, indiquant de cette manière comment faut-il prononcer les mots respectifs, par exemple : fùlger (foudre), faelle (faele), luminòs (lumineux), etc. Tous les accents y sont bien placés.

Del Chiaro est, par conséquent, l'auteur du premier vocabulaire roumain-italien, partiellement étymologique (pour 30% des vocables on donne les étymons latins) et orthoépique (en dehors de l'accent, on utilise l'orthographe italienne, en indiquant, de cette manière, au lecteur italien comment fallait-il prononcer les mots). Des mots comme : cămașa (chemise), dinți (dents), înghițit (englouti), oțel (acier), oțet (vinaigre), etc. sont écrits : camàscia, dinzi, înghizzit, ozzel, ozzet, etc.

En conclusion, l'« Histoire » de Del Chiaro utilise peu de sources écrites. L'intention de l'auteur étant de réaliser, à l'invitation des cercles érudits vénitiens, une œuvre de mémorialiste de large information sur la Valachie, les annotations de l'auteur se basent surtout sur l'observation directe et attentive des réalités valaques, ainsi que sur les informations orales recueillies des princes, des boïards, des ecclésiastiques. L'idée de compléter le tableau très pittoresque et instructif de la Valachie avec certaines informations relatives au passé du peuple roumain lui a été, probablement, suggérée par l'historien et le poète A. Zeno, après son retour en Italie.

Enea Silvio Piccolomini et Antonio Bonfini sont mentionnés lorsqu'il s'agit du nom de la Valachie.

Avec l'aide de Michail Bocignoli, qu'il traduit en partie, Del Chiaro essaye de démontrer que l'état de dépendance des Roumains envers les Turcs est une conséquence des rivalités internes, du manque de patriotisme manifesté par certains grands boïards.

D'Aubert Le Mire, l'écrivain florentin ne traduit qu'un petit fragment concernant Graziani.

Enfin, de l'œuvre de Giovanni Lucio il emprunte l'idée de rédiger un vocabulaire à l'aide duquel il argumente la latinité de la langue. C'est le premier vocabulaire roumain-italien comprenant des indications étymologiques et orthoépiques.

Les sources sont toujours indiquées et assez correctement citées.

Les affirmations des encyclopédies italiennes selon lesquelles l'*Is-toria delle moderne rivoluzioni della Valachia* serait fondée sur des chroniques roumaines ne se confirment pas.

DES BONS SAUVAGES D'EUROPE: LES DALMATES
CONTRIBUTION À L'ÉTUDE DU MYTHE DU BON SAUVAGE AU XVIII^e SIÈCLE

JEAN-LOUIS VISSIÈRE
(Aix-en-Provence)

A l'origine, le Bon Sauvage est un Indien d'Amérique, en qui les Européens croient retrouver *l'homme naturel*, ou, ce qui revient au même pour des humanistes, l'homme antique, avec toutes ses qualités physiques et morales.

Au XVIII^e siècle, sur la foi des voyageurs, les Philosophes admettent volontiers que l'Amérique n'a pas le monopole du Bon Sauvage. Les Tahitiens, pour Diderot, les Corses, pour Rousseau, valent bien les Iroquois et les Hurons. Paradoxalement, les Européens, qui font le tour du monde et s'extasient sur les populations des antipodes, finissent par découvrir, sur leur propre sol, des frères de race pour qui le temps s'est arrêté et qui mènent une vie idyllique, en marge de la civilisation.

L'ouvrage qui nous intéresse devait, dans l'esprit de l'auteur, faire connaître au public francophone un peuple exceptionnel, les Morlaques de Dalmatie :

LES MORLAQUES

roman historique, descriptif et poétique en prose.

A CATHERINE II.

Impératrice de toutes les Russies,

par J. WYNNE, comtesse des Ursins et Rosenberg, et B.B.

A Modène / Société Typographique / 1788

Ce roman a pour origine un fait divers : un duel entre Slaves du Sud sur un quai de Venise. De son propre aveu, Justine Wynne s'est documentée chez les historiens anciens et les voyageurs modernes. L'intro-

duction est très révélatrice : après avoir situé les Morlaques dans la région de l'actuelle Yougoslavie comprise entre les villes de Zara-Zadar et Spalato-Split, la romancière met l'accent sur leur originalité.

« Les isles, le littoral et les villes se ressentent des avantages de la civilisation, que la société nombreuse et le commerce attirent à leur suite ; ... / ... partout ailleurs ce vaste pais, quoique si près de l'Italie et en grande partie sujet à la république de Venise, offre *l'image de la nature en société primitive, telle qu'elle a dû être dans les temps les plus reculés, et telle qu'on l'a trouvée au milieu des habitans les plus inconnus de quelques isles de la mer pacifique* ».

En somme, il s'agit pour le lecteur de faire un voyage dans l'espace et dans le temps. La romancière insiste sur la pureté ethnique de ses Morlaques :

« Les nations qui l'habitent, sont un mélange confus de peuples indigènes, de colonies Latines, de Scythes, de Goths, de Vandales et de tout ce qui bouleversa l'Europe à la chute de l'Empire Romain. *Mais les peuples de la Morlaquie intérieure peuvent être regardés, comme les véritables indigènes ou, du moins, comme les plus anciens habitans* ».

Cette homogénéité, conçue comme une perfection, apparente les Morlaques aux indigènes des îles utopiques. Mais il ne s'agit pas d'un peuple imaginaire ou mythique :

« Avant qu'une nouvelle révolution change la nature et l'aspect de ce pais, qu'on le voye dans son état actuel beaucoup plus intéressant que celui de la civilisation la plus achevée, dont les biens et les maux sont également connus depuis long-tems parmi nous.

La suite naturelle des événements ordinaires dans une famille Morlaque va nous mettre au fait des mœurs et usages de la nation d'une manière plus sensible que la relation froide et méthodique d'un voyageur. On n'a pas cru avoir besoin de recourir au romanesque ou au merveilleux. Les faits sont vrais et les détails nationaux fidèlement exposés. Mœurs, habitudes, préjugés, caractères, circonstances locales, tout résultera des événements et des personnages mêmes mis en action.

C'est peut-être la plus agréable façon de donner l'idée juste d'un peuple, qui pense, parle et agit d'une manière très-différente de la nôtre ». Cette Arcadie n'est pas totalement isolée du monde : le roman contient des références à l'actualité. Par exemple, l'un des héros a participé à la guerre russo-turque et notamment à la bataille de Tcheshmé (1770).

Nous avons affaire à une épopée en prose comme *les Incas* de Marмонтel (1777), enrichie de pseudo-traductions de poésies locales, dans le goût ossianique.

Comme chez les Bons Sauvages traditionnels, la romancière discerne chez les Morlaques un aspect fruste et même arriéré.

Elle ne dissimule pas que ce peuple vit dans une *semi-barbarie* : elle insiste sur la *paresse* et l'*ignorance* qui l'empêchent de progresser ; sur la *crasse* où il se complaît (« Dascia étoit une femme unique : elle avoit su rendre la cabane de sa famille la seule qui fût propre, malgré l'*habitude nationale du contraire* ») ; sur la *brutalité* des mœurs (en temps de paix, ces Slaves belliqueux se repaissent de récits guerriers, et les enlèvements, suivis de duels ou de vendettas sanglantes, font partie de la vie courante).

Les techniques sont rudimentaires (« L'on connoissoit à peine les arts nécessaires aux premiers besoins de la vie ».) ; le commerce en est resté au stade primitif du troc :

« Tous les ans un marchand de Spalato (Split), nommé Draganich, . . . venoit à Dizmo vers la fin de l'automne et étaloit devant la cabane du Staréscina une foire de toutes les marchandises qui pouvoient convenir aux besoins des hommes et au luxe borné des femmes. Pervan fournissoit le plus aux échanges. Il donnoit des bœufs, du grain, du miel, des fromages : il recevoit du gros drap, de la serge, de la toile et des instrumens ruraux et de ménage . . . Il n'échangeoit pas valeur contre valeur : car il ne connoissoit point les rapports entre les prix des choses qu'il fournissoit et l'argent ou les objets des païs où le marchand les transportoit ; il donnoit du superflu pour du nécessaire et de l'utile et recevoit bonnement la loi de son correspondant ».

Prenez quelques-uns de ces bons sauvages ; faites-les voyager dans leur propre pays, envoyez-les à la ville, et vous obtiendrez des scènes de comédie comme on en trouve dans l'*Ingénu* de Voltaire, dans le *Supplément au voyage de Bougainville*, de Diderot, ou dans l'*Arlequin sauvage* de Delisle de la Drevetière . . .

A Spalato (Split) et Zara (Zadar), les Morlaques dépaysés manifestent leur émerveillement devant les maisons à plusieurs étages (« Les cabanes de la ville sont toutes blanches, bâties avec de belles pierres : on diroit en les voyant qu'il y en a trois ou quatre l'une sur l'autre : elles sont assez grandes pour contenir cent habitans . . . »), les lits mœlleux, les toilettes féminines :

« Oui, Jella, dit-il ; j'en ai vu d'aussi belles que toi : elles sont plus blanches : leurs habits ressemblent aux nôtres, mais ils sont plus variés par les ornemens et beaucoup plus fins. Quelques-unes dédaignent de porter nos *opanke*, et renferment leurs pieds dans des chaussures de cuir ou d'étoffe précieuse ; cela gêne leur démarche, et je suis sûr que les femmes de la ville ne pourroient ni danser si lestement, ni courir dans la prairie aussi vite que ma Jella ».

« Il y eut bien des choses qu'elle sut trouver à sa manière déraisonnables et incommodes : elle jeta loin d'elle des souliers de femmes, le corps (corset) de baleine qu'elle vit à la maîtresse du lieu et plusieurs ornemens, dès qu'en voulant tout essayer elle rencontroit quelque chose qui la gênoit ».

Ignorant, comme on l'a vu, l'usage de l'argent, les « touristes » morlaques chapardent innocemment les fruits aux devantures des épiceries. Ils sont attirés par ce qui brille :

« Jervaz lui présenta un gobelet vuide du plus beau cristal : la jeune femme empressée le laissa tomber et fut au désespoir de le voir brisé en morceaux : revenue du saisissement et consolée par les autres, elle en ramassa les plus petits éclats qui lui paroissoient tous précieux. Elle ne manqua pas tout de suite d'en prendre un autre, mais bien serré entre deux mains, au travers duquel elle regardoit tantôt son mari tantôt son beau-frère. O'est plus luisant, disoit-elle, que la rosée du matin, plus blanc que la neige sur le toit de notre cabane, plus dur que les glaçons répandus sur nos lacs ».

Leur voyage vers Venise s'interrompt tragiquement. La métropole les aurait sûrement éblouis. Mais il n'était pas dans les intentions de la romancière d'ajouter un nouveau reportage humoristique à la série des ouvrages inspirés par les *Lettres persanes* de Montesquieu. D'une sensibilité déjà romantique, elle préfère évoquer l'existence de ce peuple exotique, elle décrit les vêtements et les coiffures, l'alimentation, les rites, les arts, avec un luxe de noms propres :

« Podgraje, Uragniz, Stobrez et Mossor, et tant d'autres endroits renferment des masses de marbre... »

« Je les place en embuscade dans le bois qui est entre Gliubuski et Vergoraz... Voyez sur cette pierre l'enlèvement de Kliia, fille du Ban de Trebigne. La voilà sur la croupe du cheval de Brancovich... »

Le pittoresque slave fait pendant au pittoresque celtique que les lecteurs français trouvaient chez Ossian traduit par Le Tourneur. En voici un exemple :

« Sors, a-t-il crié, sors invincible Lamdarg ; viens combattre Ullin, ou cède-lui Gelchossa. Lamdarg n'est point ici, a répondu la belle, il est allé combattre le redoutable Ulfadda, mais apprends que Lamdarg ne céda jamais ; il combattrà le fils de Cairbar... » (Chant V).

Justine Wynne accumule les termes techniques :

« C'étoit un peu de tabac, du *rakia* (raki), quelque quart d'aune de drap rouge pour faire des *kalpaki* ou bonnets... »

« Pendant que les uns chantoient, d'autres animés par la joie du souvenir et invités par une soirée délicieuse, formèrent le grand cercle

et se tenant hommes et femmes par les mains, se livrèrent avec transport à leur plaisir favori, la danse du *Scotzi-gori*. La corde unique qu'un archet maladroit racle sur la *gusla*, qui est le violon Morlaque, marque la mesure et accompagne le chant... » (On sait que Prosper Mérimée a contribué à faire connaître en France cet instrument, en publiant sous le titre *la Gusla* (1827) un pseudo-recueil de chants populaires illyriens).

« Un lit de paille couvert de quelques peaux de mouton reçoit le bon vieillard fatigué ; et le même *kabaniza*, qui le garantit pendant le jour des intempéries du grand air, lui sert de couverture la nuit. Stiepo dans un autre coin arrangé de même se place sur un lit, au pied duquel Dascia son épouse s'étend sur une estrade plus basse. Jervaz et les domestiques couchés sur des bancs entourent la cheminée. Il plie sa *jacerma*, ou veste, en forme de coussin : il fourre au milieu ses pistolets et son poignard, et y pose la tête : enveloppé du *kabaniza* il s'endort et revoit en songes la belle Jella à ses côtés... » Mais cette *couleur locale*, qui porte la marque du romantisme naissant, n'est pas l'aspect du roman qui nous intéresse le plus.

La romancière a essayé de définir l'état moral de ce peuple original : il ne s'agit pas de primitifs farouches, les Morlaques se situent entre le « barbare absolument sauvage » et l'« homme entièrement civilisé »... « Mais les peuples également éloignés de ces deux états, ou un peu plus près de celui de la simple nature, regardent le mariage comme l'époque la plus intéressante, la plus remarquable parmi tous les événements de la vie ».

Ailleurs, elle distingue le « sauvage purement nomade », « homme de la nature », et le « sauvage guerrier », plus brutal. Les Morlaques, grâce à une longue paix, reviennent maintenant au premier stade et retrouvent les qualités de l'homme naturel. On voit qu'il est tout à fait légitime de les considérer comme des *bons sauvages*.

Le Bon Sauvage, qui ne se lave pas et règle lui-même ses conflits, étonne et amuse les citadins, par son accoutrement, par ses mœurs et surtout par sa naïveté, mais il les domine moralement.

Ces Morlaques donnent à leurs enfants une *éducation spartiate* :

« L'enfant du Morlaque doit être fort : c'est tout ce qu'on demande de toi. Baigne-le dans l'eau fraîche à peine qu'il sera hors de ton corps et plonge-le souvent dans le ruisseau voisin. L'eau froide durcira ses membres : il bravera la rigueur des saisons. Nourris-le abondamment de ton lait, méprise ses caprices, ne te laisse pas attendrir par ses plaintes... C'est la volonté qu'il faut réprimer dans ton enfant jusqu'à ce qu'il lui soit permis d'en avoir une... Qu'il grimpe sur les rochers, ... qu'il

s'efforce d'atteindre le chevreuil ou le chamois à la course . . . Que sa poitrine et sa tête soient toujours découvertes au soleil et à la gelée : que son âme et son imagination soient toujours fermées aux impressions de la peur. Enfin, Jella, sache qu'il faut élever un homme et un homme Slave ».

Cette éducation se complète par un *entraînement sportif* : course, tir, lancer.

Ainsi subsiste cette ignorance « heureuse », qui permet certes aux marchands de les exploiter effrontément, mais qui les préserve des vices, du luxe, de l'envie et de la cupidité :

« Ils ont été jusqu'à présent aussi heureux que la simple nature peut rendre les hommes : le seront-ils de même, lorsque l'art leur découvrira des nouveaux objets de jouissance et leur donnera par conséquent des nouveaux besoins ? »

L'hospitalité, chez eux comme chez tous les peuples proches de la nature, est un devoir sacré : à l'arrivée du marchand, « les femmes le déchaussent, le lavent, le peignent . . . ». Scène biblique.

Leur christianisme est teinté de superstition : ils croient aux sorcières et aux fées.

« Le mont Rabba et les autres de cette triste contrées sont remplis de cavernes qui exhalent continuellement des vapeurs enflammées mortifères. Les plus méchantes *Vieschize* y font leur demeure : c'est de ces vapeurs qu'elles composent le philtre, au moyen duquel elles forcent le cœur des enfans à remonter jusqu'à leur bouche lorsqu'ils dorment, pour le leur prendre, l'avaler et les faire mourir en bas âge. Elles aiment à voir couler les pleurs des parens malheureux . . . On les voit ces infâmes *Vieschize* errer la nuit dans les campagnes désertes, les cheveux épars, poussant des hurlemens affreux. Malheur au passant qu'elles rencontrent : il perd ses forces, tombe à terre et est entraîné par une main invisible à la suite du monstre jusqu'au fond de sa caverne . . . ».

Les fées ne sont pas des êtres surnaturels, mais des devineresses que l'on va consulter dans la montagne.

Ce peuple courageux redoute les vampires, « que l'on rencontre errans dans nos campagnes, dès que les horloges de nos églises ont sonné minuit ».

Ces éléments merveilleux et fantastiques confèrent au récit un caractère épique, et, en définitive, rehaussent les héros au lieu de les ridiculiser.

Voyons maintenant le régime politique des Morlaques : divisés en clans, ils vivent dans un système patriarcal. A sa mort, le patriarche n'est pas automatiquement remplacé par son fils aîné :

« Il est juste que le peuple choisisse lui-même son chef ». Ces Slaves acceptent loyalement la tutelle de Venise. Ils se souviennent de l'Empire

romain et de l'empereur Dioclétien, dont le palais a donné naissance à la ville de Spalato (Split). Mais l'esprit de clan, le protectorat vénitien n'étouffent pas en eux le sentiment d'appartenir à une vaste communauté slave. Ils ont la haine du Turc infidèle, barbare, oppresseur, lâche et déprédateur. Certains s'engagent sous la bannière russe en vue de participer à l'émancipation des peuples balkaniques et à la libération de Constantinople.

Ce peuple naïf, séduit par le panslavisme naissant, s'exalte à l'annonce des succès militaires de la Grande Catherine et lui dresse des statues.

Comme les sauvages traditionnels, les Morlaques pratiquent une forme d'art naturelle et spontanée : ils sculptent le bois avec des couteaux. Sur les vases, ils représentent à leur manière « des arbres et des animaux ».

Les femmes manifestent, à la fois, leur coquetterie et leur talent en décorant les vêtements de belles broderies florales : « Son ouvrage favori étoit la broderie : il n'y avoit pas de fleurs dans la prairie qu'elle ne sût imiter à l'aiguille, en les plaçant sur les manches des chemises, autour du cou et sur les *marames* ».

Ces braves gens, naturellement artistes, ont le sens inné de la poésie et de la musique. La poésie rythme leur vie : ils écoutent volontiers les exploits légendaires des ancêtres (pour les lecteurs d'Homère et d'Ossian, la poésie épique est la poésie primitive par excellence). Voici par exemple le début de la chanson de Pécirep, sorte de « cantique national » :

« Pécirep détruisit ses ennemis, comme l'on arrache l'herbe *metigla* mortelle au bétail.

Pecirep cultiva ses amis, comme l'on cultive la vigne, dont découle la rosée des Anges.

Sa promesse et sa menace étoient infaillibles, comme les coups de son cimeterre.

Les cavernes de l'Herzovaz cachent ses trésors, et les vautours dévorent au grand air les cadavres des Turcs tombés sous sa main... ».

Ils connaissent aussi l'ode pindarique : « A la chanson de Pecirep en succèdent d'autres, que le Morlaque poète et poète improvisateur, compose sur le champ pour célébrer l'adresse et la force de ceux qui se sont signalés dans les exercices nationaux. Le saut qui a franchi le plus long espace, le bras robuste qui a pu soulever et lancer plus loin qu'aucun autre, une grosse pierre, obtiennent des éloges lyriques ». On se croirait à Olympie !

Voici maintenant un poème hagiographique, la chanson de la bienheureuse Dianiza :

« ... Je la vois traverser la mer, descendre sur les côtes d'Italie et marcher à la ville du saint.

Elle parcourt les églises de Rome : ses foibles genoux, ses bras arrondis se meurtrissent sur les marbres sacrés qu'elle arrose de ses larmes et qu'elle frotte de ses mains.

Les prières de Dianiza sont agréables au Seigneur . . . »

Le roman contient aussi deux épithalames improvisés :

« ... (à la mariée) Tes yeux humides et brillants sont la rosée du matin, dont les gouttes reluisent sur la feuille des arbres et sur les fleurs de la prairie.

Ton sein s'agite par un tendre frémissement, comme la douce haleine du vent frais remue les branches souples du saule et la feuille renversée du roseau.

(au marié) Jervaz, tu as un beau cheval, un bon sabre : on te donne une jeune femme aussi : que faut-il de plus au brave Morlaque ?

Elle te servira, elle te soignera, comme tu soignes ton cheval et ton sabre : tous les trois t'aideront dans tes fatigues, mais elle seule donnera des charmes à ton repos ».

La complainte funèbre est, si l'on peut dire, un genre très vivant :

« La lumière du jour pâlit : les ténèbres s'élèvent de toutes parts : un grand rideau va couvrir la voûte des cieux.

Affreuse nuit, tu attends le dernier souffle du mourant, pour l'envelopper de ton ombre.

Laisse une issue à son âme, qui s'échappe en fumée, et se mêle au brouillard de l'éternité . . . » (Chanson de mort de Dabromir).

— « O mort, ne peux-tu changer ta victime ? Donne-lui ma vie que je t'abandonne : que je meure de sa mort, qu'il vive de ma vie et qu'il l'ignore.

Dieu qui m'écoutes, la mort n'est-elle pas le châtement le plus fort du crime ? Qu'ai-je fait pour mériter des tourmens pires que la mort ?

Ciel noir et funeste, tombe en éclats sur la tête d'une femme désespérée, achève et finis son malheur . . . »

Cette seconde complainte est présentée comme une improvisation pathétique. Ces Morlaques s'expriment naturellement comme les héros d'Homère et les personnages de la tragédie classique. Ou encore comme les Ecossais du III^e siècle, popularisés par Macpherson et ses traducteurs.

Conclusion. Cet ouvrage de propagande panslave, dédié à Catherine de Russie, n'a pas eu en France un grand retentissement : la romancière ne l'a pas mis dans le commerce. Il est probable qu'elle l'a fait tirer à peu d'exemplaires pour son entourage.

Littérairement, il porte déjà la marque du romantisme : intérêt pour l'Orient et l'Europe de l'Est, pour le folklore, pour les nationalités opprimées : recours au merveilleux et au fantastique.

Les rares lecteurs français trouvaient là l'image séduisante d'un peuple quasiment inconnu, qui, par miracle, avait conservé le genre de vie des temps bibliques ou homériques. Au XVIII^e siècle, cette société patriarcale et agricole, régie par ses traditions, apparaissait aux civilisés de Versailles comme une Arcadie ou un Eden. Malgré les conflits qui naissent par exemple de la jalousie, et qui peuvent entraîner des guerres de clans, cette humanité qui a conservé les vertus morales primitives et la spontanéité artistique, paraît heureuse.

Mais au moment même où on les découvre, une ère s'achève pour les Morlaques. Comme le Tahiti de Diderot, leur île de terre ferme est menacée par la pénétration de la civilisation, et, surtout, du luxe.

Selon un schéma traditionnel, les Morlaques risquent d'être victimes de leur curiosité. Les jeunes gens qui, *tentés* par le marchand, vont visiter les villes du littoral, sous prétexte de rapporter des techniques nouvelles aux bons villageois, créeront des besoins nouveaux chez ce peuple frugal et déclencheront ainsi un cataclysme économique.

Malgré les mises en garde des vieillards qui redoutent les nouveautés, les Morlaques s'acheminent vers la civilisation. Les lecteurs de Rousseau ont une idée du calvaire que va subir ce peuple innocent.

D'autre part, la romancière pressent que les Slaves du Sud sont à la veille d'une révolution. Les Morlaques guerriers, déçus par l'inaction de Venise, vont participer à la croisade du panslavisme. Ce peuple oublié, en marge de l'Histoire, a maintenant une mission*.

* Parmi ses sources livresques, la romancière cite en termes élogieux, un seul ouvrage moderne, celui de l'abbé FORTIS, VOYAGE EN DALMATIE, qu'elle a pu lire en italien ou en français (la traduction que nous avons eue entre les mains, deux volumes in-8, date de 1778.)

Ce même fascicule contient un article du Professeur Mate ZORIĆ, de Zagreb, qui étudie la place des Slaves du Sud dans la littérature italienne et l'influence des MORLAQUES sur les écrivains de la péninsule.

LA DIFFUSION DE L'ŒUVRE DE DIMITRIE CANTEMIR EN EUROPE DU SUD-EST ET AU PROCHE-ORIENT

VIRGIL CÂNDEA
(Bucarest)

Une courageuse initiative de jeunesse semble avoir soustrait le nom de Dimitrie Cantemir à son destin oriental. Après vingt deux années passées dans les milieux intellectuels et politiques constantinopolitains, le prince moldave décida de rallier la Russie en 1711 dans une entreprise antiottomane, soldée par un échec complet¹. Il renonçait ainsi à la bonne renommée dont il jouissait dans la capitale de l'Empire après tant d'années d'exil, en fin de compte profitables, exil qui avait fait de lui non seulement l'une des personnalités marquantes de Constantinople, non seulement l'un des convives les plus agréés de la Cour et des ambassades occidentales, mais aussi un compositeur populaire par ses « peşrev » et « semaî » qui allaient perpétuer la vogue de ce « Kantemiroğlu », adopté par le monde musulman, jusqu'au XX^e siècle².

Avec la défaite de Stănileşti, qui obligea Pierre le Grand d'accepter la paix offerte par le grand vizir Mehmed Baltagi-Pacha, en sauvant du même coup son allié moldave, la fortune littéraire de Cantemir sembla être vouée à ne plus évoluer que dans un cadre exclusivement européen.

¹ Voir au sujet de cette alliance P. P. Panaitescu, *Dimitrie Cantemir. Viața și opera*. Bucarest, 1958, p. 102 et suiv. ; Șt. Ciobanu, *Dimitrie Cantemir în Rusia*, « Acad. Rom. Mem. Sect. Lit. », III^e série, 2(1924), p. 381—544.

² Cf. Th. Burada, *Scrierile muzicale ale lui Dimitrie Cantemir*, « Analele Acad. Rom. Mem. Sect. Lit. », II^e série, 32 (1910), p. 79—192 ; Hahl Bedi Yonetken, *Dimitrie Cantemir dans l'histoire de la musique turque. Actes du Colloque international de civilisations balkaniques* (Sinaia, 8—14 juillet 1962), Bucarest, 1962, p. 145—149 : « L'on considère [Kantemiroğlu] comme l'un des plus glorieux compositeurs de la musique classique turque ; il n'est nullement question ni de son origine ni de sa religion », déclare M. Yonetken, *op. cit.*, p. 148.

Le prince devint l'un des « conseillers intimes » du tzar, c'est-à-dire l'un de ses collaborateurs actifs dans la nouvelle politique, qui se proposait pour but de moderniser et d'éclairer la Russie. Trois ans plus tard, en 1714, Cantemir est élu membre de l'Académie de Berlin récemment fondée ; le diplôme obtenu à cette occasion affirme : « Par son adhésion, notre Société gagne un éclat unique et un rare ornement »³. Son élection dans la classe littéraire-orientale, sur la recommandation de Heinrich Huyssen, dignitaire et savant de St. Pétersbourg, lui-même déjà membre de l'Académie berlinoise, se justifiait du fait qu'il « s'offrait à mettre à la portée de tous les connaissances orientales qu'il possédait. Il aura une histoire complète des empereurs turcs avec leurs portraits, qu'il désire publier, dans une version latine, avec de brèves remarques ». D'ailleurs, il sera mentionné en tout premier lieu dans sa *Vie et éloge* qu'à Constantinople, « per annos 22 commoratus linguis orientalibus operam dedit, poësin et musicam excoluit quam (siquidem turcae illa carebant), in ordinem rededit, notes illi accomodavit ac sultano, vezirio et magnatibus propter ea ad prime gratus factus est ». C'est donc sa réputation d'orientaliste qui lui avait valu cette élection au sein de la savante société allemande qui attendait de lui des contributions sur l'Empire ottoman et sur certaines régions du Sud-Est européen. Elle attendait qu'il « fasse également connaître une information digne de confiance sur la situation réelle et sur les frontières des principautés de Valachie et de Moldavie au sujet desquelles les géographes sont si divisés [dans leurs opinions] ».

Aussi, les principales œuvres des dernières années créatrices de l'éru-dit seront-elles consacrées à satisfaire à ces exigences, ce qui explique pourquoi il employa de préférence la langue latine, de temps en temps le russe et une seule fois le roumain — il est vrai, pour un ouvrage fondamental traitant de l'histoire de sa patrie. C'est à ce programme scientifique que se rattachent *Incrementa atque decrementa aulae othomanicae* (1714—1716), *Descriptio Moldaviae* (1716), *Historia moldo-vlahica* (1717), *Curanus* (1719), ainsi que ses dernières notices d'archéologie orientale réunies sous les titres *De muro caucaseo* et *Collectanea orientalia* (1722). Significatif nous semble le fait que Cantemir, bien que connaissant parfaitement le grec, l'arabe, le persan et le turc (langue dans laquelle il avait écrit auparavant)⁴, n'employa aucune de ces langues dans ses ouvrages.

³ Voir, pour tout ce qui concerne les rapports du prince moldave, Emil Pop, *Dimitrie Cantemir si Academia din Berlin*, « Studiu », 22 (1969), pp. 825—847. Notre collègue Eugen Stănescu prépare une étude sur les relations très suivies de D. Cantemir avec les lettrés pié-tistes et les orientalistes de Halle.

⁴ Cf. son ouvrage de 1703—1704, *Tarıfu ilmi muskı ala vegni maksus* ; quelques fragments chez Yekta Raouf, *La Pechrev, ouverture instrumentale*, « Revue musicale », 7(1907), n° 5, p. 117—122 et Th. Burada, *op. cit.*

Ceci rend évident le fait qu'il avait perdu tout espoir de pouvoir jamais reprendre contact avec le monde et la culture qu'il avait tant fréquentés et prisés.

Il gardait pourtant de ce monde la nostalgie que n'arrivaient pas à assouvir les souvenirs, les références scientifiques ou l'ambiance orientale qu'il avait su créer dans sa résidence de Tchorno Greaz, où « conclavia, hostos et balnea more turcarum exstructa superaddit »⁵. Et à cette nostalgie que le voyage entrepris à travers la Ciimée tartare et musulmane en 1716 dans la compagnie d'un autre exilé roumain, Toma Cantacuzène, ou celui effectué plus tard (1722—1723) en Caucasic persane ne parvinrent à calmer que de façon passagère — devait s'ajouter aussi la désagréable certitude qu'il était désormais considéré un « traître » à Istanbul, un dangereux rival des Brancovan à Bucarest et un personnage qu'il vaut mieux — par prudence — ne point mentionner dans les milieux intellectuels roumain ou grec des nouveaux princes phanariotes. Triste condition pour un érudit dont le désir hautement avoué dès ses premières manifestations littéraires était de faire accrédi-ter par ses talents ses œuvres, donc, tout d'abord, d'être lu.

Nous avons déjà signalé à une autre occasion que Dimitre Cantemir est le premier érudit roumain qui ait manifesté si clairement cette velléité⁶. Son premier ouvrage, *Le Divan* (1698) a été rédigé rapidement, dans l'intention manifeste d'être tout aussi rapidement imprimé. Le deuxième ouvrage sorti de sa plume, *Sacrosanctae scientiae indepingibilis imago* (1700) confirme ces ambitions : un premier tome, composé en moins de sept mois est envoyé à Iassy, sous presse, avant même que l'auteur ait fini d'écrire le second et seule la perte du trône moldave par son frère Antioch Cantemir explique l'abandon d'une œuvre restée sans chance de paraître.

Des circonstances défavorables ont empêché par la suite Cantemir de donner la publicité désirée à ses ouvrages qu'il aurait aimé faire connaître à ses amis et d'autant plus à ses adversaires. *L'Histoire hiéroglyphique*, pamphlète politique revêtu d'une forme allégorique a été rédigé à Constantinople en 1705 dans l'intention manifeste d'être lu dans un cercle, même restreint, d'amis sûrs, car le livre n'aurait pu circuler librement sans constituer un grave danger pour la liberté, voire la vie de son audacieux auteur, à la plume vengeresse. *La Vita Constantini Cantemyrii* (1716—1718) répondait par contre à plusieurs buts politiques immédiats ; de même *Les événements des Cantacuzène et des Brancovan* (1717—

⁵ *Vita et elogium principis Demetrii Cantemyrii*, chez Emil Pop, *op. cit.*, p. 840—841,

⁶ Voir notre étude introductive à D. Cantemir, *Divanul*, éd. V. Căndea, Bucarest, 1969. p. XVII—XXII.

1718) qui n'était qu'un simple rapport destiné au tzar. Ces deux ouvrages rédigés en latin, conservés aux archives secrètes du cabinet impérial ne pouvaient, comme de juste, bénéficier de la large diffusion souhaitée par leur auteur. Une fois de plus Cantemir doit renoncer à la satisfaction de compter pour ses contemporains — de chez lui ou des milieux où il avait passé sa jeunesse — parmi les auteurs remarqués, même avec inimitié, en raison de leurs succès littéraires. De l'assiduité mise par son fils Antioch à la publication de l'œuvre posthume de Cantemir en Occident on pourrait donc conclure la volonté d'accomplir un testament littéraire.

Mais l'ardeur consacrée à la diffusion des idées et des écrits, même quand elle tire sa source de motifs plus ou moins réprobables, tels que la vanité ou le calcul politique, n'en est pas moins souvent recompensée. Les recherches des dernières décennies ont montré que l'œuvre de Cantemir a joui d'une large diffusion dans les cultures sud-est européennes. Des recherches plus récentes encore ont montré que déjà durant sa vie les œuvres sinon le nom de Cantemir ont circulé dans les cultures roumaine et grecque qui les ont véhiculées également dans la littérature arabe du Proche-Orient. Toutefois, Cantemir a certainement ignoré ce côté de sa célébrité concernant justement le monde où il aurait tellement aimé à briller.



Réputé dans le monde scientifique européen des XVIII^e — XX^e siècles, attirant l'attention de Voltaire, inscrit sur la façade de la bibliothèque parisienne Sainte Geneviève, dans la liste des grands esprits de ce monde, Cantemir était un auteur déjà connu au moment où commence à se dessiner la préoccupation d'inventorier la création intellectuelle à laquelle nous sommes redevables des premiers encyclopédies, bibliographies et traités modernes. Son nom enregistré par ces instruments de référence va poursuivre donc sa démarche dans les voies connues de la documentation, pénétrant ainsi dans les cultures modernes de l'Europe de Sud-Est en même temps que le reste du patrimoine scientifique et culturel du monde occidental — et ceci surtout à partir du XIX^e siècle.

Mais, au siècle précédent, les cultures balkaniques et de la Méditerranée orientale étaient encore restées particulièrement fidèles aux anciens critères et pratiques de la diffusion du livre. Aussi, assez souvent le chemin parcouru par une œuvre depuis son auteur jusqu'à ses lecteurs des différents pays ou milieux intellectuels équivalait à une traversée pleine d'avatars singuliers, extrêmement instructifs quant aux options, aux contacts ou aux efforts littéraires auxquels il pouvait donner occasion⁷. C'est

⁷ Voir à ce propos Alexandru Dușu, *Coordonate ale culturii românești în secolul XVIII*, Bucarest, 1968, p 25 et suiv., 353 et suiv.

pourquoi nous avons jugé inutile de prolonger notre recherche au-delà du XVIII^e siècle, sauf une légère exception en ce qui concerne la culture bulgare. Enfin, pour faciliter l'étude des progrès enregistrés par la diffusion de l'œuvre du prince moldave à travers l'Europe du Sud-Est et le Proche-Orient, nous avons renoncé à suivre ces progrès selon l'ordre chronologique ou en étudiant chaque ouvrage individuellement, préférant le critère géographique.



A quel point et comment l'œuvre de l'érudit moldave était-elle connue par la culture roumaine de l'époque ? En ce qui concerne *Le Divan* — l'unique ouvrage publié là durant sa vie (1698, Iassy) — nous savons qu'il a beaucoup circulé, comme le prouvent l'état de conservation et les notes marginales des exemplaires qui se trouvent à l'heure actuelle dans nos bibliothèques⁸. Peu de temps après sa parution, le livre arrive à Bucarest, ainsi que nous le verrons, dans le milieu culturel de la Cour, où l'auteur n'était pourtant pas tellement agréé. A l'époque phanariote il continuait à intéresser un prince, qui posa sa signature en grec — « Alexandre-beyzadé » — sur un exemplaire du *Divan* fort bien conservé, aujourd'hui au British Museum⁹.

L'édition de Iassy assurait la diffusion de l'ouvrage notamment dans les couches cultivées capables d'en suivre facilement le style savant, recherché et dépouvé de naturel du texte roumain ou le grec parallèle, plus cursif. Pour que cette diffusion atteigne les couches populaires il a fallu que des copies et adaptations manuscrites surtout de la I^{re} partie de l'ouvrage, plus littéraire, vive et attractive fussent mises à leur portée. La liste de ces manuscrits, que nous avons établie dernièrement¹⁰, comporte pour le XVIII^e siècle neuf copies et adaptations, auxquelles il convient d'ajouter encore une, qui nous a été récemment signalée, ce qui donne un total de dix exemplaires. Ce sont des manuscrits des années 1703—1797, écrits en Moldavie (3), Valachie (2) et Transylvanie (5). Les copistes

⁸ Voir notre même étude, p. LXXXV—LXXXVI.

⁹ Signalé déjà par Emile Legrand, *Bibliographie hellénique... au dix-septième siècle*, t. III, Paris, 1895, p. 59—60, n° 682, cet exemplaire du British Museum (870. k.6) pose certains problèmes quant au possesseur du livre. Qui était cet « Alexandre-beyzadé », fils d'un prince phanariote de Moldavie ou de Valachie ? La liste des personnages à identifier est assez longue, car on connaît au moins quatre « beyzadés » portant le nom d'Alexandre au XVIII^e siècle, dont trois des Mavrocordato : Alexandre fils de Nicolas vojvode, Alexandre (Delibey) fils de Constantin vojvode, Alexandre fils de Jean vojvode et, enfin, un Alexandre Moruzi fils de Constantin vojvode, voir C. C. Giurescu, *Istoria Românilor*, 2^e éd., vol. III₂, Bucarest, 1944, p. 247, 309—311, 318 et suiv.

¹⁰ Voir notre étude susmentionnée, p. LXXXVI—XC ; à ajouter la note publiée par Paul Mihail (*Două manuscrise necunoscutе din secolul al XVIII-lea*, « Romanoslavica », 10, 1964, p. 465—466) concernant une copie du *Divan* (probablement du XVIII^e siècle) conservée au couvent de Dobruşa (Moldavie) en 1809.

ou auteurs des adaptations respectives, campagnards ou citadins, étaient des personnes laïques (6) et des représentants du clergé séculier et régulier (4) — tout au moins à en juger d'après leurs signatures, ainsi que d'après le caractère des miscellanées où ces textes sont inclus. Cinq fois sur sept, le nom de l'auteur est mentionné dans les copies, jamais dans les adaptations. Deux tendances s'affrontaient donc : l'une était celle qui prenait appui sur l'autorité princière de « Constandin-Voïvode » (le nom de Cantemir ne semble guère avoir retenu l'attention), l'autre transformait le livre en ouvrage populaire anonyme.

Une autre œuvre de Cantemir, présente dans la culture roumaine du XVIII^e siècle en Transylvanie, est la *Chronique de l'ancienneté des Roumano-Moldo-Vlaques* (1717—1723). Vers 1730, l'évêque roumain grec-catholique (uniate) de Făgăraș Ioan Inocențiu Clain achetait chez un marchand viennois la copie du manuscrit encore inédit de cet ouvrage, rapportée de St. Pétersbourg par son possesseur¹¹. Parvenue dans la bibliothèque métropolitaine des Roumains uniates de Blaj, cette précieuse copie servira quelques dizaines d'années plus tard de source à plusieurs ouvrages remarquables d'histoire roumaine, tels la *Brevis historica notitia originis et progressu nationis daco-romanae* (—1773) ou le « Bref aperçu d'histoire des Roumains » — *Scurtă cunoștință a istorii românilor* (—1800) — écrits par Samuil Micu-Clain, l'un des promoteurs du renouveau national et culturel chez les Roumains transylvains¹².

Les contacts roumano-russes, dont la fréquence augmente sensiblement juste du temps de Pierre le Grand, pour continuer à l'époque phanariote et mettre à profit les conflits russo-turcs qui marquèrent le règne de la Grande Catherine, nous incitent à penser que la renommée de Cantemir dans la culture roumaine ne s'était pas perpétrée uniquement grâce aux ouvrages susmentionnés. Le problème mérite d'être approfondi au moyen d'une enquête spéciale, qui ne saurait toutefois rentrer dans les limites de cette brève notice.



Ce qui, dans l'œuvre de Cantemir, semble avoir attiré l'attention de la culture bulgare moderne est son ouvrage consacré au *Système ou articulation de la religion mahométane*, publié à St. Pétersbourg en 1722. Le fameux apôtre de la renaissance culturelle bulgare, Stoïko Vladislavov (1739—1813), mieux connu sous son nom monacal de Sofronij Vračan-

¹¹ I. Crăciun et A. Ilieș, *Repertoriul manuscriselor de cronici interne (sec. XV—XVIII) privind istoria României*, Bucarest, 1963 p. 103, n. 21/IV.

¹² Pompiliu Teodor, *Evoluția gândirii istorice românești*, Cluj, 1970, p. 58.

skij (évêque de Vraca)¹³, avait mainte raison bien fondée de s'arrêter à un livre concernant la culture islamique, choisi entre tous les ouvrages d'information que la littérature fondamentale de langue russe pouvait mettre à l'époque à sa disposition. Cette traduction, représentant, comme on l'a remarqué à juste titre, « l'un des écrits les plus anciens de la littérature cultivée traduite en langue bulgare moderne, aux commencements de cette littérature »¹⁴, s'explique suffisamment par la longue symbiose bulgare-turque, par le désir des nouveaux intellectuels bulgares de saisir les ressorts intimes de la doctrine et de la culture du peuple exerçant depuis quatre siècles la domination du monde où ils vivaient. Remarquons qu'en s'attachant à la traduction de Cantemir, Sofronij savait bien qu'il puisait dans l'œuvre d'un auteur roumain ; si nous l'affirmons en toute certitude ce n'est pas seulement que la Préface du livre aura suffi à l'éclairer à ce sujet, mais aussi compte tenu des relations étroites du lettré bulgare avec les cultures russe et roumaine de son temps. C'est un fait généralement connu qu'à peine une année plus tard (en 1806) Sofronij fera imprimer à Rimnicul Vilcea en Valachie la version bulgare du *Kyriakodromion* de Nicéphore Théotokis.

La version bulgare de l'ouvrage de Cantemir donnée par Sofronij est intitulée « Le système et la religion mahométane ainsi que la vie de Mahomet qu'ils considèrent comme leur dernier prophète tel qu'il est écrit dans leur livre appelé *Mohammédié* et bien d'autres choses encore qu'il croient et qu'ils font ». Nous n'avons pas eu la possibilité d'étudier directement ce manuscrit hautement intéressant, mais ses descriptions montrent que le traducteur n'a pas jugé nécessaire de mentionner l'auteur et les circonstances de la rédaction du livre. Il a limité ses efforts à la substance même de l'ouvrage, dont il n'a pas donné du reste, à ce qu'il paraît, une version bulgare intégrale. Le fait a son importance quand il s'agit de préciser la manière dont l'œuvre de Cantemir a été véhiculée en Europe du Sud-Est et dans la Méditerranée orientale ou de saisir d'un point de vue plus général la pleine signification de l'anonymat qui l'a parfois frappée.



La diffusion de l'œuvre de Cantemir dans *les milieux culturels grecs* commence, de même que dans le cas de la culture roumaine, avec la paru-

¹³ Sur Sofronij Vračanski voir I. S. Deržavin, *Софроний Врачанский*, in «Сборник статей и исследования в области славянской филологии», Moscou-Leningrad, 1941 ; sa traduction de l'ouvrage de Cantemir a été présentée par A. I. Sobolevskij, *Неизвестные труды Софрония Врачанского*, in «Известия отделения русского языка и словесности имп. Акад. наук», 13 (1908), t. 1, p. 91—94 et par A. I. Jasimirskij, *Мелкие тексты и заметки по старинной южно-славянской и русской литературе* dans la même revue, 21 (1916), t. 2, p. 109—110, 115—116.

¹⁴ P. P. Panaitescu, *Dimitrie Cantemir*, p. 219.

tion de son premier ouvrage, *Le Divan*, dont le texte bilingue a été imprimé à Iassy en 1698, ainsi que nous l'avons déjà mentionné ci-dessus. Nos arguments relatifs à la rédaction de la version grecque de l'ouvrage par une autre personne que l'auteur-même — personne qui selon toutes probabilités s'identifie avec Jérémie Oacavelas, ancien maître de Cantemir et surveillant de l'impression de l'ouvrage à Iassy — ont été acceptés pour le moment par les rares spécialistes qui se sont penchés sur notre édition ¹⁵.

Egalement accessible aux lecteurs roumains et grecs, l'édition de 1698 a circulé au XVIII^e siècle parmi les lettrés et les amateurs de lectures édifiantes du Mont Athos, comme en témoigne l'exemplaire conservé au couvent Dionysiou.

Les notes marginales rédigées par ses possesseurs successifs rendent possible la reconstitution du circuit réalisé par l'ouvrage. « Ce livre fut offert au révérend saint typographe le pope kir Anthyme par le pope kir Athanase le typographe de Iassy » notait plus tard l'un des propriétaires du livre, Cosma de Vatopède, à la feuille IX. Donc, l'un des typographes du livre, imprimé comme on le sait par Athanase le Hiéromoine et Dionisie le Moine, avait fait don d'un exemplaire de l'ouvrage au célèbre Anthyme d'Ibère, futur métropolite de Valachie (1708—1716). Renseignement précieux, attestant d'une part les liens entre les deux maîtres typographes de Iassy et de Bucarest et fournissant en même temps une hypothèse plausible quant aux destinées des typographes de Iassy après l'an 1698, puisqu'il est avéré qu'aucun livre ne sera plus imprimé dans la capitale moldave jusqu'en 1714 ¹⁶.

L'exemplaire offert à Anthyme d'Ibère parvient entre les mains de Cosma de Vatopède — personnage sur lequel nous ne savons rien pour l'instant. Mais comme il connaissait la provenance du livre, qu'il s'était même permis de la noter sur l'une des feuilles, il est à présumer qu'on doit le rechercher dans l'entourage immédiat du métropolite valaque. Ensuite, le livre sera de nouveau offert « à notre révérend frère kir Métrophane, hégoumène de Cotroceni, par moi, Cosma de Vatopède », ainsi qu'une autre note nous l'apprend. Métrophane, Grec de Thasos, moine du couvent Dionysiou, était venu en Valachie à une date imprécise. Connu pour sa piété et, vraisemblablement aussi, pour son savoir, il était devenu le confesseur de la Cour, du prince Brancovan donc et de son épouse, celui sur lequel le prince avait jeté son dévolu pour remplacer Anthyme après

¹⁵ Voir les comptes rendus de Alexandru Piru, « România literară », 1970, n^o 10 (5 mars), p. 10 ; Stela Toma, « Studii și cercetări de lingvistică », 21 (1970), n^o 5, p. 617 ; Șt. Giosu, « Analele Științifice ale Universității „Al. I. Cuza” din Iași » (Nouv. série) III^e section, Linguistique, 17(1971).

¹⁶ Cf. nos commentaires à *Divanul*, éd. citée, p. 467—468 ; n^{os} 8—10.

le fameux procès intenté en 1712 à ce-dernier¹⁷. Métrophane, confondu parfois avec Mitrophane Gregoras¹⁸ ou avec l'homonyme évêque typographe de Buzău¹⁹, prend le trône métropolitain de la Valachie en 1716, après la déposition d'Anthyme et sur l'initiative du nouveau prince valaque Nicolas Maurocordato. Il exercera cette fonction avec sagesse jusqu'en 1719. Ses liens avec Dionysiou expliquent la présence du livre dans la bibliothèque de ce couvent.

Un autre texte du *Divan*, celui-ci manuscrit, donna pour un temps l'illusion — partagée par maints chercheurs²⁰ — qu'il s'agirait d'un véritable autographe de Cantemir. Malheureusement, l'hypothèse s'avéra fautive, car, ainsi que nous l'avons prouvé, la version grecque de l'ouvrage n'était pas de la main même de l'auteur. Le manuscrit en question fait partie du Codex n° 109 de la Bibliothèque du Musée d'Histoire nationale d'Athènes. Décrit en 1910 par Spyridon Lampros²¹, il y a déjà un certain temps son examen nous a appris qu'il s'agissait au fond d'une simple copie manuscrite d'après le texte grec de l'édition de Iassy de 1698 : la feuille de titre qui reproduit effectivement celle de l'édition moldave précise en même temps le nom du surveillant de l'impression — le hatman Lupu Bogdan — ce que le traducteur n'aurait pu noter dans un texte antérieur à l'édition de Iassy. Les deux épîtres de Cantemir — à son frère et au lecteur — sont suivies par la lettre de Cacavelas à Cantemir, copiée par le même scribe ignare mais prétentieux. Ce manuscrit aura-t-il appartenu à un Arabe ou du moins à quelque personne parlant cette langue ? On ne saurait fournir une réponse précise à pareille question, mais le fait est qu'on remarque en haut de la feuille de titre, à droite, un essai de multiplication en caractères arabes (d'ailleurs inachevée) et quelques chiffres également arabes notés à la gauche du titre.

Vers la fin du XVIII^e siècle, Georgios Zaviras, originaire de Siatista (Macédoine), qui développa en Hongrie ses activités commerciales

¹⁷ Sur Métrophane de Nyssa, métropolitain de la Hongro-Valachie entre 1716—1719 voir Nicolae I. Șerbăneșeu, *Mitropolii Ungrovalahiei*, dans « Biserica Ortodoxă Română », 77 (1959), n° 7—10, p. 787—788 ; une brève autobiographie dans la lettre de Métrophane à Chrysanthé, patriarche de Jérusalem, chez E. de Hurmuzaki—N. Iorga, *Documente privitoare la istoria românilor*, vol. XIV₃, Bucarest, 1936, p. 133—135, n° LXXXVII ; G. Moisescu, Șt. Lupșa, Al. Filipășcu, *Istoria Bisericii române*, vol. II, Bucarest, 1957, p. 180 et suiv.

¹⁸ N. Iorga, *Între Antim și Mitrofan, mitropolii Țării Românești*, « Biserica Ortodoxă Română », 53(1935), p. 1—5.

¹⁹ Cléobule D. Tsourkas, *Germanos Locros, archevêque de Nysse et son temps (1645—1700)*, Thessalonique, 1970, p. 57—58, n. 4.

²⁰ Marcu Beza, *Urme românești în Răsăritul ortodox*, 2^e éd. Bucarest, 1937, p. 191 ; N. Iorga, *Considerații istorice asupra documentelor descoperite de d-l Marcu Beza*, « Acad. Rom. Mem. Secț. ist. », 17(1935—1936), p. 138—139 ; S. Callimachi, VI. Block et Elena Georgescu-Ionescu, *Dimuțrie Cantemir. Viața în opere și imagini*, Bucarest, 1963 p. 32.

²¹ Dans son *Κατάλογος τῶν κωδικῶν τῶν ἐν Ἀθήναις βιβλιοθήκων πλὴν τῆς Ἐθνικῆς*. Β' — Κωδικεὶς τῆς Ἱστορικῆς καὶ Ἐθνολογικῆς Ἐταιρείας, in « Νέος Ἑλληνομνημον » 7(1910), p. 336—337.

et fit de bonnes études de philosophie à Cologne, entreprit de traduire et publier à Vienne, ou plutôt à Leipzig, un autre écrit de Cantemir. Il s'agit de la chronique des *Événements des Cantacuzène et des Brancovan*, d'après la version allemande de Bacmeister éditée dans la *Russische Bibliothek* (Riga — St. Pétersbourg et Leipzig, 1783). La préface concentrée de Zaviras donne un résumé de la vie de Cantemir avec l'énumération de ses mérites, tout en nous apprenant que ce marchand doublé d'un lettré avait déjà mentionné les œuvres de l'érudit moldave dans son ouvrage Νέα Ἑλλάς ἢ Ἑλληνικὸν θέατρον ²². Dans la conclusion de sa préface il explique ses raisons pour avoir entrepris un tel travail : en découvrant cet écrit « j'ai voulu le transposer dans notre langue courante pour que les nôtres ne s'émerveillent point en entendant des étrangers mentionner les hauts faits de l'un des nôtres », car ne pas connaître les mérites d'un des ses fils passe pour une honte et « un blâme pour notre peuple » ²³. Quelle signification pouvait bien avoir pour l'enthousiaste traducteur (un Arounnain) l'expression « l'un des nôtres » ? Un Européen ? Un chrétien ? Un représentant de la culture grecque ? De toute façon, le ton de ces lignes atteste le triomphe — à la fin du XVIII^e siècle — du prestige de Cantemir sur les préjugés de la prudence. Le fait est que Samuil Micu-Clain ou Georgios Zaviras citaient librement, à la manière européenne, le nom du prince érudit, avec la nette conscience qu'ils parlaient de quelqu'un « des nôtres », du Sud-Est de l'Europe.

Mais, de même que dans le cas de la culture roumaine, ce serait prématuré de conclure qu'à l'époque envisagée la renommée de Cantemir se bornait aux échos littéraires susmentionnés. Le personnage était déjà durant sa vie fort bien connu parmi les lettrés et les politiques grecs, dont ses écrits en font des mentions fréquentes, tout aussi fréquentes que la présence de son nom dans la correspondance des hautes personnalités grecques du temps. Des recherches futures prouveront sans doute l'étendue bien plus vaste de cette renommée. Quant à nous, il nous faut maintenant aborder une autre zone culturelle où les ouvrages de Cantemir ont porté par le truchement de la langue grecque mais grâce aux conditions favorables créées, comme dans tant d'autres cas, par les Roumains : les milieux chrétiens arabophones.



²² Voir l'édition posthume, Athènes, 1872.

²³ D. Cantemir, Τῶν ἐν τῇ Βλαχία Καντακουζηνῶν καὶ Βραγκοβάνων Μεταγλωττισθέντα . . . παρὰ τοῦ λογιωτάτου κυρίου Γεωργίου Ἰωάννου Ζαοίκα [Leipzig?], 1795, préface ; cf. I. Bianu et Dan Simonescu, *Bibliografia românească veche*, t. IV, Bucarest, 1944, p. 268—270. La ville (Vienne) indiquée par C. Sathas, Βιογραφίαι, Athènes, 1868, p. 541, n'est pas la véritable erreur corrigée par N. Iorga, dans son article : I « Calicii » lui Mihai Viteazul ; II. Zamra si opusculul lui Dimitrie Cantemir despre lupta dintre Cantacuzini si Brancoveni, « Acad. Rom. Mem. Secț. ist. », 21(1939—1940), p. 25—31.

En effet, nous avons maintenant la preuve du rayonnement au XVIII^e siècle du *Divan* de Dimitrie Cantemir dans les milieux chrétiens arabophones de Syrie et du Liban, que nous avons du reste signalé en passant il y a déjà deux ans ²⁴, sans toutefois donner des précisions au sujet de cette nouvelle aire culturelle parcourue par l'ouvrage. L'œuvre de traduction (du grec en arabe) a été accomplie dans les années 1704—1705 par un lettré syrien originaire de Damas bien connu en Valachie : le patriarche d'Antioche Athanase IV Dabbas. Ainsi que nous l'apprend *l'Histoire des patriarches d'Antioche* qu'il a lui-même rédigée en 1702 et dédiée au prince Constantin Brancovan ²⁵, Athanase — de son nom antérieur Procope — avait été moine au couvent de St. Sabbas, près de Jérusalem, le foyer par excellence de l'instruction des lettrés melkites, aux XVII^e et XVIII^e siècles. Devenu hégoumène de son monastère, en 1686 il a été promu patriarche d'Antioche, mais du fait d'un conflit d'intérêts avec un contre-candidat, le patriarche Cyrille V, il se bornera pour un temps à remplir la fonction, plus réelle sous tous les rapports, bien qu'inférieure au point de vue hiérarchique, de métropolitite d'Alep. Les liens d'Athanase avec la Valachie dataient des premiers temps du règne de Constantin Brancovan. C'est ainsi qu'on relève sa signature en septembre 1689 à côté de celles des patriarches de Constantinople, Callinique II et de Jérusalem, Dosithée, sur une lettre envoyée au métropolitite de la Hongro-Valachie concernant Ananie de Sinai. En mars 1700 Athanase se trouvait à Bucarest faisant appel à la charité du prince Brancovan en faveur de sa diocèse qui souffrait « d'une grande disette et autres différentes calamités ». Il devait officier le 12/23 mai 1700 le mariage de la fille du prince Brancovan, la princesse Safta avec Iordache Crețulescu. L'année suivante, il obtiendra du prince une aide essentielle pour l'histoire de la culture arabe, à savoir l'impression d'un *Missel gréco-arabe* par les presses de Snagov sous la surveillance d'Anthyme d'Ibère, suivi en 1702 par l'édition à Bucarest d'un *Livre d'heures gréco-arabe*. Ce sont les premiers livres arabes publiés sur une initiative arabe, mais grâce à la munificence d'un prince roumain : Constantin Brancovan. Athanase sera encore à Bucarest en 1703, le 11 juillet, lors des fêtes occasionnées par le renouvellement des titres de Brancovan en tant que prince régnant de Valachie. Avec

²⁴ Par une brève note publiée dans le journal « Scinteia », du 10 décembre 1970, p. 4 (*Dimitrie Cantemir, un ambasador al spiritualității române*)

²⁵ Ouvrage traduit de l'arabe en grec (Georg Graf, *Geschichte der christlichen arabischen Literatur*, III, Città del Vaticano, 1949, p. 128), signalé par N. Iorga, *Manuscripte din Bibliotecă străină relative la istoria românilor*, « Analele Acad. Rom. », II^e série, Mem. Sect. ist., 20 (1897—1898), p. 224 et surv. ; publié en grec avec la traduction roumaine par C. Korolevskij et Vasile Radu dans « Biserica Ortodoxă Română », 48 (1930), p. 851—864, 961—972, 1039—1050, 1136—1150 et 49(1931), p. 15—32, 140—160.

l'appui du prince, il obtiendra en 1705 son élection comme archevêque de Chypre, confirmée par Gabriel III, le patriarche de Constantinople — dignité qu'il abandonnera d'ailleurs dès l'année suivante ²⁶.

Vu les proportions du *Divan*, la traduction achevée en 1705 a été sans doute commencée l'année précédente, que Dabbas avait passée mi à Bucarest, mi à Alep. Il est certain que le livre de Cantemir était venu entre les mains d'Athanase Dabbas en fréquentant les milieux intellectuels valaques. C'est ce qui explique aussi son souci de le traiter comme un ouvrage anonyme : le nom de l'auteur, l'épître dédicatoire, la préface adressée au lecteur, ainsi que la dédicace de Cacavelas font défaut dans la version arabe, qui ne comporte non plus aucun indice sur la date ou le lieu d'édition du livre. Donc, ce fut justement celui qui allait déterminer — comme nous le verrons — un rayonnement si large de la première œuvre de Cantemir dans les lettres arabes qui priva, par la même occasion, le lettré moldave d'une renommée bien méritée, en cachant son nom.

La chose n'a rien que de très naturel si on l'examine à la lumière des circonstances politiques de l'époque et des relations des deux familles princières, Brancovan et Cantemir, qu'Athanase ne pouvait guère ignorer. En effet, à la mort du voïévode de Moldavie Constantin Cantemir (1693), Brancovan avait sacrifié beaucoup d'or auprès de la Porte pour écarter Dimitrie du trône paternel en faveur de son nouveau gendre Constantin Duca, époux de la princesse Bălașa. Avançant dans la voie qu'il s'était fixée et qui devait le conduire à la reconquête du trône de son père, Dimitrie Cantemir durant les années d'exil constantinopolitain réalisa un nouvel appoint en ce sens par son mariage avec Casandra Cantacuzène, fille de Șerban Cantacuzène (1678—1688), le prédécesseur de Constantin Brancovan. Comme les relations entre les Brancovan et les Cantacuzène s'étaient aigries sur ces entrefaites, Cantemir, avec la ténacité d'ambition qui le caractérisait, était devenu la *persona non grata* par excellence de la Cour valaque. Il est donc d'autant plus intéressant de constater l'attention qu'on attachait à Bucarest à ses activités littéraires, au point d'y trouver le *Divan* à peine quelques années après sa parution à Iassy ²⁷.

²⁶ Voir au sujet d'Athanase pour ce qui précède : C. Koroleveskij, *Histoire des Patriarcats Melkites*, t. III, Rome, 1911, p. 55 et suiv. ; du même, ses articles sur le Patriarcat d'Antioche dans le *Dictionnaire d'histoire et géographie ecclésiastique*, t. II, p. 104 et suiv. ; t. III, p. 614—647 ; G. Graf, *op. cit.* III, p. 127 et suiv. ; Hurmuzaki-Iorga, *Documente*, vol. XIV₁, Bucarest, 1915, p. 270, 757 ; *Cronicatori munteni*, éd. M. Gregorian vol. II, Bucarest, 1961, p. 108, 128, 233 ; V. Căndea, *Une politique culturelle commune roumano-arabe dans la première moitié du XVIII^e siècle*, dans « AIESEE-Bulletin », 3(1965), n^o 1, p. 51—58 ; l'écho de la mort d'Athanase (1724) chez un chroniqueur roumain — Radu Popescu — dans *Cronicatori munteni*, vol. I, p. 544.

²⁷ Voir ci-dessus, sur l'exemplaire donné à Anthyme.

Quant à la version arabe, son titre est *Ṣalāḥ al-ḥakīm wa fasād al-ālam aḍ ḍamīm*, autrement dit : « le Bon Estat du Sage et le Mauvais Agencement du Monde très méprisable ». Les ouvrages spécialisés — histoires de la littérature arabe chrétienne ou catalogues des manuscrits arabes — ont proposé, sans qu'on puisse déterminer la raison d'une pareille attribution, deux auteurs éventuels pour ce texte, à savoir : soit Basile le Grand, l'un des Pères de l'Eglise grecque et auteur bien connu du IV^e siècle, soit Athanase Dabbas lui-même²⁸. L'anonymat des versions arabes fit persister l'erreur en dépit des nombreux détails mentionnés dans les descriptions des copies connues qui auraient amplement suffi à l'identification du véritable auteur.

Le chiffre de ces copies monte à onze ; elles semblent toutes être du XVIII^e siècle et voici leur liste :

- 1) Bibliothèque Nationale de Paris, ms. ar. 6165 (1705, autographe ?)²⁹
- 2) Bibliothèque de l'Université Américaine de Beyrouth, ms. ar. 241 (B 31)³⁰ (1705) ;
- 3) Bibliothèque de Dair aš-Šuwaïr (Liban), ms. ar. 191, 1122 H. (1710)³¹ ;
- 4) Bibliothèque Vaticane, ms. Sbath 337.2 (p. 238), XVIII^e siècle³² ;
- 5) Bibliothèque du Patriarcat Syrien Catholique de Šarfeh (Kesrouan), ms. ar. 7/15. XVIII^e siècle³³ ;

²⁸ Cf. G. Graf, *op. cit.*, I Bd., p. 328 et III Bd. p. 131.

²⁹ René Griveau dans « Revue de l'Orient chrétien », 14(1909), p. 352 ; E. Blochet, *Bibliothèque Nationale. Catalogue des manuscrits arabes des nouvelles acquisitions (1884—1924)*, Paris, 1925, p. 201 (neskhî syrien, 142 f., 20×14 cm).

³⁰ Manuscrit incomplet (il débute avec la fin du chapitre 59 du I^{er} Livre), très abîmé, 111 f., 23 lignes par page, encre noire, titres et ponctuation rouges. D'après le colophon c'est la copie même corrigée par Germanos Farḥāt. On lit à la p. 111 : « Ce livre a été achevé par la grâce de Dieu, traduit, écrit par la main mortelle du pauvre esclave al-qass Gibrāil ibn-Farḥāt, le moine maronite alepin le mois d'août de l'an chrétien mille sept cent cinq » (suivent les excuses habituelles du copiste pour ses fautes). Le volume a appartenu à Isā Iskander Maalouf de Zahlé (Liban) qui pose sa signature (p. 1) en indiquant le n^o de sa bibliothèque (1067) et la date (mai 1914) avec la confirmation de l'écriture de Farḥāt. A la p. 111 la marque à peine lisible d'un possesseur de Homs (3 juillet 1806). Description sommaire dans « Mağallat al-Kulliyat », 6 (1925), d'après J. Nasrallah, *Catalogue des Manuscrits du Liban*, vol. I, [Beyrouth], 1958, p. 24.

³¹ Josph Nasrallah, *op. cit.*, vol. III, Beyrouth, 1961, p. 194, n^o 230 (36) : « le traducteur attribue l'original à St. Basile ».

³² R. P. Sbath, *Manuscrits orientaux de la Bibliothèque du...*, dans « Echos d'Orient », 29(1926), p. 87, n^o XXXVII/2 (238 p. Traduit du grec par Athanase, Patriarche d'Antioche en 1705. Corrigé et revu avec soin par Gabriel Faraḥāt, évêque maronite à Alep. Bon arabe, très bonne calligraphie. 20 lignes, bon état relié).

³³ Ishāq Armala, *At-turfa fī maht ūtat dair aš-Šarfeh. Catalogue des manuscrits de Charfeh*, II^e partie, Jounieh, 1937, p. 383 (attribué à St. Basile ; traduction d'Athanase Dabbas ; possesseur, al-qass Mihail Ġaroué).

6) Bibliothèque des Maronites d'Alep, ms. ar. 357 (XVIII^e siècle) ³⁴ ;
Manuscrits signalés par Paul Sbath dans les bibliothèques privées
d'Alep :

- 7) Akkad Ğirġi, droguiste grec-catholique d'Alep ;
- 8) Constantin Khodāri, prêtre grec-catholique ;
- 9) Rabbat Roupail, prêtre grec-catholique ;
- 10) Héritiers du marchand Abdallah Saegh ;
- 11) Veuve du marchand Salem ³⁵.

La *Préface* du manuscrit arabe n^o 6135 de la Bibliothèque Nationale de Paris — considéré comme autographe et qui a appartenu au couvent d'al-Mouhalis (du St. Sauveur) de Saïda, don d'un certain Hannah Wardah — ne nous apprend pas grande chose quant aux circonstances qui ont conduit à la traduction de ce livre. Athanase commence par rendre grâce au Créateur d'avoir permis que le monde et ses mirages trompeurs soient déjoués par cet ouviage ; il adresse sa version aux lecteurs de toute condition : clercs ou laïcs, en soulignant l'acquis spirituel d'une telle lecture.

L'impossibilité d'une traduction littérale du grec contribue à conférer à la version du *Divan* sortie de la plume d'Athanase un caractère nettement oriental. Sa préface est rimée selon le procédé *naṣr*, qu'il emploie par la suite chaque fois que le texte s'y prête. Les concepts du livre sont convertis en réalités arabes, ainsi (pour nous borner à un seul exemple) les *Conseils d'un anonyme* sur lesquels s'achève le livre deviennent les *Conseils d'un ṣeikh al-wāsilin*, c'est-à-dire de quelqu'un « parvenu [au bout de sa quête après la vérité] », terme courant dans la mystique soufite ³⁶ mais tout-à-fait étrange dans un texte qui, par l'intermédiaire du grec et du roumain, descendait en réalité de la littérature pieuse engendrée par la Réforme en Europe centrale.

La III^e partie du *Divan* est, comme on le sait à présent, la simple traduction de l'ouvrage *Stimuli virtutum ac fraena peccatorum* ³⁷ de l'auteur unitarien Andréa Wissowatius, qui a vécu au XVII^e siècle. L'auteur appuyait ses recommandations édifiantes sur l'autorité de la pensée gréco-latine, à laquelle il fait un large appel en citant : Aristote, Aulu-

³⁴ Ibrāhīm Harfūš, *La Bibliothèque des maronites d'Alep*, dans « al-Mašriq », 17(1914), ancienne cote 1398 (attribué à St. Basile ; même traducteur, même correcteur ; copié par al-qass Abd al-Masih al Marūm en 1730 ; donné en 1733 à l'église St. Elie d'Alep par l'évêque Gibrāil Hawṣaq). Harfūš exprime le vœu que le livre soit imprimé.

³⁵ R. P. Paul Sbath, *Al-Fihris. Catalogue des manuscrits arabes*, 2^e partie, Le Caire, 1939, p. 37.

³⁶ Cf. *wusl* = « union » et (ou) « arrivée », « état terminal » (Louis Gardet, *La pensée religieuse d'Avicenne (Ibn Sīnā)*, Paris, 1951, p. 147, 167, 190) ; *wāṣil* = « parfait » (G.-C. Anāwati et Louis Gardet, *Mystique musulmane*, Paris, 1968, p. 42).

³⁷ Amsterdam, 1682.

Gelle, Ausone, Boèce, Caton l'Ancien, Cicéron, Démocrite, Diogène Laërce, Epictète, Epicure, Hésiode, Homère, Horace, Isocrate, Juvénal, Lucain, Lucrèce, Martial, Ovide, Perse, Philolaos, Platon, Plutarque, Pythagore, Salluste, Sénèque, Socrate, Tacite, Valère Maxime et Virgile. Certains écrits de ces auteurs ou qui leur sont attribués sont recommandés au même titre que l'*Imitatio Christi* de Thomas a Kempis, l'*Encheiridion militis christianis* d'Erasmus de Rotterdam ou l'*Ethica christiana* de Johanus Crellius Francus. Le résultat de ces adaptations dans la version arabe constituera la surprise du chercheur qui s'assignera la tâche si utile d'un rigoureux examen comparatif des textes de Cantemir et d'Athanase Dabbas. Si les noms sont parfois corrompus jusqu'à les rendre méconnaissables (Andréa Wissowatius devient *Andraos Disoftrios*), les idées, intégrées à une vision propre au christianisme oriental, conservent, néanmoins, après avoir traversé quatre langues, leur message éthique et humaniste.

Il est hors de doute que la version arabe du *Divan* a été achevée à l'époque où Athanase exerçait la dignité d'archevêque orthodoxe de Chypre. L'examen des manuscrits rend évidente la grande renommée du *Divan* de Cantemir dans les milieux culturels des Arabes chrétiens de Syrie et du Liban de toutes les confessions : bien que traduit par un lettré orthodoxe, l'ouvrage a été copié et lu, ainsi que nous l'avons constaté, par des uniates grec-catholiques, des Syriens catholiques ou des maronites. D'autre part le chiffre de 11 manuscrits dans un milieu culturel dont les membres ne dépassent pas quelques centaines de milles et où les sachants lire sont encore plus rares donne la mesure de la popularité de cet ouvrage de Cantemir.



Essayons à la fin de cette brève enquête d'établir les faits de culture qui se dégagent du rayonnement de l'œuvre du lettré roumain en Europe du Sud-Est et au Proche-Orient. A une époque où le nom de Cantemir ne jouissait pas d'une égale célébrité partout, où sa réputation commençait à pein à s'édifier, ainsi que plus tard en Russie et en Europe occidentale, nous devons constater que *ses ouvrages connurent une large diffusion en raison de leur valeur intrinsèque et non pas du fait de la renommée de leur auteur*. En ce qui concerne le *Divan*, les copies et les adaptations manuscrites circulèrent dans leur majeure partie anonymement ; Athanase Dabbas le traduisant en arabe cachait à bon escient le nom de son auteur et ceux qui copièrent par la suite cette version ne se sont jamais interrogés à ce sujet. La *Chronique* entre dans la littérature roumaine transylvaine grâce au zèle éclairé de l'évêque Inocențiu Micu, mais

la fonction qu'elle remplira sera également déterminée par le contenu du livre — la plus érudite histoire des Roumains des trois provinces réalisée jusqu'alors.

Cantemir lui-même (décédé en 1723) *ignorait* que le *Divan* avait fait l'objet de quelques adaptations roumaines ou d'une traduction arabe. *Il n'en aurait pas caché la chose à son correspondant de l'Académie berlinoise* — fort probablement Huyssen³⁸ — auquel il écrivait en 1714. Ainsi que nous l'avons mentionné ci-dessus, cette œuvre introduit dans le «Débat du Sage avec le Monde, de l'Âme avec le Corps» quelques autorités rarement ou pas du tout citées jusqu'alors dans la littérature roumaine. Il ne s'agit pas seulement de nombreux philosophes, moralistes ou poètes grecs et latins, mais aussi d'un certain nombre d'auteurs catholiques — Pierre Bersuire, Pietro Bizzari, Erasme de Rotterdam — et réformés — Giacomo Aconcio, Johanes Crellius Francus, Andréa Wissowatius. La sagesse et les noms de ces quelques personnages célèbres des lettres de l'Europe occidentale vont pénétrer donc, grâce au livre de Cantemir, dans les lettres grecques et arabes.

L'œuvre du prince moldave s'avère de cette manière un véritable pont de lumière à même de mettre en contact des milieux culturels si divers et éloignés que l'Humanisme, la Réforme et les communautés arabophones de l'Orient orthodoxe. Si ce phénomène aurait été unique, il n'aurait pu prétendre à devenir concluant. Mais des recherches récentes nous ont prouvé la fréquence d'un tel circuit : la pénétration de textes venus de l'Europe du Sud-Est dans le Proche-Orient où, traduits en arabe, ils ont connu une large diffusion semble avoir été chose courante aux XVII^e — XIX^e siècles³⁹. Beaucoup de ces textes manuscrits ou imprimés venaient de Moldavie et de Valachie, et c'est à ces pays roumains que les chrétiens melkites ont été redevables de leurs premières presses typographiques. Et, depuis les voyages de Macaire Zaim et de Paul d'Alep dans ces pays (1653—1658); depuis que les couvents des montagnes libanaises et des vallées syriennes recevaient des livres arabes imprimés à Snagov, Bucarest et Iassy (1700—1702, 1746); depuis que des livres sortaient des presses d'Alep frappés du blason de la Valachie (1706), les pays roumains avaient accédé à une juste célébrité dans la culture du Proche-Orient.

On a longtemps tenu pour définitif que les liens des pays roumains avec les milieux culturels de l'Europe du Sud-Est et de la Méditerranée

³⁸ Emil Pop, *op. cit.*, p. 828.

³⁹ Voir notre article sur les *Sources roumano-grecques dans les bibliothèques du Proche-Orient*, «AIESEE Bulletin», 8 (1970), n^{os} 1—2, p. 66—76.

orientale ne tenaient que dans l'appui pécuniaire constitué par la longue tradition des domaines asservis aux établissements religieux des Balkans, de l'Archipel, du Mont Athos ou des Saints lieux. *Il est temps de procéder à la révision de ce cliché usé en lui conférant la dimension plus généreuse et plus durable née du transfert des valeurs spirituelles créées ou véhiculées par la culture roumaine* ⁴⁰.

⁴⁰ Eparpillée dans plusieurs bibliothèques d'Europe et du Proche-Orient, la documentation de cet article nous fut accessible grâce à l'obligeance de nos amis et collègues : Mlle Sylvie Agémian et M. Saleh Saad, qui firent pour nous, à la Bibliothèque de l'Université St Joseph de Beyrouth des copies et des traductions de quelques catalogues de manuscrits arabes ; M. Léandros Vranoussis d'Athènes qui mit à notre disposition des reproductions d'après le code gr. 109 et les exemplaires de Dionysiou et du British Museum du *Divan* ; M D Theodorescu, qui nous a fourni dans les plus brefs délais les microfilms du ms. ar 6135 de la Bibliothèque Nationale de Paris et, enfin, M Abdelrahman el-Said Ismail, qui a traduit pour nous la préface d'Athanase Dabbas, texte que nous réservons à une publication ultérieure. Qu'ils veuillent tous trouver ici l'expression de notre sincère gratitude.

TRADUCTIONS EN GREC MODERNE D'OUVRAGES PHILOSOPHIQUES (1760—1821)

ROXANE D. ARGYROPOULOS

(Athènes)

Pendant la période qui s'écoula du milieu du XVIII^e siècle à la veille de la guerre de l'Indépendance, traduire des textes indispensables pour la culture du public néo-hellénique fut l'une des préoccupations majeures des lettrés grecs. « La Grèce », écrivait en 1761 I. Moissiodax, « a besoin de l'Europe¹; car aujourd'hui l'une se baigne dans les lumières de l'éducation, tandis que l'autre en est privée Maintenant la Grèce doit recevoir d'une manière affable les dons de l'Europe; car celle-ci ressent de la gratitude envers elle. Elle ne cache ni la lumière qu'elle reçut de la Grèce, ni la dette qu'elle lui doit »². Ainsi, cette dette de l'Europe envers la Grèce a été vite acquittée par les traductions qui affluèrent, au tournant de ce siècle, et qui furent entreprises soit par la filière de l'Italie³, où la plupart des Grecs faisaient leurs études, soit par celle des pays danubiens où les princes phanariotes étaient favorables aux courants des nouvelles idées⁴.

¹ Pour la signification que prend le terme Europe dans les textes néo-helléniques de l'époque, v. C. Th. Dimaras, 'Η φωτισμένη Ευρώπη, in Φροντίσματα, πρώτο μέρος, από τήν 'Αναγέννηση στον Διαφωτισμό, Athènes, 1962, p. 16.

² 'Ηθική Φιλοσοφία μεταφρασθεῖσα ἐκ τοῦ ἰταλικοῦ ἰδιώματος παρά 'Ιωσήπου 'Ιεροδιακόνου τοῦ Μοισιόδακος 1761, Venise, 1761, T. I, préface p. κα',λ.

³ V. C. Th. Dimaras, 'Επαφές τῆς νεώτερης ἐλληνικῆς λογοτεχνίας μέ τήν ἀγγλική (1780—1821) in Φροντίσματα, *op. cit.*, p. 40.

⁴ Ariadna Camariano, *Spiritul revoluționar francez și Voltaire în limba greacă și română*, Bucarest, 1946, p. 59 et suiv. V. aussi C. Th. Dimaras, 'Επαφές . . . *op. cit.*, p. 45.

Depuis Démètre Catargi, qui fut un des premiers à insister sur l'utilité des traductions et à formuler les difficultés de ce travail⁵, toute une lignée de gens de lettres se voua à cet effort. Installés dans les régions périphériques de l'Empire ottoman, où le joug turc était assurément moins lourd (Moldavie, Valachie), ou bien en dehors de celui-ci (Heptanèse-Communautés grecques des grandes villes d'Occident) et recrutés, pour la plupart, parmi le clergé, les Phanariotes et la jeunesse étudiante, les traducteurs représentaient l'élément progressif de l'intelligentsia hellénique. Au tournant du XVIII^e siècle, la création de nouvelles institutions d'enseignement et l'augmentation du nombre des élèves fit encore plus grand le manque de manuels appropriés. D'où le caractère scolaire de presque toutes les traductions d'ouvrages philosophiques de cette période. Publiées avec le concours financier des riches commerçants grecs de l'étranger⁶, ces traductions furent entreprises en vue d'être enseignées dans les écoles et de mettre au courant les élèves des nouvelles doctrines⁷. Car pendant presque trois siècles, jusqu'à la fin du XVIII^e siècle, le seul système philosophique enseigné dans le Sud-Est européen était le néo-aristotélisme de Padoue tel qu'il était étudié dans les œuvres de Théophile Corydalée, disciple de Cesare Cremonini⁸; c'est à partir de l'époque que nous étudions ici que les noms des représentants de la philosophie cartésienne⁹ apparaissent dans les manuels scolaires et leurs doctrines sont propagées.

Plusieurs difficultés envisagées par les traducteurs limitèrent, évidemment le nombre des traductions et leur portée vers un public plus large. La première de ces difficultés a trait à l'instrument même de la traduction : le langage. Langue archaisante ou langue courante ? Cette question, qui fit couler beaucoup d'encre, divisa les traducteurs et cette divergence d'opinions doit être notée pour le résultat néfaste qu'elle eut sur la portée de ce mouvement de traductions ; car les textes traduits en langue archaisante ne pouvaient atteindre les couches les moins instruites. Cependant,

⁵ Démètre Catargi, *Τα Εἰρησκόμμενα*, éd. C. Th. Dimaras, Athènes, 1970, p. 311 et suiv. (Préface à la traduction de Réal de Curban).

⁶ La générosité des frères Zossimas en est un exemple.

⁷ Sur l'attraction de la nouveauté dans le domaine de l'histoire des idées, v. Alkis Anghélou, *Comment la pensée néo-hellénique a fait la connaissance de l'« Essai » de John Locke*, in « L'Hellénisme contemporain », IX (1955), fasc 4, p. 241/2.

⁸ V. sur Th. Corydalée l'ouvrage de Cléobule Tsourkas, *Les débuts de l'enseignement philosophique et de la libre pensée dans les Balkans La vie et l'œuvre de Théophile Corydalée*, 2^e éd., Thessalonique, 1967.

⁹ La philosophie cartésienne fut introduite par Méthode Anthracite, qui traduisit les œuvres de Descartes et de Malebranche. Il fut à cause de cela condamné par le Patriarcat œcuménique de Constantinople, qui lui ordonna de brûler tous ses écrits, v. G. Zaviras. Νέα Ἑλλάς ἢ Ἑλληνικόν Θέατρον, éd. Kremos, Athènes 1872, p. 419/20. Ce n'est qu'en 1824, à Corfu, qu'apparaît la traduction du *Discours de la Méthode* par Nicolas Piccolos, alors professeur à l'Académie ionienne.

aussi bien la langue archaïsante que la langue courante étaient pauvres en termes scientifiques et c'était aux traducteurs de les forger. Déjà, Eugène Vulgaris dans sa *Logique*¹⁰ préconise le retour vers le grec ancien et Daniel Phillipidès, adepte de Catargi, dans la préface de sa traduction de la *Logique* de Condillac¹¹ exprime l'opinion : « Les enfants connaissent assez de choses », dit-il, « à partir desquelles le professeur peut commencer pour les porter vers d'autres connaissances ; ils savent leur langue maternelle¹² et c'est dans celle-ci et dans aucune autre que le professeur doit les entretenir », mais « notre langue, n'est pas encore cultivée », écrit toujours Phillipidès, « et si nous choisissons des phrases du grec ancien, nous l'embellissons et nous l'enrichissons »¹³.

Un autre obstacle, externe celui-là, fut la position négative des représentants de l'Eglise envers la philosophie ; car pour eux la philosophie moderne était synonyme d'athéisme. Ainsi, à plusieurs reprises l'Eglise réagit, pour défendre la foi, contre la diffusion des idées nouvelles et condamna leurs porteurs : le cas des persécutions subies par Méthode Anthracite et Cristodule Pamblékis vers la fin du XVIII^e s. et au siècle suivant par Benjamin de Lesbos est frappant. Aussi, pendant cette période, furent écrits plusieurs libelles contre la philosophie et ceux qui l'étudiaient ; Procope le Péloponnésien écrivit *La Lutte contre les athées et les impies* (1792), Célestin de Rhodes, *L'indignité des pseudo-savants, c'est-à-dire apologie de la foi chrétienne et combat de certains bavardages philosophiques* (1793), Athanase Parios, *Réponse à l'irraisonnable zèle des philosophes qui arrivent d'Europe. . .* (1802)¹⁴.

Ces obstacles rencontrés par les traducteurs peuvent, en grande partie, expliquer le fait que très peu de textes philosophiques furent traduits dans leur intégralité. Plus précisément nous n'avons que deux traductions intégrales publiées et une autre non enregistrée. En 1804 paraît

¹⁰ *Op. cit.*, p 155/6, 173.

¹¹ v G. P. Henderson, *The Revival of Greek Thought 1620—1830*, New York, 1970, p 178 et suiv. Sur le succès de l'enseignement de la traduction en grec courant de la *Logique* de Condillac au Lycée de Bucarest, v. la revue « Le Mercure Savant », 1811, p 87—89.

¹² La langue courante.

¹³ *Op. cit.*, Préface, p. ιϛ', λ'.

¹⁴ A ces pamphlets anti-philosophiques il convient d'ajouter la traduction faite par N. Théotokis en 1794 de *La Bible enfin expliquée par plusieurs aumôniers de S M L R D. P.* d'un des détracteurs de Voltaire en France, Jos.-Guillaume Clémence. Voltaire en tant que philosophe ne fut pas traduit en grec moderne. Bien que ses ouvrages historiques et littéraires firent l'objet de plusieurs traductions en grec, par contre nous ne savons pas si aucune traduction philosophique de Voltaire fut publiée bien que G. Théoharopoulos traduisit la *Philosophie de l'Histoire*. Sur Voltaire dans les Principautés et en Grèce v. Ariadna Camariano, *op. cit.*, p 35 et suiv., 105—107. Aussi C. Th. Dimaras, *La fortune de Voltaire en Grèce* et *Nouvelles observations sur la présence de Voltaire en Grèce* in *La Grèce au temps des Lumières*, Geneve, 1969, p 61 et suiv.

la traduction des *Maximes* de La Rochefoucauld¹⁵ par Jean Ch. Moskos et en 1818 celle du *Discours sur l'Inégalité*, de J.-J. Rousseau par Sp. Valettas. Cependant, Rhigas Vélestinlis à la fin de son *Florilège de Philosophique* (1790)¹⁶ annonce qu'il a presque terminé sa traduction de l'*Esprit des Lois* de Montesquieu : « Ἐν κανέννας φιλογενής ἀγαπᾶ νά κοπιάσῃ μεταφράζοντας πρὸς ὄφελος τοῦ Γένους κανένα βιβλίον, ἄς μὴν ἐπιχειρισθῇ τὸ *Esprits des Lois* par Monsieur Montesquieu, ἐπειδὴ καὶ εἶναι μισομεταφρασμένο ὑπ' ἐμοῦ καὶ τελειώνοντας ἔχει νά τυπωθεῖ ». Par contre, des traductions de fragments de textes philosophiques sont plus fréquentes. Par exemple, D. Phillipidès, après le texte de la traduction de la *Logique* de Condillac, donne un passage du *Traité des Sensations* du même auteur pour éclaircir quelques points de la *Logique*. I. Moissiodax dans sa *Pédagogie* (1779) reproduit des passages entiers de l'ouvrage de Locke, *Some Thoughts concerning Education*; de même, la première moitié de l'ouvrage de Gabriel Callonas, *Pédagogie* (1800), comme il a été démontré, n'est rien d'autre que la simple traduction du même ouvrage pédagogique de Locke¹⁷, tandis que la seconde moitié de ce même livre est la traduction du *El Criticón* de Balthasar Gracián y Morales¹⁸. Ici, nous touchons à un autre problème qui se présente pour l'étude des traductions philosophiques pendant cette période : plusieurs œuvres ont été traduites sans que cela soit mentionné ou bien des passages en entier ont été tacitement insérés dans les textes néo-helléniques. Ce desir des traducteurs d'offrir des fragments de textes philosophiques au public néo-hellénique montre surtout la nécessité de les présenter dans un laps limité de temps.

Ceci nous amène au problème des traductions qui, restées sous forme manuscrite, circulaient dans les bibliothèques de l'époque. Ce fait peut être expliqué par l'utilité reconnue d'un ouvrage et traduit par différents professeurs pour faciliter leur enseignement; pour cette raison, nous avons, parfois, plus d'une traduction d'un même ouvrage philosophique. Par exemple, les *Elementa philosophiae rationalis et moralis* de Johann Gottlieb Heinecke furent traduits à deux reprises : la première fois par

¹⁵ Sur La Rochefoucauld et la pensée néo-hellénique v. C. Th. Dimaras, *Alexandre Mavrocordato, Machiavel et La Rochefoucauld (notes de lecture)*, in *La Grèce au temps des Lumières*, op. cit., p. 19 et suiv.

¹⁶ Op. cit., p. 358, V. aussi L. J. Vranoussis, Πήγες Βελουσιτιλής, 1757–1798, 2^e éd., Athènes, 1963 (Σύλλογος πρὸς διάδοσιν ὠφελίμων βιβλίων, 3), p. 38, 58.

¹⁷ Emm. Kriaras, « Η „Παιδαγωγία“ τοῦ Μοισιόδακος καὶ ἡ σχέση της μετὰ τὸ παιδαγωγικὸ σύγγραμμα τοῦ Locke, *Byzantinisch-Neugriechische Jahrbucher*, Athènes XVII (1943), p. 136, du même auteur Γαβριήλ Καλλονᾶς, μεταφραστὴς ἔργων τοῦ Locke καὶ τοῦ Gracián, « Ἑλληνικά », XIII (1954), p. 300–306.

¹⁸ D. Rouso, *Manuscrisele Grecești din Biblioteca Academiei Române*, t. à p. de la « Noua Revistă Română », 3 (1901), Bucarest, p. 5. Sur les autres traductions en grec du *El Criticón*, v. L. J. Vranoussis, Βηλαρική Σημειώματα, « Ὁ Ἑρμηνιστής », II (1964), p. 53–55.

Jean Phournaios d'Agrafa en 1781¹⁹, traduction qui resta inédite, et une deuxième fois par le boyard roumain Grégoire Brancovan²⁰, traduction qui fut publiée en 1808 à Vienne par les soins de Néophyte Doucas, ami de ce dernier. Un autre ouvrage qui fut traduit par deux personnes différentes fut la *Logique* d'Antoine Genovesi, mais aucune traduction de cet ouvrage n'a jamais été publiée. La première traduction est attribuée au moine Tryphon de Metsovo²¹, tandis que la deuxième à Georges Scarlatos²². La *Métaphysique* de Frédéric-Christian Baumeister eut la même fortune que la *Logique* d'A. Genovesi ; car bien qu'elle fut aussi traduite deux fois, elle ne fut jamais publiée. Nicolas Varcossis en fit une première traduction ; ce renseignement fourni par la personne de G. Zaviras est significatif car Varcossis était le professeur de Zaviras qui le nommait «ὁ ἐμός ἄριστος διδάσκαλος»²³ ; par conséquent, Zaviras était à même d'avoir des renseignements précis sur l'activité de son maître. De toute façon, dans la bibliothèque de G. Zaviras à Budapest²⁴ il existe un codex intitulé «Περὶ φιλοσοφίας ἐν γένει», qui traite de la philosophie de Baumeister, comme il y est noté. Ce manuscrit comprend des notes prises pendant un cours de philosophie générale d'après la première phrase «Λογικὴν τε καὶ λοιπὰ τὰ τῆς φιλοσοφίας μέρη τοῖς ἐμοῖς ἀκροαταῖς ἀναπτύξονται» ; il est bien probable que ces notes soient celles du cours de Varcossis, puisqu'il traduisit, toujours selon Zaviras, en 1756 la *Logique* de Baumeister ; traduction qui, comme nous le verrons plus loin, fut publiée après sa mort. La deuxième traduction de la *Métaphysique* de Baumeister, conservée aujourd'hui à la Bibliothèque de l'Académie roumaine, a été élaborée par Démètre N. Darvaris²⁵ et utilisée pour les leçons de philosophie de l'école grecque Saint-Sava à Bucarest²⁶. En ce qui con-

¹⁹ Jean Phournaios d'Agrafa rédigea trois dictionnaires qui restèrent aussi inédits : l'un d'histoire naturelle, l'autre de proverbes et le dernier de la langue grecque. Catargi, *op. cit.*, p. 393. V. aussi G. Zaviras, *op. cit.*, p. 348 et D. Catargi, *op. cit.*, p. 151, 155, 156, 182.

²⁰ Pour cette traduction de Grégoire Brancovan v. G. Zaviras, *op. cit.*, p. 242. Sur son activité dans la vie littéraire néo-hellénique, v. L. J. Vranoussis, Πῆγας . . ., *op. cit.*, p. 20 et Roxane D. Argyropoulos, *Le discours de Benjamin de Lesbos à l'Académie Princiére de Bucarest (1818)*, Actes du colloque sur les Phanariotes, Thessalonique, 1970 (sous presse).

²¹ G. Zaviras, *op. cit.*, p. 539.

²² *Ib.*, p. 237. Selon Zaviras ce manuscrit appartenait à la bibliothèque de Théophile de Campanie. Cf. D. S. Ghimis, 'Η βιβλιοθήκη τοῦ Θεοφίλου Καμπανίας ('Ο πνευματικὸς κόσμος ἐνός φιλελευθέρου Δεσπότη), «'Ο Ἑρανιστής», I (1963), p. 33-40.

²³ G. Zaviras, *op. cit.*, p. 488.

²⁴ Sp. Lambros, 'Η βιβλιοθήκη τῆς ἐλληνικῆς Κοινότητος Βουδαπέστης καὶ οἱ ἐν τῇ πόλει ταύτῃ σωζόμενοι ἐλληνικοὶ κώδικες, «Ν. Ἑλληνομνήμων», 8(1911), p. 77 ms. 9. A. Graf, Κατάλογος τῆς ἐν Βουδαπέστη Βιβλιοθήκης Γεωργίου Ζαβίρα, Budapest, 1935, p. 16, ms. LIV.

²⁵ C. Litzica, *Catalogul manuscriselor grecești*, Ed. Academiei române, Bucarest, 1909, ms. 96 ; cf. D. Catargi, *op. cit.*, p. 151, où nous lisons ; Δημητρίου Δαρβάρως, Μεταφυσική, μετάφρασι ἀπ'τά φράγκικα, ἀνέκδοτον. Cette traduction doit être celle de la *Métaphysique* de Baumeister.

²⁶ V. Gheorghe Cronț, *L'Académie de Saint-Sava de Bucarest au XVIII^e siècle. Le contenu de l'enseignement*, «Revue des Etudes Sud-Est Européennes», IV (1966), n^{os} 3-4, p. 461/2.

cerne les autres traductions philosophiques restées sous forme manuscrite ²⁷, dernièrement a été découverte la traduction de la *Logique* d'Edme Pourchot faite par Eugène Voulgaris ²⁸. Eugène Voulgaris traduisit, aussi, à ce qu'il paraît, la *Logique* et la *Métaphysique* de J.-B. du Hamel ²⁹ mais aucun manuscrit de ces traductions n'est conservé aujourd'hui. D'après Démètre Catargi, Georges Saoul Pacharnicos traduisit en grec courant une *Logique* et Démètre Notaras ³⁰ la *Philosophie morale* d'Emmanuel Thesauro aussi en grec courant.

Nous arrivons ainsi aux traductions de manuels philosophiques enseignés pendant cette période de l'Aufklärung néo-hellénique; la plupart de ces ouvrages sont écrits par des professeurs de philosophie d'Italie et d'Allemagne, dans leur majorité inconnus aujourd'hui, mais, qui, par contre, avaient une réputation considérable dans leur temps. Les noms de Muratori, de Soave, de Genovesi ne nous disent rien; cependant, ils ont écrit des manuels qui eurent beaucoup de succès dans les écoles d'Europe occidentale. A part les traductions de la *Grammaire des sciences philosophiques* de Benjamin Martin (1794) et des *Entretiens sur la pluralité des modes* de Fontenelle (1794), qui sont plutôt des ouvrages de vulgarisation, toutes les autres traductions philosophiques que nous examinons ici se rapportent aux leçons de métaphysique, de logique, de morale et de psychologie. En 1794, nous avons la traduction de la *Psychologie* du pédagogue allemand Jean-Henri Campe par Antoine Coronios ³¹. Dans cet ouvrage, la psychologie étant définie comme l'étude de l'âme, cette science est jugée indispensable pour l'éducation des enfants, car la connaissance de l'homme a la suprématie sur toute autre connaissance humaine. L'année suivante, en 1795, nous avons la traduction de la *Logique* de Frédéric-Christian Baumeister par

²⁷ Le répertoire des manuscrits de traductions des bibliothèques roumaines qu'on est en train d'établir en Roumanie sera d'une utilité considérable pour une étude plus complète de ces manuscrits. V. Mihai Berza, *Conclusions du Colloque: Les Lumières et la formation de la conscience nationale chez les peuples de Sud-Est européen*, Association Internationale d'Études du Sud Est Européen, Bucarest, 1970, p. 126.

²⁸ Alkis Aughélon, *op. cit.*, p. 240.

²⁹ G. Zavvas, *op. cit.*, p. 295.

³⁰ D. Catargi, *op. cit.*, p. 155, 158. Sur Georges Saoul Pacharnicos, *ibid.*, p. 148, 165 et sur D. Notaras, v. G. Zavvas, *op. cit.*, p. 257/8.

³¹ Jean-Henri Campe (1746–1818) est né à Deensen en Brunswick; en 1746, il devient directeur du *Philanthropinum* de Dessau et ensuite fonda un établissement d'éducation à Hanbourg; en 1787, il assumait les fonctions de conseiller des écoles à Brunswick et se retira en 1805 pour s'occuper seulement de travaux littéraires. V. le *Dictionnaire général de biographie et d'histoire de géographie ancienne et moderne comparée*, etc., de Ch. Dezobry et Th. Bachelet, Paris, 1857. Sur Antoine Coronios, le compagnon de Rhigas Velestoulis, v. Zavvas *op. cit.*, p. 198.

N. Varcossis mais revue par Athanase Psalidas ³². Fr. — Chr. Baumeister ³³ — recteur du Gymnase de Görlitz, après avoir fait des études à l'Université d'Iéna et à Wittemberg où il obtint le grade de maître-ès-arts — appartenait aux écoles de Leibniz et de Wolff ; l'étude de son œuvre présente un intérêt particulier pour le Sud-Est européen car c'est aussi par lui que s'introduisit (il ne faut pas oublier la contribution d'Eugène Voulgaris) la philosophie wolffienne dans cette partie de l'Europe, puisque outre les deux traductions manuscrites de sa *Métaphysique* et celle publiée de sa *Logique* en grec, nous avons, à la même époque, la traduction roumaine de ses œuvres ³⁴ par le théologien Samuil Micu. La traduction de l'Abrégé de l'*Essai* de Locke par J. Litinos paraît en 1796 ; cette traduction, toutefois, n'est pas le seul Abrégé en grec de cet ouvrage fondamental de la philosophie lockienne ; E. Voulgaris, comme il a été prouvé, en a laissé un autre inédit, fait par lui-même ³⁵. Dans les vingt premières années du siècle suivant, les publications des traductions de manuels scolaires se succèdent les unes aux autres. Après la *Logique* de Condillac en 1801, nous avons les *Institutions de Logique, de Métaphysique et de Morale* de Fr. Soave (1^{re} éd. 1804, 2^e éd. 1818) ³⁶, l'*Introduction à la Philosophie* du physicien hollandais G. J. Graavesand (1805), les *Eléments de Métaphysique* d'A. Genovesi (1806), les *Eléments de Logique et de Philosophie morale* précédé d'une *Histoire de la Philosophie* de Heinecke (1808), et en 1818 nous avons la traduction du *Précis d'Histoire de la Philosophie* de Wilhelm Gottlieb Tenemann. Dans ces manuels, il est intéressant de voir la signification particulière que prend la notion de métaphysique. Nous pouvons dire que la métaphysique y est louée, pour sa signification pédagogique, car elle est prise dans le sens donné par les encyclopédistes³⁷, dans le sens de l'objet de l'*Essai* de Locke, c'est-à-dire l'étude de l'entendement humain. « Ce ne sont ni les grammairiens, ni les rhéteurs », dit D. Phillipidès, « ni les historiens, ni les physiciens, ni les mathématiciens qui doivent enseigner aux enfants la méthode de l'instruction. . . . Ce ne

³² Cette traduction provoqua un vif démêlé entre A. Psalidas et Eug Voulgaris, qui échangèrent publiquement des libelles ; le premier publia les *Καλονιχήματα, ήτοι Έγγχειρίδιον κατά φθόνου και κατά της Λογικής του Έβγενίου*, Vienne, 1795 et le second l' *Έπιστολή του σοφωπάτου κυρίου Έβγενίου*, Trieste, 1797.

³³ Fr.-Chr. Baumeister (1708/9—1785). V. le *Dictionnaire biographique universel et pittoresque*, t. 1^{er}, Paris, 1834, et celui de Ch. Dezobry et Th. Bachelet, *op. cit.*

³⁴ V. la communication de V. Căndea, *Les Lumières et la naissance de la conscience nationale chez les Roumains* in *Les Lumières et la formation de la conscience nationale* ., *op. cit.*, p. 88/9. Et aussi l'article de Carl Gollner, *Der Einfluss der Gollinger Universität auf die Aufklärungsphilosophie in Rumänien*, « Revue des Etudes Sud-Est Européennes », VII (1969), p. 608.

³⁵ Alkis Aughélou, *op. cit.*, p. 233, 237.

³⁶ V. Mis de Queux de Saint-Hilaire, *Des traductions et des imitations en grec moderne*, *Annuaire de l'Association pour l'Encouragement des Etudes grecques en France*, VII (1873), p. 340.

³⁷ Emile Bréhier, *Histoire de la Philosophie*, t. II. *La Philosophie moderne*, fasc. 2, *Le XVIII^e siècle*, Paris, 1962, p. 329.

sont pas eux, dis-je, mais les bons métaphysiciens, c'est-à-dire ceux qui ont fait une longue et correcte étude de l'entendement humain, les Locke, les Condillac, les Kant ; ceux-là et leurs disciples, doit-on écouter, surtout s'il s'agit des premières connaissances que nous devons donner aux enfants »³⁸. L'étude de notre entendement précède toute autre connaissance, car ce n'est qu'après avoir appris comment fonctionne notre entendement que nous sommes en mesure de le mener vers d'autres régions du savoir. Cette conception, courante au XVIII^e siècle, de la suprématie de l'homme sur l'univers, que tout dépend de lui et qu'il y impose sa forme est ce qu'appellera Karl Barth, « l'homme absolutiste »³⁹.

La troisième catégorie des traductions philosophiques, au tournant du XVIII^e siècle dans l'aire néo-hellénique, concerne les ouvrages se rapportant à la morale. Le nombre important de ces traductions montre l'intérêt attribué à la formation morale des néo-hellènes. « J'ai pensé », écrit I. Moissiodax dans sa préface de la traduction de la *Philosophie morale* de Muratori, « que la Grèce est privée, malheureusement, de presque tous les ouvrages de culture, c'est-à-dire des ouvrages de Mathématiques, de Physique, de Morale et ainsi de suite. Et, en vérité, je ne savais pas où commencer. . . J'ai jugé plus nécessaire la Morale et je ne m'en suis pas mépris »⁴⁰. A part cette mise en valeur de la morale, nous assistons aussi à cette époque, à son affranchissement du joug de l'Eglise. Car, si jusqu'au siècle précédant les normes de conduite étaient prescrites uniquement par l'Écriture Sainte et les Pères de l'Église⁴¹, maintenant l'intelligentsia néo-hellénique traduit des ouvrages d'Occident, écrits par des moralistes ou par des auteurs qui appartiennent au clergé catholique, comme il est le cas pour le Père Fr. Soave et l'Abbé de Mably⁴². Cependant, la morale, en se détachant des textes de l'Église, se concentre sur l'homme et devient purement humaine. Tout acte moral doit avoir pour but le bonheur personnel et par conséquent le concept du bonheur devient l'une des « idées-forces » du XVIII^e siècle⁴³. Ainsi, au tournant de ce siècle, les néo-hellènes veulent apprendre la τέχνη τοῦ ζῆν⁴⁴ ou la τέχνη τοῦ

³⁸ Λογική Κονδιλιάκ, *Op. cit.*, Préface, p. ια'ιθ'.

³⁹ Cf Robert Mauzi, *L'idée du bonheur dans la littérature et la poésie françaises au XVIII^e siècle*, Paris, 1960, p. 12/13.

⁴⁰ *Op. cit.*, p. κς'.

⁴¹ V. C. Th. Dimaras, *Ἱστορία τῆς Ἑλληνικῆς Λογοτεχνίας*, Athènes, 1968, 4^e éd. p. 139 et Virgil Cândea, *Les intellectuels du Sud-Est européen au XVII^e siècle* (I), « Revue des Etudes Sud-Est Européennes », VIII (1970), p. 225.

⁴² La morale traditionnelle, toutefois, persiste encore et nous avons plusieurs publications qui s'y rapportent.

⁴³ V. R. Mauzi, *op. cit.*, p. 13.

⁴⁴ Τέχνη τοῦ ζῆν est le titre d'une traduction parue anonyme à Vienne vers 1805. V. D. Ghinis-V. Mexas, *Ἑλληνική Βιβλιογραφία 1800—1863*, Athènes, 1941, n^o 6625.

βίου selon le mot d'Adamance Coray⁴⁵. En 1782, paraît en grec la traduction du livre de Ph. Dormer-Stanhope, *Le philosophe indien ou l'art de vivre heureux dans la société*⁴⁶, en 1796, Nicolas Darvaris traduit la *Vraie voie au bonheur* et en 1816 paraît la traduction par Michel Christaris d'un ouvrage fort apprécié en France, le *Traité élémentaire de la morale et du bonheur* de Paradis de Raymondis⁴⁷. L'auteur de cet ouvrage insiste sur les bienfaits de la morale, qui est l'unique clé au bonheur ; mais pour être heureux, ajoute-t-il, il faut se sentir approuvé par la société⁴⁸. La vie en société devient de plus en plus importante pour la morale⁴⁹ et c'est autour de trois pôles que se déroule tout acte humain : la morale, la société et le bonheur. Si dans ces traités de bonheur, destinés à un public plutôt adulte, s'esquisse une morale mondaine, dans les traductions entreprises à l'intention des plus jeunes se fait voir une morale qui reste attachée au christianisme. Les textes de ces traductions sont pour la plupart des contes moraux qui eurent un assez grand succès auprès du public néo-hellénique, puisque quelques-uns atteignirent plusieurs éditions successives. En dehors des *Contes moraux* de Marmontel publiés en 1812, d'autres ouvrages moraux traduits en grec moderne appartiennent à ce même genre. En 1788, paraissent les deux premiers volumes du *Magasin des enfants* de Marie Leprince de Beaumont⁵⁰, *L'Ethique des enfants ou entretiens moraux pour les enfants* de J.-H. Campe en 1802⁵¹, les *Entretiens de Phocion* de Gabriel Bonnot de Mably en 1813, Les *Nouvelles morales* de Fr. Soave en 1816, *l'Avis d'une mère à sa fille* d'Anne-Thérèse de Lambert en 1819⁵² et les *Conseils à ma fille* de Jean-Nicolas Bouilly

⁴⁵ Συμβουλαί πρὸς τὴν θυγατέρα μου. Ouvrage de J.-N. Bouilly trad. par E. Caïri, Cydonies, 1820, p. 15'1γ'.

⁴⁶ V. C. Th. Diinaras, 'Επικρῆς τῆς νεώτερης ἑλληνικῆς λογοτεχνίας . . *op. cit.*, p. 46. Une année auparavant, en 1781, il paraît que Christodoule d'Acarnanie traduisit du français un traité de morale intitulé *La véritable politique*. cf. Chr. Papadopoulos, 'Ιστορικά σημειώματα, « Θεολογία », IV (1926), p. 18 et C. D. Mertzios, Κεφάλαιος τῶν Ἐνετίσσι παρὰ Νικολάω Γλυκεῖ τῷ ἐξ Ἰωαννίνων ἐκτυπωθέντων καὶ ἐκδοθέντων βιβλίων ἀπὸ τοῦ 1670—1831, « Ἠπειρωτικά Χρονικά », X (1955), p. 119 ; selon Mertzios la traduction a été faite par l'imprimeur Glykys de Venise.

⁴⁷ Jean-Zacharie Paradis de Raymondis (1746—1800) fut lieutenant-général du baillage de Bresse, mais il quitta cette place pour s'occuper de l'agriculture ; c'est en 1784 que parut son *Traité*.

⁴⁸ Une analyse de ce *Traité* est fournie par R. Mauzi, *op. cit.*, p. 113, 523—525.

⁴⁹ La *Chrestothé* d'Antoine de Byzance, qui est un manuel de savoir-vivre, doit, assurément, son succès à l'importance attribuée, à cette époque, à la vie en société.

⁵⁰ V. Emile Legrand, *Bibliographie hellénique ou Description raisonnée des ouvrages publiés par des Grecs au dix-huitième siècle*, Paris 1928, t. II, p. 484 et G. S. Ploumidis, Τά ἐν Παδοῦῃ πάλαιά ἑλληνικά βιβλία (Biblioteca Universitaria-Biblioteca Civica) μετὰ προσθηκῶν εἰς τὰς βιβλιογραφίας E. Legrand καὶ Δ. Γκίνη-B. Μῆζα, « Ἐτησίωμα », VI (1968), p. 229.

⁵¹ Le titre de cette *Ethique* de Campe est la traduction du titre en grec. Cependant, nous n'avons pas pu vérifier s'il s'agit du livre de Campe, *Théophrone ou le Conseiller expérimenté de la jeunesse inexpérimentée*. V. Ch. Dezobry et Th. Bachelet, *op. cit.*

⁵² Cf. R. Mauzi, *op. cit.*, p. 203—204, 339.

en 1820. En ce qui concerne les ouvrages de M^{me} de Lambert et de J.-N. Bouilly, le premier traduit par Rallou Soutzo, fille du prince de Valachie Alexandre Soutzo, et le second par Evanthie Caïri, ils se rangent parmi les premiers ouvrages adressés au public féminin néo-hellénique traitant de l'éducation des femmes, qui, à cette époque, commence à gagner du terrain.

Avec ces traductions d'ouvrages philosophiques au temps des Lumières dans l'aire néo-hellénique, nous voyons que le but primordial des érudits grecs, à cette époque, était d'offrir aux jeunes une formation philosophique basée sur la correcte connaissance d'eux-mêmes. Car le *γνώθι σαυτόν* socratique devient le leitmotiv de cette époque⁵³. Nous pouvons encore ajouter que ce travail comporte, d'une part, un côté théorique avec les traductions des traités de métaphysique, de logique et de psychologie — dont les domaines à cause de leur objet commun s'interpénètrent — et d'autre part un côté pratique, aboutissement du premier, que constituent les traductions de livres de morale, puisque l'idéal de l'intelligentsia néo-hellénique, à la fin du XVIII^e siècle, et au début du siècle suivant est moral et c'est vers lui que se dirigent ses efforts.

⁵³ En dehors du *Γνώθι σαυτόν* de D. Catargi, *op. cit.*, p. 339—413, nous avons en 1821 la traduction de l'anglais du livre de J. Masson, *Περί τοῦ γνώθι σαυτόν*. D. Ghimis-V. Mexas, *op. cit.*, n^o 1327.

DIE BRÜCKE DER AUFKLÄRUNG

WALTER MARKOV

(Leipzig)

Alle Aufklärung des 18. Jahrhunderts zielte letztendlich auf Abtragung feudaler Hypotheken und Freilegung der bürgerlichen Nation. Verschiedenartigkeit in den gesellschaftlichen Voraussetzungen fuhrte indessen nicht nur zu zeitlichen Verschiebungen, sondern ebenfalls zu Veränderungen der konkreten Aufgabenstellung. Hatte sich eine nationale Bourgeoisie wie die niederländische und besonders die englische durchgesetzt, so floß Aufklärung in die Festigung der bürgerlichen Gesellschaftsordnung, ihrer spezifischen Produktionsweise und ihres Staatsgebäudes ein. Bereitete sie sich, wie in Frankreich, in scharfem Klassenkampf auf die unmittelbare Machtübernahme vor, so wohnten ihren Ideen und Idealen alle Spannungsgrade revolutionären Umsturzwillens inne. Im einen wie im anderen Falle bedurfte es keiner neuen Knüpfung von Universalzusammenhängen zwischen Nutznießern und Trägern des Gedankens: Die notwendigen Bauelemente der bürgerlichen Nation waren zur Vollziehung der — hier politischen und sozialen, dort schon industriellen — Revolution beisammen.

Auf die dreihundertundetlichen deutschen „Vaterländer“ traf dies nicht gleicherweise zu. Noch klaffte zwischen der Entfaltung eines räumlich wie geistig übergreifenden bürgerlichen Denksystems und dem Zusammenschluß der Bourgeoisie zur nationalen Klasse ein aus politischer und ökonomischer Zersplitterung herrührender Graben. Der Absolutismus hatte im Heiligen Römischen Reich, das nach Voltaire weder heilig noch römisch noch ein Reich war, dem nationalen Konzentrationsprozeß nicht vor-, sondern mit einer landesherrlichen Zentralisation schroff entgegengearbeitet, Gemeinschaftsbildendes in sublimere Sphären abgedrängt und

allerdings dort glanzvoll verdichtet. Wo hingegen deutsche Aufklärung in gesellschaftliche Praxis vorstieß, verwehrte ihr eine zu engbrüstige materielle Basis den vollen Lohn der Anstrengung.

Weit ungünstiger noch war die südosteuropäische Kulturschwelle daran.¹ Das Vordringen der Türken hatte ihre logische Evolution brutal angehalten und zum Teil sogar abgerissen. Nicht überall war der soziale Reduktionsvorgang so schwerwiegend wie bei der Herabdrückung der nicht zum Islam konvertierten Balkanslawen auf den Raja-Sockel der Gesellschaftspyramide. In den Donaufürstentümern und in Siebenbürgen wahrte der Fortbestand der herrschenden Feudalklasse unter dem Schutz einer inneren Autonomie historische Kontinuität; griechische Geschäftserfahrung schlüpfte nicht ungeschickt in die Poren des Osmanischen Reiches; dessen militärische Niederlagen Ende des 17. Jahrhunderts schlugen erste Breschen in Ungarn und kündeten den unterjochten Völkern eine Wende an. Immerhin — wer konnte hier Aufklärung besorgen, und wer brauchte sie?

Nationaler und antifeudaler Befreiungskampf, unter der Türkenherrschaft nahezu identisch und im wesentlichen von Bauern, Hirten und streitbaren Popen getragen, hatte bis dahin zu Hajdukentum oder montenegrinischer „Gebirgsfestung“, zu Einzelflucht oder Exodus, zum Partisanenkrieg an der Seite Österreichs oder Rußlands geführt. Erst die osmanische Staatskrise des 18. Jahrhunderts setzte bislang durch wirksamen Druck von oben gebundene Klüfte frei. Mag man „kapitalistische Keime“ außerhalb einer privilegierten griechischen Wucher- und Handelsbourgeoisie auch nicht zu hoch veranschlagen, so zeichnete sich im Übergang zu lokaler Marktwirtschaft doch ein Aufstieg der Čorbadžije, der Anschluß kaufmännisch-gewerblicher Initiativen an das levantinische Fernhandelsnetz ab: alles Faktoren mit frühbürgerlichen Attributen und ebensolchen Postulaten.²

Ungleich stärker als unter dem Halbmond brach sich die Entwicklung zum städtischen Mittelstand, gruppiert um eine embryonale Merkantilbourgeoisie, unter den in den Habsburger Machtbereich geratenen Bahn. Keineswegs immer aufgrund von Begünstigungen seitens der „Apostolischen Majestät“: Gerade die österreichische Restriktionspolitik gegenüber den Schismatikern zwang diese seit 1730, weitgehend in eine Handelstätigkeit auszuweichen, die nicht selten von Erfolg gekrönt war. Man kann das am serbischen Streubürgertum des 18. Jahrhunderts gut

¹ F. Venturi, *L'illuminismo nel settecento europeo*, in: *XI^e Congrès International des Sciences Historiques, Rapports*, Göteborg/Stockholm/Uppsala, 1960, Bd. IV, S. 132f.

² Ž. Natan, *Bolgarskoe vozroždenie*, Moskau, 1949.

beobachten.³ Es stand vor der Alternative, in die thesesianische Monarchie unter Preisgabe nationaler und konfessioneller Traditionen und Aspirationen einzuschmelzen oder aber seiner Schwäche dadurch Herr zu werden, daß es den zum Horigen ungarischer und deutscher Großgrundbesitzer degradierten serbischen Kmet an sich zog, mit ihm und durch ihn zur „Nation“ strebte. Seine „Wohlstandsinseln“ in Novi Sad, Timișoara, Budapest, Wien, Zagreb, Triest und auch Sarajevo waren so wenig Musensitze wie die großen bulgarischen Viehmärkte und „Dorfrepubliken“ oder das quasisouveräne Bistum der Njegoši von Cetinje. Die Tatsache jedoch, daß eine Entscheidung ausgefochten wurde, trieb die Nachfrage nach Ideologie und mithin den Ruf nach Aufklärung unvermeidlich heraus.

Geistliche Traktate gaben für eine solche Orientierung wenig oder nichts her. Die orthodoxe Kirche, die als einzige Organisationsform nationalen Eigenlebens unter der Fremdherrschaft erhalten und in den bäuerlichen Massen verwurzelt geblieben war, zeigte sich der Herausforderung nicht gewachsen. Sie erblickte in der bürgerlichen Emanzipationsbewegung nicht allein eine Störung ihrer konventionellen Kreise durch unlauteren Wettbewerb, sondern dazu ein Einsickern des Unglaubens mit gefährlichen Folgen für sich wie für die ihr anvertraute Gemeinde.

An der Echtheit ihrer Besorgnisse braucht man nicht zu zweifeln. Im 18. Jahrhundert hatte die Orthodoxie auf dem Balkan ihren Tiefpunkt überwunden. Die petrinische Kulturmission war ihr tatkräftig zu Hilfe geeilt: Rußland stattete sie mit liturgischen Texten und sonstigen benötigten Druckwerten aus; es erzog ihre Kleriker an seinen Akademien, dotierte Athosklöster und errichtete sogar Schulen. Kirchenslawische Literatur schob Gräzisierungsbestrebungen des Patriarchats in Konstantinopel einen Riegel vor und schuf, obgleich in nationale Varianten aufsplitternd, zwischen den sie benützenden Volkern eine von Moskau und Kiew über Suceava nach Krušedol — auf Habsburger Boden — und Chilendar reichende Gedankenbrücke. Geriet diese nicht ins Schwanken, wenn der von Locke als *common sense* angepriesene bürgerliche Normalverstand durch Verwirklichung von Wolffs „ausreichender Berücksichtigung des Nutzens für das Leben“ das geschlossene mittelalterliche Weltbild von Kirchenhierarchie und autokratischem Staat in Stücke riß und das rechtglaubige „Hinterland“ seiner geistlichen Führung entfremdete?

Die Auseinandersetzung war unvermeidlich, die Kriegserklärung jedoch einseitig. Bannfluche und Druckverbote schleuderte nur das Kirchen-

³ M. Kostić u. J. Radonić, *Srpske privilegije od 1690. do 1792. godine*, Beograd, 1954.

regiment — bis weit in das 19. Jahrhundert hinein. Die Lumières hatten eine Wahl zu treffen und optierten gleich ihren Gesinnungsverwandten in aller Welt für das *sapere aude!*⁴ An eine Zerstörung ihrer jeweiligen Orthodoxie dachten sie währenddessen nicht einmal im Traume: Dazu war im Südosten die Korrelation zwischen nationaler und konfessioneller Zugehörigkeit viel zu unmittelbar, letztere noch unwegdenkbares Identitätsmerkmal der ersteren. Säkularisierung des Kirchengutes, Ersetzung der Sakral- durch die Umgangssprache, weltliche Volkserziehung anstelle des theologischen Bildungsmonopols schlossen kein *écrasez l'Infâme!* ein. Im Gegenteil: im Ringen um Nationwerdung gegen Türken- wie Habsburgerherrschaft muhten sich die Aufklärer im Sog des Deismus um philosophische Durchdringung einer geläuterten Volkskirche und erzielten auch einen gewissen Einbruch: Mußte Dositej Obradović⁵ noch dem Kloster entfliehen, um seine Freiheit zu gewinnen („Bücher, meine Brüder, Bücher und keine Glocken!“), so zählte die Donaumonarchie am Jahrhundertende unter den orthodoxen Bischöfen mindestens drei eingeschriebene Freimaurer; auch der spätere Metropolit Stratimirović war davor Logenbruder.

Noch irrelevanter der Einwurf, Aufklärung gefährde mit der Anzweiflung überlieferter Freund-Feindverhältnisse die herkömmlichen Bindungen zwischen den Nachbarvölkern orthodoxen Bekenntnisses. Gewiß hat sie sich um den Abbau von Erscheinungen einer primitiven und allzu iinaren Xenophobie Verdienste erworben. Ihr Weltbürgersinn hielt es im wesentlichen mit Saladins Gleichnis von den drei Ringen. Einem uniformen „Türkenhund“ gewährte es sowenig Platz wie einem Judenghetto. „Die bedauernswerten Türken erwarten,“ schrieb Obradović, „von ihren Derwischen etwas Vernünftiges zu hören und die armen und bedrückten Christen von ihren Mönchen. Was aber sollten die ihnen schon sagen, wo sie doch nirgends unter dem Himmel etwas anderes wissen als: Gib ein Almosen, gib alles, was du hast, stirb vor Hunger und vergiß dabei nicht, alle Menschen auf Erden zu hassen und zu verfluchen, die nicht deines Glaubens sind!“⁶

Die Philosophie des Rationalismus legte Schranken nieder, sie richtete keine auf. Sie öffnete Zugänge zu bisher unzugänglichen und darum bestaunten Welten der „Andersgläubigen“, ohne deshalb die orthodoxe

⁴ D. Popovici, *La littérature roumaine à l'époque des lumières*, Sibiu, 1915; A. Duşa, *Coordonate ale culturii româneşti în secolul al XVIII-lea*, Bucureşti, 1968.

⁵ M. Kostić, *Dositej Obradović u istorijskoj perspektivi XVIII. i XIX. veka*, Beograd, 1952; G. R. Noyes, *The Life and Adventures of Dimitrije Obradović*, Berkeley/Los Angeles, 1953.

⁶ W. Markov, *Dimitrije Obradović, ein serbischer Aufklärer an der Universität Halle*, in: *Festschrift zur 450-Jahrfeier der Martin-Luther-Universität Halle-Willenberg*, Halle, 1952, Bd. II, S. 107.

Koiné aus den Augen zu verlieren.⁷ Obradović selbst war deren lebendiger Kronzeuge. Aufklärung kam ihm nicht allein aus Westen; er „erwanderte“ sie im Rußland Prokopovičs und in Smyrna, Hochburg der griechischen Reformtheologie des Vulgaris; nach Deutschland zog er über die Stationen Konstantinopel und Galați; während die Zensur in Serbien auf seine Schriften zeitweilig Jagd machte, wurden sie von Bulgaren und Rumänen, die sie zu schätzen wußten, übersetzt.



Die im europäischen Südosten seit dem zweiten Jahrhundert-drittel spürbaren neuen ökonomischen Antriebe leiteten ohne Respekt vor ehrwürdigen Wappenschildern eine auf längere Sicht unvermeidliche Aus-höhlung der Feudalität immerhin ein. Das mit frischem Selbstbewußtsein aufgeladene Bürgertum sah sich in die Lage versetzt, durch Eingehen einer Vernunftthe mit Kleinadel und Beamtenschaft sein erschreckendes politisches Untergewicht innerhalb bestimmter Grenzen ein wenig zu kompensieren. Damit schien es sich einem Spätabsolutismus, dessen Reformbedürftigkeit sich zu Reformwillen steigerte, als brauchbarer Erfüllung-gehilfe zumindest abschnittsweise anzuempfehlen. So unvergleichbar darin die Positionen von Ungarn, Rumänen, Kroaten und Serben auch waren: Der Umstand, daß sie derselbe politische Verband — ganz oder teilweise — umschloß, notigte sie alle, für oder gegen die Offerten des „Josefinismus“⁸ Partei zu ergreifen und dabei unter sich Anziehung oder Abstoßung zu erzeugen.

Weniger graue Theorie als geübte Praxis, erfüllte der Josefinismus das durchaus zeitgemäße Bedürfnis der Krone nach Verwandlung ihres multinationalen Länderkonglomerats in eine einheitlich gelenkte moderne Verwaltungsmaschinerie, nach „einer Übereinstimmung einzelner Teile zum Ganzen“, wie es in den — anonymen — *Vertrauten Briefen zur Charakteristik von Wien 1793* etwas euphemistisch heißen wird.⁹ Die hierfür angesetzten Hebel bedingten — bisweilen harte — Eingriffe in überlieferte Strukturen und ständische Rechte oder vielmehr Vorrechte; sie prallten daher auf eine weitverzweigte Fronde der in ihren Sonderinteressen empfindlich getroffenen Privilegierten und veranlaßten andererseits die große Mehrheit der Aufklärer und der von ihnen Aufgeklärten, sich hinter einen Monarchen zu stellen, der in seinen Kronländern mit

⁷ E. Winter, *Die Pflege der west- und sudslawischen Sprachen in Halle im 18. Jahrhundert*, Berlin, 1954.

⁸ E. Winter, *Der Josefinismus. Die Geschichte des österreichischen Reformkatholizismus, 1740—1848*, 2. Aufl., Berlin, 1962.

⁹ *Vertraute Briefe zur Charakteristik von Wien*, Gorlitz, 1793, S. 93.

Abschaffung der Leibeigenschaft Toleranzpatent, „wohlfeiler Kirche“ und Gewerbeförderung Maßstäbe setzte, denen Physiokraten und Enzyklopädisten ihr Placet erteilten.

Die Allianz war zweifelsohne mit Mißverständnissen gepflastert. Josef II. bezweckte keine Abtragung seines *pouvoir arbitraire*; sein zentralistischer Schematismus verletzte nicht nur Konservatismus, Schmarotzertum und Aberglauben, sondern stellenweise — wie mit der Sprachverordnung — unveräußerliche Volksrechte. Er war nicht der „Bürger- und Bauernkaiser“, für den ihn seine „Partei“ hielt und dessen Fahnen Horeas aufständische Motzen 1784 gegen den siebenbürgischen Adel schwenkten. Wiewohl es nicht in Josefs Absicht lag, die Brücken zur Feudalwelt, die seine eigene war, hinter sich abzurechen, wurde sein Reformprogramm jedoch angemessener sozialer Stützen bedürftig. Da auch von ihnen Gelingen oder Scheitern des Experiments abhing, konnte die Intelligenz Hofräten und Bürokraten die Initiative der Diskussion weitgehend entwinden und den vom „Ketzerkaiser“ autoritär gezogenen Bannkreis eines „bis hierher und nicht weiter“ übertreten.

Diese zweite Phase des zu einer teils mehr gefühlten, teils aber auch schon bewußt angesteuerten bürgerlichen Umwandlung hinaufinterpretierten Josefinismus gab den Aufklärern eine Chance, wenn schon keinen kompletten politischen Katalog aufzublättern, so doch als Mitgestalter öffentlichen Lebens die Verwirklichung ihrer volksbildnerischen Projekte in Angriff zu nehmen.¹⁰ Parallele Bestrebungen innerhalb der Reformpartei übersprangen dabei nationale und klassenmäßige Abgrenzungen und Abstufungen, ohne sie zu verwischen. Staatsräson und Volksaufklärung — Josefinismus von oben und von unten — verharrten in latenter Spannung, die sich bei hoher Belastung im Konflikt entlud: Die jansenistischen Bischöfe von Ljubljana und Zagreb, Herberstein und Vrhovac, die höchsten Verwaltungsbeamten Kroatiens und Siebenbürgens, Skrléc und Brukenthal¹¹, gingen den steileren Weg der Linhart, Kralj und Hochmeister nur ein kurzes Stück mit. Stratimirović, einmal im Amt, kehrte zum „Gehorsam“ zurück, und Sećanac wurde auf dem Sabor von Timișoara 1790 von seinen eigenen, serbischen Notabeln verleugnet, während der *Supplex Libellus Valachorum*¹² 1791 wenigstens die Genugtuung erfuhr, von magyarischen Magnaten zu Fall gebracht zu werden.

¹⁰ E. Zollner, *Bemerkungen zum Problem der Beziehungen zwischen Aufklärung und Josephinismus*, in: *Festgabe für Hugo Hantsch zum 70. Geburtstag*, Graz/Wien/Köln, 1965.

¹¹ G. A. Schuller, *Samuel von Brukenthal*, 2 Bde, München, 1969; C. Gollner, *Der Kaiser und sein Gubernator (Joseph II. — Samuel von Brukenthal)*, „Forschungen zur Volks- und Landeskunde“. Bd XIII, Nr. 2, București, 1970.

¹² D. Prodan, *Supplex Libellus Valachorum*, București, 1967.

Gleichwohl bleibt einer „kosmopolitischen“ Kollektivleistung der josephinischen Aufklärungsetappe zu gedenken: der Logen. An ihrem geistigen und gar politischen *juste milieu*¹³ ist wenig zu heroisieren; ihre Ausstrahlung zu unterschätzen, scheint indessen verfehlt.

Die Logen der achtziger Jahre waren weder Nester der Konspiration noch ideologische Kommissionen und schon gar nicht Generalstabe des Umsturzes, sondern vor allem Treffpunkte: Orte des persönlichen Kontakts von Reformern und Revolutionären *in spe*, Umschlagplätze für Ideen und begehrte Bücher. Sie waren Korrespondenz- und Organisationszentren; Empfangsstationen und Transmissionen für das Gedankengut der französischen Sturmvögel wie der zahmeren italienischen und deutschen Klassiker unter den Lumières; Leitstellen zu Lesekabinetten, Gelehrten Gesellschaften und Redaktionen. Personalunionen wie in der Gestalt des „Multifunktionärs“ Martin Hochmeister in Sibiu waren nicht selten, und Richtungskämpfe — zwischen „Engländern“ und „Schotten“, Rosenkreuzern und Illuminaten — sorgten für Durchlüftung der Schablone und steife Ohren.

Noch bedeutsamer vielleicht, daß sich unter den „Brüdern“ — und manchmal sogar nur hier — Nationalitäten und Konfessionen: Katholiken, Protestanten, Orthodoxe und Uniaten als Gleiche unter Gleichen begegneten; nicht nur in den Offizierslogen der Militärgrenze, sondern ebenfalls in durchaus zivilen wie der Hermannstädter Gründung von St. Andreas zu den Drei Seeblättern, in der Piuarium-Molnar und Bánffy an der Seite Baussners wirksam wurden.¹⁴ Im Briefaustausch und durch häufige Visitationen vermittelte die Logenintelligenz die Erfahrungen ihrer Aufklärungsarbeit über Völker- und Ländergrenzen hinweg; ihr „Netz“ reichte bis Konstantinopel und Smyrna. Wäre von daher auf eine gemeinsame, eine „organische“ südosteuropäische Aufklärung unter dem Zeichen des Josefinismus und der Maurersymbole von Zirkel und Kelle zu schließen?

So weit möchte unsere Behauptung keinesfalls gehen. Eher wäre von einer Gleichläufigkeit der Entwicklung mit Berührungspunkten und verwandten Lösungsversuchen aus ähnlicher und dennoch unverwechselbarer Ausgangslage zu sprechen.

Die griechische Aufklärung stand zum Josefinismus in keinem Bezug; sie übersprang das deutsche Relais und schöpfte über die Mittelmeerroute unmittelbar aus erster französischer Hand; ihre politischen Visio-

¹³ Zur Statistik ihrer sozialen Zusammensetzung vgl. Haus-, Hof- und Staatsarchiv (HHSTA) Wien, Kabinettskanzlei, Vertrauliche Akten, 40, 41, 60, 67, 70, 72, ausgewertet in W. Markov, *I giacobini dei paesi asburgici*, „*Studii storice*“, Jg. III, Nr 3, 1962, S. 500.

¹⁴ C. Gollner, *Überlegungen zur Aufklärung bei den Siebenbürger Sachsen*, „*Forschungen zur Volks- und Landeskunde*“, Bd XIV, Nr. 1, București, 1971, S. 81.

nen belebten seit der Seeschlacht von Tschesmé (1770) und dem Frieden von Küčuk-Kainardži (1774) weit weniger Vorgänge in der Donaumonarchie als Erfolgsaussichten der russischen Zarin, die ihren zweiten Enkel vorsorglich auf den Namen Konstantin taufen ließ, gegenüber der Pforte. Sicherlich galt dies nicht ausschließlich für die dynamische Komponente der ionischen und insbesondere der ägäischen Inselgriechen, sondern mutatis mutandis auch für die phanariotischen Ableger in Walachei und Moldau.

Desgleichen pflegten die Lehrjahre ungarischer, rumänischer und südslawischer Intelligenz¹⁵ nicht in heimischen Logen zu beginnen, sondern an fernen Universitäten. Unter diesen ragte Wien begreiflicherweise bedeutungsmäßig hervor, saugte jedoch keineswegs die Mehrheit der Studiosi auf. Viele zogen weiter — nach Padua und Bologna, nach Tübingen, Leipzig, Halle und nicht zuletzt nach Göttingen, Modellhochschule der deutschen Aufklärung. Hier wie dort tranken sie aus annähernd denselben Quellen, zähflüssig akademischen oder heller sprudelnden der „unzünftigen“ Denker. Sie beschwerten ihre Ränzel mit Beccaria oder Soave, Wolff oder Baumeister, Lessing oder Sonnenfels, mit französischen und mitunter englischen Großen natürlich dazu. Sie befreundeten und stritten sich mit Landes- und Nachbarsleuten, deren Lebenspfade sie vielleicht nie wieder kreuzten und die dennoch, jeder an seinem Ort und nach seinen Kräften, ihren Völkern Fackeln in der Finsternis entzündeten, die dem von der Aufklärung entdeckten „Fortschritt“ vorausleuchteten auf ihren — ungleichartigen — Wegen und Umwegen zur „Freiheit“.



Die in dieser Form unvorhergesehene Probe aufs Exempel ließ nicht auf sich warten. Die Maulwürfe hatten wacker gewühlt, und am 14. Juli 1789 fiel die Bastille. „Unstreitig“ — kommentierte Marat in Vorwegnahme der Feuerbach-Thesen — „hat die Philosophie der gegenwärtigen Revolution den Weg bereitet, sie eröffnet und gefördert. Worte allein jedoch sind unzureichend: Es bedarf der Taten. Und wem sonst außer der Erhebung des Volkes verdanken wir die Freiheit?“¹⁶ Moniteurs de la Révolution nennt P. Abraham folglich die Vorausabteilung der Lumières noch in der jüngsten Literaturgeschichte des 18. Jahrhunderts. Indessen wird daraus schon das ganze Dilemma der südöstlichen Aufklärung ableitbar.

Reife, Reichtum und Bildungsgrad eines französischen Bürgertums mit breitem Hinterland drängten mit Macht danach, die in ihrem Hemmungs-

¹⁵ W. Markov, *Bemerkungen zur südslawischen Aufklärung*, in: *Deutschslawische Wechselseitigkeiten in sieben Jahrhunderten*, Berlin, 1956.

¹⁶ „L'ami du peuple“, Nr 35/36 vom 10. November 1789.

effekt penetrant verspürte Antinomie zwischen pays réel und pays légal nicht nur abstrakt mit dem Federkiel auf Papier zu spießen. Die politische Umwälzung bot sich als logische Sequenz; wenn man so will, als vordringliche Legalisierung eines an der Basis bereits vollzogenen Übergangs zu einer ertragreicheren Produktionsweise. Die durchgefeilten naturrechtlichen Begründungen einer volonté générale lieferten die Aufklärer aus ihren Waffenkammern einer die Nation fest konstituierenden Bourgeoisie als Rüst- und Schlagzeug frei ins Haus: Die „Vernünftigkeit“ ihrer dem erreichbaren Fortschritt in der gegebenen Situation gleichläufigen Interessen galt den Condorcet und Sieyès als schlechthin evident.

Von einer solchen Kongruenz konnte unter den in geschichtlichen Verzug geratenen Klassenverhältnissen Südosteuropas nördlich wie südlich der Donau keine Rede sein.

Josefs überbürdetes System scheiterte noch zu seinen Lebzeiten— laut einem wohlmeinenden ausländischen Beobachter „durch das Zusammenstoßen so vieler Kräfte, die sich gegeneinander rieben, gleich dem Schiff, das ohne Masten und Segel ein Spiel des Windes wird“.¹⁷ Seine Parteigänger, die unter Leopold II. noch zwischen Furcht und Hoffnung pendelten, stellte der Rückfall in ein Ancien régime sans phrase 1792 vor die Wahl zwischen Abschwörung und Verfemung. Mit dieser seiner Spaltung trat der Josefinismus in seine dritte und letzte Phase.¹⁸

Für den maßvollen, behördenfrommen Flügel bedeutete sie die schleunige Zurücknahme aus der politischen Kampflinie, mitunter auch reuige Umkehr bei demonstrativem Kappen der Taue zu jedweder Opposition. Einigen — Kramerius, Vrhovac, Budai-Deleanu — glaubt man das Bedauern anzumerken; an den Tatsachen änderte es nichts. Die Mitte, der das Gros der auf Haltung ihrer Posten bedachten Arrivierten der josefinischen Ära beizurechnen wäre, resignierte. Sie wahrte ehrendes Gedenken und schwieg; mancher vertraute es gleich Vávák der diskreten Stille seines Tagebuches an. Weder von Kaiser Franz noch vom Konvent angeht, flüchteten die vor ärgeren Schrecken Bangenden in untertänige Loyalitätsbezeugung bei Verwischung ihrer Maurerspuren; an ihrer Spitze trat Hofrat von Sonnenfels leise. Nicht alle dankten geistig ab, keiner aus dieser „inneren Emigration“ indessen raffte sich zum Handeln auf.

Wenige nur wagten den Sprung ins Ungewisse. In ihren Gesichtskreis trat, quer durch die Nationalitäten hindurch, die Revolution,

¹⁷ *Vertraute Briefe*, S. 211.

¹⁸ K. Benda, *Probleme des Josephinismus und des Jakobinertums in der Habsburgischen Monarchie*, „Südost-Forschungen“, Jg. XXV, 1966, S. 38 ff.

„efficacissima contra societatis civilis morbis medicina”,¹⁹ mit *Marseillaise* und *Eipeldauerlied*. Auf ihrem Boden trafen sich sogar Todfeinde von 1790, nationale Insurrektionäre gegen Josef und politische gegen Franz.

Es war also nicht „der” Josefinismus, der sich unter der Vorbildwirkung der französischen Weltveränderung über die literarische zur politischen Aktion entschloß, sondern eine Handvoll Aufklärer, die sich vom Liberalismus entfernten und der revolutionären Demokratie näherten. Um eine solche josefinische „Linke” — dem Ausdruck hat V. Bogdanov²⁰ Heimatrecht gewonnen — gruppierte sich 1794 ohne Ansehen der Nation in der sogenannten Jakobinerverschwörung des Ignaz Martinovics die zum Losschlagen treibende intellektuelle Avantgarde: „Quando quidem proxime ad instar Gallorum omnes liberi aequales erimus”.²¹

Leider hinkte der Vergleich auf beiden Füßen. Dieses Jakobinertum haftete mehr oder weniger an der edlen Absicht. Wo sollte hier eine revolutionäre Bourgeoisie herkommen, stark genug, um die Führung der Bewegung zu übernehmen? Wo konnte sie mit Hilfe einer Sansculotterie ihre Marschbataillone füllen? Wo war sie im Bereich der östlichen Leibeigenschaft mächtens und willens, die alles entscheidende Bauernfrage aufzuwerfen, ohne adlige Verbündete zu verprellen, auf die sie ihre eigene Schwäche verwies?²² Durfte man es billigerweise in Stellvertretung von walachischen oder moldauischen Bojaren erwarten, die zwar den politischen, nicht aber den sozialen Gehalt der aus Polen einfliegenden „französischen Ideen” bejahten?²³

Martinovics selbst hat bekanntlich versucht, die realen Klassenwidersprüche innerhalb des Revolutionsblocks durch einen Trick zu beheben, indem er in die breitere, gesamt-nationale Verschwörung einen esoterisch-demokratischen Zirkel einbaute — eine theoretische Stufenrakete sozusagen, auf die ihn vielleicht die Technik der freimaurerischen Hochgrade gebracht hat. Für seinen ersten, der „Klassenkoalition” zuge-dachten und für eine frühe Revolutionsetappe bestimmten *Katechismus* tauschte er „aux armes, citoyens !” gegen „ad arma, cives patriae nobiles et ignobiles !” aus;²⁴ der zweite faßte die Volksherrschaft weit schärfer, und es

¹⁹ HHSTA, Vertrauliche Akten, 36.

²⁰ B. Bogdanov, *Istoriја političkih stranaka u Hrvatskoj*, Zagreb, 1948.

²¹ HHSTA, Vertrauliche Akten, 35.

²² K. Benda, *Die ungarischen Jakobiner*, in: *Maximilien Robespierre, 1758—1794*, hrsg. von W. Markov, Berlin, 1961.

²³ N. Iorga, *La révolution française et le Sud-Est de l'Europe*, Bucureşti, 1934; G. Lebel, *La France et les principautés Danubiennes*, Paris, 1955; zum Kontrast, A. Ciurdariu u. T. Pavel, *Cronica revolutive franceze intr-un ziar contemporan din Transilvania (1789—1794)*, „Studii”, Jg. XIII, 1970, Nr. 1.

²⁴ *Catechismus occultae societatis reformatorem in Hungaria*, in: *A magyar jakobinusok iratai*, 3 Bde, hrsg. von K. Benda, Budapest, 1952—1957, Bd I, Nr 97.

fanden sich darin sogar Anklänge an das Fernziel einer „égalité parfaite“: ²⁵ allerdings eben als sorgsam gehütetes Geheimnis einer innersten, aufgekärtesten Elite. Kein Handwerker, kein rusticus cognominatus hat jemals davon Kenntnis erlangt, wie nah — im Kopf eines oder zweier Erfinder freilich vorerst nur — seine menschliche Emanzipation deponiert war: Wie sollte er dafür eine Barrikade besteigen? Ehe er eine Hand erheben konnte, starben die Väter der Idee auf der Budaer Blutwiese 1795 den Tod vereinsamer Martyrer.

Das Unternehmen, dem Martinovics als Federführer seinen Namen gegeben hat, verstand sich vor allem als revolutionärer Befreiungskampf gegen Habsburgerherrschaft und Magnatenregime in den Ländern der Stephanskronen; es appellierte an einen ungarländischen, noch nicht spezifisch magyarischen Patriotismus, und sein Schlüssel lag in Budapest. Das schließt nicht aus, sondern vielmehr ein, daß es nationale Begrenzungen übersprang: Riedel ²⁶ und Hebenstreit in Wien, der bürgerliche Protestant slowakischer Abkunft Hajnóczy ²⁷ und der Schlesier Wolstein, Kralj und Sečanac, der Kroatische „Untergrund“ und die „Steirische Komplizität“ standen dafür. ²⁸ Die „Jakobiner“ bezweifelten nicht, daß die Auslöschung von Feudalität und Absolutismus gemeinsame Aufgabe aller unterdrückter Völker sei; im besten Geiste der Aufklärung suchten sie eine „sainte alliance des peuples“.

Das mußte ihnen mißlingen; zustande kam statt dessen die Heilige Allianz der Könige. Jedoch hat die Aufklärung im Südosten Europas ihren Thermidor erstaunlich überlebt. „Die zum Schweigen gebrachten bürgerlich-nationalen Tendenzen lebten in der Tiefe der Gesellschaft weiter und sollten bald wieder aufflammen“ ²⁹ Über Rhigas und Vodnik, Ypsilanti und Vladimirescu, Karadžić und Gaj flossen sie in einen weiteren Turnus sich wechselseitig befruchtender revolutionärer Erneuerungsbewegungen ein, der die Ziehung von literarischen Scheidelinien zum „romantischen“ Nationalismus bis in den Vormärz in einige Verlegenheit bringt. Sie vermochten einen durch Konterrevolution und Restauration anderorten unterbrochenen Sachzusammenhang über äußere und innere Schwierigkeiten hinwegzuretten, der ihren Brückenbauern, wie uns scheinen will, zur Ehre gereicht.

²⁵ *Catéchisme de l'Homme et du Citoyen*, par Démonstrateur la Montagne, ebenda, Nr 98.

²⁶ A. Korner, *Andreas Riedel. Ein politisches Schicksal im Zeitalter der Französischen Revolution*, Köln, 1969.

²⁷ K. Benda, „Menschenfreund oder Patriot?“, in: *Studien über die Revolution*, Berlin, 1969.

²⁸ E. Wangermann, *From Joseph II to the Jacobin Trials*, London, 1959.

²⁹ K. Benda, *Nationalgefühl und Nationalitäten-Kämpfe in Ungarn am Ende des 18. Jahrhunderts*, „Anzeiger der phil.-hist. Klasse der Österreichischen Akademie der Wissenschaften“, 108. Jg. 1971, Nr 6, S. 55.

ZUR GESCHICHTE DER RUMÄNISCHEN AUFKLÄRUNG IN DER DONAUMONARCHIE

E. WINTER

(Berlin, DDR)

Schon bei meinen Studien zum Josefinismus¹ als katholischer Aufklärung stieß ich bei der Durchsicht der Berichte über das thesesianische Normalschulwesen in der Donaumonarchie auf die Rumänen. Der Serbe Janković war im südöstlichen Ungarn Direktor der Normalschule in Temeschwar und gab Lehrbücher in rumänischer Sprache heraus. Und in meinem letzten Wort zur Aufklärung in der Donaumonarchie² verwies ich nachdrücklich auf die rumänische Aufklärung. Von 1943 bis 1971 ging ich aber weite Wege, die mir die rumänische Aufklärung von immer neuen Seiten sehen oder, bescheidener, ahnen ließ.

Die Wichtigkeit Siebenbürgens für Südosteuropa wurde mir anlässlich einer Teilnahme an der Weltfriedenskonferenz in Bukarest 1950 plastisch deutlich. Das Bild, das Siebenbürgen vor allem vom Flugzeug aus bot, offenbarte den festungsartigen Charakter. Mitten aus den Tiefen der Moldau-Walachei einerseits, der ungarischen andererseits ragt die von dicht bewaldeten Bergen umschlossene Hochebene auf. Es wurde mir auch deutlich welche kulturelle Bedeutung diese Hochburg für Europa haben mußte. Hier trafen sich die verschiedensten Völker, die verschiedensten geistigen Bewegungen. Gleichzeitig wurde in dieser Geschichte der Begegnungen die ungerechte Zurücksetzung des autochthonen rumänischen Volkes deutlich. Trotzdem blieb dieses Volk stets der Hausherr und wirkte als Katalysator für die verschiedenen Kultureinflüsse.

¹ *Der Josefinismus und seine Geschichte*, Brunn, 1943 ; 2. verbesserte Auflage, Berlin, 1962.

² *Barock, Absolutismus, Aufklärung*, Wien, 1971.

Meine intensiven Studien im Archiv der Franckestiftungen in Halle 1947—1951 hatten mir die Rumänen in der Donaumonarchie viel näher gebracht als meine bisherige Sicht von Prag und Wien.³ Hervorragende Kulturpioniere, mit denen A. H. Francke sich zu umgeben verstand, wie H. W. Ludolf, A. Adelong brachten schon um die Jahrhundertwende des 17. um 18. Jahrhundert Nachrichten über die Bedeutung des rumänischen Volkes in der europäischen Volkerfamilie nach Halle. Und Francke erkannte rasch die Wichtigkeit, nachdem die pietistischen Emissäre auf die zentrale Lage, in der die Rumänen lebten, aufmerksam gemacht hatten.

Die Donaufürstentümer Walachei und Moldau bildeten das Verbindungsstück zwischen Ost- und Südost europa. Die Rumänen, selbst zur griechisch-orthodoxen Kirche gehörig, verbanden die russischen mit den bulgarischen und serbischen Orthodoxen. Die griechisch-orthodoxe Kirche erweckte aber im pietistisch-lutherischen Halle das größte Interesse. Hier schienen wichtige Bundesgenossen im Kampf mit der römisch-katholischen Gegenreformation zu sein. Der Sperriegel, den das gegenreformatorische Österreich gegen Südosteuropa aufgerichtet hatte, war aber schwer zu überwinden. Nur der freilich stets von Habsburg aufmerksam kontrollierte Weg über Schlesien, Slowakei, Ungarn stand für Halle zu den Rumänen offen. Er wurde fleißig beschritten.

Wie stets wirkten auch hier Basis und Überbau gegenseitig auf einander. Der Weg über den Jablunkapaß führte nicht nur griechische, serbische, bulgarische Händler zur Messe nach dem bei Halle gelegenen Leipzig, sondern auf diesem Wege gingen auch Schriften, Ideologien, Religionen, politische Auffassungen hin und her. Auch die Aufklärung in den verschiedensten nationalen und kirchlichen Färbungen fand hier eine wichtige Straße des Gedankenaustausches.

Aber Ludolf lernte während seines Aufenthaltes in Rußland (1692—1694) eine andere wichtige Kulturstraße kennen, die über die Donaufürstentümer ging. Der Archimandrit Chrysostomos, den er in Petersburg kennenlernte, machte ihn nämlich auf die Bedeutung der rumänischen Brücke von Italien über Albanien nach Rußland aufmerksam. Auf diesem bisher viel zu wenig gesehenen Weg fand die italienische Aufklärung, wie sie von Sarpi und Muratori entwickelt wurde, den Weg über Rumänien nach Rußland, wo sie in Prokopović, der um 1700 in Rom studierte, einen hervorragenden Vertreter fand. Der Bahnbrecher der Aufklärung in der russisch-orthodoxen Kirche Prokopović, Professor an der von dem Moldauer Mohyla errichteten Akademie in Kiew, holte sich

³ *Die Pflege der west- und sudslawischen Sprachen in Halle. Beiträge zur Geschichte des bürgerlichen Nationwerdens der west- und sudslawischen Volker. Halle, 1954.*

entscheidende Anstöße zu seiner aufgeklärten Gesinnung in Rom. Wenn er auch auf der Rückreise von Rom nicht den Weg über die Walachei nahm, sondern über Deutschland nach Rußland zurückkehrte, ist ihm der moldauisch-walachische Weg von Kiew aus, wo er dann lehrte, sehr vertraut. Der Hospodar der Moldau, ein Nachfahre Mohylas, D. Cantemir, kommt 1711 nach Kiew.

In Rumänien, vor allen in Siebenbürgen und Südostungarn trafen sich also zwei Straßen der Aufklärung. Der Weg von Halle nach Konstantinopel und der von Rom nach Kiew. Bukarest, der Sitz des Fürsten der Walachei, war der Schnittpunkt. Von Bukarest fuhrte über den Predealpaß der Weg nach Siebenbürgen. Hier war Cronstadt die erste Stadt, die auf dem Weg nach Halle lag. Deswegen fand Cronstadt immer in Halle ein besonderes Interesse, wie das Archiv der Franckestiftungen in Halle ausweist. Von Cronstadt sah man hinab auf die Walachei und den Weg nach Bukarest und von Bukarest nach Cronstadt gingen Ärzte, Lehrer und Erzieher. Vor allem unter dem Fürsten der Walachei Konstantin Brâncoveanu (1688—1714) herrschte eine rege Verbindung zwischen Bukarest und Siebenbürgen.

In der walachischen Tiefebene floß die Donau ins Meer. Die Donaumonarchie hatte aber an der Mündung dieses Flusses das größte Interesse. Siebenbürgen war der Horst des Doppeladlers, von wo er spähte wie er sich der Donaumündung bemächtigen könnte. Freilich waren die sogenannten Donaufürstentümer vorläufig fest im Besitz des Osmanischen Reiches. Aber auch dem nordischen Doppeladler war die Bedeutung der Walachei mit der Donaumündung nicht unbekannt. So stießen hier die politischen Interessen von drei Großmächten zusammen. Solche politischen Interessen sind immer auch mit kulturellen Begegnungen eng verbunden. So mußte die Walachei notwendig eine wichtige Drehscheibe werden, deren Bedeutung schon um 1700 erkannt zu haben ein Verdienst Franckes in Halle war. Deswegen das lebendige Interesse in Halle für diesen kulturellen Hochsitz Siebenbürgen.

Nach der Zurückdrängung der Turken aus Siebenbürgen Ende des 17. Jh. waren die Habsburger bemüht die Vorherrschaft der römisch-katholischen Kirche auch hier zu festigen. Zu diesem Zweck wurde die rumänische orthodoxe Kirche in Siebenbürgen die bisher enge Verbindung mit Kiew hatte, — so, daß sie ihre kirchliche rumänische Literatur in kyrillischer Schrift druckte —, gezwungen um 1700 die Union mit Rom anzunehmen. Es gab also nun auch den Weg Rom — Wien — Siebenbürgen, der freilich kein Weg für die Aufklärung, sondern durch die in dieser unierten Kirche maßgebenden Jesuiten ein Weg der Gegenreformation wurde, die alle Ansätze der Aufklärung zurückzudrängen suchte.

Umso eifriger bemühte sich Halle, unterstützt von Preußen, auch diesen neuen Riegel zu durchbrechen. Schon Ludolf und Adelung gingen von Konstantinopel und dem Vorderen Orient, wo sie als pietistische Späher wirkten, über die Walachei, Siebenbürgen, Jablunkapaß, Schlesien nach Halle beziehungsweise nach Berlin, wo sie von ihren Erkundigungen Bericht erstatteten.

Der Schüler Franckes, Ch. Voigt, wurde deswegen, nicht zuletzt auf diese Berichte hin, 1710 eigens nach Siebenbürgen geschickt. Nicht zufällig, freilich schon zu spät, meldete sich 1714 der Moldauer Basilius Theodorus, der, sicherlich von Adelung angeregt, in Halle 1704 mit dem Studium begonnen hat. Er war dann später auf dem Athos Monch geworden und meldete sich Anfang 1714 aus Bukarest. Er gehörte wohl zu den 1703 im collegium orientale in Halle verzeichneten Griechen. Unter Griechen waren nicht nur der Volkszugehörigkeit nach Griechen bezeichnet, sondern Angehörige der griechisch-orthodoxen Kirche. In seinem Briefe berichtet Basilius, daß er in Bukarest die Verbindung mit Halle über einen Arzt aus Sibiu aufgenommen, der an den Hof von Brâncoveanu berufen worden war. Er zeigt sich von der Herausgabebetätigkeit in Halle sehr beeindruckt und möchte die Verbindung mit Francke nicht mehr verlieren. Vorher hatte Voigt am 23. Juni 1712⁴ Francke mitgeteilt, wie sehr Brâncoveanu und der rumänische orthodoxe Bischof von Rinnik sich für Bildungsfragen interessieren und wie in der Walachei „wirklich der Anfang gemacht wird Schulen und Armenhäuser anzulegen“. Die Verbindung mit „verständigen Leuten“ werde in Bukarest gesucht.

Doch dieser verheißungsvolle Anfang geistiger Begegnungen mit Halle über Siebenbürgen, mit der Aufklärung, fand vorzeitig ein Ende. Voigt wurde 1713 auf Betreiben der Jesuiten durch den kommandierenden österreichischen General abgeschoben. Und selbst die Intervention eines Leibniz zu seinen Gunsten konnte in Wien die Rückkehr Voigts nach Siebenbürgen nicht ermöglichen. Kennzeichnend begab sich Voigt dann von Wien nach Schemnitz in Oberungarn, das an der Straße Leipzig-Berlin über den Jablunkapaß nach Ungarn lag. Für die Zähigkeit der Bestrebungen Voigts spricht sein Brief an Adelung vom 20. Dezember 1713 aus Wien, in dem er von 21 „griechischen Kindern“ erzählt, gemeint sind rumänische, die er in Siebenbürgen ausgesucht und die „sich sehr wohl anließen und überaus große Hoffnungen machten“. Und er fügt kennzeichnend für den großangelegten Plan hinzu: „so ein gutes Fundament zur Correspondenz mit Griechen und Wallachen außerhalb Siebenbürgens gelegt wird“. Der Brief von Basilius Theodorus von Anfang 1714

⁴ *Berliner Francke-Nachlaß*, Kapsel 27.

fügt sich gut in diesen Zusammenhang. Brâncoveanu aber wurde April 1714 vom Sultan gestürzt. Phanarioten, Griechen aus dem Phanar, dem Griechenviertel in Istanbul, wurden als Zuverlässigere fortan Fürsten.

Halle hatte aber mit Voigt eine gezielte Kulturpolitik in der Donaumonarchie begonnen, die immer intensiver wurde. Ich habe dafür Bausteine in meinem Buch „Die Pflege der west- und südslawischen Sprachen in Halle im 18. Jahrhundert“ zusammengetragen. In dem Aufstand der walachischen Hirten und Bauern 1756 wirkte sie sich, am Anfang des Siebenjährigen Krieges, spektakulär aus, wenn auch die Zusammenhänge in Dunkelheit blieben. Einer der wichtigsten Agitatoren in diesem Aufstand war nämlich niemand anderer als Sophronios Popovich, von den Rumänen *dela Cioara* (der Rabe) genannt. Er hatte aber 1750 in Halle studiert, fuhrte geistig den Aufstand und flüchtete nach dem Fehlschlag in die Walachei, von wo er weiter auf die Rumänen in der Donaumonarchie zu wirken suchte. Vor allem stellte er die Verbindung des rumänischen orthodoxen Bischofs von Rimnik in der Walachei, das ein wichtiger Mittelpunkt des rumänischen Buchdruckes war, mit dem serbisch-orthodoxen Bischof von Buda in Ungarn, der sich auch der rumänischen Orthodoxen annahm, her.

Das geistige Zusammenwirken von Serben und Rumänen kann gerade nach den Hallenser Quellen nicht hoch genug in Anschlag gebracht werden. Raab (Gjör) und Bratislava waren wichtige Schulmittelpunkte nicht nur für Serben sondern auch für die Rumänen. Von hier gingen die Begabtesten nach Halle, von wo die Serben nicht selten nach Kiew gingen. Kiew aber war wieder Ausgangspunkt der griechisch-orthodoxen Mission bei den Rumänen und Serben und Bulgaren auf dem Wege Moskau — Rom.

Diesen Kulturkreislauf Sudungarn — Halle — Kiew organisiert zu haben, dafür ist nicht wenig der Kiewer Todorskyj bahnbrechend tätig gewesen. Er studierte 1729—1735 in Halle und brach 1735 über Schlesien nach Ungarn auf, wo er in den griechisch-orthodoxen Klöstern in Nord- und Sudungarn für seine Übersetzungen pietistischer Schriften von Arndt, Francke ins Ukrainisch-Kirchenslawische und eine Bibelübersetzung in derselben Sprache als Bahnbrecher auch für die Aufklärung in diesen Klöstern wirkte. Er hat diese veranlaßt ihre Begabtesten in die evangelischen Schulen in Raab und Bratislava und dann nach Halle zu schicken. So drang die russisch-orthodoxe Aufklärung, wenn auch sehr gemäßigt, in die orthodoxen Klöster in Ungarn ein, an der auch die Rumänen, wie der Fall des *dela Cioara* zeigt, nicht ohne Erfolg teilhatten.

Die Zusammenhänge *dela Cioaras* mit Halle waren in Wien nicht verborgen geblieben. Sie trugen dazu bei den unierten rumänischen und

ukrainischen Kirchen in Ungarn größere Handlungsfreiheit als bisher zu geben. Sie waren bisher, von Jesuiten überwacht, den römisch-katholischen Bischöfen völlig unterstellt. Der um die nationale Wiedererweckung der Rumänen in Ungarn nicht unverdiente rumänische unierte Bischof Micu-Clain wurde nach 1740 wegen seiner rumänisch nationalen Einstellung vom Bischofsitz verdrängt und floh 1746 nach Rom, wo er im Exil starb. In diese Lücke stießen nun die rumänischen Orthodoxen, unterstützt von dem Pietismus in Halle, und kämpften 1756 in Bauernaufständen um eine bessere rechtliche Stellung der Rumänen.

Diese geistliche Campagne, sichtlich von Preußen am Anfang des Siebenjährigen Krieges unterstützt, nahm einen antihabsburgischen Charakter an, der für die Donaumonarchie gefährlich wurde. Da inzwischen sich in Wien seit 1750 die katholische Aufklärung durchzusetzen begann, die gegen den katholisch-konfessionellen Barock-Absolutismus die Toleranz gegen Nichtkatholiken lehrte, wurde der Druck mit der Kirchenunion bei Ukrainern und Rumänen gelockert. Die Serben hatten das Privileg, an der serbisch-orthodoxen Kirche festhalten zu dürfen, stets bewahrt.

Es ist interessant in diesem Zusammenhang den Briefwechsel des lutherischen Geistlichen Peter Clos mit G. A. Francke 1740—1760 einzusehen.⁵ Er zeigt wie gerade auch in der Zeit der Schlesischen Kriege 1740—1748 und 1756—1763 der Briefwechsel eifrig weitergeführt wurde. Kaufleute aus der Walachei und dem Osmanischen Reiche übernahmen die Besorgung von Schriften und Briefen auf ihren häufigen Reisen zu den Leipziger Messen. Schriften in Halle gedruckt, gingen in Sendungen von mehreren Zentnern an den Buchbinder Kampf in Preßburg, der sie dann nach Siebenbürgen weiter vermittelte, wie Francke an Clos am 2. Juni 1758 berichtet. Flüchtlinge, angeblich vor konfessioneller Unterdrückung, wurden illegal von Cronstadt nach Bukarest gebracht, wo es sich dann, wie 1747 im Fall eines angeblichen polnischen Expiaristen, um einen Erpresser oder kaiserlichen Agenten handelte, der den Fluchtweg über Cronstadt nach Bukarest erforschen wollte. Clos erkundigt sich nun in Halle, was er zu tun habe um das Mißtrauen der österreichischen Behörden zu beruhigen. Hier hebt sich einmal der geheime politische Vorhang über dieser wichtigen Handels- und Kulturstraße von Bukarest nach Halle über Cronstadt. Am 21. August 1747 fragt der Professor Callenberg in Halle über G. A. Francke an, wie sich Schule und Bildung in der Walachei ganz in der Tradition von Halle entwickelt haben, wo schon um 1700 die Walachei in Erkenntnis der wichtigen Wege für kulturelle Verbindungen im Blickpunkt des Interesses stand.

⁵ *Archiv Franckestiftungen Halle C393.*

Um diese für die Donaumonarchie, wie die Schlesischen Kriege deutlich gemacht hatten, gefährlichen Verbindungen zu zerstören, mußte die katholische Aufklärung unterstützt werden. Wien setzte deswegen um 1760 in Rom wenigstens die hierarchische Unabhängigkeit der unierten Bischöfe in Ungarn durch und bekämpfte die bisher gepflegte katholisch konfessionelle Intoleranz. Die katholische Aufklärung entwickelte sich nun rasch in der Donaumonarchie. Sie machte dann die pietistische Aufklärung unnötig. Beide Bewegungen kamen aus den gleichen geistigen Wurzeln der Aufklärung und mußten mit der Orthodoxie ihrer Kirchen den gleichen Kampf führen.

So gewann auch die von der katholischen Aufklärung getragene Volksschulreform seit 1775 unter Maria Theresia gerade auch unter den Rumänen eine günstige Aufnahme. Sie wurde neben der Aufhebung der Leibeigenschaft wichtige Grundlage für die nationale rumänische Wiedergeburt in Siebenbürgen. So konnte ein rumänischer Josefinismus entstehen, der um Geschichte und Sprachwissenschaft verdiente Männer, wie Clain-Şincai, einen Neffen des unierten Bischofs, und Maior zu den Ihrigen zählte.⁶ Sie haben sich von kirchlichen Bindungen bereits weitgehend gelöst. Ähnlich wie der Serbe E. Janković, der in Halle studiert hatte, riefen sie ihren Konnationalen zu: „Wo seid Ihr, warum schlaft Ihr? Der Morgen ist angebrochen, wacht auf!“ Die katholische Aufklärung trat an die Stelle vom Pietismus, Josefinismus und Petrinismus, österreichische und russische Aufklärung begegneten sich bei den Rumänen.

Diese kurzen Hinweise auf Wege und Abwege, die bisher in der Kulturgeschichte noch zu wenig gesehen wurden, sollen zu einer gründlicheren Erforschung der angedeuteten Zusammenhänge, die aber in ihrer Zeit von großer Bedeutung waren, kurz anregen.

⁶ Vgl. W. Bahner, *Das Sprach- und Geschichtsbewußtsein in der rumänischen Literatur von 1780–1880*. Berlin, 1967.

VIE DES ŒUVRES ET VIE DES HOMMES
DANS LA SOCIÉTÉ ROUMAINE (1650—1848).
CONTACTS CULTURELS ET STRUCTURES MENTALES

ALEXANDRU DUȚU
(Bucarest)

Les témoignages écrits d'une époque sont susceptibles d'interprétations diverses : l'exploration peut choisir une série de textes, afin d'y surprendre l'évolution de certaines formes du langage ou d'y décanter des valeurs esthétiques ou encore d'y relever des expressions philosophiques ; elle peut, tout aussi bien, s'occuper en priorité des circonstances historiques qui ont favorisé l'apparition de certaines catégories d'ouvrages ou se consacrer à l'investigation d'une œuvre individuelle. Mais n'importe l'angle sous lequel le problème sera abordé, l'examen révélera toujours les sources mises à profit, les filières à travers lesquelles les œuvres étrangères ont inspiré les créateurs ou incité les traducteurs à leur donner une forme nouvelle.

Ces interprétations portent notamment sur le processus d'élaboration, tout en fournissant souvent des données sur la diffusion des œuvres. Certes, une histoire de la culture écrite doit présenter, pour être vraiment authentique, la vie des œuvres. Chaque livre, une fois rédigé, est entraîné dans le courant de la vie : il se maintient dans l'« actuel » ou disparaît ne faisant plus surface que de temps en temps avant d'être définitivement englouti dans l'oubli. Le mécanisme subtil de ce mouvement incessant évoque l'évolution du goût, la métamorphose des mentalités, les ressorts intimes des psychologies sociales.

Mais l'interprétation peut pousser encore plus loin. En dépassant la description minutieuse des relations successives établies entre une culture et les autres à une certaine époque, elle s'enrichira en reconstituant les

structures mentales qui ont mis en branle le mécanisme des contacts culturels. Organisées chronologiquement et — dans la mesure du possible — quantitativement, les sources écrites (imprimées ou manuscrites) sont interrogées jusqu'à ce qu'elles dévoilent tout ce qu'elles peuvent bien contenir quant aux préoccupations des hommes qui les ont rédigées et des hommes qui les ont lues, leur état d'esprit, leurs aspirations, leur vision du monde et de la société. L'élément étranger assimilé fusionne avec les représentations individuelles et collectives des mouvements culturels de grande envergure dans les courants d'idées qui nourrissent les états d'esprit d'une portée toute particulière pour la vie des sociétés. Dans certaines étapes, le témoignage écrit s'avère étroitement lié à celui figuratif ou oral ; une telle homogénéité introduit le chercheur dans le tourbillon des groupes sociaux, lui permettant de saisir les ressorts psychologiques de certaines formes déterminées du dialogue culturel. Le texte des ouvrages et l'ensemble des éléments révélateurs de la vie intellectuelle considérés sous cet angle sont susceptibles d'offrir des données précieuses pour une meilleure compréhension de la vie des hommes de jadis.

Bien que souvent démembrés par les nombreuses lacunes dues à diverses calamités, les témoignages roumains écrits des XVII^e — XVIII^e siècles se prêtent néanmoins à pareille investigation. On constate entre les années 1650 et 1848 — limites conventionnelles d'un laps de temps qui débute avec les premiers pas de l'humanisme roumain pour s'achever dans la tourmente idéologique qui marqua le milieu du siècle dernier — toute une série de livres et de manuscrits reflétant une vigoureuse continuité culturelle et une gamme d'attitudes suffisamment riche pour permettre une incursion fondée sur des arguments solides dans la psychologie des hommes de cette époque.

Pour pénétrer dans l'intimité de leur vie intellectuelle, l'historien devra recourir à d'autres paramètres que le critique littéraire, plus attentif, à l'ordinaire, aux données biographiques des auteurs et plus sensible à l'expression artistique. L'historien aura tout d'abord à dépasser l'analyse purement esthétique de toute œuvre d'incontestable valeur artistique, pour l'encadrer dans la « littérature » de ladite époque, l'ajoutant aux livres de série qui coexistent avec elle à un moment donné dans la lecture des hommes¹. C'est en suivant cette voie qu'il pourra intégrer « la littérature » dans l'ensemble des langages et comportements qui constituent une

¹ Voir en ce sens Werner Krauss dans sa préface à la *Französische Drucke des 18. J. in den Bibliotheken der DDR*. Berlin, Akademie Verlag, 1970, p. VII—X et Pierre Orecchioni, dans son étude du volume *Le littéraire et le social*, Paris, Flammarion, 1970, p. 52—53.

culture »². Ceci veut dire que l'historien, tout en suivant le fil des textes imprimés et manuscrits, aura à recourir aussi à d'autres catégories de documents susceptibles d'éclairer le mode de vie des hommes d'une certaine époque. Des documents écrits, sans doute, mais aussi des documents figuratifs ou oraux lorsque le secteur de l'activité écrite n'arrive pas à couvrir toute la gamme de l'expression culturelle. Ensuite, l'interprète devra tâcher d'établir les antécédents du groupe de témoignages d'une certaine étape, ainsi que leur succession. A cette occasion il sera amené à constater que les différentes catégories de témoignages ont des existences variables. Il pourra de la sorte circonscrire dans la micro-histoire ce qui tient de l'étape respective ou bien suivre « l'histoire conjoncturelle » ou enfin, « l'histoire structurale ou de longue durée », qui « est à la limite du mouvant et de l'immobile et, par ses valeurs longtemps fixes, fait figure d'invariant vis-à-vis des autres histoires, plus vives à s'écouler et à s'accomplir, et qui, en somme, gravitent autour d'elle »³.

Dans ces conditions, des contacts qui semblent régis par la seule préférence individuelle s'insèrent dans l'évolution des structures mentales d'une société fondée sur l'héritage du passé et mue par les impératifs de l'existence économique et sociale qui aiguillent les hommes vers les centres culturels jouissant d'une force d'attraction reconnue. C'est ainsi que l'interprétation aborde la plus intéressante problématique de l'histoire culturelle, celle de l'unité et de la diversité des zones à destinées culturelles analogues, suivant les deux mouvements d'intégration mentionnés par le P^r Mihai Berza : ces « deux tendances vers l'unité qui se présentent comme les degrés d'un même processus : unité régionale, qui nous permet d'envisager le Sud-Est européen non seulement comme zone géographique, mais comme un ensemble de vie historique, et unité générale des sociétés humaines, dans laquelle la société du Sud-Est a une place qui reste à définir d'une manière plus précise »⁴.

Si les assimilations d'une culture peuvent indiquer la nature des contacts culturels, elles peuvent en même temps révéler certains aspects structuraux de la « littérature ». C'est en ce sens que s'imposent à l'attention du chercheur les trajectoires temporelles des œuvres, ainsi que les rapports établis successivement entre les témoignages écrits et ceux d'un autre genre. Et la vie des œuvres s'avère toujours liée à l'existence des hommes qui se sont exprimés à travers elles, fondant sur elles leur

² Robert Mandrou, *Histoire littéraire et histoire culturelle*, « Revue d'histoire littéraire de la France », Paris, 1970, 5-6, p. 864 et les conclusions de son livre *Introduction à la France moderne. Essai de psychologie historique, 1500-1640*, Paris, Albin Michel, 1969.

³ Fernand Braudel, *Ecrits sur l'histoire*, Paris, Flammarion, 1969, p. 112.

⁴ Mihai Berza, *Exposé dans les Actes de la première réunion de la Commission d'histoire des idées dans le Sud-Est de l'Europe*, « Bulletin AIESEE », 1966, p. 9.

pensée et leurs actes. Cette façon d'explorer les assimilations conduit à la mise au jour des structures mentales d'une société et du mécanisme de leur développement dans l'ambiance culturelle de toute une zone historique et géographique.

I. En suivant la trajectoire des œuvres, on constate une variation des **ondes du temps**. Saisissante entre toutes nous semble être la façon dont ces trajectoires se multiplient à certains intervalles. Les moments d'intense activité intellectuelle sont marqués par la fréquence des rééditions ou des copies d'après les œuvres déjà entrées dans le circuit, rééditions et copies concomitantes à la parution d'œuvres nouvelles. Etudiant l'activité typographique de la fin du XVIII^e siècle dans la culture néogrecque, C. Th. Dimaras constate que les années 1791—1800 constituent un « temps » essentiel dans le développement de cette culture. Son étude le mène à induire que les intervalles similaires à celui-ci reflètent le fait qu'au cours d'une période plus longue il y a des « densités » différentes, susceptibles de contribuer à la périodisation de la culture écrite et à la précision du rôle tenu par les générations⁵. De toute façon, ils manifestent un regain de la vie intellectuelle.

L'organisation quantitative de la production écrite peut offrir les bases les plus sûres pour la délimitation de telles périodes. Toutefois, quand il s'agit d'une culture ayant subi fréquemment des calamités qui engendrèrent des pertes considérables, l'indice quantitatif ne garde qu'une valeur orientative. Essentielle en l'occurrence est la parution, à brève échéance et en nombre suffisant, d'ouvrages d'un contenu inédit.

Pour ce qui est de la culture roumaine, une période d'évidente densité est celle de la seconde moitié du XVII^e siècle. A ce moment-là, dans l'intervalle de quelques décennies un nombre considérable d'œuvres font leur entrée dans le circuit de la culture écrite. D'autre part, des livres entrés dans ce circuit à une étape antérieure connaissant une diffusion au rythme accéléré par la filière manuscrite, alors que les imprimeries (qui ne traverseront plus, comme au XVI^e siècle, des moments de morte activité) sortent des livres de culte et des livres de sagesse, voire des œuvres en vers. Des écrits ignorés auparavant et emprunté directement du grec apparaissent maintenant, en même temps qu'un lot important d'œuvres originales. En remontant le courant temporel, on constatera l'installation définitive de la langue roumaine dans les livres de culte ; à partir de cette étape, les chronographies vont se perpétuer jusqu'au XIX^e siècle et on constatera aussi le foisonnement des chroniques de cour

⁵ C. Th. Dimaras, *La Grèce au temps des Lumières*, Genève, Droz, 1969, p. 37—38.

et des boïards⁶. Les livres de sagesse seront copiés et réédités et des écrits nouveaux s'accumuleront sans cesse⁷. Des ouvrages historiques originaux seront copiés et on éditera de nouveaux codes de lois. Ce tour d'horizon montre que la deuxième moitié du XVII^e siècle et les deux premières décennies du siècle suivant comportent plusieurs catégories d'écrits. Il y a d'abord les livres du moment, ceux qui s'inscrivent dans les débats propres à l'époque et ne seront plus repris jusqu'en 1848 (tel est le cas des chapitres d'Agapet). Viennent ensuite les ouvrages qui vont se perpétuer par des rééditions et des copies, et auxquels s'ajouteront peu à peu d'autres titres (les livres de sagesse) et — enfin — les livres constituant des têtes de séries (notamment dans les domaines de la littérature juridique, de l'historiographie nationale, de la littérature de délectation).

Les œuvres littéraires accusent elles aussi un *âge* : les unes se fanent et meurent alors que d'autres commencent à peine leur traversée du temps. De même, elles ont une *hérédité* révélant diverses attaches — avec Byzance, le mouvement culturel néo-grec, les foyers culturels de Pologne ou d'Italie, les courants d'idées suscités par la Réforme et la Contre-réforme. Ces attaches deviennent plus évidentes dès qu'on procède à la somme des données révélatrices des possibilités d'information, telles que la lecture facilitée par des contacts avec la Pologne, Constantinople, l'Italie, voire la France (ainsi que le montrent les bibliothèques du prince Brancovan, du Stolnic ou des Crétzoulescou) ou l'instruction acquise grâce à la fréquentation des grandes écoles de l'intérieur (les académies princières de Jassy — 1640, Tirgoviște — 1646 et Bucarest — 1694 et celles des villes de Cîmpulung — 1670 et de Făgăraș — 1657) et de l'étranger (Constantinople, Bar, Padoue, etc.). On arrive ainsi à distinguer les différences de tension à l'intérieur de la culture écrite et les directions qu'on lui a imprimées. C'est ainsi que l'œuvre écrite s'insère dans la mentalité des hommes d'un moment donné ; son apparition itérative exprime une permanence. Sur le palier de la longue durée, elle rend manifeste une certaine manière de penser et de sentir.

II. Toutefois, la culture écrite ne restera pas identique à elle-même au cours des différents moments de densité qui se succèdent ; le volume et la diversité des livres et manuscrits indiqueront la variation des capa-

⁶ Cf. Paul Cernovodeanu, *Préoccupations en matière d'histoire universelle dans l'historiographie roumaine aux XVII^e et XVIII^e siècles*, I, « Revue roumaine d'histoire », 1970, 4, p. 684—689.

⁷ Les commentaires dans notre ouvrage *Les livres de sagesse dans la culture roumaine*, Bucarest, 1971, chap. *L'apparition du bréviaire du lettré*.

cités d'expression écrite. C'est ce que nous entendons par le cadre de l'expression.

Le mot écrit occupe une place assez clairement précisée parmi les modalités auxquelles l'expression culturelle fait appel jusque vers le milieu du XVII^e siècle. L'œuvre écrite a une valeur de document statuant sur des vérités indiscutables. Son texte servira à l'Eglise, dans les chancelleries princières, aux documents et chroniques de cour. Naturellement, il servira aussi aux communications immédiates, dans la correspondance. Mais on ne fera pas appel à l'écriture pour débattre sur une question. Les presses appartenant à l'Eglise impriment des livres de culte, les centres monastiques rédigent des manuscrits de caractère religieux, les cours princières et celles des boïards s'occupent de la rédaction des annales. Sans doute, la capacité individuelle ne peut être entravée et les lettrés donnent des ouvrages nouveaux reflétant les tendances intellectuelles qui commencent à s'esquisser. Cependant, dans son ensemble, l'écriture se fond dans la culture homogène qui englobe la parole, l'écriture et la peinture. De même que dans toute civilisation traditionnelle c'est l'ouïe qui prédomine dans le rapport « ouïr — dire », rapport qui s'associe sur un plan secondaire à celui de « voir — faire ». On a déjà noté du reste que dans les cultures sud-est européennes l'ouïe était considérée comme le plus autorisé et digne de foi entre les sens humains. La Serbie médiévale désignait le témoin par le terme « svedok » (individu sachant quelque chose sur un événement ou une personne) ou par « posluh » (personne pouvant fournir une relation ouïe), donc ni dans un cas, ni dans l'autre le témoin n'avait pas la qualité d'observateur, d'homme « ayant vu ». La gesticulation aussi se soumettait aux influences, se modifiant pour exprimer même l'affirmation et la négation⁸. Mais peu à peu le rôle de l'écriture gagne en importance, sans pourtant arriver avant le XIX^e siècle à subjuguer la parole. Sûrement, cette difficulté à dominer la parole était due aussi à la rhétorique, souveraine jusque vers la fin du XVIII^e siècle.

Donc, vu les circonstances, l'écriture n'enregistrera pas, avant le XIX^e siècle, la gamme tout entière de l'expression, ne retenant qu'une partie des formes d'extériorisation propres à la mentalité. Mise au service d'une certaine fonction, investie d'une autorité reconnue dans la vie des collectivités, l'écriture reflète l'accomplissement d'un « *officium* » — princier, ecclésiastique ou aristocratique. On rédige par écrit les décrets du prince, les événements mémorables sont gravés sur pierre pour l'éternité, on reproduit les livres de culte, les moments décisifs dans la desti-

⁸ Traian Stojanovich, *A Study in Balkan civilization*, New York, A. Knopf, 1967, p. 53-54, 58.

née d'un pays sont consignés par écrit. Quant aux autres domaines de la vie collective et individuelle, ils devaient trouver leur expression dans les « littératures » orale et figurative. C'est pourquoi on ne saurait retrouver dans l'écriture toute l'activité intellectuelle de la société ; jusqu'à l'époque de l'humanisme, elle ne sera réservée qu'à l'activité « officielle ». Avec l'humanisme, l'écriture commence son expansion, parachevée par le romantisme — époque où elle envahira tous les secteurs de la vie intellectuelle, se détachant à jamais du folklore et des arts plastiques.

Aussi, est-ce tout évident qu'une série de besoins spirituels ne pouvaient s'exprimer que par la voie orale ou par les moyens dont disposent la sculpture et la peinture. Toute une société s'est « délectée » en écoutant ballades et chansons, en participant aux fêtes et coutumes liées au cycle annuel et ceci jusque tard, dans les premières décennies du XIX^e siècle. Le drame religieux, cultivé par l'Eglise, fournissait d'autres occasions de participer à un « spectacle ». C'est pour cette raison qu'il n'est pas nécessaire de construire toute une théorie destinée à expliquer l'interférence des divers niveaux culturels par l'appel à l'existence des trouvères de Cour⁹. Les voyageurs étrangers ont fréquemment noté que lorsqu'on les conviait à un « spectacle », c'était en réalité à une fête populaire qu'ils assistaient.

D'ailleurs les formes de délectation n'ont pas été les seules confiées à l'expression orale ; on y retrouve tous les moyens inventés par l'éloquence s'essayant au sublime à l'occasion des fêtes du cycle annuel ou de la vie de cour. Même si ces œuvres de l'éloquence, sermons ou louanges, n'étaient pas imprimées, le langage s'en trouva affiné au point qu'un Neculce, par exemple, qui refusait sa soumission aux modèles classiques, savait néanmoins manier la plume de manière à développer dans ses écrits la phrase brillante, souple et imagée, justement née de cette sorte de communication « cultivée » à travers les temps dans le secteur oral de la culture.

D'autres genres de préoccupations intellectuelles trouvaient leur expression dans la peinture, dont l'évolution fut synchronique avec celle de l'écriture. Des recherches récentes, poursuivies dans la voie ouverte par quelques spécialistes durant le dernier demi-siècle, ont mis au jour l'expression picturale de certaines tendances idéologiques, formulée sous le revêtement du canon figuratif, soit par l'apparition fulgurante de plusieurs thèmes originaux. La « lecture » des peintures extérieures des couvents moldaves, celle de la galerie des portraits votifs ou du registre de compositions reflétant de façon sensible l'intervention de l'artiste ou de son commanditaire éclaire d'un jour nouveau les débats politiques qui

⁹ P. P. Panaitescu, *Începuturile și biruința scrisului în limba română*, p. 217.

n'ont laissé que des traces minimes dans les annales, les documents, la correspondance et les inscriptions du temps. Cette lecture s'avère absolument nécessaire pour l'histoire des mentalités aux XVI^e et XVII^e siècles, puisque justement au cours de ces siècles (jusque vers la fin du XVII^e), la peinture enregistra des détails de la vie des hommes avec beaucoup plus de sensibilité que l'écriture.

Il y a lieu de rapporter ici le témoignage de trois monuments de la région de Drăgășani, dans la vallée de l'Olt, séparés les uns des autres par une distance minime. Les représentations revêtant leurs murs offrent ce double caractère déjà constaté à Argeș : d'une part le caractère religieux tenant de l'iconographie traditionnelle, d'autre part un caractère socio-politique s'adressant aux spectateurs des événements que ces fresques évoquent par des symboles.

Prenons d'abord le petit couvent de Stănești, peint en 1536 par Dumitru Zugravul. Il s'agit d'une fondation de l'échanson Giura — beau-fils du logothète Harvat, « occis dans les guerres contre les Agariens » en 1524 — haut dignitaire de ce brave combattant pour la liberté de son pays : le prince Radu de la Afumați¹⁰. Les parois en sont couvertes d'une peinture « édicatrice » : les martyrs sont figurés comme des guerriers, en armure, avec bouclier et carquois à flèches ; un Saint Mina est pourvu d'un bouclier de croisé. Les ascètes sont rendus figés dans une parfaite sévérité. A la base de la tour on voit apparaître la représentation du voile de S^{te} Véronique et de la brique envoyée à Abgar — motif moins fréquent. Dans l'ensemble, une théorie de figures exprimant une fermeté sans fléchissement et évoquant une tradition dont le prestige ignore le compromis.

Sis à quelques kilomètres de là, le couvent Mamu montre les peintures du fameux Pîrvu Mutul et de Marin. Si l'ordonnance des registres est bien celle byzantine, les costumes sont par contre largement laïcisés et le coloris est plein de chaleur. Les peintures de la tour reproduisent le

¹⁰ Dan Pleșia, *Contribuții la istoricul mănăstirii Stănești și al ctitorilor ei*, « Mitropolia Olteniei », 1965, 5—6 ; Ștefan Andreescu, *Observații asupra pomelnicului mănăstirii Argeș*, « Glasul bisericii », 1967, 7—8, p. 826. Notre interprétation prend son point d'appui sur quelques remarques effectuées à l'occasion d'une étude entreprise il y a une quinzaine d'années. Elle met au profit les constatations de Pavel Chiliaș qui, dans son étude *Considerații despre fațada bisericii lui Neagoe din Curtea de Argeș* (publiée dans « Studii și cercetări de istoria artei — Seria artă plastică », 1969, 1, p. 65—84) attire l'attention sur ces deux catégories de représentations que nous venons de mentionner ci-dessus. Il parvient à établir un lien convaincant entre la politique de la famille des Buzeseu et « le langage des morts » dans le portrait du prince Petru Cereel au couvent de Căluș, contemporain à l'avènement de Michel le Brave. Quant aux portraits princiers de Snagov et à celui du grand logothète Tudor de Drăgoești, peint sur la paroi occidentale du naos, peu après l'exécution de ce boiard, voir les détails chez Ștefan Andreescu, *Misterul unor fresce*, « Magazin istoric », 1970, 11, p. 13—19. Carmen Dumitreșcu est en train de préparer une monographie de Stănești, dont un article préliminaire a été déjà publié dans « Studii și cercetări de istoria artei — Seria artă plastică », 1969, 2, p. 209—218, sous le titre *Anumite aspecte din pictura pronaosului bisericii Stănești-Vilcea și semnificația lor*.

Pantocrator et, parmi les figures des martyrs, les traits d'Eustace Placide et de son épouse Tatiana. Le naos s'orne sur sa paroi de droite des représentations de Grégoire le Décapolite et Nicodème de Tisnana, alors que le mur de la fenêtre est décoré des figures de Barlaam et Josaphat, suivies de celles du prince Matei Basarab et de son épouse, la princesse Hélène, du prince Constantin Brancovan et de la princesse Marie, entourés de leurs quatre fils et de leurs six filles. Près de la porte, le prophète Jonas, que cette fois on ne voit plus littéralement jaillir — comme à Stănești — du ventre de la baleine.

Quelques années auparavant, le peintre Marin, aidé par Preda, avait peint la petite chapelle de Hurezu. Par la suite, Preda peignit, juste au moment où Marin travaillait à Mamu, la chapelle de l'hôpital de Hurezu. Il accomplit cette œuvre avec le concours du peintre Nicola, et le résultat de leur travail commun frappe par la présence nettement perceptible de l'artiste. Notons, entre autres, cette « Mise au tombeau » où le linceul diaphane laisse transparaître le coloris du corps ; dans « la mort d'Ephrem le Syrien » on constate le soin donné aux détails de la réunion des vieillards venus chacun selon ses moyens : les uns sur des civières, les autres emportés à dos d'hommes ou chevauchant des ânes ; pour « la lapidation de l'archidiacre Etienne » les peintres ont imaginé des troupes d'anges rassemblant dans des corbeilles les pierres meurtrières ; enfin, lorsqu'ils évoquent l'histoire ecclésiastique, ils imaginent parmi ceux qui attaquent la nef de l'Eglise Calvin et, entre les ennemis tirant à l'arc sur elle Mahomet, mi-englouti par l'Enfer. Les références à la contemporanéité sont évidentes, de même que le remarquable apport personnel des artistes.

D'un intérêt particulier s'avère la présence, dans le complexe de Hurezu tout comme à Mamu, des saints protecteurs du pays, tels Grégoire le Décapolite de Bistritza ou Nicodème de Tismana, et de ceux que les lectures avaient rendus familiers, comme c'était le cas de Barlaam et de Josaphat (dont la vie avait été traduite du vieux slave en roumain par Udriște Năsturel en 1648). La reproduction d'Eustace Placide avec sa famille doit fort probablement représenter une préférence — peut-être du prince régnant — car auparavant, à Athos et dans les pays roumains, il figurait toujours seul. On peut parler d'une peinture « patronale », qui accordait, dans les limites de la tradition, toute liberté à l'artiste de choisir ses propres moyens d'expression et au commanditaire de lui imposer certaines scènes ou portraits. En tout cas la galerie des portraits de la famille régnante et de ses ancêtres à Hurezu atteste une ostentation monarchique qu'on ne retrouvera pas dans les vieilles nécropoles princières de Rădăuți ou de Curtea de Argeș, où la lignée princière n'est restituée que par les pierres tombales et quelques fresques. Un essai de constituer la

« chronique peinte des princes de Valachie » a été entrepris à ce qu'il semble à Snagov au XVI^e siècle, où une deuxième série de portraits fut peinte sur la paroi méridionale de l'église. Mais à Hurezu, son fondateur ne se propose plus d'évoquer tout simplement ses ancêtres ; son véritable but est d'évoquer sa « maison », la maison qui a gouverné et qui a le droit de continuer son gouvernement sur un pays définissant sa personnalité dans l'aire culturelle du Sud-Est, en tâchant de lier l'Eglise, institution traditionnelle et, antérieurement, universaliste, aux destinées de la « patrie » ; les patrons canonisés parlent, à leur tour, d'une tradition locale.

Une soixantaine d'années plus tard, à quelques kilomètres de Mamu, le pape Georges et son frère André (avec lequel il avait peint aussi l'ex-couvent de l'Annonciation à Pietrarii de Jos, en 1763), peignaient, aidés de quelques autres confrères, l'église de Șerbănești, fondation du jupan Matei. Là, chaque figure de saint prend un caractère individuel et un guerrier se voit attribuer le nom de Théodore, sans qu'on ait pensé à préciser s'il s'agit de Théodore Tiron ou de Théodore Stratélate. Le caractère « votif » de la peinture d'autres monuments de la seconde moitié du XVIII^e siècle est encore plus accusé. A Rășinari, par exemple, localité située près de la ville de Sibiu, où l'on s'adonnait à la copie des manuscrits (les fameux *Conseils* de Neagoe Basarab à son fils, entre autres) les murs extérieurs de l'église qui se dresse sur la place publique ont été peints grâce à des donations privées ; dans les flots dépourvus de peinture on relève la notice du peintre : « là Untel a promis son argent sans le donner ».

De toute évidence le sermon au moyen des images devait perdre peu à peu sa cohérence en faveur de l'expression personnelle, individuelle. Graduellement, l'expression figurative va s'éloigner de l'expression écrite, tout en marquant par son évolution vers l'art, ses racines implantées dans la réalité concrète, ses traductions des desiderata humains, une trajectoire parallèle à celle que l'écriture a parcourue. Car leur séparation ne sera jamais complète.

Les touches originales ne manquent point, ni dans la littérature orale si perméable aux formes et motifs propres aux cultures voisines, ni dans la peinture dépendante jusqu'au XIX^e siècle des canons byzantins¹¹. Dans la littérature écrite, les traductions abondent, l'appel aux modèles étrangers est fréquent, pourtant chaque ouvrage rédigé en roumain reflète un impératif intérieur, que la production originale soulignera d'autant plus. Cet ensemble d'ouvrages s'insèrent dans un cadre, dans un « système des genres littéraires » dont parle D. S. Likhatchev à propos

¹¹ V. les études d'Adrian Fochi sur les motifs folkloriques roumains par rapport au folklore balkanique, publiées dans la « Revue des études sud-est européennes ».

de la culture russe ancienne¹². Le système en question est régi par le stade de développement mental, qu'il met en lumière. Tout d'abord, il s'esquisse à peine, dans la mesure où seulement une partie des préoccupations intellectuelles trouvent leur expression écrite, alors que la plupart d'entre elles font l'objet de l'expression orale, périssable, ou de celle confiée aux images soumises à des modèles inflexibles. Il s'affirmera avec plus de vigueur dès que l'écriture se sera engagé dans le débat ; c'est le moment où, outre la littérature destinée au culte, une autre se développera avec des visées éducatrices, morales ou polémiques, de même qu'en dehors de la série des annales on verra paraître l'histoire assujettie à un certain parti ou celle des grandes restitutions. Une voie plus difficile à parcourir sera celle de la littérature de délectation, dominée d'une part par la mythologie populaire, entravée d'autre part par les suspicions de l'Eglise.

Mais ce qu'il y a d'absolument certain c'est que chaque moment de densité révèle la multiplication des préoccupations intellectuelles qui par l'entremise du livre se sont progressivement ancrées dans les problèmes majeurs posés par la conscience collective. L'imprimerie devait participer de la sorte à l'incessante division d'un domaine auparavant homogène. C'est ainsi que l'expression individuelle tout comme celle propre à chaque société a fini par trouver peu à peu sa voie grâce à ce « ferment » : le livre¹³.

A chaque instant les livres se groupent et se regroupent par catégories, évoquant l'existence des « littératures » (sapientielle, historique, de délectation, ou à fonctions limitées : l'épistolographie, l'hymnographie, la poésie encomiologique, etc.). Mais à chaque moment, les « littératures » englobent d'autres groupes de livres, selon le stade du développement culturel. La multiplication engendrant la spécialisation groupera chaque fois des livres nouveaux avec quelques livres hérités, refoulant d'autres ouvrages plus anciens soit vers d'autres domaines, soit vers un autre niveau. Autrement dit, les livres réalisant une longue trajectoire prennent leur départ en tant que membres d'une certaine catégorie pour aboutir à une autre catégorie dès que dans leur catégorie d'origine auront paru des œuvres d'un contenu nouveau. Il ne fait pas l'ombre d'un doute que les amples chronographies entrées dans le circuit de la langue roumaine à l'étape humaniste répondaient à un besoin de mieux connaître l'histoire universelle. A l'étape des Lumières ce seront les compendium et les manuels d'his-

¹² V. sa communication dans le volume *Slavianskie literatury. Doklady sovetskoj delegatsii*, Moscou, 1963, p. 47-70.

¹³ Voir le chap. VIII de Lucien Febvre et Henri Martin, *L'apparition du livre*, Paris, Albin Michel, 1958 (réédité en 1971).

toire universelle qui prendront leur place ; rédigés dans un esprit critique, ces derniers refouleront les premiers au niveau populaire où ces chronographies s'ajouteront aux écrits d'imagination ou dans un milieu conservateur, tel le milieu monastique, où elles continueront à passer pour des ouvrages d'histoire.

Mais en abordant le domaine de beaucoup plus délicat et plus subtil de la lecture, nous introduisons dans cette discussion les hommes et leur psychologie.

III. Le monde du livre est polarisé par l'acte créateur (l'auteur, qui dépend en partie du patron ou de l'éditeur, les ouvriers travaillant à un livre : le typographe, le correcteur, le graveur, le relieur) et par l'incorporation du livre dans la vie intellectuelle (réalisée grâce à ceux qui s'occupent de sa diffusion — les colporteurs, les marchands, plus tard les libraires et les hérauts qui lui donnent lecture à haute voix dans les assemblées et surtout au cours des veillées). Le livre dispose en outre d'un univers à lui : les lecteurs.

Durant les deux siècles qui font l'objet de notre présente analyse, le livre est produit, presque jusqu'à la fin, dans les imprimeries appartenant à l'Église. Dans l'occurrence, le livre imprimé n'écarte pas le manuscrit, qui se charge des problèmes n'entrant pas dans les publications sorties des presses ecclésiastiques. Vers la fin du XVIII^e siècle, l'apparition des imprimeries indépendantes de l'Église contribue à accélérer la production du livre, tout en favorisant la spécialisation. Jusqu'à cette époque, la culture se développait à l'intérieur des couvents, évoluant dans un cadre fermé, ou dans les communautés paysannes, liée en tout premier lieu à une littérature orale. Il y avait aussi un centre instable — la ville — qui participait à l'élaboration et à la diffusion de la culture écrite, mais sans continuité, en raison des imprévisibles fluctuations politiques. Des villes florissantes périront jusqu'au seuil de XIX^e siècle, anéanties par les guerres ou les bandes de pillards ; non pourvues de fortifications protectrices, elles deviennent la proie facile du hasard ; ou les verra tour à tour disparaître et renaître de leurs cendres. Parfois aussi elles meurent du fait d'un changement intervenu dans les routes commerciales, surtout lorsque leur existence dépend exclusivement des pulsations du commerce. L'ère de l'expansion urbaine ne commencera dans le Sud-Est européen, de même d'ailleurs que dans le reste du continent, que dans la seconde moitié du XVIII^e siècle et cette expansion ne deviendra stable qu'une fois dépassé le milieu du XIX^e siècle. Si au XVI^e siècle Constantinople comptait 100 000 habitants, une autre ville sud-est européenne n'atteindra ces pro-

portions qu'après 1850 et celle-ci sera Bucarest¹⁴. Les foyers dynamiques de la culture sont constitués par les imprimeries groupant des ouvriers lettrés et les chancelleries princières ou des grands boïards. A partir du XVII^e siècle, quand le rang du boïard est de plus en plus lié à la fonction qu'il détient dans l'appareil étatique et quand l'administration se complique de plus en plus, on constate l'apparition de jour en jour plus fréquente des clercs et copistes dans l'entourage des hauts dignitaires¹⁵. La chancellerie princière évolue elle aussi et ses clercs sont, en général, aux dires des chroniques, « de bons copistes et lettrés », voire des conseillers ; le clerc désigné par l'appellation de « troisième logothète » était promu garde du sceau et rédigeait ou donnait lecture de la correspondance au prince, exerçant en fin de compte une fonction de conseiller¹⁶.

Or, dans ces centres dynamiques on voit s'élever non seulement des fils de boïards ou des ecclésiastiques instruits dans les écoles épiscopales, mais aussi des citadins ou des villageois ayant suivi les cours des écoles rurales et urbaines. Provenant de milieux différents, ils utiliseront « l'outillage mental » qui leur est propre¹⁷. Un seul et même ouvrage, traduit par plusieurs lettrés se présente sous des formes différentes. Les touches personnelles sont déterminées par la formation reçue au sein de la famille et durant la période de scolarité (fréquentation d'une école élémentaire ou supérieure, au pays ou à l'étranger, instruction donnée par un précepteur — à l'ordinaire étranger quand il s'agissait d'un fils de famille ou un maître itinérant roumain, payé à l'heure par le citadin ou le villageois désireux de s'instruire). Ensuite, le lettré ainsi formé commençait à lire : sa quête du livre ne dépassait point parfois les genres les plus répandus dans son milieu (un Grigore Deleanu réunira dans sa bibliothèque l'*Encyclopédie* de Jean Patusas, les *Chapitres* d'Agapet ou l'*Histoire de la Chine et Bélisaire* de Marmontel)¹⁸ ou s'orientait surtout vers les ouvrages les plus récents (comme dans le cas de Iordache Roznovanu ou de Ioan Balș)¹⁹. C'est ainsi qu'il acquiert l'« outillage mental » qui lui servira à la traduction des ouvrages étrangers ou à l'élaboration des livres originaux.

¹⁴ Traian Stojanovich, *op. cit.*, p. 166—167.

¹⁵ Nicolae Stoicescu, *Sfîtul domnesc și maru dregători din Țara Românească și Moldova*, sec. XIV—XVII, Bucarest, 1968, p. 81.

¹⁶ *Ibidem*, p. 185.

¹⁷ Voir Georges Duby, *Histoire des mentalités*, dans *L'histoire et ses méthodes*, Paris, Pléiade, 1967, p. 937—966.

¹⁸ N. A. Gheorghiu, *Grigorie al Sîdei*, Paris, 1953 ; p. 30—42 où l'auteur présente la bibliothèque de celui-ci.

¹⁹ Cornelia Papacostea-Danielopolu, *O bibliotecă din Moldova la începutul secolului al XIX-lea. Biblioteca de la Sîncea*, « Studii și cercetări de bibliologie », V (1963) ; en ce qui concerne Roznovanu, l'article de Vlad Georgescu et les textes édités par N. Isar dans la « Revue des études sud-est européennes », 1970, 2 ; C. I. Karadja, *Un bibliophile moldave au début du XIX^e siècle : le grand écuyer Ion Balș*, « Académie Roumaine, Bulletin de la Section historique », 1947.

De vieux concepts et des idées nouvelles sont véhiculés de cette manière dans le cadre de l'expression et naviguent sur les ondes du temps, en rendant évidentes les tensions qui marquent la vie des hommes.

Et la vie des hommes évolue entre les coordonnées d'une existence socio-économique. Sa toile de fond est constituée d'une part par un milieu rural, soumis à l'exploitation étrangère et à celle de l'aristocratie qui, à partir du XVI^e siècle, vise à subjuguier de plus en plus le paysan serf, au cours du processus de transformation de la féodalité patriarcale en féodalité monétaire et mise au service du commerce capitaliste; ou encore, par un milieu rural défendant avec acharnement (surtout dans la zone des collines et des montagnes) sa liberté et se constituant en des confédérations villageoises, dans le genre de celles qui s'épanouirent à Cîmpulung ou Vrancea²⁰ et que Dimitrie Cantemir désignait sous le nom de « républiques ». D'autre part, le milieu urbain, qui, bien qu'assiégé par la cour et les boiards, n'en parvenait pas moins à sauvegarder parfois son autonomie, contribuait lui aussi à fournir une toile de fond à cette existence socio-économique. Pour ce qui est de la cour princière, qui s'était plus au rôle de mécène du mouvement culturel au XVII^e siècle, elle s'estompé dans l'étape suivante; l'aristocratie — après avoir désarmé au propre comme au figuré — s'attache à la fonction offerte par le prince phanariote. Sauf quelques moments de revirement, la cour « se concilie » le pouvoir suzerain qui tend à refaire la conjoncture favorable à « l'Etat pillard » de jadis, s'appuyant pour ses exactions fiscales sur une classe intérieure superposée²¹. Il faut compter aussi avec cette catégorie de boiards qui visaient à étendre leurs relations commerciales au-delà des limites permises par le monopole ottoman et à reconquérir leur droit de décision. Ajoutons aussi au tableau le clergé, attaché d'un côté au système féodal, et partageant, de l'autre, la vie quotidienne du paysan.

Comme le lettré provient de l'un de ces milieux, au moment où il commencera à écrire il mettra à contribution ce que le milieu respectif lui aura apporté en dot. C'est ce qui nous donnera une vision aux racines profondément implantées dans le passé historique du pays — vision propre au milieu des paysans libres, les « răzeși » (celle pleinement exprimée dans les danses populaires telles « Ciuleandra » ou « la danse des filles de Căpilna », dont la tradition semble s'orienter vers l'ancien fonds dace); soit la vision des communautés en lutte acharnée pour sauvegarder leur liberté; soit la conception « nobiliaire » du groupe en voie « d'adaptation »; soit, enfin, la conception innovatrice qui considère la tradition comme un

²⁰ Voir H. H. Stahl, *Les anciennes communautés villageoises roumaines*, Bucarest—Paris, 1969, p. 250, 37.

²¹ *Idem*, p. 248.

summun de vérités qui doivent être sans cesse complétées, modifiées, enrichies par l'étude des contingences. En général, le développement de la culture écrite est redevable aux lettrés qui ont réalisé une ascension remarquable dans la vie sociale à partir du XVII^e siècle²². Il y a en eux une perpétuelle disponibilité vis-à-vis du neuf ; ils entendent dédier leur activité à la « renaissance » du « peuple », concept qui peu à peu allait devenir plus clair. Sur le plan idéologique, ils n'hésitent pas à s'assumer des tâches chaque jour plus importantes, ralliant les conclusions de l'expérience vécue par les personnalités du temps qui tenaient les positions les plus avancées dans les divers milieux.

Dans le cadre homogène de l'expression, le livre a contribué graduellement à ancrer les problèmes majeurs de la vie intellectuelle dans la vie sociale et à élargir le rayonnement des mouvements des idées. La part qui lui revient dans l'approfondissement et l'expansion de l'information est évidente à chaque nouvelle phase de densité. Mais cette contribution ne se dessine nettement qu'à travers les tensions idéologiques. Des renouvellements majeurs se sont produits grâce à un processus d'assimilation et de réadaptation, ainsi que grâce à la réévaluation du fonds hérité. En effet, les *Chapitres* d'Agapet ont servi aussi bien aux partisans de la suprématie spirituelle qu'aux partisans du pouvoir temporel²³ ; les écrits de Marmontel sont traduits tant par les lettrés réformateurs que par les protagonistes des transformations en profondeur ; les codes de lois étaient destinés non seulement à perfectionner le système existant mais à le modifier aussi le cas échéant. Les indications fournies par les trajectoires des œuvres nous renseignent sur le rôle tenu par les contacts culturels durant cette période.

Enrichissant progressivement la tradition culturelle, les œuvres étrangères se sont inscrites dans les directions déjà existantes dans le cadre de l'expression, soit par la voie directe grâce aux traductions, soit par la voie indirecte des adaptations. Au même titre que les œuvres originales, elles ont apporté leur contribution à la modification des directions, voire du cadre. Les paramètres adoptés nous permettent de saisir certains aspects durables de la structure écrite au cours des deux siècles en question.

Ce qui frappe tout d'abord c'est la longévité de la *littérature de l'éthique politique* ou *sapientielle*. Celle-ci comporte des livres qui ont fourni aux lecteurs et aux auditeurs des préceptes de comportement, en leur expliquant les phénomènes majeurs qui régissent les destinées des hom-

²² Voir Virgil Căndea, *Les intellectuels du Sud-Est européen au XVII^e siècle*. « Revue des études sud-est européennes », 1970, n^{os} 2 et 4.

²³ Cf. *Livres de sagesse...*, p. 107-109. Sur la relation entre l'étude des sources et filières et l'analyse du développement des mouvements des idées voir la note 91, p. 71.

mes et des collectivités — le tout sous la forme lapidaire des maximes, proverbes, sentences, paraboles. C'est dans cette rubrique que se rangent les premiers recueils de lois, les sermonnaires, les livres de sagesse, les contes où le débat porte de préférence sur certaines questions que sur l'« aventure » proprement-dite (les *Tables ésopiques*, *Sindipa*, *Barlaam et Josaphat*, *Argyre et Inadan*, etc.); dans l'ensemble, ils proposent un mode de comportement tout en offrant des modèles d'humanité. Si nous les étiquetons « littérature d'éthique politique », bien qu'ils constituent une littérature philosophique par excellence au sens large du terme, c'est que nous partons de la caractérisation donnée par Paul Lemerle à tout un domaine de l'activité intellectuelle byzantine qui a apporté une contribution originale à l'histoire de la civilisation européenne et qui ne saurait être désigné par un autre terme que le mot grec *politeia* ²⁴. Cette littérature s'est développée dans la société roumaine grâce à l'apport de l'humanisme, des concepts des Lumières et des idées promues par le romantisme révolutionnaire.

En deuxième lieu, la longévité de la *littérature historique* (chronographies, Vie d'Alexandre le Grand, Annales de l'histoire nationale) qui a relaté l'aventure humaine et fourni les fondements de la continuité du peuple roumain, argumentant sa vocation civilisatrice et ses droits à la liberté. Elle a contribué à cristalliser la conscience culturelle et à affirmer la culture roumaine sur le plan universel.

Vient enfin l'affirmation tardive de la *littérature de délectation* (romans chevaleresques et satyriques, romans érotiques, poésie et littérature dramatique, nouvelles, etc.) avec des manifestations sporadiques jusqu'à l'époque des Lumières, dues en grande partie aux impulsions du baroque. Pendant longtemps la délectation resta subordonnée à l'impératif de l'édification, dépendant du point de vue artistique jusqu'à un moment très avancé du XIX^e siècle de la culture orale.

Tous les paramètres — la durée des œuvres, leur intégration dans le cadre culturel, la formation de ceux qui participent à l'élaboration, la mise en œuvre, la diffusion et la lecture des livres — révèlent pleinement le fait que l'épanouissement culturel s'est développé d'une manière synchronique dans les trois provinces roumaines séparées par des frontières féodales. Ceci dénote une parfaite similitude des structures mentales. On pourrait parler, en lignes générales, des structures mentales d'une seule société roumaine traversée par trois frontières.

²⁴ Paul Lemerle, *Byzance et les origines de notre civilisation dans Venezia e l'Oriente fra tardo medioevo e rinascimento*, Florence, 1966. En roumain dans l'anthologie de Nicolae Șerban Tanașoacă, *Literatura Bizanțului*, Bucarest, Ed. Univers, 1971, p. 56—57.

Les mêmes paramètres indiquent aussi l'expansion continuelle du secteur de la culture écrite dans le cadre de l'expression selon un rythme mis en lumière par l'amplification du fonds des ouvrages écrits, par la diversité des problèmes abordés et par le nombre de plus en plus important de ceux constituant le « monde du livre ». L'amplitude du volume des livres et manuscrits en chaque moment de densité est redevable aussi à l'adaptation d'œuvres créées dans d'autres cultures : à l'étape des Lumières, de même qu'à l'étape romantique le nombre des traductions et des adaptations augmente d'une manière prodigieuse. Naturellement, toute une série de ces ouvrages ont pu être traduits par pure imitation, mais cette catégorie restera ancrée dans une certaine conjoncture, sans s'élever jusqu'au palier de la longue durée. Les œuvres durables, celles qui se sont « perpétuées » participant à l'expansion organique du cadre culturel, ont vécu grâce à leur adhésion aux directions majeures de la culture écrite.

Considérés sous ce jour, les contacts culturels peuvent révéler des aspects majeurs du développement culturel d'une société ou de toute une zone. L'élargissement de l'horizon, l'augmentation des contacts avec la réalité (la nature, la société, l'univers humain) entraînent des contacts toujours plus nombreux avec les expressions avancées de la pensée, expressions qui une fois assimilées aident à la restructuration des connaissances. Chaque moment de densité fait naître une tension entre l'héritage culturel d'une part et les nouveaux acquis de l'autre, ouvrant les portes d'une nouvelle synthèse. La contradiction propulsive de l'évolution ne se manifeste pas entre les éléments autochtones et les éléments importés, puisqu'on peut saisir dans les éléments autochtones de remoulages des œuvres étrangères, de même qu'on constate dans les éléments importés la part d'intervention de l'esprit créateur autochtone (notamment à ces époques où traduction ne voulait pas dire reproduction fidèle du fond et de la forme d'un ouvrage). Le mouvement est déclenché par la contradiction entre les tendances innovatrices et l'héritage culturel, et le processus conduisant à une restructuration du cadre culturel par l'amplification des échanges de valeurs culturelles est, au fond, le résultat du bilan de tout un passé qu'une société fait à un certain moment ²⁵, dans le but de préciser ses repères intellectuels et de se tracer de nouvelles lignes de conduite individuelle et collective.

L'âge et l'hérédité des œuvres assimilées sont susceptibles de révéler, de ce point de vue, l'horizon mental des intellectuels de la société

²⁵ Voir Corrado Vivanti, *Prefazione à Alphonse Dupront, L'acculturazione*, Turin, Einaudi, 1966, p. 18 ; et notre article, *Assimilations and Continuity in Romanian Culture*, • Bulletin AIESEE •, 1971, 1, p. 41-52.

roumaine, alors que la persistance des « littératures » met au jour une certaine manière de penser, une « forma mentis ». La fonction acquise par un groupe de traductions et adaptations à un certain moment et au fil du temps permet la reconstitution des différentes expressions idéologiques, aussi bien que des cadres mentaux « élémentaires »²⁶. La longévité de la littérature sapientielle et de la littérature historique peut indiquer la persistance d'un bien commun qui a nourri le prestige d'une tradition intellectuelle. Comparer ces « formae mentis » variées, où les traits similaires (du fait des contacts continus) rejoignent les caractères spécifiques (formés dans des conditions diverses d'existence) c'est aborder — à notre avis — un domaine des plus riches de l'histoire culturelle européenne et l'un des problèmes les plus significatifs de l'humanisme et de la civilisation contemporaine.

²⁶ Voir Robert Mandrou, *La France aux XVII^e et XVIII^e siècles*, Paris, PUF, 1967, p. 308-311.

Pour une plus ample discussion du problème nous renverrons à notre livre *Sintează și originalitate în cultura română* (Synthèse et originalité dans la culture roumaine), à paraître aux Editions Encyclopédiques.

PRINTED IN ROMANIA

www.dacoromanica.ro

REVUES PUBLIÉES AUX ÉDITIONS DE L'ACADÉMIE
DE LA RÉPUBLIQUE SOCIALISTE DE ROUMANIE

- STUDII— REVISTĂ DE ISTORIE
- REVUE ROUMAINE D'HISTOIRE
- STUDII ȘI CERCETĂRI DE ISTORIE VECHIE
- DACIA, REVUE D'ARCHÉOLOGIE ET D'HISTOIRE ANCIENNE
- REVUE DES ÉTUDES SUD-EST EUROPÉENNES
- ANUARUL INSTITUTULUI DE ISTORIE — CLUJ
- ANUARUL INSTITUTULUI DE ISTORIE ȘI ARHEOLOGIE — IAȘI
- STUDII ȘI CERCETĂRI DE ISTORIA ARTEI
 - SERIA ARTĂ PLASTICĂ
 - SERIA TEATRU — MUZICĂ — CINEMATOGRAFIE
- REVUE ROUMAINE D'HISTOIRE DE L'ART
- STUDII CLASICE.

TRAVAUX D'HISTOIRE PARUS AUX ÉDITIONS DE L'ACADÉMIE
DE LA RÉPUBLIQUE SOCIALISTE DE ROUMANIE

- VLADIMIR DICULESCU, SAVA IANCOVICI, CORNELIA PAPACOSTEA-DANIELOPOLU,
MIRCEA V. POPA **Relațiile comerciale ale Țării Românești cu Peninsula Balcanică,
1829—1858** (Les relations commerciales de la Valachie avec la péninsule balkanique,
1829—1858). collection « Biblioteca istorică XXII », 1970, 308 p.
- Logofătul RADU GRECEANU, **Istoria domniei lui Constantin Basarab Brîncoveanu Voievod
1688—1714** (Histoire du règne du voïevode Constantin Basarab Brancovan 1688—1714)
Etude introductive et édition critique par Aurora Ilieș, 1970, 308 p.
- VALENTIN AL. GEORGESCU, EMANUELA POPESCU, **Legislația agrară a Țării Românești.
La législation agraire de Valachie. 1775—1782**, « Collection des sources de l'ancien
droit roumain écrit VIII », 1970, 244 p.
- Nicolae Iorga — **Istorie al Bizanțului** (Nicolae Iorga — historien de Byzance), Recueil d'études
édité par Eugen Stănescu, 1971 252 p.
- VLAD GEORGESCU, **Ideile politice și iluminismul în Principatele române** (Les idées
politiques et les Lumières dans les Principautés roumaines), collection « Biblioteca
istorică XXXII », 1972, 226 p.
- ALEXANDRU DUȚU, **Cărțile de înțelepciune în cultura română** (Les livres de sagesse
dans la culture roumaine), collection « Biblioteca istorică XXXIV », 1972, 168 p.
- Nicolas Iorga — **l'homme et l'œuvre**, ouvrage collectif édité par D. M. Pippidi, collection
« Bibliotheca Historica Romaniae », monographies X, 1972, 416 p.

REV. ÉTUDES SUD-EST EUROP., X, 2 P. 169—410, BUCAREST, 1972

